COLIN WILSON

L'ARCHÉOLOGIE INTERDITE

De l'Atlantide au Sphinx

ÉDITIONS ALPHÉE • JEAN-PAUL BERTRAND

L'ARCHÉOLOGIE INTERDITE

COLIN WILSON

L'ARCHÉOLOGIE INTERDITE

De l'Atlantide au Sphinx

Traduit de l'anglais
par Emmanuel Scavée



JEAN-PAUL BERTRAND

www.editions-alphee.com

Crédits photographiques : 1. © The Charles Walker Collection ; 2 et 3. © Hulton Deutsch Collection ; 4 à 13. © The Art and Architecture Collection.

Titre original : *From Atlantis to the Sphinx.*

Première édition : Virgin Books, Londres, 1997.

EAN : 978 2 7538 0158 5

À mes amis John West, Graham Hancock et Robert Bauval,
sans qui je n'aurais jamais pu écrire ce livre.

REMERCIEMENTS

Nombreux sont ceux qui m'ont aidé dans l'écriture de ce livre, au premier rang desquels figurent les trois amis à qui il est dédié : John Anthony West, Graham Hancock et Robert Bauval. Ce dernier m'a été d'un grand secours pour les questions d'astronomie, tandis que Graham Hancock a patiemment tiré pour moi des copies de ses manuscrits de *L'Empreinte des dieux* et du *Mystère du Grand Sphinx*. C'est l'oncle de Graham, Jim Macaulay, qui m'a prêté l'important ouvrage de Keith Critchlow *Time Stands Still* et qui m'a fait connaître les théories d'Anne Macaulay (sans lien de parenté avec lui), laquelle a eu la gentillesse de me donner à lire son manuscrit non publié de *Science and Gods in Megalithic Britain*. Rand et Rose Flem-ath m'ont permis de consulter le texte (alors) non publié de leur *When the Sky Fell* qui, selon moi, résout le problème de l'emplacement actuel de l'Atlantide.

Mon vieil ami Eddie Campbell, pour qui j'écrivais des critiques quand il dirigeait les pages littéraires des *Evening News* de Londres, m'avait prêté voici plusieurs années l'*Al-Kemi* d'André VandenBroeck et, plus tard, l'éditeur américain de Schwaller de Lubicz, Ehud Spurling, a pu me communiquer l'adresse d'André. Il m'a aussi envoyé des exemplaires de tous les livres de Schwaller parus

en anglais. (*Le Temple de l'homme*, malheureusement, attend toujours d'être publié en anglais.) Christopher Bamford m'a aussi fourni des informations très utiles sur Schwaller – dont je n'ai, en fin de compte, utilisé qu'une petite partie pour ce livre. Il en va de même de la matière considérable que j'ai reçue d'André Vanden-Broeck et dont j'espère pouvoir tirer parti dans un prochain ouvrage. Christopher Dunn m'a offert généreusement son concours en tentant de m'aider à trouver des réponses possibles aux énigmes scientifiques égyptiennes. L'inspecteur Frank Domingo, de la police de New York, m'a également apporté de précieux renseignements sur ses techniques de reconstitution faciale.

C'est à Paul Roberts qu'il revient de m'avoir fait connaître les travaux de David Frawley sur l'Inde ancienne, et mon ami Georg Feuerstein m'a envoyé l'ouvrage qu'il a écrit en collaboration avec Frawley et Subhash Kak, *The Roots of Civilisation.*

Une vieille connaissance, Carole Ann Gill, m'a fait découvrir les thèses de Zechariah Sitchin. Graham Hancock a été en mesure de me communiquer l'adresse de Sitchin, qui a bien voulu répondre à mes innombrables questions avec une aimable patience. Il me faut aussi remercier mon vieil ami Martin Burgess, qui se passionne pour l'œuvre de Sitchin et qui a pu répondre à mes nombreuses questions sur lui.

C'est Alexander Imich qui m'a conseillé de lire *Forbidden Archaeology*, et son auteur, Michael Cremo, a eu la gentillesse de répondre à mon courrier.

Les lecteurs qui connaissent les livres d'Herbert Wendt sur la paléontologie verront à la lecture du chapitre 6 combien je leur suis redevable.

D'autres amis ont bien voulu lire certaines parties de mon manuscrit et me faire profiter de leurs précieuses suggestions, notamment Howard Dossor, Maurice Bassett, Ted Brown, Gary Lachman et Donald Hotson.

Je remercie Mike Hayes de m'avoir envoyé son livre *The Infinite Harmony*, que j'ai laissé traîner dans mon désordre pendant six mois avant de me décider à le lire et de constater qu'il apportait certaines des réponses que je cherchais.

Une visite impromptue de Frank et Carina Cooper m'a amené à découvrir *Out of Control* de Kevin Kelly dont la lecture survenait

avec un à-propos qui faisait remarquablement penser à une synchronicité. Mais il faudrait alors admettre que l'élaboration de ce livre dans son ensemble résulte de séries de synchronicités qui m'ont laissé quelque peu incrédule.

Colin WILSON

Introduction

Mon rôle personnel dans cette quête a commencé en 1979, quand j'ai reçu en service de presse un exemplaire d'un livre intitulé *Serpent in the Sky*, de John Anthony West. Il s'agissait au fond d'une étude sur les travaux d'un égyptologue non conformiste du nom de René Schwaller de Lubicz, dont l'argument central était que la civilisation égyptienne – et le Sphinx en particulier – avait quelques milliers d'années de plus que ne le pensaient les historiens. Schwaller avait consacré la dernière partie de sa vie à démontrer que les anciens Égyptiens possédaient « un vaste système de connaissance complet et en interrelation ». Le passage le plus excitant à mon sens se trouvait en page 198 :

> Schwaller de Lubicz a remarqué que la forte érosion du corps du Grand Sphinx de Gizeh est due à l'action de l'eau et non du sable et du vent.
> Si le simple fait de cette érosion par l'eau du Sphinx pouvait être confirmé, cela suffirait à bouleverser toute la chronologie communément admise de l'histoire de la civilisation ; cela nous contraindrait à revoir entièrement l'hypothèse du « progrès » – hypothèse sur laquelle se fonde toute l'éducation moderne. On pourrait difficilement trouver une simple question qui comporte à elle seule des implications plus graves. L'érosion du Sphinx par

> l'eau est à l'histoire ce que la convertibilité de la matière en énergie est à la physique.

Le problème est que ce dernier chapitre, bien qu'il soit intitulé « L'Égypte, héritière de l'Atlantide », ne dit en fait que peu de choses sur l'éventualité d'un tel lien. C'est dans l'introduction que se trouve le commentaire le plus important à ce propos :

> Selon une observation faite par Schwaller de Lubicz, il est à présent possible, en principe, de prouver l'existence d'une autre civilisation, peut-être plus grande encore, qui aurait précédé de plusieurs millénaires l'Égypte dynastique – et toutes les civilisations connues. Autrement dit, il est désormais possible de prouver l'existence de l'« Atlantide » et simultanément la réalité historique du Déluge biblique. (Je mets l'Atlantide entre guillemets puisqu'il ne s'agit pas ici de sa localisation physique, mais bien de l'existence d'une civilisation suffisamment avancée et suffisamment ancienne pour avoir donné naissance à la légende.)

Donc West ne parlait pas nécessairement de l'Atlantide mythique de Platon, mais simplement de la possibilité que la civilisation fût antérieure de quelques millénaires à ce qui est admis par les historiens. En l'occurrence on pourrait même s'abstenir de mentionner le « mot maudit » comme on l'a appelé (et qui classe aussitôt celui qui l'emploie dans la catégorie des farfelus). Nous ne parlons pas de l'Atlantide de fiction de *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne ou de *Maracot Deep* de Conan Doyle, mais simplement de la possibilité que la culture humaine soit bien plus ancienne qu'on ne le croit.

Mais à l'époque où j'ai reçu *Serpent in the Sky*, un autre éditeur m'envoya la réédition d'un ouvrage intitulé *Les Cartes des anciens rois des mers*, et sous-titré *Preuves de l'existence d'une civilisation avancée à l'âge glaciaire* de Charles Hapgood, un professeur d'histoire des sciences de Nouvelle-Angleterre. À l'instar de West et de Schwaller, Hapgood avait fini par accepter l'idée d'une antique civilisation antérieure à l'Égypte dynastique. Il était arrivé à cette conclusion par une voie totalement différente. L'étude des cartes médiévales de navigation, appelées portulans, l'avait convaincu que

certaines d'entre elles devaient s'inspirer de cartes beaucoup plus anciennes qui représentaient le pôle Sud *avant* qu'il ne fût recouvert de glaces, peut-être en des temps aussi lointains que 7000 avant J.-C., soit trois millénaires et demi avant la construction de la Grande Pyramide. Mais Hapgood évitait soigneusement de suggérer que son ancienne civilisation maritime pût être l'Atlantide, voire même de mentionner le mot.

Les recherches de Hapgood étaient parties de la carte dite de Piri Re'is, datant de 1513, qui représentait la côte d'Amérique du Sud *et* le pôle Sud, bien des siècles avant que ce dernier eût été découvert. J'avais eu connaissance de la carte de Piri Re'is par le best-seller de Louis Pauwels et Jacques Bergier *Le Matin des magiciens* – le livre qui avait lancé la « vogue occulte » en 1960 – et par l'œuvre d'Erich von Daniken : leurs ouvrages tentaient d'utiliser la carte pour démontrer que la terre avait dû, dans un lointain passé, recevoir la visite d'hommes de l'espace. J'étais tout à fait disposé à considérer cette possibilité avec l'esprit ouvert – et je le suis toujours – mais il me semblait que leurs arguments étaient tout simplement insoutenables et, dans le cas de Daniken, souvent absurdes et malhonnêtes. J'avais donc découvert avec intérêt que la théorie d'une civilisation de l'ère glaciaire ne faisait pas intervenir d'antiques astronautes et que le raisonnement de Hapgood était prudent, sain et irréfutable sur le plan logique. À ce qu'il me semblait, il prouvait une fois pour toutes qu'il avait existé une civilisation maritime avant que le pôle Nord eût été recouvert par les glaces.

Mais j'avais alors d'autres priorités – par exemple d'écrire une gigantesque « Histoire criminelle de l'humanité » – et je me suis désintéressé de la question de « l'Atlantide ».

En automne 1991, j'ai été contacté par le producteur hollywoodien Dino De Laurentiis, qui songeait à faire un film sur l'Atlantide et qui voulait que le scénario s'appuie sur une démarche historique réaliste. Avec son associé Stephen Schwartz, il me chargea de lui fournir un canevas pour son film. Naturellement, j'ai aussitôt décidé de me baser sur la théorie de John West.

En novembre 1991, je me trouvais à Tokyo pour un congrès sur la communication au XXIe siècle. En bavardant avec quelques amis, au Press Club, j'en suis venu à évoquer mon projet sur l'Atlantide et

je leur ai parlé de la théorie de Schwaller selon laquelle la civilisation de l'Égypte ancienne était l'héritière de l'Atlantide et le Sphinx ne datait pas de 2400 avant J.-C., époque où il est censé avoir été construit par le pharaon Khéphren, mais de plusieurs milliers d'années plus tôt. C'est alors que mon hôte, Murray Sayle, fit remarquer qu'il avait lu récemment dans le journal *Mainichi News*, un entrefilet qui présentait de nouveaux éléments à l'appui de cette thèse. J'étais tout excité naturellement et je lui ai demandé s'il pourrait retrouver pour moi ce numéro. Il promit d'essayer, mais n'y réussit pas.

Une semaine plus tard, au Savage Club de Melbourne, j'ai mentionné l'entrefilet introuvable au cours d'une discussion avec Creighton Burns, l'ancien rédacteur en chef du *Melbourne Age*, qui m'assura avoir lui aussi lu quelque chose à propos du Sphinx. Il parvint à en retrouver trace dans un récent numéro du *Age* et put me faire une photocopie.

L'information était tirée du *Los Angeles Times* du 26 octobre 1991. L'article disait :

NOUVEAU REBONDISSEMENT DANS LE MYSTÈRE DU SPHINX

San Diego, mercredi

De récentes découvertes donnant à penser que le Grand Sphinx d'Égypte pourrait être deux fois plus ancien qu'on ne le croyait ont suscité une vive controverse entre géologues, qui affirment qu'il doit être plus vieux, et archéologues, qui rétorquent qu'une telle conclusion est en contradiction avec tout ce que nous savons de l'Égypte ancienne.

Des géologues qui présentaient hier les résultats de leurs recherches à la Geological Society of America Convention ont constaté que les traces d'érosion par les intempéries relevées sur le monument étaient caractéristiques d'une période bien plus ancienne que ce que l'on avait vu. Mais les archéologues et les égyptologues sont formels : le Sphinx ne pourrait pas être plus vieux parce que les populations qui vivaient là auparavant n'auraient pas été à même de le construire.

La plupart des égyptologues considèrent que le Sphinx a été construit sous le règne du pharaon Khéphren vers 2500 avant J.-C. Mais au terme d'études scientifiques sans précédent

menées sur le site de Gizeh, des chercheurs assurent que leurs découvertes démontrent que le Sphinx était déjà là bien avant l'accession au pouvoir de Khéphren.
Les faits semblent indiquer que Khéphren a simplement restauré le Sphinx.
Robert Schoch, un géologue de Boston, a déclaré que ses recherches situent la construction du Sphinx entre 5000 et 7000 avant J.-C. Ce qui ferait de lui le monument le plus ancien d'Égypte avec un âge deux fois supérieur à celui de la Grande Pyramide, conclut-il.
Mais l'archéologue californienne Carol Redmount, spécialiste des monuments égyptiens objecte : « C'est tout simplement impossible. »
Rien dans la technologie ou la mentalité du peuple de cette région n'aurait permis la construction d'une telle structure des milliers d'années plus tôt, dit-elle.
D'autres égyptologues ont déclaré qu'ils ne pouvaient expliquer les indications géologiques, mais ils soulignent que cette théorie ne cadre pas avec l'énorme masse des recherches qu'ils ont effectuées dans la région. Si les géologues ont raison, une grande part de ce que croient savoir les égyptologues doit être faux.

Ainsi, il semblait bien après tout qu'il y eût des éléments indiquant que le Sphinx était beaucoup plus vieux qu'on ne le pensait.

De retour en Angleterre, j'ai écrit mon canevas d'après l'idée de Schwaller sous une forme un peu romancée et je l'ai envoyé à Hollywood. Je ne sais pas trop ce qu'il en est advenu – sans doute est-il passé entre les mains d'une demi-douzaine d'autres scénaristes chargés de l'améliorer. Mais pour ma part il me semblait que j'avais réussi à produire un scénario somme toute réaliste, comparé au péplum traditionnel avec ses temples grecs, ses prêtres barbus et ses somptueuses blondes moulées dans des tuniques qui ressemblent à des peignoirs de bain. Et une fois de plus, j'ai laissé en plan le problème de l'Atlantide pour me tourner vers d'autres projets.

Près de deux ans plus tard, en automne 1993, j'ai reçu un appel d'un vieil ami, Geoffrey Chessler, qui m'avait commandé l'un de mes livres précédents, *Starseekers*. Il travaillait à présent pour un éditeur spécialisé dans les ouvrages illustrés sur des thèmes « occultes » – comme Nostradamus – et il voulait savoir si je pouvais lui faire une ou deux suggestions intéressantes. Je n'avais pas

d'idée en tête, mais puisque je comptais passer par Londres dans quelques jours j'ai accepté de dîner avec lui dans un endroit qui nous convenait mutuellement, en l'occurrence un hôtel à l'aéroport de Gatwick. Là, nous avons évoqué diverses possibilités et j'ai mentionné au passage mon intérêt pour le Sphinx. Geoffrey s'est tout de suite montré enthousiaste, et comme je développais mon idée – à savoir qu'il me semblait que la « civilisation perdue » de Hapgood devait avoir un mode de pensée totalement différent de celui de l'homme moderne – il m'a proposé de lui soumettre un projet de livre sur la question.

Il faut dire que vers la fin des années soixante déjà, un éditeur américain m'avait proposé d'écrire un livre sur le thème de « l'occulte ». Le sujet m'avait toujours intéressé, mais j'étais enclin à le considérer avec certaines réserves. Quand j'avais demandé au poète Robert Graves son avis sur cette proposition, il m'avait répondu : « Ne fais pas ça. » Pourtant, c'était dans un des livres de Graves, *Les Mythes celtes : la déesse blanche*, que j'avais trouvé une distinction fondamentale sur laquelle il basait toute son argumentation : ce qu'il appelait « savoir solaire » et « savoir lunaire ». Notre mode de connaissance moderne – la connaissance rationnelle – est solaire. Il fonctionne par des mots et des concepts et il fragmente l'objet de connaissance par la dissection et l'analyse. La thèse de Graves est que le système de connaissance des anciennes civilisations reposait sur l'intuition qui appréhende les choses comme un tout.

Dans une histoire appelée « L'Abominable Mr Gunn », Graves nous donne un exemple pratique. Quand il était à l'école, un de ses condisciples du nom de Smilley était capable de résoudre des problèmes mathématiques complexes d'un simple coup d'œil. Interrogé par le maître – Mr Gunn – qui voulait savoir comment il faisait, il répondit : « Ça me vient tout seul. » Mr Gunn ne voulut pas le croire ; il pensait plutôt qu'il avait regardé les réponses au dos du livre. Quand Smilley répliqua que deux des chiffres de la réponse indiquée étaient faux, Mr Gunn lui fit administrer des coups de canne et il l'obligea à faire ses additions « normalement » jusqu'à ce que Smilley eût perdu son étrange faculté.

On pourrait objecter que Smilley était simplement un phénomène, un petit prodige doté d'un esprit qui fonctionnait comme un

ordinateur. Mais cette explication ne suffirait pas. Il y a certains nombres, qualifiés de premier, qui ne peuvent être divisés par aucun autre – 7, 13 et 17 en sont des exemples. Mais il n'existe pas de méthode mathématique simple pour savoir si un grand nombre est un nombre premier, si ce n'est d'essayer laborieusement de le diviser par tous les nombres plus petits. Même le plus puissant des ordinateurs doit procéder de cette manière. Et pourtant, au XIXe siècle, il existait un surdoué du calcul qui, lorsqu'on lui demandait si un quelconque nombre à dix chiffres était un nombre premier, répondait après un moment de réflexion : « Non, il est divisible par 241. »

Oliver Sacks a décrit des jumeaux, arriérés mentaux dans un asile de New York, qui sont capables de jongler avec des nombres premiers à *vingt chiffres*. *Scientifiquement parlant* – c'est-à-dire selon notre système rationnel de « savoir solaire » – ce n'est pas possible. Et pourtant des calculateurs de génie y arrivent. On dirait que leur esprit survole comme un oiseau le champ entier des nombres et *voit* la réponse.

Cela ne peut signifier qu'une seule chose : bien que notre savoir solaire nous semble universel et omnipotent, il doit exister *d'autres* moyens d'accéder à la connaissance par une voie totalement différente. C'est une idée déroutante – comme d'essayer d'imaginer une autre dimension hormis la longueur, la largeur et la hauteur. Nous savons que la physique moderne postule d'autres dimensions, mais nos esprits sont incapables de les concevoir. Cependant, nous pouvons imaginer une minuscule créature vermiculaire aveugle qui serait convaincue que le monde n'est composé que de surfaces, et qui ne pourrait même pas imaginer ce que nous entendons par la notion de hauteur. Aussi blessant que ce soit pour la dignité humaine, nous devons admettre qu'en ce qui concerne la connaissance, *nous* sommes des créatures vermiculaires aveugles.

J'étais donc tout disposé à accepter l'idée que la civilisation antérieure à la période glaciaire de Hapgood pût être foncièrement différente de la nôtre. Je me rappelais une pratique observée par l'archéologue Clarent Weiant chez les Indiens Montagnais du Canada oriental : lorsqu'ils souhaitent entrer en contact avec un membre de leur famille dont ils sont séparés, ils se retirent dans une hutte au cœur de la forêt et rassemblent par la méditation l'énergie psychique nécessaire pour que ce parent *entende* leur voix. Et Jean Cocteau

rapporte que son ami le professeur Pobers avait observé le même phénomène aux Antilles. Quand il demanda à une femme pourquoi elle s'adressait ainsi à un arbre, elle répondit : « Parce que je suis pauvre. Si j'étais riche, j'utiliserais le téléphone. »

Il semblerait donc qu'à force de nous servir des téléphones – et de tout l'attirail de notre « savoir solaire » – nous avons perdu certaines facultés que nos lointains ancêtres possédaient naturellement.

Lorsque j'ai rencontré Geoffrey Chessler à l'aéroport de Gatwick, j'étais à nouveau en partance pour Melbourne, où devait se tenir le Festival littéraire annuel. Après quoi, j'avais l'intention de rendre visite à John West à New York. Par une pure coïncidence, West m'avait écrit quelques semaines auparavant de sa propre initiative, joignant à son courrier un magazine dans lequel figurait un article qu'il avait écrit sur les derniers développements de ses investigations – et notamment une « reconstitution faciale » faite par l'inspecteur Frank Domingo qui démontrait que le visage du Sphinx n'avait rien de commun avec celui de Khéphren. J'avais évoqué récemment son livre *The Case for Astrology* dans l'une de mes chroniques littéraires, mais nous n'avions jamais été en relation et il ne pouvait pas savoir que je m'intéressais au Sphinx. Je lui avais répondu immédiatement en précisant que je devais me rendre à New York dans quelques semaines et nous étions convenu d'un rendez-vous.

John West était un homme mince à lunettes, débordant d'enthousiasme, et l'information jaillissait de lui à grands jets comme l'eau d'une pompe de village. Comme tous les vrais passionnés, il n'était chiche ni de son temps ni de ses idées ; il n'y avait rien en lui de cette méfiance que j'avais parfois rencontrée chez ceux qui semblent croire que tous les autres auteurs n'attendent qu'une occasion de leur chiper leurs idées. Il avait avec lui un premier « brouillon de montage » de l'émission qu'il préparait sur le Sphinx et nous avons pu le visionner chez le dramaturge Richard Foreman, qui se montra tout aussi enthousiaste que moi. Plus tard, j'ai invité John à dîner avec ma famille – mes enfants nous avaient rejoints en Amérique – en compagnie de l'écrivain Paul Devereux, qui étudie les anciens mégalithes. Nous avons discuté du livre que je projetais d'écrire sur le Sphinx et John me conseilla de me mettre en rapport avec un autre auteur, Graham Hancock, qui tra-

vaillait aussi sur un livre visant à démontrer que la civilisation est bien plus ancienne qu'on ne le suppose. Il lança également un autre nom, celui de Rand Flem-ath, qui écrivait un ouvrage situant l'Atlantide au pôle Sud. C'était une hypothèse qui se tenait : Hapgood avait assuré que son ancienne civilisation maritime se trouvait probablement en Antarctique et, à la réflexion, l'idée me paraissait s'imposer d'elle-même.

Donc, à mon retour en Angleterre, j'ai écrit à Graham Hancock et à Rand Flem-ath. J'avais déjà entendu parler de Graham dont les recherches sur l'Arche d'Alliance avaient fait l'objet d'une émission télévisée. Il m'envoya l'épais manuscrit de son livre *L'Empreinte des dieux*. À peine avais-je commencé à le lire que je me demandai s'il valait bien la peine d'aller plus avant dans mon projet de livre sur le Sphinx. Graham avait déjà fait le tour de la question traitée par John West dans son émission de télévision, diffusée aux États-Unis peu après mon départ.

Qui plus est, Graham savait tout de Rand Flem-ath et de sa théorie sur l'Antarctique, dont il faisait presque le point culminant de son propre ouvrage. J'avais entre-temps reçu le manuscrit de *When the Sky Fell* de Rand et Rose Flem-ath, et j'avais appris qu'ils s'étaient inspiré des *Cartes des anciens rois des mers* de Hapgood, mais aussi de son livre précédent, *Earth's Shifting Crust*, que je m'étais empressé d'emprunter à la bibliothèque de Londres. J'ai pu contribuer quelque peu à faire accepter *When the Sky Fell* en proposant de rédiger une introduction.

Je m'interrogeais encore sur l'intérêt d'écrire mon propre livre, mais il y avait eu, me semblait-il, une telle chaîne de coïncidences et de synchronicités depuis que j'avais découvert la théorie de Schwaller sur l'érosion du Sphinx par les précipitations qu'il eût été absurde de ne pas continuer.

Durant les semaines suivantes – en janvier 1994 – deux autres pièces du puzzle se sont mises en place. J'ai reçu en service de presse un exemplaire du *Mystère d'Orion*, de Robert Bauval, où l'auteur exposait sa conviction que le complexe des pyramides de Gizeh avait été *planifié* dès 10450 avant J.-C. J'étais toujours occupé à lire le manuscrit de Graham Hancock et je n'en étais pas encore arrivé à la section consacrée aux thèses de Bauval. Mais une brève

mention de l'Atlantide sous la plume de Bauval m'incita à observer dans ma critique de son livre que ses propres conclusions semblaient corroborer les théories de Schwaller et de John West. J'ai écrit à Bauval pour lui conseiller de se mettre en rapport avec John West et j'ai envoyé à West un exemplaire du *Mystère d'Orion*.

Par ailleurs, j'ai aussi pu me procurer un ouvrage intitulé *Al-Kemi* d'André VandenBroeck, un artiste américain qui avait été l'élève et l'ami de Schwaller de Lubicz dans les dernières années de sa vie. Un ou deux ans plus tôt, alors que je faisais des recherches sur Schwaller, mon vieil ami Eddie Campbell (que j'avais connu quand il était responsable des pages littéraires des *Evening News* de Londres) m'avait déjà prêté ce livre, mais je l'avais trouvé à l'époque très ardu. À présent que j'avais mon propre exemplaire, je m'étais remis à le lire lentement et attentivement, relisant deux ou trois fois les passages difficiles. Et à mesure que j'avançais dans ma lecture, je découvrais avec certitude qu'il me fallait écrire mon propre livre. Car il ressortait clairement d'*Al-Kemi* que, selon Schwaller, le *système de connaissance* des anciens Égyptiens différait complètement de celui de l'homme moderne – non pas simplement par quelque chose comme la curieuse faculté de communiquer à distance avec des parents par télépathie, mais bien par une manière différente de voir l'univers. Et ce qui m'emballait particulièrement, c'était que Schwaller, toujours d'après VandenBroeck, croyait que cette « manière de voir » différente pouvait en quelque sorte rendre possible une accélération phénoménale de l'évolution humaine.

J'ai réussi à entrer en contact avec André VandenBroeck et nous nous sommes mis à correspondre par fax. Avec une immense patience, il a fait de son mieux pour m'expliquer bon nombre des choses que je n'arrivais pas à comprendre. De son côté, Ehud Spurling, l'éditeur américain de Schwaller, a eu la gentillesse de m'envoyer les sept livres de lui qui figurent à son catalogue. Leur lecture s'avéra plus difficile encore que celle d'*Al-Kemi*, mais ils en valaient tout autant la peine, surtout le dernier, *Le Roi de la théocratie pharaonique*. (Les trois volumes du *Temple de l'homme*, l'œuvre majeure de Schwaller, ont été traduits en anglais, mais n'ont pas encore été publiés.) Petit à petit, je sentais que je commençais à com-

prendre, même s'il m'arrivait parfois d'avoir le sentiment d'errer dans une nuit noire que déchirait de temps à autre un éclair fugitif.

Dès sa parution en avril 1995, *L'Empreinte des dieux* de Graham Hancock se propulsa aussitôt à la tête des meilleures ventes en Angleterre, démontrant sans le moindre doute que la thèse d'une civilisation antérieure à la période glaciaire fascine une multitude de personnes. Mais pour moi, ce succès venait surtout souligner une question : quelle *différence* cela faisait-il ? Que la civilisation soit vieille de 5000, 15 000 ou 100 000 ans, cela ne change rien, concrètement, dans notre vie.

En revanche, si nous parlons d'un autre système de connaissance, d'un système non moins valable que le nôtre et pourtant impensablement différent, alors cela pourrait avoir une importance inimaginable. Le type de connaissance que possède l'homme moderne est essentiellement *fragmenté*. Si dans l'avenir des visiteurs de l'espace venaient sur terre et découvraient nos cités désertées avec leurs bibliothèques, leurs musées et leurs planétariums, ils en concluraient que les hommes des XXe et XXIe siècles devaient être des géants sur le plan intellectuel. Mais lorsque leurs chercheurs étudieraient nos encyclopédies et nos traités de science, de philosophie, de technologie et toutes les autres matières concevables auxquelles nous avons consacré des livres, ils s'apercevraient rapidement qu'aucun esprit n'aurait pu à lui seul appréhender ce dont il y était question. Nous n'avons aucun *système* fondamental de connaissances, aucun moyen de considérer l'univers comme un tout et d'y trouver un sens.

Mais si Schwaller a raison, si les anciens Égyptiens et leurs prédécesseurs possédaient un quelconque système global de connaissance qui leur apportait une vision unifiée de l'univers et de l'existence humaine, alors les intuitions de Hapgood, de Robert Bauval et de Graham Hancock ne marqueraient qu'une étape sur la voie à parcourir. La question vraiment importante dépasserait leur conviction que la civilisation pourrait être bien plus ancienne que ce que l'on suppose. Cette question serait : *quel est le sens de tout cela ?*

De l'avis de Schwaller, une implication serait qu'il doit exister une méthode pour accélérer le rythme de l'évolution humaine. Ce qu'il y avait de si enthousiasmant pour moi dans cette affirmation, c'est qu'elle rejoignait le thème sous-jacent de toute mon œuvre.

Quand j'étais enfant, j'avais remarqué qu'à Noël le monde entier paraît se transformer en un lieu plus merveilleux, plus riche que celui que nous connaissons d'ordinaire. Mais bien sûr, ce que je ressentais alors, c'était que la *conscience* elle-même peut être bien plus intense que la conscience de tous les jours que nous considérons comme « normale ». Cette forme de conscience « plus intense » se manifeste souvent inopinément, dans des moments de relaxation ou de soulagement lorsqu'une crise se dénoue. Pourtant, quand elle apparaît, on s'aperçoit que c'est « normal », d'une certaine façon, que c'est juste une autre manière de voir les choses et d'y réagir. Une des caractéristiques fondamentales de cet état de « conscience accrue » est qu'il semble impliquer que l'on fasse un usage correct de son énergie mentale, au lieu de la gaspiller. La conscience ordinaire est comme un seau qui fuit ou un pneu crevé qui se dégonfle lentement. Il arrive que l'on se trouve dans certaines dispositions d'esprit, où l'on a l'impression de trouver le « truc » pour colmater les fuites, et quand cela se produit, l'existence cesse d'être un effort et s'éclaire dans un jaillissement constant de satisfaction et d'attente heureuse, semblable au sentiment que l'on éprouve quand on part en vacances. Je parle parfois à ce propos de « conscience duale », parce qu'elle nous amène à prendre conscience de deux réalités à la fois, comme un enfant assis devant un feu qui écoute, au-dehors, la pluie battre contre la fenêtre, ou encore comme ce sentiment que l'on éprouve bien au chaud sous les couvertures, par un froid matin d'hiver, quand on doit se lever dans cinq minutes et que le lit n'a jamais paru aussi confortable.

Notre développement personnel passe par ce qu'on pourrait appeler des « expériences d'intensité ». De telles expériences peuvent être agréables ou désagréables, comme celles de Pâris dans les bras d'Hélène ou celles d'un soldat sous le feu de l'ennemi. Mais elles ont en tout cas pour effet d'entraîner une transformation parfois mineure mais permanente de la conscience. Il est dommage, cependant, que notre évolution dépende de l'occasion qui nous est donnée de connaître ces expériences alors que la conscience est un *état* et non le simple produit de ce qui nous arrive. Un pâtissier peut faire des gâteaux ; un menuisier peut fabriquer des tables et des étagères ; un pharmacien peut préparer un somnifère ou un stimulant.

Pourquoi ne sommes-nous pas capables d'agir sur nos états de conscience en comprenant comment ils se mettent en place ?

Les anciens maîtrisaient-ils ce processus ? J'en doute... du moins au sens où je l'entends ici. Mais ce dont je suis presque certain, c'est qu'ils comprenaient quelques secrets de l'harmonie cosmique et de ses vibrations précises qui leur permettaient de se sentir partie intégrante de l'univers et de la nature, au lieu de subir cette « aliénation » qui, selon Karl Marx, est le lot de l'homme moderne. Pour comprendre plus profondément le processus d'évolution consciente, il faut, dans une certaine mesure, être passé par celui de l'aliénation et avoir appris à le transformer.

Ce qui *peut* émerger émergera dès lors que nous aurons dépassé l'aliénation, pour redécouvrir cette « ancienne connaissance », oubliée depuis longtemps, mais qui, à en croire Schwaller, s'est transmise à travers les âges sous une forme symbolique dans les grandes religions.

Le but de cet ouvrage est de tenter d'appréhender à nouveau la nature de ce savoir oublié.

1
Les mystères égyptiens

Le 16 mars 1993 à 4 h 30 du matin, Graham Hancock et sa femme Santha s'apprêtaient à gravir une face de la Grande Pyramide. Il fallait le faire à cette heure matinale parce que l'ascension de la pyramide était strictement interdite depuis qu'un touriste imprudent s'était brisé le cou en 1983. Hancock avait donné 150 dollars aux gardiens, mais ils s'étaient ravisés entre-temps et il dut les payer une seconde fois pour être autorisé à escalader la pyramide.

La première chose que les Hancock découvrirent, c'est qu'on ne monte pas sur la pyramide comme on grimpe un escalier. Les flancs de la pyramide *se présentent* comme une volée de marches – il en est ainsi depuis que son « revêtement » de calcaire a disparu il y a des siècles – mais certaines d'entre elles vous arrivent à hauteur de poitrine. Qui plus est, la face horizontale d'une marche n'a bien souvent que quinze centimètres, ce qui explique pourquoi un touriste qui perd l'équilibre a peu de chance de s'arrêter avant d'être arrivé en bas. La pyramide est haute de 203 marches, avec une pente de 52 degrés. Les Hancock n'en avaient pas gravi le quart qu'ils étaient déjà éreintés... et bien tentés de s'arrêter un long moment pour souf-

fler. Mais il n'en était pas question, car dans une heure il ferait jour et ils risqueraient d'être aperçus par l'une ou l'autre voiture de police en patrouille.

Au 35e niveau, ils remarquèrent que les blocs étaient particulièrement immenses – pesant chacun entre 10 et 15 tonnes – et ils se demandèrent pourquoi les bâtisseurs avaient décidé de hisser des pierres aussi gigantesques si haut sur la pyramide, au lieu de les placer à l'endroit le plus évident, près du sol, et de garder les blocs plus petits (environ 6 tonnes chacun) pour les niveaux plus élevés.

En fait, c'est en grimpant véritablement sur la pyramide qu'ils ont pris conscience de nombreux mystères qui nous échappent, à vous comme à moi, quand nous regardons une carte postale où ces pittoresques monuments se découpent sur fond de ciel bleu. Tout d'abord, avec plus de six millions de tonnes, la pyramide est l'édifice le plus énorme jamais construit par l'homme. Elle contient plus de matériaux de construction que la somme de *toutes* les cathédrales, églises et chapelles médiévales bâties en Europe. Dès lors une question se pose : *comment* les constructeurs ont-ils amené et mis en place ces blocs massifs en haut de la pyramide ?

Imaginez que vous êtes un entrepreneur en bâtiment et que le pharaon vient vous demander de construire la Grande Pyramide. Il vous donne les dimensions et explique que les quatre faces de la pyramide doivent être tournées vers le nord, l'est, le sud et l'ouest et que chaque côté doit avoir 230 mètres de long pour une hauteur de 146 mètres. (On verra plus loin que cela correspond précisément au rapport entre la circonférence d'un cercle et son rayon.) Il vous fournira autant de blocs qu'il faut et un nombre d'ouvriers illimité.

Cela n'a pas l'air trop difficile. Vous calculez que pour répondre à ses exigences les faces devront avoir une inclinaison de 52 degrés. Et vous commencerez par poser la première rangée qui consiste en un carré de 230 mètres de côté, construit en blocs à peu près cubiques d'un poids variant entre 6 et 30 tonnes. La rangée suivante doit bien sûr être d'une dimension un peu plus petite de manière à former un angle de 52 degrés entre les arêtes de la première et de la deuxième rangée.

Encore faut-il amener les pierres de la deuxième rangée au-dessus de la première, mais c'est assez facile. Vous construisez une

rampe en pente douce faite de terre et de pierre, surmontée de planches de bois et chaque bloc est hissé en haut de la rampe au moyen de cordes par une vingtaine de manœuvres. Et quand vous avez terminé la deuxième rangée, vous répétez la procédure pour la troisième...

Mais alors vous commencez à entrevoir un problème. À mesure que la rampe s'élève, vous devez soit en augmenter la pente – ce qui la rendrait sans objet – soit la prolonger beaucoup plus loin. Vous calculez rapidement que pour parvenir jusqu'au sommet de la pyramide, il faudra que la rampe soit d'une longueur de plus d'un kilomètre et contienne environ trois fois autant de matériaux que la pyramide elle-même. Qui plus est, pour ne pas s'effondrer sous son propre poids, elle devra être faite en blocs massifs, comme ceux utilisés pour la pyramide.

L'autre solution est de disposer d'une sorte d'appareil de levage, un peu comme une grue moderne, mais en bois évidemment. Ici, le même problème se pose à nouveau. Pour soulever des blocs de plusieurs tonnes sur une hauteur de près de 150 mètres, il aurait fallu construire une grue avec les troncs de ces arbres gigantesques qu'on trouve dans les forêts d'Amérique. Or de tels arbres n'existent pas en Égypte, ni même en Europe.

Il y a une autre possibilité. En supposant que vous ayez tout le temps devant vous, vous pourriez recourir à un système de levage plus petit que vous déplaceriez progressivement jusqu'en haut de la pyramide, en hissant chaque bloc de degré en degré[1].

L'idée de soulever des blocs de six tonnes au moyen de planches paraît déjà assez difficile, mais il semble tout à fait impossible de manipuler de tels blocs sur des rebords qui n'ont parfois que quinze centimètres de large. En outre, pour mettre en place de cette façon plus de deux millions et demi de blocs, au

1. D'après Hérodote, c'est bel et bien la méthode qui fut utilisée : « La pyramide a été construite par degrés, à la manière d'un rempart, dit-on, ou, selon d'autres, à la manière d'un autel. Après avoir posé les pierres de la base, ils ont mis en place les pierres restantes au moyen de machines formées de courtes planches de bois. La première machine les soulevait du sol jusqu'en haut du premier degré. Là, il y avait une autre machine qui recevait la pierre et la hissait jusqu'au deuxième degré, d'où une troisième machine la portait encore plus haut. »

rythme de 25 par jour, il faudrait compter environ 274 années. Et si les ouvriers ne travaillaient qu'à mi-temps durant la saison où ils ne devaient pas s'occuper de leurs champs, ce délai pourrait bien être multiplié par deux.

En fait, dans les années quatre-vingt, les Japonais ont essayé de construire une réplique plus petite de la Grande Pyramide pour une exposition. Même avec un matériel moderne, la difficulté de l'entreprise les a tenus en échec et le projet a été abandonné.

Je présume qu'à contrecœur, vous iriez dire au pharaon de se trouver un autre entrepreneur et vous vous mettriez à la recherche de quelque projet plus simple, comme de bâtir l'Empire State Building ou le pont de Brooklyn.

Mais qu'est-ce donc qui avait incité les Hancock à s'embarquer dans cette aventure ? Pour connaître la réponse, il faut remonter onze ans en arrière, lorsque Graham Hancock, alors journaliste économique en Éthiopie, est allé voir au cinéma *Les Aventuriers de l'Arche perdue*. Le film éveilla sa curiosité pour l'Arche d'Alliance, le coffre sacré en bois plaqué d'or que les Hébreux emportaient au combat et dont l'histoire a perdu toute trace plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Il avait été intrigué d'apprendre que les chrétiens d'Éthiopie croyaient que l'Arche d'Alliance était conservée dans une chapelle au centre de la ville d'Aksoum près de la mer Rouge. Bien entendu, les chercheurs et les archéologues considéraient cette affirmation comme absurde. Hancock avait l'impression que cette attitude de rejet était dictée par l'arrogance et la stupidité, et il entreprit de démontrer qu'elle était injustifiée.

Ce qu'il lui fallait établir, c'était comment l'Arche d'Aksoum était venue de Jérusalem – à deux mille kilomètres au nord – jusqu'en Éthiopie et ce qu'elle faisait là. Dans son livre *Le Mystère de l'arche perdue*, Hancock raconte l'histoire fascinante du voyage de l'Arche tel qu'il a pu le reconstituer. Sa quête l'amena à visiter de nombreux pays, notamment l'Égypte, et c'est là, en avril 1990, qu'il était parvenu à passer quelque temps seul dans la chambre du roi de la Grande Pyramide. L'expérience lui avait laissé une impression profonde et les recherches qu'il mena par la suite sur l'histoire de la pyramide ne firent que renforcer sa conviction que les ingénieurs antiques possédaient des connaissances bien plus poussées que celles qu'on leur reconnaissait. Loin d'être « des primitifs accomplis, techniquement parlant », comme

l'avait dit un éminent spécialiste, ils semblaient avoir un niveau de développement scientifique que nous n'avons pas encore atteint.

Cette seconde visite à la pyramide en 1993 allait encore conforter sa conviction. En étudiant la structure mathématique déconcertante mais d'une incroyable précision de ses couloirs et de ses chambres, Hancock en est arrivé à la conclusion que la science qui avait produit une telle construction devait être bien plus ancienne que les archéologues ne sont disposés à l'admettre. Les livres d'histoire nous racontent que la civilisation égyptienne est née vers 2925 avant J.-C. et, à peine quatre siècles plus tard, elle édifiait des monuments comme le Sphinx et les pyramides de Gizeh. Aux yeux de Hancock, c'était absurde. Il *fallait* qu'il y eût quelque ancienne civilisation « perdue » qui datait de milliers d'années auparavant.

C'était d'ailleurs la thèse soutenue par un guide qu'il emportait avec lui depuis son premier voyage en Égypte : *The Traveller's Guide to Egypt*, de John Anthony West. Cet ouvrage se distinguait des guides habituels en ce qu'il traitait des mystères associés aux pyramides et aux temples, un sujet que les auteurs de récits de voyages plus orthodoxes évitent soigneusement. Et West, dans son livre, mentionnait la théorie d'un égyptologue hautement hétérodoxe, du nom de R. A. Schwaller de Lubicz selon lequel les traces d'érosion sur le Sphinx n'étaient pas dues au sable soulevé par le vent, mais à la pluie[1]. D'après Schwaller de Lubicz, puisque le Sphinx est protégé à l'ouest par son mur « d'enceinte » et qu'en tout état de cause il a passé la plus grande partie de son existence enfoui dans le sable jusqu'au cou, une érosion éolienne est improbable. Mais il est clair qu'il n'y a plus eu de précipitations importantes en Égypte depuis des milliers d'années, autrement le désert du Sahara n'existerait pas.

Or, selon les historiens modernes, le Sphinx a été construit à peu près à la même époque que la deuxième pyramide de Gizeh, vers 2500 avant J.-C., probablement par le pharaon Khéphren, le fils (ou le frère) de Khéops qu'on suppose être le bâtisseur de la Grande

1. Le lecteur interessé par la vie de R.A. Schwaller de Lubicz se reportera à l'ouvrage d'André VandenBroeck, *Al-Kemi* (1987).

Pyramide. Cette hypothèse repose sur le fait que le cartouche de Khéphren – le « cadre » portant le nom du pharaon – a été découvert sur la stèle entre les pattes du Sphinx. Mais il s'agit là d'une thèse relativement récente. En 1900, Gaston Maspero, directeur du département des Antiquités du musée du Caire, était d'avis que Khéphren avait simplement exhumé ou restauré le Sphinx, qui était déjà ancien.

S'il a bien été érodé par l'action de l'eau et non du sable, il faut naturellement qu'il soit beaucoup plus vieux – peut-être de plusieurs milliers d'années.

Qui plus est, si le Sphinx est plus ancien que ne le croient les historiens modernes, il pourrait bien en aller de même pour la Grande Pyramide – c'est du moins la réflexion que s'est faite Graham Hancock après sa première visite. L'idée lui paraissait tout à la fois excitante et dérangeante. Sa formation universitaire l'inclinait à la prudence et au scepticisme. Mais au cours de ses recherches sur l'Arche d'Alliance, il était tombé sur une multitude d'allusions à ses pouvoirs « miraculeux » : frapper des hommes de mort brutale, détruire des cités entières, aplanir les montagnes, provoquer des brûlures et des tumeurs cancéreuses. Le vieux moine qui prétendait être l'actuel gardien de l'Arche avait expliqué que pour l'exhiber lors de processions religieuses, on l'enveloppait dans d'épaisses étoffes, non pour protéger l'Arche, mais pour prémunir l'assistance contre ses pouvoirs. Cela *ressemblait* assez à des radiations nucléaires ou, peut-être, à « l'énergie d'orgone » de Wilhelm Reich. À force de consulter les sources de première main disponibles sur l'Arche, qui toutes faisaient référence aux mêmes pouvoirs, Hancock se surprit à penser à une sorte d'« appareil » ou de machine. L'idée lui rappelait trop les théories extravagantes de ce grand prêtre de l'improbable qu'était Erich von Daniken. C'était d'ailleurs von Daniken qui, en tentant d'expliquer comment les pyramides avaient été construites par des visiteurs de l'espace, s'était débrouillé pour multiplier par cinq le poids de la Grande Pyramide. Pour sa part, Hancock n'avait aucune envie d'être rangé dans la catégorie des farfelus. Et pourtant, tout dans le complexe de Gizeh corroborait sa certitude qu'il n'avait pas été bâti par des « primitifs accomplis, techniquement parlant ».

Dans sa quête d'une civilisation disparue, il allait parcourir le monde pour voir les lignes de Nazca au Pérou, la cité inca « perdue » du Machu Pichu, le lac Titicaca et Tiahuanaco, ainsi que les grands temples aztèques d'Amérique centrale. Là encore, nombre d'éléments – que nous passerons en revue plus tard – semblaient indiquer une ancienneté bien plus grande que ce que disent les guides de voyage. Il fut aussi intrigué par les légendes parlant d'un dieu blanc – à moins qu'il n'y en eût plusieurs – qui aurait apporté la civilisation en Amérique du Sud : on l'appelait parfois Viracocha, parfois Quetzalcoatl, parfois Kukulkan, et il était décrit comme ayant le teint clair et les yeux bleus... ainsi qu'Osiris était représenté par les statues égyptiennes antiques. Quand il revint en Égypte pour se livrer au point du jour à son ascension de la Grande Pyramide, Graham Hancock ne doutait plus, après avoir visité tous ces monuments dont la construction allait exiger une telle maîtrise, que les civilisations des Incas et des Aztèques étaient vieilles de plusieurs milliers d'années de plus que ne le prétendaient les livres d'histoire, ou alors qu'il y avait eu jadis une civilisation inconnue dont la trace avait été perdue.

C'est au Canada, à l'occasion d'une tournée de promotion pour son livre *Le Mystère de l'arche perdue* – devenu un best-seller –, que Graham Hancock rencontra un ami de John Anthony West, à qui il fit part de son admiration pour le *Traveller's Guide to Ancient Egypt*. Cet ami, l'écrivain Paul Roberts, demanda : « Ah, mais avez-vous lu son *Serpent in the Sky* ? » Comme Hancock confessait son ignorance, Roberts lui en offrit un exemplaire en disant : « Alors, prenez-le et lisez-le. »

La lecture de *Serpent in the Sky* s'avéra aussi fascinante et troublante que celle du guide de voyage de West. C'était une analyse des idées de Schwaller de Lubicz et l'argument était simple. Schwaller avait consacré quinze ans à l'étude d'anciens monuments égyptiens, et particulièrement le temple de Louxor. Le résultat de ses recherches était exposé dans un gros ouvrage géométrique en trois volumes *Le Temple de l'homme*, et dans son dernier livre *Le Roi de la théocratie pharaonique* (traduit en anglais sous le titre *Sacred Science*). Schwaller était parvenu à la conclusion que, selon les termes de West :

La médecine, les mathématiques et l'astronomie, bref, la science égyptienne dans son ensemble était d'un niveau bien plus élevé que les chercheurs modernes ne sont disposés à le reconnaître. La civilisation égyptienne tout entière était fondée sur une compréhension précise et intégrale des lois universelles (...). Qui plus est, chaque aspect du savoir égyptien semble avoir été complet dès le début. Les sciences, les techniques artistiques et architecturales et le système hiéroglyphique ne présentent aucun signe d'une période de « développement » ; d'ailleurs, nombre des réalisations des premières dynasties ne furent jamais surpassées ni même égalées par la suite. Les égyptologues orthodoxes admettent volontiers ce fait étonnant, mais l'ampleur du mystère qu'il suppose est habilement minimisée, tandis que ses nombreuses implications sont passées sous silence.

West poursuit en demandant : « Comment une civilisation complexe peut-elle naître tout épanouie ? Prenez une automobile de 1905 et comparez-la à une voiture moderne. Le processus de "développement" saute aux yeux. Mais il n'y a rien de tel en Égypte. Tout est en place dès le début. » C'est un peu comme si le premier véhicule à moteur avait été une Rolls-Royce moderne.

C'est alors que West lance son pavé dans la mare. Selon Schwaller, la civilisation égyptienne *n'a pas* commencé – comme l'assurent les livres d'histoire – vers 3000 avant J.-C. avec le légendaire roi Ménès. Des milliers d'années auparavant, l'Égypte avait été peuplée par des survivants de l'Atlantide qui avaient traversé le Sahara (alors fertile) et s'étaient établis dans la vallée du Nil. Les grands temples et les pyramides sont un héritage de ces survivants.

L'Atlantide... ce simple mot suffit à faire hurler un historien classique. Et West a beau tenter de le désamorcer en le mettant entre guillemets, comme pour suggérer qu'il parle simplement de quelque grande civilisation perdue du passé, sans la situer nécessairement dans l'Atlantique, le nom à lui seul place celui qui l'emploie au ban de la société intellectuelle.

Il n'en demeure pas moins que Schwaller de Lubicz croyait trouver la solution au mystère de la civilisation égyptienne dans l'idée qu'elle avait été fondée par des rescapés du grand continent englouti qui, selon Platon – notre seule source –, avait disparu vers 9500 avant J.-C.,

dans un cataclysme volcanique. C'était ces survivants qui avaient construit le Sphinx et qui avaient conçu – et peut-être même édifié – les pyramides de Gizeh. C'est donc Schwaller qui amena John West à entamer ses recherches sur l'âge du Sphinx en essayant d'établir si ces traces d'érosion étaient dues au sable porté par le vent ou à la pluie.

L'argument de Schwaller reposait sur sa conviction – déjà évoquée – que la civilisation égyptienne *devait* être antérieure de plusieurs milliers d'années à 3000 avant J.-C. parce que les connaissances inscrites dans les temples n'auraient pu être rassemblées en quelque six cents ans seulement. Sa remarque sur l'érosion par l'eau avait été lancée plutôt négligemment dans *Le Roi de la théocratie pharaonique*, et son ami et disciple André VandenBroeck, auteur du remarquable essai *Al-Kemi*, en avait retiré l'impression que Schwaller pensait que l'érosion s'était produite lorsque le Sphinx était submergé sous la mer. Quel que fût le sens qu'il fallait lui donner, West s'était dit que l'érosion par l'eau était une notion susceptible d'apporter à la théorie de Schwaller sur la civilisation égyptienne une confirmation ou une réfutation scientifique.

Mais l'apport de Schwaller dépasse de loin ses théories sur l'âge du Sphinx. Après tout, peu importe que le Sphinx soit vieux de cinq ou dix mille ans. Il serait certainement intéressant de savoir qu'il y a eu une grande civilisation antérieure à l'Égypte ancienne, mais dans notre vie, objectera-t-on, cela ne ferait guère de différence pratique – le genre de différence que la fission de l'atome ou l'invention du microprocesseur ont pu apporter.

Si Schwaller a raison, une telle attitude ne permet absolument pas d'appréhender ce qu'il y a derrière les temples égyptiens et les cathédrales médiévales. La tradition hermétique assure que cette connaissance est demeurée secrète pendant des milliers d'années... pourquoi l'aurait-on cachée si elle n'avait pas de valeur pratique[1] ?

1. Cette idée est développée dans un classique de William Stirling, *The Canon* (1897), qui affirme : « Depuis l'époque de l'Égypte ancienne, cette loi (le Canon) est un arcane sacré qui ne se transmet que par des symboles et paraboles, dont la composition constituait, dans le monde antique, la forme la plus élevée de l'art littéraire ; il fallait donc une caste de prêtres, formés à son usage, pour l'exposer et on l'enseignait aux guildes d'artistes initiés qui ont existé dans le monde entier jusqu'en des temps relativement récents. De nos jours, tout cela a changé (...). »

Le sceptique répondra : parce que les prêtres des temps anciens se trompaient eux-mêmes sur la valeur pratique de leurs inepties religieuses... ou parce qu'ils voulaient tromper les autres.

À quoi Schwaller rétorquerait : c'est vous qui vous trompez. Ce savoir a une réalité pratique. Schwaller était convaincu que l'alchimie est fondamentalement une quête mystique dont le but est « l'illumination » et que la transmutation des métaux n'en est qu'une conséquence indirecte. Ses recherches alchimiques s'étendaient aux vitraux et à la géométrie des cathédrales gothiques – dont les proportions cachaient, pensait-il, quelque connaissance secrète des anciens. Prenez, par exemple, les vitraux rouge et bleu de la cathédrale de Chartres, dirait Schwaller. L'analyse scientifique n'a pas permis d'identifier les pigments utilisés. C'est parce qu'il n'y a pas de pigments. Leur teinte est due à un processus *alchimique* qui a libéré la couleur contenue dans les métaux entrant dans la composition du verre...

Schwaller se gardait bien d'écrire ce genre de choses dans ses livres. Cette information a été confiée verbalement à André VandenBroeck en 1960, un an avant la mort de Schwaller en décembre 1961. Il s'était retiré à Grasse, près de Cannes, où il vécut les dix dernières années de sa vie, totalement inconnu du grand public. André VandenBroeck, un artiste américain installé à Bruges, était tombé par hasard sur un des premiers livres de Schwaller, *Du Symbole et de la symbolique*, publié au Caire en 1951, et il avait été immédiatement fasciné. Il lui semblait que Schwaller y parlait d'une question qui l'absorbait depuis des années : celle de l'art et de ce qu'il *représente* précisément.

Peut-être, pour simplifier, pourrait-on établir une analogie avec la musique. Nul ne doute que la musique de Beethoven « parle » plus que celle de Franz Lehár. Mais que répondrions-nous à un Martien qui viendrait nous demander : « Qu'est-ce qu'elle dit ? » Beethoven avait un jour confié à Bettina Brentano : « Ceux qui comprennent ma musique doivent être libérés de toutes les misères que d'autres traînent partout avec eux. Dites à Goethe d'écouter mes symphonies et il verrait que je dis que la musique est la porte immatérielle des mondes supérieurs de la connaissance (...). » Beethoven était convaincu sans le moindre doute possible que sa musique repré-

sentait une connaissance, mais il serait évidemment impossible de prendre une seule mesure de sa composition et de déclarer : « Ce que cela veut dire, c'est... »

Cependant, VandenBroeck avait été influencé par un ami, Andrew Da Passano, qui tentait de « prouver » l'existence d'états supérieurs de conscience en se rapportant aux travaux d'Einstein, de Bohr et de Heisenberg. VandenBroeck avait lu les *Principia Mathematica* de Russell et Whitehead et il lui semblait que ses propres idées sur la connaissance pourraient être exprimées en termes mathématiques. Une large part de la connaissance est fonction de la méthode que vous employez pour y accéder ; par exemple, si vous voulez savoir combien il y a de gens dans une pièce, vous les comptez et la connaissance à laquelle vous parvenez est fonction de ce dénombrement. Pour autant, remarquait VandenBroeck, vous ne pouvez pas dire que l'on acquiert la « connaissance supérieure » dont parlait Beethoven par une quelconque « méthode » comme le comptage ou le raisonnement. C'était dans l'esprit de VandenBroeck une constatation qui méritait que l'on s'y attarde, et il entreprit de rédiger un court article dans lequel il essayait d'exprimer cette notion d'une connaissance qui *précède* la méthode en termes de logique symbolique.

Dans son livre sur les symboles et le symbolisme, Schwaller commençait par remarquer qu'il y a deux manières de lire les anciens textes religieux : la lecture « exotérique » et la lecture « ésotérique ». La lecture « exotérique » consiste à saisir un certain nombre de significations, comme celles que l'on pourrait trouver dans un dictionnaire ou un livre d'histoire ; mais ce n'est là que le fondement sur lequel repose le sens ésotérique, que Schwaller appelle la « symbolique », c'est-à-dire un *système* de symboles.

De toute évidence, le « système symbolique » de Schwaller correspondait à ce que VandenBroeck entendait par la connaissance supérieure ; cette connaissance qui vient des profondeurs de l'âme et que l'on n'acquiert pas au moyen d'une « méthode ». Pourtant Schwaller laissait entendre que cette connaissance n'était pas quelque précepte religieux – l'équivalent de « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » – mais un savoir pratique et *scientifique*. Dans l'enthousiasme suscité par sa lecture, VandenBroeck fit sans

plus attendre le trajet de Bruges jusqu'au sud de la France et il alla frapper à la porte de Schwaller.

Il découvrit un vaste domaine qui ne laissait aucun doute sur la fortune personnelle de Schwaller. La maisonnée n'était pas moins curieuse, composée du vieux sage aux cheveux gris et à la haute stature, âgé alors de 72 ans, de sa femme « médium » Isha, qui avait des allures de bohémienne diseuse de bonne aventure, et des deux enfants d'un premier mariage d'Isha, le Dr Jean Lamy et sa sœur Lucie, qui avait été toute sa vie la secrétaire particulière de Schwaller. Isha présuma que VandenBroeck était venu l'entretenir, elle, de ses idées « occultes » – une erreur compréhensible puisque son mari était à peu près inconnu, tandis qu'elle jouissait d'une certaine renommée grâce à un habile roman sur l'Égypte ancienne intitulé *Her-Back Pois Chiche*.

VandenBroeck et sa femme furent invités à dîner et Isha, toujours persuadée d'accueillir un disciple, monopolisa la conversation durant tout le repas. Pourtant, les quelques mots qu'il parvint à échanger avec Schwaller suffirent à le convaincre qu'ils étaient sur la même longueur d'onde et que cet homme avait beaucoup à lui apprendre. Il décida de quitter Bruges pour s'établir à Grasse.

Sur le chemin du retour, VandenBroeck s'arrêta à Lyon pour acheter un exemplaire du *Temple de l'homme*. Quoiqu'un peu déconcerté par les diagrammes géométriques, il fut vite absorbé par la lecture du premier volume, qui lui apportait constamment l'impression de « contempler un paysage bien connu mais oublié (...). Nous parlions la même langue ».

Une fois installé à Grasse, après quelques semaines passées sous la férule d'Isha – à lire les romans d'Her-Back et à l'écouter lui faire la lecture de son dernier ouvrage, un livre de « fiction ésotérique » – VandenBroeck, mû par le sentiment d'une « aimable imposture » et assez peu porté sur le galimatias « spirituel », prit ses distances avec tact et passa plus de temps en compagnie de Schwaller (que tout le monde appelait « Aor »).

Il y avait aussi chez Schwaller « une zone floue de spéculation où le vrai et le faux n'avaient pas cours ». Par exemple, dans sa conviction que l'humanité n'avait pas évolué, mais « dévolué » de « géants qui marchaient jadis sur terre vers un état presque animal (...) voué

à une annihilation cataclysmique, tandis qu'une élite se développe pour rassembler toute l'expérience humaine en vue d'une résurrection de la spiritualité ». Schwaller était par ailleurs convaincu que le Nil est un fleuve créé par l'homme, dirigé délibérément vers la vallée du Nil pour y servir de base à la civilisation égyptienne. Mais VandenBroeck avait l'impression qu'il formulait ce genre de théories comme des opinions personnelles que l'on était libre de partager ou non. Ce qui semblait bien plus important, c'était la compréhension que Schwaller avait de la nature du système de connaissance des anciens Égyptiens. Sa conception en était également élitiste : « Au sommet, le clergé éclairait l'identité parfaite de la science et de la théologie dont la tâche principale est *la cognition du moment présent.* » Tel était ce que Schwaller considérait comme « l'Absolu d'où nous tirons constamment notre pouvoir ».

C'est là une notion essentielle dans les idées de Schwaller, peut-être leur caractéristique la plus significative. On pourrait l'expliquer en disant que les êtres humains s'imaginent vivre dans le présent alors que leur état mental pourrait fondamentalement être décrit comme une « absence », un peu comme un écolier qui regarde par la fenêtre au lieu d'être attentif à la leçon. En fait, il est extrêmement difficile d'être « présent », parce que nous vivons dans un monde *interprété.* Nous sommes même incapables de « voir » sans idée préconçue sur la nature de ce que nous avons sous les yeux. Notre structure mentale de base est celle de spectateurs ; nous regardons le monde comme au cinéma. Quand un homme s'éveille à la réalité présente – à l'instar de Dostoïevski devant le peloton d'exécution – le monde entier change. *Tout devient soudain réel.* Mais sa vision de lui-même change aussi : il prend conscience de son être comme d'une force dynamique, plutôt que de se regarder comme une entité passive.

Là est aussi l'essence de la notion d'alchimie chez Schwaller, découvrit VandenBroeck. Le terme « alchimie », selon Schwaller, dérive du mot grec *Kemi*, qui désigne l'Égypte, précédé de l'article arabe *al.* Dans l'Égypte ancienne, le pharaon, le dieu roi, était le symbole de cet « absolu d'où nous tirons notre puissance ». Et l'alchimie ou la transmutation de la matière en esprit – la transmutation du vil métal en or n'en est qu'une conséquence indirecte –, dépend

de ce « moment de puissance », de la faculté d'être pleinement présent dans l'instant présent. On pense ici à ce que Shaw appelait « le septième degré de la concentration ».

Bref, ce dont parle Schwaller c'est d'une *forme* différente de connaissance. Dans *Les Mythes celtes : la déesse blanche*, Robert Graves parle de savoir « lunaire » ou « solaire ». Notre type de connaissance moderne – la pensée rationnelle – est « solaire » ; elle fonctionne avec des mots et des concepts et elle fragmente les objets de connaissance par l'analyse et la dissection. Mais la civilisation antique avait un savoir « lunaire », une connaissance intuitive qui appréhendait les choses dans leur globalité.

Pour plus de clarté, on pourrait évoquer à ce propos un autre penseur « ésotérique » du XXe siècle : George Ivanovitch Gurdjieff. En 1914, Gurdjieff enseigna à son disciple Ouspensky qu'il existe une différence fondamentale entre « l'art réel » et « l'art subjectif ». L'art réel n'est pas simplement l'expression de la sensibilité de l'artiste ; il est aussi objectif que les mathématiques et il produira toujours la même impression sur quiconque le contemple.

> Le Grand Sphinx d'Égypte est ce genre d'œuvre d'art, de même que quelques ouvrages d'architecture célèbres dans l'histoire, certaines statues de dieux et bien d'autres choses. Il y a des représentations de divinités et de divers êtres mythologiques que l'on peut lire comme des livres, non avec la pensée mais avec les émotions, pour autant qu'elles soient suffisamment développées. Au cours de nos voyages en Asie centrale, nous avons découvert dans le désert, au pied de l'Hindu Koush, une étrange sculpture que nous avons d'abord prise pour un dieu ou un démon. Au début nous avions seulement l'impression d'être en présence d'une curiosité. Mais au bout d'un moment, nous avons commencé à *sentir* que cette sculpture contenait beaucoup de choses, un vaste système cosmologique complet et complexe. Et lentement, pas à pas, nous nous sommes mis à déchiffrer ce système. Il était dans le corps du personnage, dans ses jambes, dans ses bras, dans ses yeux, ses oreilles, partout. Dans toute la statue, rien n'était laissé au hasard, rien n'était sans signification. Progressivement nous avons compris l'intention de ceux qui avaient façonné cette statue. Nous percevions leurs pensées, leurs sentiments. Certains d'entre nous pensaient voir leurs

> visages, entendre leurs voix. En tout cas, nous saisissions le sens de ce qu'il avait voulu nous transmettre à travers les années, et non seulement le sens, mais aussi toutes les sensations et les émotions qui l'accompagnaient. Cela, vraiment, c'était de l'art[1] !

Selon Schwaller, c'est *précisément* ce que les Égyptiens cherchaient à atteindre dans leurs temples, leurs monuments et leurs statues.

Dans Un *nouveau modèle de l'univers*, qu'il écrivit après avoir reçu l'enseignement du Gurdjieff, Ouspensky dit à propos du Sphinx : « En fait, le Sphinx est plus vieux que l'Égypte historique, plus vieux que ses dieux, plus vieux que les pyramides, qui elles-mêmes sont beaucoup plus anciennes qu'on ne le pense. » Cela ressemble à une information qu'il tiendrait directement de Gurdjieff.

Mais comment une œuvre d'art *pourrait-elle* produire le même effet sur tous ceux qui la contemplent... même si leurs émotions sont « suffisamment développées » ? L'art ne s'adresse-t-il pas à ce qu'il y a de plus « personnel » en nous ?

Pour comprendre pourquoi il n'en va pas ainsi, il faut parler du fondateur des mathématiques grecques, Pythagore, qui vécut entre 582 et 507 avant J.-C. Si l'on s'en rapporte à l'analyse caractéristique d'une encyclopédie moderne, Pythagore croyait en la réincarnation, et « les pythagoriciens pensaient que les nombres formaient l'essence de toutes choses et que toutes les relations pouvaient être exprimées numériquement. Cette conception les a conduits à découvrir la relation mathématique des tons musicaux et certaines notions de géométrie euclidienne[2] ». Le pythagorisme est parfois décrit comme un « mysticisme des nombres » et le mathématicien Lancelot Hogben rejetait toutes ces théories comme autant « d'obscures superstitions et de puérilités fantasques qui ravissaient les hommes durant l'enfance de la civilisation[3] ».

Mais l'important n'est pas là. Les pythagoriciens étaient fascinés par des choses comme la forme des cristaux ou les motifs dessinés par le

---

1. P.D. Ouspensky, *In Search of the Miraculous*, 1950, p. 27 (publié en français sous le titre : *Fragments d'un enseignement inconnu*).
2. *Columbia Encyclopedia.*
3. Lancelot Hogben, *Mathematics for the million*, 1936.

givre. Ils soupçonnaient à juste titre qu'il y avait là-derrière une raison mathématique. Prenez encore le fait que les femmes ont deux seins et que le nombre de mamelles chez les animaux femelles est toujours un multiple de deux, jamais un chiffre impair. Les pythagoriciens considéraient que les processus du monde vivant sont régis par des lois mathématiques, et ils avaient raison.

Revenons-en à une question que nous avons déjà posée : que « dit » la musique ? Pourquoi certaines phrases musicales nous emplissent-elles d'un étrange ravissement ? Vers 1910, un compositeur viennois du nom d'Arnold Schönberg se dit que, puisqu'il ne trouvait pas de réponse évidente à la question de savoir pourquoi la musique nous touche, la réponse devait se trouver dans le mot « habitude » – ou conditionnement. Il décida donc de créer une échelle de tons différente et d'écrire une musique basée sur un certain nombre de notes arrangées dans un ordre arbitraire, plutôt que de chercher à « flatter » l'oreille. Mais il se trompait dans sa supposition que la musique est « arbitraire ». Près d'un siècle plus tard, ses œuvres et celles de ses disciples semblent toujours étranges et dissonantes – bien que leur dissonance réussisse indéniablement à exprimer la névrose et la tension – et leur seule présence dans un programme de concert moderne suffit à faire baisser les réservations. N'importe quel pythagoricien aurait pu lui dire que sa théorie était fondée sur une erreur, une incompréhension de la raison mathématique cachée qui fait qu'une succession de notes dans un certain ordre nous paraît harmonieuse, tandis qu'un agencement arbitraire est incapable de véhiculer le sentiment d'un sens musical.

C'est lorsque les mêmes principes sont appliqués au monde des êtres vivants que nous commençons à saisir l'essence de la pensée égyptienne. Le *2001* d'Arthur C. Clarke a popularisé l'idée qu'un ordinateur pourrait développer des sentiments humains ; et en fait nombre d'informaticiens estiment qu'un ordinateur suffisamment complexe *serait* vivant – que s'il était assez sophistiqué pour se comporter comme un être vivant, alors, selon tous les critères raisonnables, il *serait un être vivant*. Dans *The Emperor's New Mind*, Roger Penrose, professeur à Oxford, déploie des trésors d'ingéniosité pour démontrer que c'est une imposture, que même s'il était plus *complexe* qu'un être humain, un ordinateur ne serait toujours pas « vivant ».

La plupart des biologistes acceptent aujourd'hui la thèse selon laquelle la vie s'est développée par hasard à partir de l'action du soleil sur des composés du carbone : ces composés se sont assemblés « accidentellement » en cellules capables de se reproduire, qui furent les premiers signes de « vie » sur terre. Les arguments de Penrose pourraient s'appliquer également à cette théorie. Quel que soit le degré de complexité d'un ensemble de molécules de carbone, il ne sera jamais vivant.

Les Égyptiens auraient trouvé abominables ces histoires de molécules de carbone et d'ordinateurs « vivants ». Pour eux, il existait deux réalités distinctes : la matière et l'esprit. Dans les êtres vivants, les deux interagissent et les lois qui gouvernent leur interaction sont mathématiques. Il n'est pas absurde de se demander pourquoi les carottes sont longues et pointues, pourquoi les melons sont ronds et pourquoi les courges sont longues et arrondies. La vie obéit à des lois mathématiques inconnues.

Gurdjieff attachait également beaucoup d'importance à la notion d'alchimie. Dans son œuvre majeure, *Récits de Belzébuth à son petit-fils*, il explique que ce qu'on entend généralement par alchimie désigne une pseudo-science, mais qu'il a existé autrefois – et qu'il existe encore – une alchimie authentique, une « grande science » connue des anciens avant que l'homme ne commence à dégénérer.

Il faut aussi remarquer que, dans les *Récits de Belzébuth*, Gurdjieff fait dire à Belzébuth – un être supérieur venu d'un système solaire de la Voie lactée – que l'Égypte fut à l'origine peuplée par des survivants de l'Atlantide, après que deux cataclysmes l'eurent détruite, et que le Sphinx et les pyramides de Gizeh ont été construits par les Atlantes. (On notera que *Belzébuth* a été écrit avant que Schwaller ne découvre l'Égypte ancienne et qu'il n'y a pas eu d'influence mutuelle.) Quelque temps plus tard, à peu près à l'époque de l'Égypte pharaonique, il s'est produit un « cataclysme » spirituel qui a provoqué la dégénérescence de l'humanité à un niveau inférieur. L'homme en est venu à croire que le monde matériel est l'unique réalité et que le spirituel est le simple reflet du matériel. Cette thèse semble faire écho à la conviction de Schwaller que

l'humanité a dégénéré d'une stature de « géant... à un état proche de l'animal ».

Il y a quelque ironie dans le fait que l'intérêt de Schwaller pour l'âge du Sphinx – et des autres grands monuments égyptiens – était en fait un sous-produit de son intérêt pour l'alchimie et son rapport avec l'évolution humaine. Ce qu'il croyait avoir trouvé dans l'Égypte ancienne, c'était un mode de pensée entièrement nouveau, qui ne pouvait être exprimé par les concepts analytiques du langage, mais seulement *manifesté* par le mythe et le symbolisme.

Ce savoir comprenait aussi une technologie très avancée, capable de prodiges aussi incroyables que de déplacer des blocs de deux cents tonnes (utilisés pour la construction des temples du Sphinx) et de les empiler les uns par-dessus les autres.

En résumé, Schwaller croyait que les anciens Égyptiens possédaient un système de connaissance hérité d'une civilisation bien plus ancienne, dont les modes de pensée étaient *fondamentalement différents* de ceux de l'homme moderne. Le secret de ce système de connaissance, pensait-il, se trouve en Égypte.

C'est sans doute par crainte de saper la réputation de ses travaux mathématiques sur le temple de Louxor que Schwaller a eu soin de ne pas trop insister sur ses vues quant à l'âge du Sphinx. Mais dans le chapitre du *Roi de la théocratie pharaonique* qui traite des légendes de la préhistoire égyptienne, il parle d'anciennes traditions se rapportant à une époque située avant l'existence du delta du Nil – c'est-à-dire avant que le Nil ait charrié jusque-là les milliards de tonnes d'alluvions qui forment aujourd'hui le delta. Il poursuit :

> Une grande civilisation doit avoir précédé les vastes mouvements des eaux que l'Égypte a connus, ce qui nous amène à supposer que le Sphinx existait déjà, sculpté dans la roche de la falaise ouest de Gizeh, ce Sphinx dont le corps léonin, hormis la tête, porte les traces indiscutables d'une érosion aquatique.

Il continue en disant : « Nous n'avons aucune idée des circonstances dans lesquelles la submersion du Sphinx s'est produite... », ce qui donne clairement à entendre qu'il songe à un Sphinx englouti sous la mer. Mais à la lecture de ces lignes, John Anthony West fut frappé par le fait évident que cette théorie – de l'érosion par l'eau –

devait être scientifiquement vérifiable. Il exprima cette conviction en 1978 dans *Serpent in the Sky*, son étude sur Schwaller et l'Égypte ancienne. Dans les dix années qui suivirent, il s'efforça d'intéresser des chercheurs à la question. Il demanda par exemple à un géologue d'Oxford s'il accepterait de se soumettre à une expérience. Il lui montra une photographie du Sphinx dont la tête et les autres caractères identifiables avaient été masqués par un cache de façon à lui donner l'apparence d'un fragment de falaise. « Diriez-vous qu'il s'agit d'érosion éolienne ou d'érosion par l'eau ? » Le géologue répondit sans hésitation : « Érosion par l'eau. » Alors West ôta le cache, révélant la tête et les pattes. Le géologue écarquilla les yeux et dit : « Oh ! » Puis, au bout d'un moment de réflexion, il ajouta : « Je ne veux rien dire de plus. Voyez-vous, je ne suis pas un spécialiste du désert. » D'autres scientifiques à qui West avait écrit ne prirent même pas la peine de répondre.

Plusieurs années plus tard, il trouva enfin un géologue qui avait assez d'ouverture d'esprit pour aller examiner le Sphinx. C'était le début d'une nouvelle phase importante dans la quête de l'Atlantide.

2
LA RACE NOUVELLE

Trouver un scientifique large d'esprit, ainsi que West s'en aperçut (avec une amertume compréhensible), c'est à peu près aussi facile que de dénicher un chrétien fondamentaliste qui aime Madonna. Mais en 1985, un de ses amis à l'Université de Boston remarqua : « Je crois que je connais peut-être quelqu'un. »

Le « quelqu'un » en question c'était Robert Schoch, un géologue de l'Université de Boston, et d'après ce qu'en disait le *Who's Who* il serait une caution idéale. Bien qu'il eût moins de 30 ans, il avait déjà publié quatre livres et faisait autorité en stratigraphie – la branche de la géologie qui étudie les couches de roche sédimentaire – comme en paléontologie. Mais à voir la façon dont les choses s'annonçaient, il ne semblait pas qu'il se montrerait moins évasif que le géologue d'Oxford. On conseilla à West de ne pas entrer directement en contact avec lui de crainte de le faire fuir. Périodiquement, West recevait des rapports : Schoch avait été approché, Schoch voulait bien jeter un coup d'œil sur le matériel, la première réaction de Schoch avait été le scepticisme... Finalement, après avoir étudié tout le matériel que West avait pu rassembler, Schoch en vint à manifester un intérêt prudent. Mais il était sur le point d'être titularisé et il eût été stupide de sa part de gâcher ses chances en faisant sienne une opinion

qui ne manquerait pas de mettre en rage ses confrères universitaires. Les années passèrent, jalonnées par ces rapports occasionnels, jusqu'à ce qu'enfin West se rendît à Boston pour le rencontrer.

Il avait emporté avec lui toute une boîte de diapositives, et après les avoir regardées en faisant le tour de la question, Schoch confia ce qui le tracassait : « À voir les photographies, on dirait une érosion par l'eau. Cela semble tellement évident. Si vous avez raison, je n'arrive pas à croire que personne ne s'en soit aperçu plus tôt. »

Il était clair qu'il lui faudrait aller en Égypte pour se rendre compte par lui-même. Mais cela devrait attendre qu'il soit nommé.

C'est finalement ce qui arriva en avril 1990. Deux mois plus tard ils étaient au Caire. West sentait la tension monter en lui à l'approche du site de Gizeh, s'attendant un peu à voir Schoch mettre le doigt sur quelque bourde géologique qui ruinerait toute sa théorie. Mais Schoch avait l'air doucement impressionné. À première vue, il ne remarquait rien qui pût ébranler la thèse d'une érosion par l'eau. L'enceinte du Sphinx – les murs de calcaire qui l'entouraient de deux côtés – présentait sans aucun doute le motif d'usure en ondulations caractéristique de l'érosion par la pluie. Mais il estimait qu'il lui faudrait la collaboration d'un géophysicien, ainsi qu'un matériel sismographique moderne, pour procéder à une étude approfondie.

Il paraissait probable que le rocher qui constituait la tête du Sphinx avait été à l'origine un affleurement qui s'élevait au-dessus du sol en bordure du Nil. La théorie de Schoch était qu'il pouvait avoir été taillé en forme de tête – humaine ou animale (un lion par exemple) – à une époque éloignée, lorsque le paysage environnant était encore verdoyant. Puis, à une date ultérieure, on décida de lui ajouter un corps. Pour ce faire, ses constructeurs taillèrent dans le calcaire tendre qui se trouvait au-dessous et autour de la tête, créant des deux côtés un mur ou une enceinte à mesure qu'ils creusaient pour se ménager un espace de travail suffisant. Les gros blocs qu'ils extrayaient – deux cents tonnes chacun – furent employés pour bâtir deux temples en face du Sphinx. Ces architectes antiques œuvraient dans un style qu'on pourrait qualifier de « cyclopéen » et se servaient de blocs absurdement massifs – qu'il eût été bien plus

commode de tailler en une douzaine de moellons plus petits – pour ériger des structures aussi simples et dépouillées que Stonehenge.

L'étape suivante était de dégrossir la masse de pierre qui formerait le corps du Sphinx : 84 mètres de long et 23 mètres de haut, la hauteur d'un immeuble de six étages. Du point de vue de la postérité, il est regrettable que le Sphinx tout entier n'ait pas été taillé dans le même type de roche, car le corps de calcaire s'est érodé bien davantage que la tête et les épaules, plus résistantes. Les dégradations que l'on observe aujourd'hui au niveau de la tête ont été causées en 1380 par un cheikh arabe fanatique, et plus tard par les Mamelouks qui la prenaient pour cible lorsqu'ils s'exerçaient au tir.

Mais quels sont les témoignages dont nous disposons quant à l'âge du Sphinx ? Assez curieusement, il n'est pas mentionné par Hérodote. Nous devons donc supposer ou bien qu'il était recouvert de sable quand l'historien grec visita l'Égypte vers 450 avant J.-C. ou bien que la roche sérieusement érodée qui affleurait à la surface présentait si peu de ressemblance avec un visage qu'il n'y prêta même pas la moindre attention.

En 1817, lorsqu'on dégagea le sable qui lui montait jusqu'au cou, un petit temple fut découvert entre les pattes. Il contenait la statue d'un lion et trois stèles – celle qui était adossée à la poitrine du Sphinx datait de l'époque du roi Thoutmosis IV, qui monta sur le trône en 1425 avant J.-C. La stèle principale racontait comment le roi Thoutmosis IV s'était endormi auprès du Sphinx alors qu'il chassait et comment le Sphinx – habité par le dieu Khepri (une forme du dieu soleil Râ), créateur de l'univers – lui parla dans un rêve et lui demanda de déblayer le sable sous lequel il était enseveli. Non seulement Thoutmosis dégagea le sable, mais il fit aussi d'importants travaux de restauration sur le corps du Sphinx. Apparemment, ce n'était pas la première fois ; la même stèle portait le nom du pharaon Khéphren, mais le texte qui l'entourait s'était effrité et le sens du passage n'était pas très clair. Gaston Maspero en concluait que Khéphren avait entrepris lui aussi de désensabler et peut-être de restaurer le Sphinx : l'arrière présente des réparations datant de l'Ancien Empire, qui dura environ 450 ans (2575-2130 avant J.-C.).

Mais ce point soulève évidemment une question fondamentale. Si le Sphinx avait été *construit* par Khéphren vers 2500 avant J.-C., pourquoi aurait-il été nécessaire de le restaurer dans le courant des trois siècles et demi qui suivirent ? Il était bien protégé et resta sans nul doute enfoui sous le sable la plus grande partie du temps depuis l'époque de sa construction. Selon le Dr Zahi Hawass, conservateur du musée du Caire et adversaire irréductible de la théorie de West, le calcaire dont était fait le Sphinx était de si piètre qualité qu'il commença à s'éroder dès que le monument fut achevé. À quoi West rétorquait que cela supposerait une érosion au rythme d'une trentaine de centimètres tous les cent ans, et que si tel était le cas, le Sphinx aurait dû disparaître complètement voici cinq siècles environ.

En revanche, si Maspero avait raison, Khéphren s'était contenté de restaurer le Sphinx et de déblayer le sable. Maspero y voyait d'ailleurs la preuve que « le Sphinx était déjà couvert de sable à l'époque de Khoufou [Khéops] et de ses prédécesseurs ». En fait, les égyptologues du XIXe siècle s'accordaient généralement à affirmer que le Sphinx était bien plus ancien que les pyramides. Ce n'est qu'au XXe siècle, en découvrant le nom de Khéphren sur la stèle de Thoutmosis, que les égyptologues ont décrété que le Sphinx avait été construit par Khéphren et que sa tête était censée être à son image. Ils étaient parvenus à cette conclusion à partir des mêmes indices qui, précisément, avaient conduit Maspero à présumer que le Sphinx était beaucoup plus ancien que les pyramides.

Une autre question évidente se pose. Comme on l'a déjà dit, la plus grande partie du Sphinx se trouve sous le niveau du sol et donc il aurait dû être évident pour ses constructeurs qu'il serait rapidement ensablé. (C'est l'affaire d'une vingtaine d'années semble-t-il.) Cela ne suggère-t-il pas qu'à l'époque de sa construction le Sahara était toujours vert, ce qui expliquerait comment le Sphinx a pu être érodé par la pluie ? Nous savons que le Sahara *était* autrefois vert et fertile et qu'il s'est lentement appauvri au fil des millénaires. Nul ne peut affirmer avec certitude jusqu'à quand il est resté vert, mais la date de 3500 avant J.-C. paraît être une estimation prudente.

Bien sûr, il se pourrait même qu'il ait encore été fertile à l'époque de Khéphren[1] ; mais dans ce cas, même si le Sphinx avait été construit par Khéphren dans un Sahara verdoyant en 2500 avant J.-C., cela n'expliquerait toujours pas pourquoi il aurait eu besoin si tôt d'être restauré.

Il fallait donc que West s'efforce de prouver que Maspero et les autres chercheurs du XIX[e] siècle avaient raison et que le Sphinx était déjà ancien à l'époque de Khéphren. S'il pouvait démontrer que le corps du Sphinx et son mur d'enceinte avaient été érodés par l'action de l'eau et non par les vents de sable, il aurait sans nul doute fait un grand pas dans cette direction. Son premier soin fut de chercher à réunir les fonds nécessaires pour mobiliser une équipe d'experts. Boris Said, un réalisateur de documentaires vidéo, se chargerait de la coordination du projet et le géophysicien Thomas L. Dobecki accepta également d'être de la partie, ainsi que deux géologues, un architecte et un océanographe. Après une lutte interminable pour obtenir la permission des autorités compétentes ils furent enfin prêts à partir.

Dès lors que Schoch put l'étudier sous toutes les coutures, ses doutes s'évanouirent. Si le Sphinx avait le même âge que le reste du site du Gizeh, pourquoi était-il si usé par les intempéries alors que les tombes voisines, datant de l'Ancien Empire, étaient beaucoup moins érodées – et qui plus est, érodées manifestement par les vents de sable ? Il *fallait* certainement que le Sphinx fût plus ancien.

Les traces d'érosion éolienne sur ces autres tombes offraient un élément de comparaison commode. Le calcaire est une roche sédimentaire composée de particules agglomérées ; et comme chacun sait, ce genre de roche se forme par strates, comme un millefeuille. Lorsque le sable soulevé par le vent vient fouetter latéralement le millefeuille, les couches les plus tendres sont emportées, tandis que

1. Hérodote rapporte une histoire selon laquelle Khéops et Khéphren étaient si redoutés que les Égyptiens préféraient donner aux pyramides le nom d'un berger, Philitis, « qui à l'époque faisait paître ses troupeaux à cet endroit », ce qui implique certainement de la végétation. Et dans un article intitulé « When the Sahara was Green » (dans *The World's Last Mysteries*, 1977), Henry Lhote, un éminent universitaire, assure aussi que le Sahara était vert en 2500 avant J.-C.

les couches les plus dures restent saillantes. Le résultat est une série de couches parallèles au profil alternant les creux et les aspérités comme un sandwich club.

Quand une paroi rocheuse est érodée par la pluie, le résultat est totalement différent. La pluie ruisselle et creuse dans la roche des canaux verticaux. Les couches tendres sont toujours plus érodées que les autres, mais l'aspect est nettement distinct de ce que donne l'érosion éolienne – cela peut ressembler à une série de bosses qui ne sont pas sans évoquer une rangée de fesses nues. Les experts s'accordèrent à conclure que le corps du Sphinx et ses murs d'enceinte présentaient ce type d'usure, et non celle plus uniforme de l'érosion éolienne.

Les deux temples en face du Sphinx – les temples de la Vallée et du Sphinx, comme on les appelle – apportèrent d'autres éléments à l'appui de cette thèse. S'ils étaient demeurés dans leur état d'origine, ils auraient dû bien sûr porter les mêmes traces d'usure que le Sphinx et son enceinte. Mais il est clair qu'ils ont été restaurés par les anciens Égyptiens, qui les revêtirent de dalles de granit pour prévenir tout dommage ultérieur. Beaucoup de ces dalles ont plus tard été enlevées par les générations suivantes, qui s'en servirent pour leurs propres constructions. Et les murs extérieurs ainsi révélés ont un aspect tellement irrégulier qu'il ferait rougir de honte n'importe quel architecte un tant soit peu consciencieux.

Ce qui s'est passé semble clair. Ces murs *étaient* profondément érodés, comme le Sphinx, et pour les restaurer on les a retaillés par endroits afin d'obtenir une surface plate. Peu importait que leur aspect fût disgracieux puisqu'ils allaient être recouverts de granit.

En fait, là où le revêtement de granit avait disparu, les blocs de calcaire présentaient les mêmes traces sinueuses d'érosion que le Sphinx et ses murs d'enceinte. La face arrière de certaines dalles de revêtement en granit avait été taillée en creux de motifs ondulatoires pour mieux s'ajuster au calcaire. Il semblait à nouveau que le peuple qui avait restauré ces temples les avait trouvés profondément marqués par une érosion due à la pluie : un vestige d'un âge « cyclopéen » antérieur, sans autre compagnie que le Sphinx sur un plateau désert.

Ces temples en face du Sphinx soulevaient un autre problème que les égyptologues orthodoxes avaient ignoré. Par leur architecture, ils diffèrent complètement de la plupart des temples égyptiens, avec leurs colonnes cylindriques et leurs profusions de bas-reliefs. Ici, ce sont de simples piliers rectangulaires surmontés de blocs similaires, nus et sans ornements, comme s'ils appartenaient à une époque tout à fait différente de celle des grands temples égyptiens.

Et à nouveau, pourquoi les anciens bâtisseurs avaient-ils choisi de construire les temples du Sphinx au moyen de blocs pesant deux cents tonnes chacun ? Une explication venait d'elle-même à l'esprit : à l'instar du Sphinx, ces temples étaient à ce point sacrés qu'il eût été insultant pour le dieu auquel ils étaient dédiés de recourir à des matériaux plus petits. Le roi Thoutmosis avait rêvé que le « dieu » qui habitait le Sphinx était Khepri, créateur de l'univers et père de tous les autres dieux. Si c'était vrai, la sobriété et le dépouillement des temples de la Vallée et du Sphinx se justifiaient parfaitement.

Enfin, il restait la question la plus troublante : *comment* les bâtisseurs étaient-ils parvenus à déplacer et à soulever des blocs de deux cents tonnes ? West a consulté plusieurs ingénieurs expérimentés dans la construction de structures gigantesques ; ils en sont restés assez perplexes. Un assistant de Graham Hancock a même appris qu'il n'existe dans le monde que trois grues assez grandes pour manipuler de tels blocs.

Que faut-il en penser ? Il est indéniable en tout cas que ceux qui ont sculpté le Sphinx et bâti les deux temples possédaient une technologie très élaborée. Même dans la Grande Pyramide, on ne trouve pas de blocs de cette taille. La conclusion, semble-t-il, est que *si* le Sphinx et ses temples ont été construits des siècles ou peut-être des millénaires avant l'époque de Khéops et de Khéphren, leurs bâtisseurs étaient techniquement plus avancés et non moins.

Cela nous amène à une autre question sur le « savoir-faire » de ces peuples anciens.

En 1893, lors de fouilles dans le village de Nagada, à quelque cinq cents kilomètres au sud du Caire, Flinders Petrie mit au jour des poteries et des vases qui révélaient un haut niveau de maîtrise technique.

Les poteries ne portaient aucune trace de stries qui auraient indiqué l'utilisation d'un tour de potier, et pourtant elles étaient si parfaitement rondes que l'on avait du mal à croire qu'elles aient pu être faites à la main. La qualité du travail le conduisit à supposer qu'elles devaient dater de la onzième dynastie, vers 2000 avant J.-C. Elles paraissaient si peu égyptiennes qu'il appela leurs créateurs « la Race nouvelle ». Lorsque l'on découvrit certains de ces vases de la « Race nouvelle » dans les tombes de la première dynastie, datant de près d'un millier d'années auparavant, il en fut si dérouté qu'il préféra écarter le vase de Nagada de sa chronologie, en vertu du principe qu'il valait mieux ignorer ce qu'on ne pouvait expliquer.

En fait, les habitants de Nagada étaient des descendants des peuples paléolithiques d'Afrique du Nord qui commencèrent à cultiver la terre (sur de petites superficies) quelque temps après 5000 avant J.-C. Ils enterraient leurs morts dans des puits étroits tournés vers l'ouest et semblaient avoir une culture primitive typique du quatrième millénaire. Mais les vases qui intriguaient Petrie paraissaient bien trop élaborés pour avoir été faits par des primitifs.

Lorsqu'il examina le grand sarcophage de granit rouge découvert dans la chambre du roi de la Grande Pyramide (il en sera question plus longuement dans le chapitre suivant), Petrie fut à nouveau déconcerté par le savoir-faire des anciens artisans. L'objet semblait poser des problèmes techniques insurmontables. Les mesures révélèrent que son volume externe – 2 332,8 litres – est *précisément* le double de son volume interne. Cela suppose un travail d'une précision incroyable. Mais avec quels outils ? Flinders Petrie estimait qu'il avait fallu utiliser des scies de « huit pieds de long* ou davantage » pour découper le sarcophage dans un bloc plus grand. De telles scies, pensait-il, auraient dû être en bronze serti de diamants. Personne n'a jamais découvert une scie de ce genre et aucun texte ancien n'en fait mention, mais Petrie ne voyait pas d'autre solution.

Mais quels outils avaient servi pour creuser l'intérieur ? Petrie émettait l'hypothèse extraordinaire que les anciens Égyptiens

* Plus ou moins 2,40 m (N.d.T.).

avaient conçu une sorte de scie circulaire – ou plutôt tubulaire – qui « forait une gorge circulaire par sa rotation ». Cette notion de scie tubulaire aux dents pourvues de diamants ressemble à de la science-fiction. Et même si de telles scies pouvaient avoir été fabriquées et les diamants fixés assez solidement pour n'être pas arrachés ou enfoncés dans le bronze quand la scie entrait en action – *comment* les Égyptiens les auraient-ils fait tourner ? On peut supposer qu'à ce stade très ancien de la technologie, les trépans devaient être actionnés à la main, ou peut-être au moyen d'une corde enroulée autour de l'axe. Cela paraît tout simplement impossible.

Petrie parle aussi de dalles de granit et de coupes de diorite aux inscriptions gravées avec la plus grande précision. Les caractères, dit-il, ne sont pas « grattés ou limés, mais creusés dans la diorite, avec des arêtes vives sur les bords ». La diorite, comme le granit, est incroyablement dure.

Graham Hancock avait lui aussi pu voir des récipients divers en diorite, en basalte et en quartz, datant parfois de plusieurs siècles avant l'époque de Khéops, soigneusement évidés au moyen d'une technique inconnue. Les plus surprenants étaient « de hauts vases au col mince, long et élégant, finement évasés à l'intérieur, avec souvent des anses entièrement évidées ». (Plus de trente mille ont été découverts sous la pyramide à degrés de Djoser à Saqqarah.) Les goulots sont bien trop fins pour laisser passer une main humaine – même celle d'un enfant – et certains sont trop étroits pour qu'on puisse y introduire le petit doigt. Hancock observe que même avec des mèches en carbure de tungstène, un tailleur de pierre moderne serait incapable de les reproduire et en conclut que les Égyptiens devaient posséder quelque outil qui demeure totalement inconnu et insoupçonné des égyptologues. Certes, il paraît absurde d'imaginer qu'ils disposaient d'une sorte de foreuse électrique. Et pourtant, quand on songe aux remarques de Petrie sur les gorges « *creusées* dans la diorite », il semble évident qu'ils devaient avoir un moyen de faire tourner la pièce à une vitesse formidable. Un tour de potier pourvu d'un « mécanisme d'entraînement » adéquat le permettrait.

Un fabricant d'outils moderne, Christopher P. Dunn, a d'ailleurs étudié le livre de Petrie pour tenter de trouver une explication à ses descriptions, et dans un article intitulé « Advanced Machining in

Ancient Egypt », il a formulé certaines conclusions étonnantes. Il remarque :

> Les millions de tonnes de roche que les Égyptiens ont équarrie avec une admirable précision pour leurs pyramides et leurs temples laissent deviner une civilisation qui était techniquement plus avancée qu'on ne le croit généralement. On pense que ces millions de tonnes de pierres ont été taillées à la main avec de simples outils primitifs, comme des ciseaux de cuivre, des herminettes et des maillets de bois, mais de nombreux éléments montrent que ce n'est pas le cas. Même abstraction faite de l'argument selon lequel le cuivre durci à froid ne permettrait pas de travailler la roche éruptive. D'autres indices nous contraignent à y regarder d'un peu plus près et plus objectivement quand nous tentons d'expliquer les marques laissées sur le granit par les anciens tailleurs de pierre.

Il poursuit en évoquant l'énigme de la fabrication des quarante-trois poutres géantes de granit, pesant chacune entre quarante-cinq et soixante-dix tonnes, utilisées dans la chambre du roi.

> Alors que l'on conteste même aux Égyptiens l'invention de la simple roue[1], les marques laissées par des machines-outils sur le granit trouvé à Gizeh suggèrent un niveau d'évolution technique bien plus élevé. Les conclusions de Petrie sur leurs compétences en mécanique dénotent une bonne connaissance de la scie droite, de la scie circulaire, de la scie-cloche et même, curieusement, du travail au tour.

Il mentionne ensuite les deux coupes de diorite dont Petrie pensait qu'elles devaient avoir été façonnées sur un tour parce qu'elles ne pouvaient pas « avoir été produites par un quelconque procédé d'usure ou de friction ». Petrie avait remarqué une certaine rugosité dans une des coupes et constaté qu'elle était due à l'intersection de deux lignes radiales comme si l'artisan avait d'abord mal « centré » la coupe sur le tour et l'avait ensuite recentrée plus précisément.

---

1. Flinders Petrie écrivait toutefois dans son livre *Naquada and Ballas* (1896) : « À cette époque [celle de Nagada], la roue devait déjà être bien connue des Égyptiens. »

De l'examen de blocs évidés – au moyen d'une sorte de trépan – dans le temple de la Vallée, Dunn conclut que les marques laissées par le trépan montre qu'il s'enfonçait dans la roche au rythme de deux millimètres et demi à chaque tour. Une progression aussi phénoménale, observe-t-il, ne pouvait être obtenue à la main. (Petrie pensait quant à lui que la chose était possible, mais seulement en appliquant une pression de plus d'une tonne sur le trépan – on ne voit pas très bien comment les Égyptiens auraient pu y parvenir.) Une entreprise de l'Illinois spécialisée dans le percement de roches dures comme le granit précisa à Dunn que ses propres foreuses – qui tournent à la vitesse de 900 tours par minute – ne s'enfoncent que de deux *millièmes* de millimètre par tour. En théorie, les anciens Égyptiens auraient dû utiliser une foreuse qui tournait cinq cents fois plus vite qu'une machine moderne.

Un autre aspect du problème permit à Dunn d'entrevoir un début de solution. Un trou percé dans une roche composée de quartz et de feldspath indiquait que la « foreuse » avait progressé plus vite dans le quartz que dans le feldspath bien que le quartz fût plus dur. La solution proposée par Dunn dépasse presque l'imagination. Il remarque que les techniques d'usinage moderne par ultrason recourent à des outils dont le fonctionnement est basé sur les *vibrations*. Le principe du marteau-piqueur utilisé par les terrassiers est le même : un pilon qui monte et qui descend à une vitesse formidable faisant pleuvoir des centaines de coups par minute sur la surface que l'on veut percer. C'est aussi ce que fait un marteau pneumatique. Un outil d'usinage à ultrason vibre des milliers de fois plus vite.

Les cristaux de quartz sont utilisés pour la production d'ondes ultrasoniques et, inversement, ils réagissent aux vibrations ultrasoniques. Cela expliquerait comment la « mèche » pourrait s'enfoncer plus vite dans le quartz que dans le feldspath.

Ce qui est suggéré ici paraît absurde, il faut bien le reconnaître : les Égyptiens auraient disposé d'une énergie aussi puissante que notre électricité et cette énergie aurait été basée sur le son. Chacun sait qu'il est possible de briser un verre en chantant une certaine note à pleine puissance. Nous pouvons concevoir aussi qu'avec une mèche pointue fixée à l'une des branches d'un diapason géant il

serait possible, en théorie, de percer un bloc de granit aussi facilement qu'au moyen d'une foreuse rotative moderne. L'explication émise par Dunn est donc celle d'une technologie fondée sur les sons à haute fréquence. Mais je dois admettre que je ne vois pas très bien comment cette force pourrait avoir été utilisée pour mouvoir la scie de bronze de trois mètres de long qui a servi à découper le sarcophage dans la chambre du roi. Peut-être quelque lecteur à l'imagination plus orientée vers la technique que la mienne pourra-t-il entrevoir une solution.

Malheureusement, la théorie des vibrations ne permet pas d'expliquer les commentaires de Dunn à propos d'une foreuse *tournant* cinq cents fois plus vite qu'un outil moderne. Si ce qu'il dit est vrai, il faut supposer que les Égyptiens maîtrisaient les deux techniques.

Alors qu'il préparait une émission de télévision, Christopher Dunn fit un jour la démonstration des incroyables prouesses techniques des ingénieurs égyptiens sous les yeux d'un autre ingénieur, Robert Bauval : il prit un instrument utilisé pour vérifier qu'une surface a été usinée avec une précision d'un millième de pouce et l'appliqua contre la pierre benben du musée du Caire. Il procéda ensuite au test habituel – allumer une torche électrique d'un côté de l'instrument et regarder si un rayon de lumière est visible de l'autre côté. On ne voyait rien. Fasciné par ce test Bauval l'entraîna au Sérapéum de Saqqarah, où les taureaux sacrés étaient déposés dans des sarcophages géants en basalte. L'instrument de métal révéla la même extraordinaire précision. Pourquoi, me demanda Bauval alors que nous parlions de tout cela, les anciens Égyptiens avaient-ils besoin d'une précision *au millième de pouce* quand ils taillaient un sarcophage ? Et surtout, comment avaient-ils pu l'atteindre sans disposer de nos techniques modernes ?

La notion de perceuse ultrasonique apporte au moins une réponse possible à l'énigme sinon insoluble des vases de Hancock dont le goulot en col de cygne était si étroit qu'on ne pouvait y introduire le petit doigt. Dunn assure que le procédé est utilisé « pour l'usinage de trous de forme particulière dans des matériaux durs et cassants ». La technique utilisée pour évider ce genre de vases, même avec une longue mèche, en passant par un col étroit et allongé défie encore

l'imagination. Mais avec les suggestions de Dunn cela commence à paraître un peu moins absurde.

Petrie aurait été encore plus déconcerté par ces vases de Nagada s'il avait su que des récipients du même type avaient été découverts dans des strates datant de 4000 avant J.-C. – une époque où l'Égypte était censée être habitée par des nomades vivant sous la tente. Et parmi ces objets il y avait les vases au long col.

On ne peut éviter de conclure que, même si le peuple de Nagada n'était pas la race de surhommes, très avancés techniquement, que nous imaginons, la « Race nouvelle » de Petrie a cependant bel et bien existé et qu'elle a précédé l'Égypte pharaonique de mille ans et peut-être de plusieurs milliers d'années. Jusqu'ici ces vases paraissent être l'élément le plus solide en faveur de la théorie des « Atlantes » de Schwaller de Lubicz.

Dobecki, le géophysicien de West, a lui aussi fait quelques découvertes intéressantes. L'une des méthodes de base pour étudier les couches de roche plus profondes fait intervenir les vibrations. Elle consiste à frapper une plaque de métal avec une masse. Les vibrations traversent la roche et sont réfléchies par les diverses strates. Ces échos sont captés par des « géophones » placés à intervalle régulier sur le sol et les données sont interprétées par un ordinateur.

L'une des premières découvertes de Dobecki était qu'il semblait exister à quelques mètres sous les pattes antérieures du Sphinx une sorte de chambre souterraine, et peut-être plusieurs. La légende a toujours affirmé l'existence de telles chambres recelant « d'antiques secrets », mais les écrits qui en font mention sont généralement entachés de loufoqueries – ainsi un livre de Rodolfo Benvenides intitulé *Dramatic Prophecies of the Great Pyramid*, publié en 1969, présente un dessin du Sphinx avec une sorte de temple en dessous. (Les « prophéties », fondées sur les dimensions intérieures de la Grande Pyramide, prévoient l'arrivée de petits hommes verts venus de l'espace en 1970 et une guerre mondiale entre 1972 et 1977.) La découverte de Dobecki semblait au moins confirmer que certaines des légendes les plus curieuses à propos du Sphinx ne relèvent pas de la fantaisie pure. En octobre 1994, l'agence Associated Press rapportait que les ouvriers qui restauraient le Sphinx avaient découvert un passage inconnu qui menait sous son corps. Les autorités du

plateau de Gizeh s'empressèrent d'annoncer qu'il n'y aurait pas de nouvelles fouilles menées par des équipes internationales avant 1996 parce que leur premier souci était de mener à bien les travaux de restauration du Sphinx...

Pour ce qui concerne l'âge du Sphinx, une autre découverte de Dobecki avait des implications considérables. La technique des vibrations peut aussi être utilisée pour sonder l'« érosion souterraine », la pénétration des précipitations sous la surface quand des roches poreuses sont exposées aux éléments. Dobecki a ainsi remarqué une étrange anomalie. À l'avant du Sphinx les traces d'érosion souterraine descendaient jusqu'à deux mètres quarante environ, alors qu'elles n'atteignaient qu'une profondeur d'un mètre vingt à l'arrière. La conclusion qui semblait s'imposer était que l'avant du Sphinx avait été sculpté en premier et la partie arrière des milliers d'années plus tard. Donc, même si nous supposons que l'arrière avait été taillé à l'époque de Khéphren, il y a 4 500 ans, il semblerait que la partie avant fût deux fois plus vieille. Et *si* la partie arrière du Sphinx avait été sculptée bien avant Khéphren, alors la partie avant pourrait être beaucoup, beaucoup plus ancienne.

Dans l'ensemble, pour autant que Schoch pût en juger, West avait raison. L'érosion du Sphinx – comparée à celle des tombes de l'Ancien Empire qui ne se trouvaient qu'à deux cents mètres de là – signifiait qu'il *devait* avoir des milliers d'années de plus que les tombes, et donc que les pyramides. Les traces d'érosion sur les deux temples du Sphinx menaient clairement à la même conclusion : elles étaient bien plus marquées que celles des tombes de l'Ancien Empire et aussi d'un genre différent – l'effet de la pluie plutôt que celui du vent.

Schoch décida alors que son attitude prudente commandée par la rigueur universitaire avait assez duré ; il était temps de rendre ces découvertes publiques. Il en fit un compte rendu pour la Geological Society of America et fut invité à présenter ses travaux à la convention annuelle de la société en octobre 1992. Elle se tenait cette année-là en Californie, à San Diego. Les géologues ne sont jamais les derniers à polémiquer, et Schoch s'attendait à essuyer un feu nourri de critiques. À son grand étonnement, loin de soulever des

objections, l'assistance l'écouta avec un intérêt manifeste et par la suite il ne vit pas moins de 275 géologues enthousiastes venir lui offrir leur aide sur ce projet. Nombreux étaient ceux qui s'étonnaient que nul n'ait remarqué plus tôt ce qui leur paraissait maintenant évident : l'érosion du Sphinx était due à l'action de l'eau.

Mais il s'agissait de géologues et non d'égyptologues ; ils n'avaient aucun intérêt direct à nier que le Sphinx pût être plus ancien que Khéphren. Quand la nouvelle se répandit, les égyptologues se montrèrent pour leur part indignés ou dédaigneux. « Ridicule ! » déclara au *Boston Globe* Peter Lacovara, le conservateur adjoint du département d'égyptologie au Boston Museum of Fine Arts. « Il est tout simplement impossible que ce soit vrai », disait l'archéologue Carol Redmount dans le *Los Angeles Times*. D'autres demandèrent ce qu'il était advenu des témoignages de cette civilisation égyptienne plus ancienne – ses autres monuments et vestiges. Pour West et Schoch, la réponse était évidente : ils étaient enfouis sous le sable.

Au nombre des sceptiques, il y avait Mark Lehner, un Américain qui travaillait sur le Sphinx depuis 1980. C'était pourtant Lehner qui, sans le vouloir, avait encouragé West dans sa conviction que le Sphinx était antérieur au règne de Khéphren. Dans l'étude détaillée qu'il avait menée avec L. Lal Gauri, un expert en restauration de la pierre, Lehner était parvenu à la conclusion curieuse que, même si les premières réparations effectuées sur les flancs du Sphinx semblaient typiques de l'Ancien Empire (c'est-à-dire l'époque de Khéphren), elles remontaient en fait à la période du Nouvel Empire près de mille ans plus tard. Pourquoi, se demanda West, les restaurateurs du Nouvel Empire avaient-ils travaillé comme dans l'Ancien Empire ? Qui plus est, si les réparations les plus anciennes – les premières d'une série de trois chantiers – remontaient seulement à 1500 avant J.-C., le Sphinx devait avoir subi une érosion de soixante à quatre-vingt-dix centimètres (la profondeur des restaurations) en un millier d'années, dont il avait passé l'essentiel enseveli sous le sable.

D'un autre côté, si ces premières réparations dataient de l'Ancien Empire – comme elles en avaient l'air – cela excluait complètement que Khéphren eût construit le Sphinx, car même si les réparations

avaient été faites à la toute fin de l'Ancien Empire, il ne restait qu'un siècle ou peu s'en faut pour une érosion de soixante à quatre-vingt-dix centimètres.

Et si, bien sûr, les réparations remontaient bel et bien à l'Ancien Empire, cela signifiait que Khéphren n'avait pas construit mais simplement restauré le Sphinx comme la stèle entre ses pattes semblait le suggérer. Et pour porter des traces d'érosion d'une profondeur de soixante à quatre-vingt-dix centimètres, le Sphinx devait avoir été construit quelques milliers d'années avant le règne de Khéphren – Schoch ne croyait pas trop s'avancer en le datant de 7000 avant J.-C.

Telle était l'estimation que Schoch avait formulée à San Diego, et qui avait retenu l'attention de la presse du monde entier : elle donnait au Sphinx exactement le double de l'âge qu'on lui attribue d'ordinaire : environ neuf mille ans.

West observait aussi que les tombes de brique crue autour de la pyramide à degrés de Saqqarah, qui date d'environ un siècle avant la Grande Pyramide, ne portent aucune des traces d'érosion caractéristiques du Sphinx, alors qu'elles ne sont qu'à une quinzaine de kilomètres de là (et donc soumises au même climat) et qu'elles sont faites d'un matériau plus tendre. Pourquoi n'ont-elles pas été usées par les intempéries comme le Sphinx ?

Lorsque Schoch présenta sa thèse devant l'American Association for the Advancement of Science, Mark Lehner fut choisi comme champion de l'opposition universitaire. Il souleva l'objection désormais familière : si le Sphinx avait été construit par une civilisation beaucoup plus ancienne que celle des Égyptiens, vers 7000 avant J.-C., qu'étaient devenus les vestiges de cette civilisation ? « Montrez-moi un simple tesson de poterie. » West n'avait pas été autorisé à prendre part au débat. N'étant pas un membre reconnu du corps universitaire, il devait rester dans la salle avec le public. Mais par la suite, il ne tarda pas à faire remarquer que l'objection de Lehner était illogique. Schoch et lui-même avaient fait la *preuve* que le Sphinx était plus ancien que les tombes environnantes. Il incombait à Lehner de réfuter cette preuve et non d'en réclamer d'autres qui n'avaient pas encore été découvertes. Cela revenait à reprocher à Magellan de vouloir faire le tour du monde en lui disant : « Montrez-moi quelqu'un qui a déjà fait ça. »

Lehner laissait aussi entendre que Schoch était un géologue incompétent. « Je ne pense pas qu'il ait bien fait son travail géologique… L'un des principaux piliers de son argumentation est que, si l'on compare le Sphinx aux tombeaux de l'Ancien Empire, on ne retrouve pas les mêmes traces d'érosion par la pluie, et que donc le Sphinx doit être plus ancien. Mais il compare les strates du Sphinx à d'autres strates. » Selon Lehner, les « strates du Sphinx » passent *sous* les tombes, qui sont en fait constituées d'un calcaire différent – Lehner entendait par là un calcaire bien plus dur – et s'érodent plus lentement.

S'il disait vrai, c'était un coup fatal à la thèse de Schoch. Lorsque la BBC décida de programmer l'émission de West et de Boris Said, elle fit appel à un expert indépendant pour déterminer si Lehner avait raison. L'expert examina attentivement une tombe qui se trouvait à une centaine de mètres du Sphinx et dont on savait qu'elle datait de la même époque que les pyramides. Il constata que les tombes avaient été taillées dans le même calcaire lamelleux que le Sphinx, qui renfermait exactement le même type de fossile. La strate du tombeau *était bien* la même que celle du Sphinx. Pour Schoch et West, c'était une victoire importante. Il incombait à présent à Lehner – et au Dr Hawass du musée du Caire – d'expliquer pourquoi les tombes étaient si peu érodées en comparaison du Sphinx, de son enceinte et des deux temples.

West avait un autre argument qui plaidait en faveur de sa théorie d'une civilisation propre à la « Race nouvelle ». Comme on l'a signalé, le temple du Sphinx a été construit dans un style beaucoup plus simple et plus dépouillé que les temples égyptiens plus tardifs. Il existe en Haute Égypte un autre temple qui présente la même sobriété : l'Osireion, près d'Abydos. Au XIXe siècle, le seul temple célèbre dans cette région était le temple d'Osiris, érigé par le pharaon Seti Ier (1306-1290 avant J.-C.), père de Ramsès II, qui apparaît dans la Bible comme l'oppresseur du peuple juif. Mais le géographe grec Strabon (v. 63 avant J.-C.-v. 23 après J.-C.) avait mentionné un autre temple à proximité, et au début du XXe siècle, Flinders Petrie et Margaret Murray entreprirent de dégager le sable… pour mettre au jour un temple qui se trouvait *sous* celui de Seti Ier. Ce n'est qu'en

1912 que le professeur E. Naville parvint à désensabler suffisamment ce temple pour constater qu'il avait été construit au moyen de blocs mégalithiques dans un style proche de celui du temple du Sphinx, presque entièrement dépourvu de toute décoration. L'un des blocs était long de plus de huit mètres. Naville fut immédiatement convaincu que ce monument datait de la même époque que le temple du Sphinx et qu'il pourrait bien s'agir de « la plus ancienne construction en pierre d'Égypte ». Comme le Sphinx, il avait été creusé à même la roche et le sol était nu. Lorsque les fouilles furent terminées au début des années 1930, le temple apparaissait comme une sorte de piscine. Naville avait même pensé qu'il aurait pu s'agir de quelque station hydraulique primitive, mais la présence de dix-sept petites « cellules », de la hauteur d'un homme environ, évoquait aussi un monastère.

La Première Guerre mondiale entraîna du retard dans les fouilles, qui ne furent pas menées à bien par Naville, mais par un homme plus jeune du nom de Henri Frankfort. Frankfort parvint bientôt à la conclusion que l'Osireion devait avoir été bâti par Seti car son nom y était gravé à deux endroits dans la pierre. Par ailleurs, on avait retrouvé un tesson de poterie avec les mots : « Seti est le serviteur d'Osiris. » Il y avait aussi certaines décorations astronomiques sur le plafond de deux « chambres transversales » extérieures au temple lui-même ; ces inscriptions avaient sans aucun doute été gravées par Seti ou son fils.

On est cependant en droit de contester les suppositions de Frankfort. Rien n'empêche d'imaginer un scénario plus simple. Quand Seti entreprit d'édifier son temple vers 1300 avant J.-C., il découvrit l'Osireion enfoui sous le sable, une structure sobre et massive datant de l'époque du Sphinx et composée d'énormes blocs. Sa présence ajoutait évidemment à la dignité de son propre temple, et il décida de construire deux « chambres transversales » à chaque extrémité – et en dehors du temple lui-même – en les ornant de ses propres motifs astronomiques. Il avait aussi fait graver son nom à deux endroits dans le granit du temple. Quant au tesson, qui le présentait comme « le serviteur d'Osiris », il signifiait tout simplement ce qu'il disait : Seti supposait que cet ancien temple avait été dédié à Osiris et en bon « serviteur » du dieu, il le complétait et le restaurait.

Margaret Murray doutait que Frankfort eût raison quand il datait le temple de 1300 avant J.-C. Elle observait que les pharaons se plaisaient à ajouter leurs propres noms aux monuments du passé. Mais elle était alors elle aussi en butte à une certaine défiance des milieux universitaires, car elle avait suscité une controverse avec son livre *Witch Cult in Western Europe*, où elle avançait que les sorcières étaient en fait des adoratrices du « dieu cornu » païen (Pan) qui avait précédé le christianisme, et ses objections ne furent pas prises en considération.

L'Osireion soulève une question intéressante. S'il se trouvait totalement enfoui dans le sable – comme le Sphinx l'avait été à une certaine époque – ne pourrait-on concevoir que d'autres monuments construits avec des blocs « cyclopéens » par quelque peuple ancien gisent ensevelis sous la surface du sable ? Dans ce cas il serait presque certain que le temple n'avait *pas* été construit en l'honneur d'Osiris.

La façon dont Frankfort décida que le temple était plus récent qu'on ne le pensait rappelle le raisonnement par lequel les égyptologues en sont venus à décider que le Sphinx avait été construit par Khéphren parce qu'il était fait mention de son nom – dans un contexte indéterminé – dans l'inscription placée entre ses pattes par Thoutmosis IV. Cela pourrait aussi nous faire penser à la manière dont le « temple de la Vallée », près du temple du Sphinx, a fini par être attribué à Khéphren. Durant tout le XIX[e] siècle, il fut considéré comme bien antérieur en raison du dépouillement de son architecture et du fait qu'il a été construit avec des blocs de pierre géants provenant de l'enceinte du Sphinx. Mais lorsque plusieurs statues de Khéphren furent découvertes ensevelies aux alentours du temple, les égyptologues changèrent d'avis : si des statues de Khéphren avaient été trouvées près du temple, cela devait prouver qu'il l'avait bâti.

Le raisonnement, bien sûr, est bancal. Le fait que Khéphren érigeait des statues de lui-même dans le temple prouve seulement qu'il voulait que son nom fût associé à l'édifice. Si Khéphren l'avait construit, ne l'aurait-il pas rempli d'inscriptions faisant référence à sa personne ?

Il reste cependant encore un élément intéressant qui mérite d'être mentionné. L'une des découvertes les plus importantes d'Auguste

Mariette – le premier grand « conservateur » parmi les archéologues du XIXe siècle – était une stèle de calcaire qu'il mit au jour dans les ruines du temple d'Isis, près de la Grande Pyramide au milieu des années 1850. L'inscription précise qu'elle a été érigée par le pharaon Khéops pour commémorer ses restaurations apportées au temple d'Isis. Elle est connue sous le nom de Stèle de l'Inventaire et serait certainement considérée comme l'un des écrits égyptiens les plus importants – pour des raisons que j'expliquerai dans un moment – s'il n'y avait un petit problème : ses hiéroglyphes remontent manifestement aux environs de 1000 avant J.-C., soit 1 500 ans après Khéops.

D'ordinaire, les chercheurs ne remettraient pas en question l'authenticité d'un texte uniquement parce qu'il est daté d'une période postérieure au fait relaté. Après tout, la stèle avait de toute évidence été *copiée* d'après un document beaucoup plus ancien. Un autre précieux témoignage sur les anciens rois est gravé sur un bloc de basalte qu'on appelle la Pierre de Palerme (parce qu'elle est conservée à Palerme depuis 1877). Cet écrit présente une liste des rois de la première à la cinquième dynastie (c'est-à-dire à peu près de 3000 à 2300 avant J.-C.) et l'on sait qu'il date de 700 avant J.-C. environ, époque à laquelle il a été copié d'après la liste originale. Le fait qu'il remonte à 1500 ans après le dernier roi mentionné ne gêne aucunement les égyptologues, qui le regardent comme une copie *exacte* de l'original. Et d'ailleurs, pourquoi serait-elle inexacte ? Des scribes qui recopient un texte en le gravant dans la pierre sont probablement plus appliqués que ceux qui écrivent à la plume.

Dans ce cas, pourquoi se méfier de la Stèle de l'Inventaire de Khéops au point de la dénoncer comme une pure invention, une fiction ? C'est que les « faits » rapportés semblent trop absurdes pour être vrais. À propos de Khéops, elle relate qu'« il trouva la demeure [le temple] d'Isis, maîtresse de la pyramide à côté de la demeure du Sphinx au nord-ouest de la demeure d'Osiris ». Les implications sont renversantes. Khéops a découvert le temple d'Isis, « maîtresse de la pyramide », près du temple du Sphinx. Autrement dit, le Sphinx et *une* pyramide se trouvaient déjà sur le plateau de Gizeh au moins un siècle avant le règne de Khéops.

Tout cela est très étrange. Si Isis est la « maîtresse de la pyramide », alors on peut supposer que l'une des pyramides du groupe de Gizeh est la sienne. Laquelle ? Khéops précise aussi qu'il a construit *sa* propre pyramide à côté du temple d'Isis, et qu'il a construit une autre pyramide pour la princesse Henoutsen. Nous savons que la pyramide d'Henoutsen est l'une des trois petites constructions qui se dressent tout près de la Grande Pyramide. Il est donc concevable que l'une des deux autres est celle de Khéops.

La conclusion, quoi qu'il en soit, est que nous n'avons pas la certitude que la Grande Pyramide a bien été construite par Khéops. C'est possible, mais d'un autre côté il se peut aussi que ce ne soit pas le cas. Dans le chapitre suivant, nous nous pencherons sur le seul élément – plutôt maigre – qui rattache la pyramide à Khéops.

Cependant une chose semble claire : selon la Stèle de l'Inventaire, le Sphinx était déjà là à l'époque de Khéops et il y avait aussi une « pyramide d'Isis ». Il n'est pas étonnant que les égyptologues préfèrent considérer la stèle comme une « invention ».

C'est à la suite d'une découverte d'une statue de Khéphren en bon état que les égyptologues décrétèrent que son visage présentait une forte ressemblance avec celui du Sphinx – en fait, une autre statue avait même la forme d'un sphinx.

Au plus fort de la controverse qui suivit la conférence géologique de San Diego, Mark Lehner lança une offensive contre West dans le *National Geographic*, qui présentait une image numérisée du visage du Sphinx superposée à une photographie du visage d'une statue de Khéphren trouvée dans la vallée du Temple. C'était, assurait Lehner, la preuve que le visage du Sphinx *était* celui de Khéphren. Aux yeux de West, c'était absurde : le Sphinx ne ressemblait pas du tout à Khéphren. Mais, pour le meilleur ou pour le pire, les modèles informatiques sont des arguments qui impressionnent. West décida de contre-attaquer. Et le producteur de l'émission, Boris Said, lui souffla une idée de génie : faire appel à un artiste expérimenté des services de police.

Les renseignements qu'ils purent glaner leur désignaient l'inspecteur Frank Domingo, artiste principal des services criminalistiques de la police de New York, comme la personne la plus compétente.

Depuis son entrée dans la police en 1966, Domingo avait gravi tous les échelons et était désormais un expert consulté dans chaque affaire qui faisait intervenir la reconstitution faciale. Il s'agissait parfois d'enquêtes strictement criminelles – comme dans le cas de cette religieuse violée, sodomisée et lacérée de dizaines de coupures en forme de croix par deux inconnus. Domingo alla la voir à l'hôpital et dessina les visages de ses agresseurs d'après ses descriptions. Il put ainsi apporter une piste qui déboucha sur l'arrestation et la condamnation des coupables.

Mais à mesure que sa réputation grandissait, il avait été à plusieurs reprises sollicité par des archéologues et des historiens. Ainsi, un fragment de poterie laissait apparaître la bouche et le menton d'un homme qui, selon les archéologues, aurait pu être Alexandre le Grand. Mais il n'existe aucun portrait reconnu d'Alexandre, seulement de nombreuses représentations idéalisées. Domingo compara tout ce qui était disponible et en fit une sorte de synthèse… qui accusait une nette ressemblance avec la bouche et le menton du tesson de poterie. On lui a même demandé d'essayer de reconstituer le visage du « Crâne du Destin » en cristal, en partant de la supposition qu'il pouvait s'agir d'une copie exacte du crâne de quelque ancienne princesse. Il y a eu aussi le cas d'un vieux daguerréotype dont le propriétaire pensait avec fierté qu'il pouvait représenter le jeune Abraham Lincoln – espoir que Domingo dut décevoir : il jeta un coup d'œil sur la photographie et trancha : « Certainement pas. »

Il arrive qu'en s'appuyant simplement sur la description des témoins, un artiste des services de police atteigne un tel degré de ressemblance avec l'individu recherché qu'on le soupçonne d'avoir des pouvoirs télépathiques. Mais lorsqu'il s'agit par exemple d'identifier le visage de Khéphren, la technique ne requiert qu'une certaine précision scientifique.

Quand West demanda à Domingo s'il acceptait de se rendre à Gizeh pour déterminer si le Sphinx et Khéphren étaient une seule et même personne, Domingo demanda :

« Et que se passera-t-il si je décide que c'est bien Khéphren ?

– Si telle est votre conclusion, c'est ce que je publierai. »

Fort de cette promesse, Domingo se rendit au Caire et prit de nombreuses photographies du Sphinx et de la statue de Khéphren

conservée au Musée du Caire. C'est ainsi qu'il constata que le menton du Sphinx est nettement plus proéminent que celui de Khéphren. Par ailleurs, en reliant d'un trait l'oreille au coin de la bouche du Sphinx, il obtenait une ligne inclinée à 32 degrés. Une ligne similaire tracée sur le visage de Khéphren n'avait que 14 degrés d'inclinaison. Cette dissemblance et d'autres encore amenèrent Domingo à conclure que le Sphinx n'est sûrement pas un portrait de Khéphren.

3
DANS LA PYRAMIDE

Quand Hérodote visita la Grande Pyramide en 440 avant J.-C., c'était une structure blanche d'un éclat éblouissant. À l'époque, son revêtement de calcaire était encore intact. Les blocs étaient taillés avec une précision telle que les joints étaient presque invisibles. Un peu plus de quatre siècles plus tard, en 24 avant J.-C., le géographe grec Strabon visita lui aussi Gizeh, et il rapporte que, sur la face nord de la pyramide, il y avait une pierre pivotante qu'il était possible de relever pour révéler un passage d'un demi-mètre carré à peine qui donnait sur un puits infesté de vermine descendant à quelque 50 mètres de profondeur juste sous la pyramide. Hérodote avait dit qu'il existait plusieurs chambres souterraines destinées à servir de « caveaux », construites sur une sorte d'île entourée d'eau provenant du Nil. La réalité, semblait-il, se résumait à une petite chambre humide, et pas trace d'une île ou d'un canal.

Huit siècles passèrent. À Bagdad régnait le grand Haroun Al-Rashid, le calife des *Mille et une nuits*. En fait, Haroun n'était pas particulièrement grand. Son titre honorifique d'Al-Rashid (« celui qui suit la juste voie »), il l'avait reçu quand il était encore adolescent,

pour une victoire remportée aux dépens de Constantinople sous la direction de généraux plus expérimentés. Son frère aîné, qui fut calife avant lui, était mort dans des circonstances mystérieuses qui font penser à un meurtre. Haroun s'était retrouvé à la tête d'un vaste empire qui s'étendait de la Méditerranée à l'Inde, et il avait accru sa fortune en permettant aux princes et gouverneurs régionaux d'acquérir une semi-indépendance en échange de paiements annuels. Ce qui impressionna ses contemporains, c'était son immense richesse et le faste dont il s'entourait. Les récits qui le présentent errant dans les rues, sous un déguisement, en compagnie de son Grand Vizir Jafar et de son bourreau Mazrur, pourraient bien être vrais, comme tout ce qu'on a pu dire aussi de ses humeurs incertaines : il fit exécuter Jafar et toute sa famille pour des raisons qui restent peu claires. Il mourut vers 45 ans d'une maladie contactée alors qu'il se rendait en Perse pour réprimer une révolte.

Haroun contribua encore à la dissolution de son empire en le divisant entre ses deux fils, Al-Amin et Al-Mamun. C'est Abdullah Al-Mamun qui nous intéresse ici, car quand il devint calife, en 813 de notre ère, à l'âge de 27 ans, il entreprit de faire de Bagdad un centre de culture et d'éducation comme l'était l'ancienne Alexandrie. Si Haroun était amateur d'art et de poésie, son fils Al-Mamun s'intéressait également aux sciences et il fonda une bibliothèque, appelée la Maison de la Sagesse, qui devait rivaliser avec la grande bibliothèque d'Alexandrie. Il avait aussi fait bâtir un observatoire et commandité la réalisation du premier atlas astronomique. Cet homme étonnant était curieux de connaître la circonférence de la terre, et il avait des doutes sur l'estimation de 30 000 kilomètres donnée par Ptolémée. Aussi envoya-t-il ses astronomes marcher en direction du nord et du sud sur la plaine sableuse de Palmyre jusqu'à ce que leurs observations astronomiques leur indiquent que la latitude avait changé de un degré, ce qui se produisit au bout d'un peu plus de 103 kilomètres. Cette distance multipliée par 360 donnait à peu près 37 300 kilomètres, une valeur bien plus exacte que celle de Ptolémée. (La circonférence réelle à l'équateur est d'environ 40 075 kilomètres.)

Quand Al-Mamun entendit raconter que la Grande Pyramide recelait, pensait-on, des cartes du ciel et des globes terrestres d'une

précision stupéfiante – sans parler de trésors fabuleux –, il décida de les ajouter à sa collection. En 820, la septième année de son règne, il débarqua en Égypte – qui faisait alors partie de son empire – avec une armée de savants et d'ingénieurs. Mamun ne nous a laissé aucun récit de son expédition, mais elle a été rapportée par la suite par de nombreux historiens.

Malheureusement, l'emplacement de la « trappe pivotante » avait été oublié au fil des siècles et le calcaire miroitant de la pyramide ne permettait pas de deviner où il se trouvait. Il décida donc d'ouvrir un passage par la force. Le parement de calcaire n'offrait aucune prise aux ciseaux et c'est à peine s'il avait été entamé au bout de plusieurs jours de travail. Al-Mamun opta alors pour une méthode plus énergique : allumer d'énormes brasiers contre la pierre et refroidir ensuite la surface brûlante en l'aspergeant de vinaigre. Le calcaire craquelé était ensuite attaqué au levier et à la masse.

Après avoir creusé un tunnel de deux à trois mètres dans le calcaire dur, les ouvriers tombèrent sur les blocs intérieurs de la pyramide, qui n'étaient pas moins résistants. Il leur fallut des mois pour progresser d'une trentaine de mètres, et à ce stade, Al-Mamun avait fini par se convaincre que la pyramide était pleine dans tout son volume. Il était sur le point d'abandonner quand un des ouvriers entendit un choc sourd quelque part sur la gauche. Ils se mirent à creuser dans cette direction et débouchèrent finalement dans un passage étroit et bas qui semblait avoir été ménagé pour des nains. Au sol gisait un bloc de pierre en forme de prisme qui, en tombant du plafond, avait produit le bruit.

Ils remontèrent la pente et découvrirent ainsi l'entrée de la pyramide, dix rangées plus haut que le passage ouvert par Al-Mamun. Elle avait été astucieusement décalée sur la gauche, à huit mètres du centre et, derrière les énormes blocs de calcaire, elle était parfaitement invisible. Les historiens arabes assurent que la pierre pivotante – il fallait deux hommes pour la manœuvrer – était encore en place. Elle disparut des siècles plus tard, lorsque le revêtement fut saccagé pour servir à d'autres constructions.

Les ouvriers rebroussèrent chemin et entreprirent de descendre en rampant le long du passage. Ils parvinrent ainsi au « puits infesté

de vermine » décrit par Strabon, au sol irrégulier (et manifestement inachevé). De l'autre côté, il y avait un passage bas qui se terminait en cul-de-sac. De toute évidence, ce souterrain avait été abandonné.

La chance favorisa Mamun encore une fois. La pierre tombée du plafond laissait apparaître le bas d'un tampon de granit qui semblait boucher un passage vers le haut. La roche était trop dure pour les ciseaux et Mamun ordonna à ses hommes de creuser dans le calcaire plus tendre sur la droite. Mais quand ils arrivèrent au bout du tampon, il y en avait un autre, et un autre encore après – chacun mesurant près d'un mètre quatre-vingts de long. Derrière, il y avait un passage bloqué par un tampon de calcaire, dans lequel ils creusèrent avec une obstination opiniâtre. Pour en trouver un autre après, et puis un autre encore. Les ouvriers ne ménageaient pas leurs efforts car ils avaient le sentiment que ceux qui s'étaient donné tant de mal pour boucher le passage avaient certainement voulu dissimuler quelque merveilleux trésor...

Au bout d'une interminable progression en rampant le long d'un passage bas, ils parvinrent à un endroit où ils pouvaient se redresser. Devant eux s'ouvrait un autre couloir exigu – moins d'un mètre vingt de haut – qui partait à l'horizontale en direction du sud. Ils le suivirent sur plus d'une trentaine de mètres et parvinrent à une marche où le sol descendait d'un coup de soixante centimètres, de sorte qu'ils pouvaient à nouveau se tenir debout. Mais pourquoi une marche de soixante centimètres à cet endroit ? Il allait s'avérer que la pyramide abondait en mystères de ce genre, absurdes et arbitraires... au point qu'il n'y ait pas à s'étonner que, dans les siècles qui suivirent, nombre de farfelus voudraient voir une signification profonde dans ces étranges dimensions, à l'image des prophéties détaillées pour les événements des cinq mille ans à venir.

Voici donc qu'Al-Mamun, qui avait tenu à entrer le premier, se trouvait dans une pièce rectangulaire aux murs plâtrés et aux plafonds en chevron comme une étable. Elle était complètement nue et vide. Dans la paroi orientale, il y avait une haute niche qui semblait avoir été creusée pour accueillir une grande statue, mais elle était vide aussi. Le sol était irrégulier et paraissait inachevé. Comme les Arabes inhumaient leurs femmes dans des tombes aux plafonds en chevron (et les hommes dans des tombes aux plafonds plats), Al-

Mamun décréta arbitrairement qu'il s'agissait de la Chambre de la Reine. Mais elle ne contenait aucun objet – ni aucune autre chose – qui aurait permis de l'associer à une femme. Les murs, curieusement, étaient recouverts d'une croûte de sel d'un centimètre d'épaisseur.

Les dimensions de la pièce étaient déroutantes, bien qu'Al-Mamun fût probablement trop dépité par l'absence de trésor pour y prêter quelque attention. Elle n'était pas vraiment carrée, ce qui était étrange, au vu de la précision et de l'exactitude géométrique obsessionnelle manifestée par les bâtisseurs de la pyramide, et la niche dans le mur était légèrement décentrée. Au XIX[e] siècle, une autre énigme se poserait lorsqu'un explorateur du nom de Dixon remarquerait que les murs sonnaient creux par endroits et les ferait percer par un ouvrier. Il allait découvrir une « cheminée de ventilation » en pente ascendante. Pourtant, ce conduit – et un autre identique partant du mur opposé – n'arrivait pas jusqu'au-dehors. Pourquoi l'architecte de la pyramide avait-il prévu deux « cheminées de ventilation » qui ne débouchaient pas à l'air libre et pourquoi les avoir ensuite fait sceller par en bas de sorte qu'elles fussent invisibles ? Cela faisait penser au Cavalier blanc d'Alice :

Mais je songeais à un procédé permettant
De teindre en vert vif les favoris grisonnants
Et toujours se servir d'un si grand éventail
*Qu'il vous dissimulât des cheveux à la taille**.

Ces anciens bâtisseurs avaient-ils un sens de l'humour à la Lewis Carroll ?

Il y avait un autre mystère. La « Chambre de la Reine » semblait avoir été laissée inachevée. Dans ce cas, pourquoi les ouvriers avaient-ils continué à construire les « cheminées de ventilation » en montant les rangées supérieures ? La chambre fait-elle partie d'une curieuse supercherie ?

Al-Mamun ordonna à ses ouvriers de creuser le mur derrière la niche, au cas où un passage secret donnerait sur une autre chambre, mais ils renoncèrent après quelque temps. Ils revinrent alors sur

* Les vers sont cités en français dans la traduction d'Henri Parisot (N.d.T.).

leurs pas, jusqu'au bout du passage horizontal où ils pouvaient se tenir debout et levèrent les torches au-dessus de leurs têtes. Ils pouvaient voir à présent que la « marche » plane sur laquelle ils se tenaient n'avait pas toujours été là. Le passage ascendant bas de plafond par lequel ils étaient venus continuait autrefois à monter en ligne droite, comme en témoignaient les trous dans les parois conçus pour accueillir les solives qui devaient soutenir une passerelle.

En se faisant la courte échelle ils parvinrent à franchir la « marche » et à se hisser dans la partie supérieure du couloir ascendant. Le spectacle qui les attendait quand ils élevèrent leurs torches pour contempler le passage devant eux dut leur couper le souffle. Il n'y avait plus rien qui les contraignît à se plier en deux pour avancer. Le plafond de ce long tunnel ascendant culminait bien au-dessus d'eux et devant, en suivant la même inclinaison que le passage ascendant qui se trouvait derrière eux (26 degrés), le tunnel montait vers le cœur de la pyramide. Cette merveilleuse structure serait par la suite baptisée « Grande Galerie ».

Large de plus de deux mètres à sa base, la galerie va s'étrécissant à peu près de moitié jusqu'au niveau du plafond, à quelque huit mètres cinquante de haut. De chaque côté, contre les parois, court une marche ou une rampe haute de soixante centimètres, de sorte que le sol proprement dit forme un canal encaissé, ou un sillon, large d'un peu plus d'un mètre. Pourquoi fallait-il ménager ce canal entre deux murs bas au lieu d'une surface plane ? C'est là un autre mystère non résolu de la Grande Pyramide.

Au terme d'une longue progression sur quarante-six mètres de dalles de calcaire glissantes, ils parvinrent devant une énorme pierre plus haute qu'un homme ; on apercevait une ouverture derrière. Quand ils eurent franchi cet obstacle et longé un autre court passage, ils se retrouvèrent dans la pièce qui était de toute évidence le cœur de la pyramide. Elle était bien plus large que la « Chambre de la Reine » et admirablement construite en granit rouge poli. Le plafond au-dessus d'eux avait trois fois la hauteur d'un homme. Il s'agissait manifestement de la Chambre du Roi. Et pourtant, hormis un objet qui ressemblait à une baignoire de granit rouge, la pièce était complètement vide.

Al-Mamun n'en revenait pas ; et ses ouvriers étaient fous de rage. C'était comme une blague absurde : tant d'efforts pour rien. La « baignoire » – vraisemblablement un sarcophage – était vide également et n'avait pas de couvercle. Les murs n'étaient pas décorés. Ce devait être l'antichambre de quelque autre salle au trésor. Ils sondèrent le sol et s'attaquèrent même au granit dans un coin de la pièce. Sans résultat. Si la pyramide était une tombe, elle avait été pillée depuis longtemps.

Mais comment était-ce possible ? Nul ne pouvait être arrivé ici avant eux. Et la nudité même de la chambre, l'absence de tout débris sur le sol donnaient à penser qu'il n'y avait jamais eu aucun trésor, car des voleurs auraient laissé *quelque chose* derrière eux, ne serait-ce que des fragments sans valeur.

La tradition orale rapporte qu'Al-Mamun apaisa la colère des ouvriers en faisant porter de nuit dans la pyramide un trésor qui fut « découvert » le lendemain et partagé entre les hommes. Après quoi, Al-Mamun, déçu et perplexe, retourna à Bagdad où il passa les douze dernières années de son règne à essayer, sans aucun succès, de réconcilier les musulmans sunnites et chiites. Il mourut comme son père au cours d'une campagne.

En 1220, l'historien et physicien Abdul Latif fut l'un des derniers à voir la pyramide encore revêtue de son parement de calcaire. Deux années plus tard, une grande partie du Caire fut détruite par un tremblement de terre et les dalles de calcaire – onze hectares en tout – furent descellées pour reconstruire les édifices publics de la cité. La « Grande Mosquée » a été presque entièrement bâtie avec le revêtement de la pyramide. Mais il est dommage que les constructeurs n'aient pas conservé ses inscriptions. Abdul Latif disait que les hiéroglyphes à la surface de la pyramide étaient si nombreux qu'ils auraient rempli des milliers de pages. Sans doute dans ce cas aurions-nous pu connaître la réponse à l'énigme de la pyramide.

À la vérité, Al-Mamun se trompait quand il pensait qu'il n'y avait pas d'autre accès au cœur de la pyramide. Le passage fut *presque* redécouvert en 1638 par un mathématicien anglais du nom de John Greaves, qui fit le voyage en Égypte armé de divers instruments de mesure. Après avoir traversé une nuée d'énormes chauves-souris et

quitté en titubant la Chambre de la Reine, suffoqué par la puanteur de la vermine, il gravit la rampe lisse de la Grande Galerie et contempla la Chambre du Roi avec la même perplexité qu'Al-Mamun. Il paraissait incompréhensible que cette vaste structure eût été construite pour abriter simplement cette salle de granit rouge où trônait une baignoire de pierre. En rebroussant chemin dans la Grande Galerie, juste avant de rejoindre l'étroit couloir ascendant, il remarqua qu'une pierre manquait d'un côté de la rampe. Il se pencha au-dessus du trou et constata qu'il y avait une sorte de puits qui plongeait dans les entrailles de la pyramide. Il eut même le courage de s'y laisser glisser et descendit sur une vingtaine de mètres. À cet endroit, le puits s'élargissait en une petite grotte. Il laissa tomber une torche embrasée et la suivit des yeux dans le puits, jusqu'à ce qu'enfin la flamme se fût arrêtée, vacillante, quelque part dans les profondeurs. Mais l'air fétide et la présence des chauves-souris le chassèrent à nouveau. De retour en Angleterre, il fit paraître un livre, *Pyramidographia*, qui lui valut la célébrité et une chaire d'astronomie à Oxford.

Deux siècles plus tard, un intrépide marin italien féru d'hermétisme, le capitaine Giovanni Battista Caviglia, décida de quitter la mer pour se consacrer au mystère de la Grande Pyramide. À l'instar d'Al-Mamun, il pensait qu'il devait y avoir une chambre secrète qui révélerait pourquoi la pyramide avait été édifiée.

En fait, une sorte de « chambre secrète » avait bel et bien été découverte en 1765 par un explorateur du nom de Nathaniel Davison, qui avait remarqué un curieux écho au sommet de la Grande Galerie, et qui avait entrepris d'examiner la paroi au-dessus de lui en élevant une bougie fixée au bout de deux joncs assujettis l'un à l'autre. À hauteur du plafond, il avait aperçu un trou dans le mur qu'il était allé examiner de plus près au moyen d'une échelle de fortune. Il rampa le long d'un boyau presque entièrement obstrué par les déjections des chauves-souris et aboutit dans une « chambre » d'à peine un mètre de haut dont le sol irrégulier était constitué par les blocs qui formaient le plafond de la Chambre du Roi, juste au-dessous. Mais cette cavité se révéla complètement vide.

Dans sa quête d'une chambre secrète, Caviglia embaucha une équipe d'ouvriers pour creuser un tunnel partant de la « Chambre de

Davison », dont il fit d'ailleurs sa chambre à coucher durant l'expédition. Il semble qu'il ait eu l'idée que d'autres chambres cachées pouvaient se trouver *au-dessus* de celle-là, mais les moyens lui manquaient. Et il décida donc d'explorer plutôt le mystère du « puits ». Il descendit deux fois plus bas que John Greaves, mais se trouva bloqué par un amas de décombres. L'air était si fétide que sa bougie s'éteignit.

Il tenta de faire évacuer les gravats dans des paniers par ses ouvriers ; mais ils refusèrent bientôt de travailler dans des conditions aussi effrayantes, suffoqués par l'air vicié et les excréments de chauves-souris pulvérisés. Il essaya de faire brûler du soufre pour assainir l'air, mais comme le dioxyde de soufre est un poison mortel, il ne parvint qu'à aggraver les choses.

Caviglia retourna alors dans le couloir descendant qui mène au « puits infesté de vermine » sous la pyramide. Le passage était toujours rempli de débris de calcaire provenant de l'entrée creusée par les hommes d'Al-Mamun. Caviglia les fit retirer et descendit dans le boyau. L'air chaud était à ce point chargé de miasmes pestilentiels qu'il se mit à cracher du sang ; mais il continua. Une cinquantaine de mètres plus loin, il découvrit une ouverture basse dans la paroi de droite. Quand il sentit l'odeur du soufre, il comprit qu'il avait découvert l'autre extrémité du puits. Ses ouvriers reprirent le travail et durent soudain battre en retraite lorsque l'amas de gravats se déroba sous leurs pieds, emportant au fond du puits le panier qu'ils avaient abandonné. *Là* se trouvait l'entrée secrète qui menait au cœur de la pyramide.

En un sens, cette découverte posait plus de problèmes qu'elle n'en résolvait. L'explication évidente était que les bâtisseurs de la pyramide avaient utilisé ce passage pour sortir après avoir bloqué le couloir ascendant au moyen des tampons de granit et condamné l'accès à la pyramide. Mais cette théorie voulait qu'ils aient fait glisser les blocs de granit jusqu'en bas du couloir ascendant comme on enfonce un bouchon dans le goulot d'une bouteille ; ce qui, au vu de leur taille et de leur poids, était impossible. Il était bien plus raisonnable de supposer que les tampons de granit avaient été mis en place au moment de la construction de la pyramide ; auquel cas les ouvriers n'auraient eu nul besoin d'une issue de secours puisqu'ils pouvaient sortir par le sommet encore inachevé.

La vérité, c'est qu'il n'y a pas de certitude absolue dès lors qu'il s'agit des pyramides, il n'y a que des idées bien établies, que les « experts » s'accordent, par commodité, à accepter.

L'une de ces idées reçues est la « certitude » que la Grande Pyramide a été construite par un pharaon nommé Khéops ou Khoufou. L'histoire, édifiante, de la révélation de cette « certitude » vaut d'être racontée.

En 1835, un officier britannique, le colonel Richard Howard-Vyse – « le désespoir de sa famille » qui n'aspirait qu'à se débarrasser de lui, si l'on en croit un auteur[1] –, se rendit en Égypte où il attrapa le virus de la « découverte ». Il se mit en rapport avec Caviglia, qui explorait encore la Grande Pyramide, et proposa de financer ses recherches à condition d'être associé à toute découverte majeure éventuelle. Caviglia refusa.

En 1836, Howard-Vyse revint en Égypte et s'arrangea pour obtenir un *firman* – une autorisation de fouille – auprès du gouvernement égyptien. Mais au grand dam de Howard-Vyse, ce document désignait le consul britannique, le colonel Campbell, comme autre responsable des fouilles et Caviglia comme superviseur. Howard-Vyse déboursa une somme considérable pour financer les recherches et s'en alla faire un peu de tourisme. À son retour, il constata avec fureur que Caviglia cherchait des momies dans les tombeaux au lieu de sonder la Grande Pyramide en quête de chambres secrètes, conformément au vœu de Howard-Vyse. Caviglia lui avait en effet confié que, selon lui, il pourrait y avoir d'autres chambres cachées au-dessus de celle de Davison.

Dans la nuit du 12 février 1837, Howard-Vyse pénétra dans la pyramide en compagnie d'un ingénieur appelé John Perring, pour aller examiner une fissure qui s'était produite dans un bloc de granit, dans un coin supérieur de la Chambre de Davison. On pouvait y enfoncer un roseau d'un mètre de long, ce qui donnait à penser qu'il y avait peut-être une autre chambre au-dessus. Dès le lendemain matin, Howard-Vyse renvoya Caviglia et nomma Perring à la tête de son équipe.

1. Peter Tompkins, *Secrets of the Great Pyramids*, 1971, p. 59.

Les ouvriers de Howard-Vyse entreprirent de creuser un passage dans le granit de la Chambre de Davison. La chose était plus difficile qu'il ne l'aurait cru et un mois plus tard, il n'était pas beaucoup plus avancé. Lors d'une visite royale, Howard-Vyse se trouva sans avoir rien à montrer, hormis la « Tombe de Campbell », que Caviglia avait découverte près d'une des autres pyramides de Gizeh. (Il avait aussi essayé de forer dans l'épaule du Sphinx en quête de marques laissées par les maçons, mais sans succès.) Finalement, en désespoir de cause, il employa de petites charges de poudre à canon – qui firent voler le granit dans toutes les directions comme un shrapnel – et parvint à ouvrir une brèche dans le plafond de la Chambre de Davison.

Assez curieusement, Howard-Vyse congédia alors son contremaître. Le lendemain, une bougie fichée au bout d'un bâton révéla que Caviglia avait raison : il y avait bien une autre chambre secrète au-dessus.

Le trou fut encore élargi à la poudre à canon. Howard-Vyse fut le premier à entrer, accompagné d'un employé d'un laminoir de cuivre de la région, « traficoteur » notoire au demeurant, nommé J.R. Hill. Ils découvrirent une autre chambre basse – même pas un mètre de haut – dont le sol irrégulier était couvert d'une épaisse poussière noire, formée de quantités de dépouilles et d'élytres d'insectes. À la grande déception de Howard-Vyse, elle était absolument vide. Howard-Vyse décida de l'appeler Chambre de Wellington.

Le trou fut élargi encore une fois et, lorsque Howard-Vyse s'y faufila à nouveau, en compagnie de John Perring et d'un autre ingénieur du nom de Mash, ils découvrirent plusieurs marques peintes sur les murs au moyen d'un pigment rouge. C'étaient des « marques de carrière », des marques faites sur les pierres alors qu'elles se trouvaient encore dans la carrière pour indiquer où elles devaient aller dans la pyramide. Par un heureux hasard, aucune de ces marques n'apparaissait sur le mur du fond par où Howard-Vyse s'était ouvert un passage en force. Mais il y avait quelque chose de plus excitant que ces simples marques de carrière : une série de hiéroglyphes à l'intérieur d'un cadre allongé (ou cartouche) qui représentaient le nom d'un pharaon. Curieusement, Howard-Vyse n'avait rien remarqué quand il était entré dans la chambre pour la première fois.

Dans la mesure où la Chambre de Wellington était presque identique à celle de Davison, Howard-Vyse se dit qu'il devait y en avoir encore d'autres plus haut. Il lui fallut quatre mois et demi pour les trouver, à coups d'explosif : trois chambres superposées. La plus haute, que Howard-Vyse baptisa « Chambre de Campbell », avait un plafond en double pente, comme le toit d'une maison. Toutes les chambres arboraient d'autres marques de carrière, et deux d'entre elles – notamment la Chambre de Campbell – étaient ornées de noms dans des cartouches. Comme dans la Chambre de Wellington, ces marques ne se trouvaient jamais sur la paroi que Howard-Vyse avait fait sauter pour entrer...

La fonction de ces chambres était maintenant claire : soulager la pression de la maçonnerie sur la Chambre du Roi. Si un tremblement de terre venait à secouer la pyramide, les vibrations ne seraient pas transmises par des murs pleins jusqu'à la Chambre du Roi. En fait, il y avait bel et bien eu un tremblement de terre, comme l'indiquaient les fissures dans le granit, mais les chambres secrètes avaient joué leur rôle et empêché la Chambre du Roi de s'effondrer.

Des copies des marques de carrière et des inscriptions furent envoyées au British Museum. L'expert en hiéroglyphes Samuel Birch assura que l'un des noms écrits dans un cartouche et découverts dans la Chambre de Campbell était celui du pharaon Khoufou. Ainsi quelqu'un avait enfin prouvé que Khéops avait construit la Grande Pyramide, Howard-Vyse s'était assuré une renommée immortelle auprès des égyptologues.

Mais Samuel Birch admettait qu'il y avait certaines choses qui l'intriguaient dans ces inscriptions. D'abord, nombre d'entre elles étaient à l'envers. Et surtout, alors que ces écrits étaient – forcément – censés remonter à l'époque de Khéops, vers 2500 avant J.-C., on aurait dit que de nombreux symboles dataient d'une période bien plus tardive, lorsque les hiéroglyphes avaient cessé d'être des « images » pour devenir quelque chose qui se rapprochait plus de l'écriture cursive. Beaucoup de signes étaient inconnus... ou tracés par quelqu'un de tellement illettré qu'ils pouvaient à peine être déchiffrés. C'était en soi une caractéristique déconcertante. L'écriture hiéroglyphique antique était un art complexe que seuls maîtrisaient quelques scribes hautement qualifiés. Ces hiéroglyphes semblent avoir été gribouillés d'une main malhabile.

Le plus étrange, c'était que *deux* pharaons paraissaient être nommés dans les cartouches : Khoufou et un certain Khnem-Khouf. Qui était ce Khnem-Khouf ? Les égyptologues décidèrent par la suite qu'il devait s'agir d'un autre pharaon, et non d'une simple variante de Khoufou. Mais ce qui est curieux, c'est que son nom apparaissait dans des chambres situées *sous* celle de Campbell. Il fallait donc que Khnem-Khouf ait commencé la construction de la pyramide et que Khoufou l'ait achevée (puisqu'une pyramide se construit de bas en haut). C'était une énigme gênante pour les archéologues.

La solution de cette énigme a été suggérée par Zechariah Sitchin. Elle n'a, malheureusement, jamais été prise au sérieux par les universitaires ou les archéologues, parce que M. Sitchin, comme Erich von Daniken, appartient à la confrérie de ceux qui pensent que les pyramides ont été édifiées par des visiteurs venus de l'espace, d'« antiques astronautes ». L'opinion très personnelle de Sitchin sur cette question est exposée dans une série d'ouvrages intitulée *The Earth Chronicles*. Si ceux-ci n'ont pas connu le même retentissement que les livres de Daniken, c'est que Sitchin fait montre d'une érudition presque obsessionnelle ; il est capable de lire les hiéroglyphes égyptiens et surcharge ses chapitres de détails archéologiques qui les rendent parfois difficiles à comprendre. Mais peu importe ce que l'on pense de sa théorie sur des « dieux » venus sur terre d'une « douzième planète » voici près d'un demi-million d'années, on ne saurait mettre en doute l'acuité de son raisonnement et l'étendue de ses connaissances. Et à propos de Howard-Vyse, il n'y va pas par quatre chemins.

Sitchin relève que l'on n'a pas trouvé la moindre marque dans la Chambre de Davison, découverte en 1765, mais uniquement dans celles explorées par Howard-Vyse et, observant que Howard-Vyse avait renvoyé Caviglia le lendemain de sa visite secrète dans la Chambre de Davison et son contremaître le jour même où les ouvriers avaient ouvert une brèche dans la Chambre de Wellington, il conclut raisonnablement que Howard-Vyse préférait écarter d'éventuels observateurs un peu trop attentifs. Sitchin remarque que Hill était libre d'aller et venir dans les chambres nouvellement découvertes et que c'est lui qui, le premier, avait recopié les marques de carrière et autres inscriptions.

L'atmosphère qui entourait les travaux de Vyse lors de ces journées agitées est très bien décrite par le colonel lui-même. Des découvertes majeures avaient lieu tout autour des pyramides, mais non à l'intérieur. La Tombe de Campbell, mise au jour par Caviglia qu'il détestait, contenait non seulement des objets d'art, mais aussi des marques de maçon et des hiéroglyphes tracés à la peinture rouge. Vyse commençait à désespérer de faire sa propre découverte. Finalement, il pénétra dans des chambres jusque-là inconnues, mais ce n'étaient que des répliques successives d'une chambre déjà explorée (celle de Davison) et elles étaient vides et nues. Que pouvait-il montrer qui justifiât tant d'efforts et de dépenses ? Pour quoi serait-il honoré ? Par quoi laisserait-il son empreinte dans les mémoires ?
Les chroniques de Vyse nous apprennent qu'il avait envoyé M. Hill dans les chambres durant la journée pour y inscrire les noms du duc de Wellington et de l'amiral Nelson, héros des victoires remportées sur Napoléon. Nous soupçonnons M. Hill de s'être aussi introduit dans les chambres durant la nuit pour « baptiser » la pyramide avec les cartouches de son antique bâtisseur présumé[1].

Le problème était que, dans les années 1830, la connaissance de l'écriture hiéroglyphique était encore assez réduite (la Pierre de Rosette, avec ses inscriptions parallèles en grec et en ancien égyptien, n'avait été découverte qu'en 1799). L'un des rares ouvrages que Hill pourrait avoir consultés serait la *Materia Hieroglyphica* de Sir John Wilkinson, qui lui-même n'était pas certain de la façon dont s'écrivaient les noms royaux.

L'hypothèse de Sitchin est que Hill a d'abord inscrit le nom que Wilkinson pensait être Khoufou, et que Howard-Vyse a ensuite entendu parler d'un nouvel ouvrage de Wilkinson, les trois volumes de *Manners and Customs of the Ancient Egyptians*, publié un peu plus tôt dans l'année et qui venait juste d'arriver au Caire. Howard-Vyse et Hill se livrèrent à quelques allées et venues frénétiques – et inexpliquées – entre Gizeh et Le Caire, peu de temps après la découverte de la chambre dédiée à Lady Arbuthnot. Ils ont dû être conster-

1. Zechariah Sitchin, *The Stairway to Heaven*, 1980, p. 271.

nés de constater que Wilkinson avait changé d'avis sur la façon dont Khoufou s'écrivait, et que Hill avait inscrit le mauvais nom dans les chambres du bas. Ils se sont dépêchés de corriger cette gaffe monumentale dans la dernière chambre découverte, celle de Campbell, et c'est ainsi que le nom de Khoufou est apparu sous sa forme correcte.

Mais ce qu'ils ignoraient c'est que Wilkinson se trompait encore. Le « Kh » de Khoufou aurait dû être représenté par un symbole qui ressemble à un petit cercle hachuré – un crible. Wilkinson, de même qu'un Français appelé Laborde (qui avait aussi écrit un livre de voyage traitant des hiéroglyphes), avait commis l'erreur de le transcrire par le symbole du disque solaire : un cercle avec un point au milieu. C'était en fait le nom du dieu Râ. Donc, au lieu d'écrire « Khoufou », le faussaire a écrit « Râoufou ». Jamais un ancien Égyptien n'aurait fait une faute aussi monstrueuse et blasphématoire.

Et la teinture rouge ? N'aurait-il pas été évident que ces inscriptions étaient modernes et non vieilles de quatre mille ans ? Non. Le même pigment d'ocre rouge était encore utilisé par les Arabes, et Perring avait remarqué qu'il était difficile de distinguer les anciennes marques de carrière des nouvelles. (De la même façon, beaucoup de peintures rupestres laissées par les hommes de cavernes paraissent aussi fraîches que si elles avaient été faites hier.)

Sitchin relève que M. Hill, qui n'était au départ qu'un modeste employé de laminoir, était devenu propriétaire du « Cairo Hotel » quand Howard-Vyse quitta l'Égypte et que le colonel le remercie avec effusion dans son livre. Il avait lui-même dépensé pour ses fouilles la somme incroyable de dix mille livres. Mais la brebis galeuse pouvait désormais revenir vers sa famille auréolée du prestige du savant et du découvreur.

L'intention de Sitchin est d'essayer de démontrer que la Grande Pyramide a été édifiée dans des temps reculés à la même époque que le Sphinx. L'hypothèse paraîtrait raisonnable… si les tests de datation au carbone 14 sur les matières organiques trouvées dans le mortier de la Grande Pyramide ne semblaient indiquer qu'elle date, à quelques siècles près, du milieu du troisième millénaire avant J.-C. (Nous verrons plus tard qu'il y a une autre raison – l'alignement astronomique des « cheminées de ventilation » de la Chambre du

Roi – pour accepter la datation conventionnelle.) Il est bon néanmoins de garder à l'esprit la curieuse histoire des circonstances dans lesquelles les égyptologues en sont venus à admettre que la Grande Pyramide fut édifiée par Khoufou et d'en retenir la morale : en ce qui concerne les civilisations anciennes, on ne devrait jamais être sûr de rien qui ne soit fondé sur des preuves scientifiques irréfutables.

M. Hill avait quand même au moins une découverte authentique à son actif. John Greaves avait remarqué deux ouvertures d'une vingtaine de centimètres dans les murs de la Chambre du Roi et présumait qu'il s'agissait de cheminées de ventilation. C'est Hill qui, deux siècles plus tard, escalada la pyramide et découvrit les deux bouches qui démontraient qu'il s'agissait bien de conduits de ventilation. Quand les débris qui les obstruaient furent dégagés, une brise fraîche s'y engouffra, maintenant la Chambre du Roi à une température constante de 20 °C, quelle que soit la température extérieure. Une fois de plus, cela ne fait qu'ajouter au mystère. Pourquoi les anciens Égyptiens auraient-ils voulu maintenir une chambre à 20 degrés exactement ? Edmé-François Jomard, un des savants qui avaient accompagné Napoléon en Égypte en 1798, pensait que la chambre aurait pu être destinée à conserver des instruments de mesure, qui devaient être gardés à température constante. Mais cette théorie n'explique pas pourquoi, dans ce cas, il fallait que la Chambre du Roi fût pratiquement inaccessible, ni pourquoi il fallait emprunter pour s'y rendre une longue galerie pavée de blocs de calcaire lisses et glissants, alors qu'un escalier eût été bien plus pratique.

Pour le lecteur qui doit se contenter des images et des faits imprimés dans un livre, il est difficile de concevoir à quel point la Grande Pyramide est plus troublante encore quand on se trouve face à son écrasante réalité. Dans *L'Empreinte des dieux*, Graham Hancock laisse transparaître son propre ahurissement lorsqu'il répète : « Tout était confusion. Tout était paradoxe. Tout était mystère. » Car l'architecture intérieure de la pyramide est tout simplement insensée. Chaque élément a comme un air de précision, d'intention bien définie, et pourtant il est impossible de deviner quelle pouvait bien être

cette intention. Par exemple, les « murs » ou rampes qui courent de chaque côté du « sillon » au centre de la Grande Galerie, présentent une série de fentes, qui *pourraient* être destinées à faciliter la montée. Mais pourquoi ces entailles ont-elles des formes différentes, alternativement longues et courtes, et pourquoi les courtes sont-elles de biais alors que les longues sont droites ? Et pourquoi, diagonalement, la longueur des fentes courtes est-elle égale à la longueur des fentes longues ? On dirait que l'endroit a été conçu par quelque mathématicien dément.

À voir ces énormes blocs – certains pèsent jusqu'à soixante-dix tonnes – disposés aussi précisément que s'il s'agissait de briques ordinaires, on se sent écrasé par l'incroyable maîtrise technique mise en œuvre. Les cathédrales médiévales ont été édifiées par des maçons qui consacraient leur vie entière à l'étude de leur art et qui apparemment se servaient de mesures aussi mystérieuses que celles de la Grande Pyramide. Mais la construction des cathédrales s'étendait sur des siècles, et il y en avait tant que les maçons avaient tout le loisir de pratiquer leur art. Si l'on en croit les livres d'histoire, les pyramides de Gizeh ont été précédées de quelques exemples plus rudimentaires comme la pyramide à degrés de Saqqarah et la pyramide « rhomboïdale » de Dahchour. Où donc les bâtisseurs de la Grande Pyramide ont-ils appris leur métier ?

Et, encore une fois, pourquoi la Grande Pyramide est-elle si nue et si austère, comme une démonstration géométrique ? Pourquoi n'y a-t-il pas trace de ces décorations murales que nous associons aux temples égyptiens ?

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, même un objet aussi simple que le sarcophage dans la Chambre du Roi posait des problèmes techniques insurmontables, au point que Flinders Petrie présumait qu'il avait été découpé dans le granit au moyen de scies de bronze garnies de diamants et évidé avec une sorte de « trépan » totalement inconnu, formé d'un tube à dents de scie diamantées. Par ailleurs (comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent), les vases au col de signe taillés dans le basalte, le quartz et la diorite avec quelque outil inconnu semblent prouver définitivement qu'il y avait en Égypte une civilisation très avancée bien avant la Première Dynastie. Ce ne sont pas des divagations à la Daniken,

mais des évidences indéniables que les égyptologues refusent de regarder en face.

La première théorie scientifique sur le rôle de la Grande Pyramide fut avancée en 1864 par un éditeur londonien du nom de John Taylor. Il se demandait pourquoi les bâtisseurs de la pyramide avaient choisi de lui donner une pente de *presque* 52 degrés : 51° 51'. En comparant la hauteur de la pyramide avec le périmètre de sa base, il découvrit la seule réponse possible : il *fallait* respecter cet angle précis pour que le rapport de la hauteur au périmètre de la base fût exactement celui du rayon d'un cercle à sa circonférence. Autrement dit, les constructeurs de la pyramide connaissaient ce que les Grecs appelleraient plus tard π (pi). Pourquoi auraient-ils tenu à inscrire le nombre π dans la pyramide ? Se pourrait-il qu'ils aient voulu parler de la terre elle-même, et que la pyramide ait été censée représenter l'hémisphère nord ?

Vers la fin du IIe siècle avant J.-C., le grammairien grec Agatharchide de Cnide, précepteur des enfants du pharaon, se fit expliquer que la base de la Grande Pyramide représentait précisément un huitième de minute de la circonférence terrestre. (Une minute vaut un soixantième de degré.) De fait, si l'on multiplie par huit, puis par soixante, puis par trois cent soixante la longueur d'un côté de la pyramide, on obtient juste un peu moins de 40 000 kilomètres, une remarquable approximation de la circonférence de la terre.

Taylor en concluait que les Égyptiens, incapables de bâtir un gigantesque dôme, avaient opté pour la meilleure solution après celle-là et inscrit les dimensions de la terre dans une pyramide.

Ainsi il *était* possible – et même très probable – que le savoir des anciens Égyptiens fût en avance de plusieurs milliers d'années sur leur temps. Malheureusement, c'était là où Taylor achoppait. Au lieu de leur laisser le crédit de ces connaissances bien plus étendues qu'on ne le pensait, il décréta que la seule façon pour ces ignorants d'avoir su toutes ces choses c'était la Révélation divine : Dieu les avait directement inspirés. Même pour l'époque victorienne, c'était trop gros, et son œuvre fut accueillie par des sarcasmes.

Quand l'astronome royal d'Écosse, Charles Piazzi Smyth – qui se trouvait être aussi un ami de Taylor –, visita la pyramide en 1865 et

procéda à ses propres mesures, il constata que Taylor avait fondamentalement raison à propos de π. Mais, étant lui-même un fervent chrétien, comme Taylor, il fut lui aussi incapable de résister à la tentation de ramener Jéhovah et la Bible sur le tapis. Peu de temps auparavant, un exalté appelé Robert Menzies avait émis la théorie que la Grande Pyramide renfermait dans ses dimensions des prophéties détaillées sur l'histoire du monde. Piazzi Smyth goba le tout et déduisit de ses observations que la terre avait été créée en 4004 avant J.-C. et que toutes les dates majeures de l'histoire se trouvaient inscrites dans la pyramide, comme le Déluge en 2400 avant J.-C. Quant à la façon dont il expliquait pourquoi la Grande Galerie est si différente de l'étroit couloir ascendant qui y mène, elle est d'une simplicité renversante : son commencement symbolise la naissance du Christ. Le Second Avènement aurait lieu en 1911, concluait-il. Malgré un succès populaire considérable, tout ce fatras fut bien sûr reçu avec scepticisme par les scientifiques de l'époque.

Plus tard, le fondateur des Témoins de Jéhovah, Charles Taze Russell, reprendrait la théorie prophétique de la Grande Pyramide, et un groupe qui s'était donné le nom de « British Israelites » et qui professait que les Britanniques forment les dix tribus perdues d'Israël, pousseraient la spéculation encore plus loin[1].

D'autres théories plus sérieuses ont été formulées sur le rôle de la pyramide, notamment celle d'un point de repère pour les géomètres égyptiens ou encore celle d'un cadran solaire géant. Cette dernière nous amène à la théorie la plus intéressante et la plus plausible à ce jour, à savoir qu'il s'agissait d'un observatoire astronomique. Dès le ve siècle cette thèse avait été affirmée comme un fait par le philosophe byzantin Proclus, qui assurait que la pyramide était utilisée comme observatoire alors qu'elle était en construction. En 1883 l'idée fut reprise par un astronome, Richard Anthony Proctor.

Proctor estimait que l'une des premières nécessités d'une civilisation agricole, c'est un calendrier précis, ce qui suppose une observation rigoureuse de la lune et des astres. Ce qu'il faudrait pour

1. Ceux qui s'intéressent aux diverses théories farfelues sur la pyramide en trouveront un excellent résumé dans le livre de Martin Gardner, *Fads ans Fallacies in the Name of Science*, 1959.

commencer, c'est une longue fente étroite donnant sur le nord (ou le sud) à travers laquelle le passage des étoiles et des planètes pourrait être observé et noté dans des éphémérides.

Il convenait d'abord de déterminer la position exacte du nord et d'orienter ensuite un tube dans cette direction, disait Proctor. De nos jours, on pointe un télescope sur l'étoile Polaire ; mais dans l'Égypte ancienne, elle n'était pas à la même place, en raison d'un phénomène qu'on appelle la « précession des équinoxes » (un terme à retenir, puisqu'il tiendra une place importante dans des arguments sur lesquels nous reviendrons). Imaginez un crayon qui traverse la terre du pôle Nord au pôle Sud ; c'est son axe. Mais du fait de l'attraction du soleil et de la lune, cet axe oscille légèrement et ses extrémités décrivent de petits cercles dans le ciel, de sorte que la pointe nord du crayon s'aligne sur des étoiles différentes. Pour l'Égypte ancienne, l'étoile Polaire était Alpha du Dragon.

Les étoiles semblent décrire un demi-cercle au-dessus de nos têtes, d'un horizon à l'autre. Celles qui se trouvent juste à la verticale (sur le méridien) décrivent le cercle le plus long et les plus proches du pôle, le cercle le plus petit. Si les anciens Égyptiens avaient voulu pointer un télescope sur Alpha du Dragon, ils auraient dû l'incliner selon un angle de 26° 17' – ce qui se trouve être exactement l'angle du couloir descendant, observait Proctor.

Il remarqua aussi que, si le « puits infesté de vermine » sous la pyramide avait été rempli d'eau, la lumière de ce qui était alors l'étoile Polaire, Alpha du Dragon, irait se refléter sur cette « mare » comme sur le miroir d'un télescope moderne. Le sommet aplati de la Grande Pyramide était, selon Proctor, une plate-forme d'observation.

La théorie de Proctor avait le mérite d'attribuer une fonction à la Grande Galerie et aux curieux trous allongés dans sa « rampe ». Si un antique astronome voulait un « télescope » idéal pour étudier les cieux, disait Proctor, il demanderait probablement à un architecte de concevoir un bâtiment pourvu d'une énorme fente dans l'un de ses murs par laquelle il pourrait étudier le passage des étoiles. Proctor pensait que le haut de la Grande Galerie formait à l'origine une telle fente. Montés sur un échafaudage surplombant la Grande Galerie – et maintenu à sa base dans les trous allongés –, les astronomes

auraient été en mesure d'observer le passage des étoiles avec une grande précision. Les briques fermant la voûte de la Grande Galerie devaient être amovibles, ce qui leur aurait permis d'étudier aussi les étoiles au-dessus d'eux.

L'objection évidente est que la Grande Galerie s'achève à présent au milieu de la pyramide et que la Chambre du Roi, avec ses chambres secrètes, est située dans le prolongement. Elle aurait complètement bouché la « fente ». Mais n'est-il pas concevable, demandait Proctor, que la pyramide fût restée inachevée pendant une longue période ? En fait, une fois la carte du ciel soigneusement dressée, la pyramide aurait rempli sa fonction et aurait pu dès lors être terminée. Proctor estimait qu'il fallait compter une dizaine d'années avant que les constructeurs aient été prêts à aller plus loin que la Grande Galerie et que les prêtres auraient alors fini d'établir leurs cartes astronomiques et leurs calendriers.

Rétrospectivement, il semble clair que la théorie de Proctor sur la Grande Pyramide est jusqu'à présent celle qui s'est approchée le plus d'une explication raisonnable. Depuis la publication de *The Great Pyramid, Observatory, Tomb and Temple*, nous avons découvert les alignements astronomiques de grands monuments comme les temples égyptiens et Stonehenge. En fait, ce n'est que dix ans après la sortie du livre de Proctor, en 1893, que l'astronome britannique Norman Lockyer, qui avait découvert l'hélium dans le soleil, entreprit de démontrer précisément comment les temples égyptiens pouvaient avoir été utilisés. C'est à l'occasion de vacances en Grèce que le jeune Lockyer en vint à se demander si le Parthénon respectait un alignement astronomique – se rappelant, comme il l'expliqua par la suite, que les vitraux de la façade est de nombreuses églises anglaises sont dirigés vers la position du lever du soleil au jour où est célébré leur saint patron. Puisque les temples égyptiens avaient été si précisément mesurés et documentés, il se tourna vers eux pour chercher des éléments à l'appui de sa thèse. Il put ainsi démontrer que les temples étaient orientés de telle façon que la lumière d'une étoile ou d'un autre corps céleste pénètre jusque dans leur profondeur comme elle aurait traversé un télescope. Il nota, par exemple, que la lumière du soleil au solstice d'été entrait dans le temple d'Amon-Ra à Karnak, le long de son axe, jusqu'au sanctuaire.

Lockyer fut aussi le premier à émettre l'hypothèse que Stonehenge avait été construit comme une sorte d'observatoire – une conception généralement admise aujourd'hui.

L'intérêt de la méthode de Lockyer, c'est qu'elle lui a permis de dater Stonehenge de 1680 avant J.-C. et le temple de Karnak – ou du moins son plan original – de 3700 avant J.-C. environ. Il observait que les temples solaires étaient conçus pour capturer la lumière du soleil au solstice (lorsqu'il se trouve à son point le plus éloigné du plan de l'équateur) ou à l'équinoxe (lorsqu'il le croise).. Et les temples stellaires pour pointer le lever héliaque de l'astre (juste avant l'aube) à la date du solstice également. Mais il observa aussi qu'un temple solaire pouvait servir de « calendrier » bien plus longtemps qu'un temple stellaire, lequel est sujet à la précession des équinoxes déjà mentionnée. Le décalage est infime – 1/72e de degré par an (les étoiles se lèvent vingt minutes plus tard chaque année) –, mais il s'additionne évidemment au fil des siècles pour boucler un cercle complet tous les 25 920 ans. Le résultat était que les temples stellaires devaient être réalignés tous les cent ans à peu près : Lockyer avait relevé des éléments attestant que le temple de Louxor avait été réaligné quatre fois, ce qui explique sa forme curieuse et irrégulière, à laquelle Schwaller de Lubicz allait consacrer tant d'années d'étude.

Selon Lockyer, les premiers temples égyptiens, à Héliopolis ou Annu, étaient alignés sur les positions d'étoiles du nord au solstice d'été, tandis que les pyramides de Gizeh ont été construites par « une nouvelle race d'envahisseurs » bien plus avancée en astronomie, qui prenait en considération des étoiles du nord et de l'est.

Mais pourquoi les Égyptiens s'intéressaient-ils tant aux cieux ? L'une des raisons, comme nous l'avons déjà vu, est que les agriculteurs avaient besoin d'un calendrier : en 3200 avant J.-C., Sirius, l'« étoile du chien », devint la plus importante des étoiles dans le ciel, parce qu'elle se levait à l'aube au début du Nouvel An égyptien, quand le Nil commençait à monter. Mais pour les Égyptiens, les étoiles n'étaient pas seulement des indicateurs saisonniers, elles étaient aussi les demeures des dieux qui régnaient sur la vie et la mort.

Cette révélation allait servir de base à l'une des théories les plus intéressantes sur la Grande Pyramide depuis l'époque de Proctor.

En 1979, Robert Bauval, un ingénieur civil belge en route pour l'Égypte, acheta à l'aéroport d'Heathrow à Londres un livre intitulé *The Sirius Mystery*, de Robert Temple.

L'ouvrage avait amené certains commentateurs sceptiques à ranger Temple dans la même catégorie qu'Erich von Daniken ; mais c'est assez injuste. Le point de départ de Temple était un authentique mystère scientifique : il se trouve que les Dogons, une tribu africaine du Mali, savent depuis longtemps que Sirius est en fait une étoile double, avec un compagnon « invisible ». C'est dans les années 1830 que les astronomes ont commencé à soupçonner l'existence de ce compagnon, Sirius B, lorsque Friedrich Wilhelm Bessel remarqua les perturbations de l'orbite de Sirius et en déduisit qu'elles devaient s'expliquer par la présence d'une étoile extraordinairement dense mais invisible : ce que nous appelons une naine blanche, dans laquelle les atomes se sont effondrés sur eux-mêmes au point qu'une masse de matière de la taille d'une tête d'épingle pèse plusieurs tonnes. À les en croire, les Dogons tiennent leur connaissance de Sirius B – qu'ils appellent l'étoile Digitaria – de créatures semblables à des poissons, les Nommos, venues de Sirius il y a des milliers d'années. Ce n'est qu'en 1928, quand Sir Arthur Eddington postula l'existence des « naines blanches » que Sirius B cessa d'être cantonnée aux spéculations de quelques astronomes. Il semble inconcevable qu'un voyageur européen ait pu, bien auparavant, transmettre une telle connaissance aux Dogons. D'ailleurs, quoi qu'il en soit, les Dogons conservaient dans des grottes des masques de culte liés à Sirius dont certains étaient vieux de plusieurs siècles.

Comme le découvrit Temple quand il se rendit à Paris pour suivre les cours de l'anthropologue Germaine Dieterlen qui, avec Marcel Griaule, avait passé des années parmi les Dogons, la connaissance qu'ils paraissaient avoir du système solaire était étonnamment détaillée. Ils savaient que les planètes tournaient autour du soleil, que la lune était « sèche et morte », que Saturne avait des anneaux et Jupiter des lunes. Dieterlen observait que les Babyloniens croyaient eux aussi que leur civilisation avait été fondée par des dieux poissons.

Comme l'« étoile du Chien » (ainsi appelée parce qu'elle se trouve dans la constellation du Grand Chien) était devenue à partir

de 3200 avant J.-C. l'étoile sacrée des Égyptiens (qui l'appelaient Sothis et l'identifiaient à la déesse Isis), Temple supposa que les Dogons tenaient leur savoir des Égyptiens. Le fait que la déesse Isis se trouve si souvent représentée en compagnie de deux autres déesses, Anoukis et Satis, pouvait indiquer que les anciens Égyptiens savaient également que Sirius est en réalité un système triple constitué de Sirius, de Sirius B et de la planète des Nommos.

Mais ces connaissances n'auraient-elles pas dû nécessairement figurer dans les inscriptions hiéroglyphiques de l'ancienne Égypte ? Temple ne le pensait pas. Il faisait remarquer que Griaule n'avait été initié aux secrets religieux des Dogons qu'après une préparation rituelle. Si les Égyptiens connaissaient l'existence du compagnon de Sirius, ce savoir pouvait être réservé aux initiés.

Un adepte des « antiques astronautes » n'aurait pas manqué de laisser entendre – et certains ne s'en sont d'ailleurs pas privés – que cela « prouve » l'intervention de « dieux venus de l'espace » dans la création de la civilisation égyptienne. Mais Temple est beaucoup plus prudent et souligne simplement le caractère mystérieux de connaissances astronomiques aussi avancées pour une peuplade africaine primitive.

La lecture du livre de Temple réveilla l'intérêt de Bauval pour l'astronomie, qu'il se remit à étudier durant un séjour au Soudan et ensuite en Arabie Saoudite. De retour en Égypte, dans sa ville natale d'Alexandrie, en 1982, il se rendit à l'aube à Gizeh où il eut la surprise d'apercevoir un chacal près de la troisième pyramide, celle de Menkaourê (ou Mykérinos). Il est rare que l'on ait l'occasion d'en voir et cette rencontre lui rappela la curieuse histoire de l'une des plus extraordinaires découvertes de l'égyptologie. En 1879, le chef d'une équipe d'ouvriers à Saqqarah avait remarqué la présence d'un chacal près de la pyramide d'Ounas, dernier pharaon de la Cinquième Dynastie (v. 2300 avant J.-C.). Quand il le vit disparaître dans un couloir bas de la pyramide, l'homme le suivit, probablement dans l'espoir de trouver un trésor. À la lumière de sa torche, il découvrit une chambre dont les murs et le plafond étaient couverts de magnifiques hiéroglyphes. C'était d'autant plus étonnant que les pyramides du complexe de Gizeh étaient dépourvues d'inscriptions.

Les Textes des Pyramides, ainsi qu'on les a appelés, évoquent – comme le Livre des Morts, plus tardif – des rituels concernant le

voyage du roi vers l'autre monde. Ces textes ont été découverts dans cinq pyramides. Ce sont probablement les plus anciens écrits religieux au monde.

Bauval prit alors le chemin de Saqqarah, pour se refamiliariser avec les Textes des Pyramides d'Ounas, et c'est ainsi qu'il en vint à s'interroger sur des passages où le roi déclare que son âme est une étoile. Voulait-il simplement dire que son âme était immortelle ? Ou, comme l'avait suggéré J. H. Breasted, voulait-il indiquer que son âme deviendrait *littéralement* une étoile dans le ciel ? Il est dit dans l'un des textes : « Ô roi, tu es cette grande étoile, le compagnon d'Orion, qui traverse le ciel avec Orion... » La constellation d'Orion, qui était considérée comme la demeure du dieu Osiris, était sacrée pour les Égyptiens. Un peu plus bas dans le ciel, sur la gauche, se trouve Sirius, l'étoile de l'épouse d'Osiris, Isis. Bauval se posait donc des questions sur le mystère des Textes des Pyramides et sur les raisons pour lesquelles on ne les retrouve que dans cinq pyramides datant des Cinquième et Sixième Dynasties, c'est-à-dire une période d'environ un siècle. L'égyptologue Wallis-Budge, notant la confusion de certains des textes, avait remarqué que les scribes eux-mêmes ne comprenaient probablement pas ce qu'ils écrivaient, et que donc les textes étaient sans doute des copies de documents bien plus anciens...

C'est avec l'esprit encore imprégné de sa visite à Saqqarah que Bauval se rendit le lendemain au musée du Caire. Là il vit un grand poster représentant une photographie aérienne des pyramides de Gizeh et il fut tout à coup frappé par le fait que la troisième pyramide, curieusement, n'est pas alignée sur les deux autres. Les quatre faces de chaque pyramide sont tournées précisément vers les quatre points cardinaux et il serait possible de prendre une gigantesque règle pour tracer une ligne droite qui va du coin nord-est de la Grande Pyramide au coin sud-ouest de la pyramide de Khéphren. On s'attendrait à ce que cette ligne se prolonge en passant par les coins de la pyramide de Mykérinos. En fait, elle passerait une soixantaine de mètres à côté. Quelle était la raison de cet irritant manque de symétrie ?

Une autre question intriguait Bauval. Pourquoi la troisième pyramide est-elle si petite en comparaison des deux autres, alors que le

pharaon Mykérinos n'était pas moins puissant que ses deux prédécesseurs ?

Un peu plus d'un an plus tard, en novembre 1983, Bauval campait dans le désert d'Arabie Saoudite. À trois heures du matin, il s'éveilla et contempla la Voie lactée au-dessus de lui, qui ressemblait à un fleuve coulant dans l'espace. À sa droite, il y avait un diadème d'étoiles brillantes dans lequel il reconnut Orion, la constellation que les anciens Égyptiens identifiaient à Osiris. Il gravit une dune où il fut rejoint par un de ses amis qui s'intéressait lui aussi à l'astronomie et qui entreprit de lui expliquer comment les marins trouvent le point où Sirius se lève à l'horizon en regardant les trois étoiles du « baudrier » d'Orion. (Orion, le Chasseur, a à peu près la forme d'un sablier et le baudrier lui entoure la « taille ».) « En fait, ajouta son ami, les trois étoiles du baudrier d'Orion ne sont pas parfaitement alignées : la plus petite est légèrement décalée vers l'est. » C'est alors que Bauval l'interrompit en s'écriant : « Je tiens l'affaire* ! » C'était l'exclamation lancée par l'égyptologue Champollion quand il avait compris que la Pierre de Rosette lui donnait la clé des hiéroglyphes.

Ce que Bauval « tenait », c'était une réponse à ses questions sur la petite taille et le décalage vers l'est de la pyramide de Mykérinos par rapport aux deux autres. Les pyramides étaient censées représenter les étoiles du baudrier d'Orion et le Nil était la Voie lactée.

Bauval ne savait pas à l'époque qu'un rapprochement entre la Grande Pyramide et le baudrier d'Orion avait déjà fait l'objet d'un article dans un journal d'études orientales en 1964. L'auteur était une astronome américaine, Virginia Trimble, dont l'aide avait été sollicitée par un égyptologue appelé Alexander Badawy pour vérifier sa théorie selon laquelle le « conduit d'aération » sud de la Chambre du Roi était pointé sur Orion à l'époque où la Grande Pyramide avait été construite, vers 2550 avant J.-C. Virginia Trimble avait procédé aux calculs nécessaires et elle avait pu confirmer à Badawy qu'il avait raison : le conduit d'aération était bel et bien dirigé vers le baudrier d'Orion, aux environs de 2550 avant J.-C.

* En français dans le texte (N.d.T.).

Autrement dit, si vous étiez assez mince pour vous glisser dans la cheminée de ventilation, vous auriez vu passer le baudrier d'Orion toutes les nuits. Bien sûr, c'était aussi le cas de centaines d'autres étoiles, mais aucune de cette magnitude.

Si les pyramides de Gizeh étaient censées représenter les trois étoiles du baudrier d'Orion – Zêta, Epsilon et Delta –, n'était-il pas possible que d'autres pyramides aient pu figurer d'autres étoiles de la constellation ? Bauval découvrit que la pyramide d'Abou Roach correspondait à l'étoile du pied gauche d'Orion et la pyramide de Nebka, à Zaouïet el-Aryan, à l'étoile de l'épaule droite. La démonstration eût été absolument concluante si la forme du « sablier » avait pu être complétée par deux autres pyramides, mais, hélas, ou bien elles n'avaient jamais été construites, ou bien elles avaient disparu depuis longtemps sous le sable.

Mais quel était le *sens* de tout cela ? Badawi avait émis l'hypothèse que le conduit sud de la Chambre du Roi n'était pas une cheminée de ventilation, mais un canal pour diriger l'âme du pharaon mort vers Orion, où il deviendrait un dieu. Autrement dit, la cérémonie rituelle destinée à libérer l'âme du pharaon de son corps se déroulait lorsque le puits était braqué comme un canon vers Orion afin que l'âme du Pharaon pût prendre son envol, tel un missile.

Un point tracassait Bauval. Les calculs de Virginia Trimble semblaient montrer que le canon était dirigé vers l'étoile *centrale* du baudrier d'Orion – celle qui correspondait à la pyramide de Khéphren – alors qu'il aurait dû viser l'étoile du sud, Zêta Orionis, le pendant céleste de la Grande Pyramide. Ce problème fut finalement résolu par un ingénieur allemand du nom de Rudolf Gantenbrink, engagé pour déshumidifier l'air de la pyramide, qui avait construit un petit robot aux allures de tracteur capable de remonter le long du conduit. Son robot révéla que la pente des cheminées était légèrement plus raide que Flinders Petrie ne l'avait pensé. Petrie avait estimé l'angle du conduit sud à 44° 30' alors qu'il était de 45°. Cette nouvelle mesure signifiait que le canon visait directement Zêta, mais un siècle plus tard qu'on ne le croit généralement. Si Bauval avait raison, la pyramide avait été construite entre 2475 et 2400 avant J.-C.

La curiosité de Bauval se porta ensuite sur les « cheminées d'aération » de la Chambre de la Reine – des cheminées qui, en fait, ne

pouvaient avoir été conçues pour la ventilation puisqu'elles étaient fermées aux deux extrémités. Avec l'aide d'un ordinateur, Bauval détermina dans quelle direction le conduit sud de la chambre de la Reine avait été pointé à l'époque de la construction de la pyramide. Le résultat confirma son raisonnement : la cheminée était dirigée vers Sirius, l'étoile d'Isis.

Le tableau qui se dégageait cernait de manière très convaincante le rôle de la Grande Pyramide : non pas une tombe, mais un édifice rituel – une sorte de temple – dont la fonction était d'envoyer l'âme du pharaon Khéops vers l'étoile Zêta d'Orion – celle que les Égyptiens appelaient al-Nitak – où il régnerait à jamais sous l'aspect d'Osiris.

Et à quoi servait la Chambre de la Reine ? D'après l'alignement de sa cheminée sur Sirius, Bauval pensait qu'il s'agissait d'une chambre rituelle, associée à un stade précédent de la cérémonie, celui où le fils du pharaon défunt accomplissait un rite appelé « l'ouverture de la bouche » censé rendre la vie au pharaon. Il devait lui ouvrir la bouche au moyen d'une hachette sacrée faite de fer météorique. (Dans l'Égypte ancienne, le fer était un métal extrêmement rare qu'on ne trouvait que dans les météorites ; comme il venait du ciel, les Égyptiens croyaient que les os des dieux étaient constitués de fer.) Dans les illustrations relatives à cette cérémonie, le roi est représenté avec un phallus en érection, car une partie du rituel concernait son accouplement avec la déesse Isis – d'où l'alignement de la cheminée sur Sirius, l'étoile d'Isis.

Il y avait dans toute cette théorie une implication extrêmement intéressante. Selon la conception habituelle, les trois pyramides de Gizeh ont été construites par trois pharaons différents pour leur servir de tombeau. Mais si elles représentaient les étoiles du baudrier d'Orion, alors le plan d'ensemble du site devait avoir été conçu bien avant qu'on ne commence à bâtir la Grande Pyramide. Quand ?

Pour bien comprendre comment Bauval a abordé cette question, il nous faut revenir à la précession des équinoxes, c'est-à-dire l'oscillation de l'axe de la terre qui fait varier sa position par rapport aux étoiles d'un degré tous les 72 ans, le cercle complet étant bouclé en 26 000 ans. Pour ce qui concerne Orion, cette oscillation fait monter la constellation dans le ciel pendant 13 000 ans, avant de repartir

vers le bas. Mais ce faisant, elle bascule aussi légèrement – autrement dit, le sablier tourne dans le sens des aiguilles d'une montre, puis dans l'autre.

Bauval remarqua que la seule date où le dessin des pyramides sur le sol forme un reflet parfait des étoiles du baudrier d'Orion était 10450 avant J.-C. Cela correspond aussi au point le plus bas de la constellation dans le ciel. Après, elle a commencé à remonter et atteindra son point le plus élevé vers l'année 2550 de notre ère. En 10450 avant J.-C., c'était comme si le ciel était un énorme miroir où le cours du Nil se « réfléchissait » dans la Voie lactée, et les pyramides de Gizeh dans le baudrier d'Orion.

Et c'est là que Bauval, dans son livre *Le Mystère d'Orion*, pose une question dont l'audace – après de longs développements scientifiques et mathématiques – a de quoi hérisser les cheveux. « Et si la nécropole de Gizeh et, plus particulièrement, la Grande Pyramide avec ses conduits formaient une immense balise temporelle, une sorte d'horloge astronomique conçue pour marquer les époques d'Osiris, et plus spécialement son Premier Temps ? »

Ce « Premier Temps » d'Osiris était appelé par les Égyptiens *Zep Tepi*. C'était l'époque où les dieux fraternisaient avec les humains, l'équivalent du mythe grec de l'Âge d'Or.

La date de 10450 avant J.-C. n'a aucune signification pour les historiens, car elle relève de la préhistoire. Mais Bauval nous rappelle qu'il existe dans la mythologie une date raisonnablement proche. Selon le *Timée* de Platon, lorsque l'homme d'État grec Solon visita l'Égypte vers 600 avant J.-C., des prêtres égyptiens lui racontèrent l'histoire de la destruction de l'Atlantide, disparue sous les vagues quelque neuf mille ans plus tôt. Ce récit est généralement discrédité parce qu'il raconte aussi comment les Atlantes combattirent les Athéniens et, en 9600 avant J.-C., Athènes n'avait certainement pas encore été fondée. Pourtant, comme nous le savons, l'histoire de l'Atlantide n'a pas cessé depuis de hanter l'imagination européenne.

Bauval remarque que, dans le *Timée*, Platon rapporte non seulement le récit de Solon sur l'Atlantide, mais assure aussi que Dieu a créé les âmes en nombre égal avec les étoiles et a distribué « chaque âme à une étoile différente (...) et celui qui vit bien durant le temps

qui lui est accordé retournera vers le séjour de son étoile conjointe ». C'est là une idée qui évoque sans aucun doute une conception typiquement égyptienne.

Après avoir pris le risque de choquer les égyptologues en abordant le thème de l'Atlantide, Bauval va plus loin et remarque que le médium Edgar Cayce assurait que le plan de la Grande Pyramide remontait aux environs de 10400 avant J.-C. Il est amusant de noter que la source qu'il cite à cet égard n'est autre que l'ennemi irréductible de la thèse de West sur le Sphinx : Mark Lehner. Il semble que Lehner était (et est peut-être encore) financé par la Fondation Cayce, et que les débuts de sa carrière s'inscrivent dans cette filiation. Dans *The Egyptian Heritage*, Lehner écrivait que les « événements de l'Atlantide » (c'est-à-dire l'arrivée des Atlantes) dans l'Égypte ancienne se situaient probablement en 10400 avant J.-C. (Il faut ajouter que Lehner a depuis renié ces divagations de jeunesse, pour rentrer dans le rang de l'orthodoxie : il est aujourd'hui considéré comme le grand spécialiste des pyramides.)

Edgar Cayce (prononcez Casey) est un personnage étrange et déroutant. Né en 1877 dans une ferme du Kentucky, il semble avoir eu une enfance assez normale, abstraction faite d'une curieuse faculté : il pouvait s'endormir la tête posée sur un livre et s'éveiller en sachant tout ce qu'il contenait. Il quitta la ferme pour se marier et devint représentant de commerce, bien qu'il eût toujours rêvé d'être pasteur. À l'âge de 21 ans il devint soudain aphone. Le fait que sa voix revenait quand il était placé sous hypnose, mais disparaissait à nouveau au réveil laissait supposer que le problème était moins physique que mental – en réalité, Cayce aspirait inconsciemment à quitter son emploi de représentant. Lors d'une séance d'hypnose avec un homme appelé Al Layne, Cayce diagnostiqua très précisément son propre problème et prescrivit le remède. Layne décida alors de consulter Cayce – toujours sous hypnose au sujet d'autres cas médicaux et Cayce expliquait le traitement qui s'imposait. À son réveil, quand il regardait les notes prises par Layne, il affirmait n'avoir jamais entendu la plupart des termes médicaux.

C'est ainsi que Cayce découvrit que, plongé dans une transe hypnotique, il avait la faculté de diagnostiquer les maladies et de pro-

poser un traitement. À partir de ce moment, sa célébrité ne fit que croître.

En 1923, à l'âge de 45 ans environ, il eut la surprise d'apprendre qu'il lui arrivait en état de transe de soutenir la doctrine de la réincarnation. Sans renoncer à sa foi chrétienne, il en vint néanmoins à accepter l'idée que les êtres humains renaissent encore et encore.

C'est en décrivant la vie passée d'un gamin de 14 ans que Cayce déclara qu'il avait vécu en Atlantide vers 10000 avant J.-C. Depuis lors et jusqu'à la fin de sa vie, Cayce continua à ajouter des fragments à son évocation de l'Atlantide. Certains de ses commentaires étaient tellement effarants qu'ils semblaient destinés à faire enrager les sceptiques et à semer le doute dans les plus ouverts des esprits curieux du passé. Selon Cayce, l'Atlantide s'étendait de la mer des Sargasses aux Açores et abritait une civilisation florissante qui remontait à 200000 avant J.-C. Les Atlantes étaient très évolués. Ils possédaient une sorte de « cristal » qui leur permettait de capturer les rayons du soleil ; ils avaient aussi des machines à vapeur, le gaz et l'électricité. Malheureusement, leur prospérité finit par les rendre avides et corrompus, de sorte qu'ils étaient mûrs pour la destruction qui s'abattit sur eux. Le cataclysme se produisit par périodes, l'une située vers 15600 avant J.-C. et la dernière aux environs de 10000 avant J.-C. Entre-temps, des Atlantes s'étaient dispersés en Europe et en Amérique du Sud. Leurs archives, disait Cayce, seront découvertes en trois endroits du monde, notamment à Gizeh. Il prévoyait que l'Atlantide commencerait à refaire surface du côté de Bimini, en 1968 et 1969. Il annonçait aussi que des documents prouvant l'existence de l'Atlantide seraient retrouvés dans une chambre sous le Sphinx.

Jess Stearn, un biographe de Cayce, affirme que son « pourcentage de réussite en termes de prédictions était incroyablement élevé, proche de cent pour cent », mais les faits sont loin de le confirmer. Il est vrai que quelques-unes de ses affirmations en état de transe se sont avérées étonnamment exactes – par exemple que le Nil coulait autrefois vers l'ouest (des études géologiques ont montré qu'il se jetait jadis dans le lac Tchad, à mi-chemin entre le cours actuel du Nil et l'océan Atlantique), qu'une communauté dont les membres s'appelaient les Esséniens vivait près de la mer Morte (la découverte

des Manuscrits de la mer Morte l'a confirmé deux ans après sa mort), et que deux présidents américains mourraient durant leur mandat (comme ce fut le cas pour Roosevelt et Kennedy). Mais les détracteurs de Cayce soulignent le caractère extrêmement vague de nombre de ses prophéties et le fait que beaucoup d'entre elles sont tout simplement fausses. Quand on lui demande en 1938 si les États-Unis seront mêlés à une guerre entre 1942 et 1944, il rate une occasion en or de démontrer ses qualités prophétiques et répond que cela dépendra de l'existence ou nom d'un désir de paix. Interrogé sur ce qui pourrait causer une telle guerre, il répond : « l'égoïsme » – ce qui, au regard de l'antisémitisme d'Hitler et de sa volonté d'imposer au monde la suprématie de la race arienne, apparaît comme une simplification abusive. Interrogé sur la Chine et le Japon, il explique que « le principe de la foi chrétienne progressera dans la tourmente des événements... », ce qui doit être considéré comme faux tant c'est encore une fois à côté de la plaque. Interrogé sur l'Espagne, où la guerre civile meurtrière touche à son terme, il déclare que les troubles ne font que commencer ; en fait, la dictature de Franco connaîtra plusieurs décennies de paix, suivie d'une transition sans violence vers la démocratie. Interrogé sur la Russie, il se montre exceptionnellement vague et se contente de déclarer que les « désordres » continueront jusqu'à ce que soit accordée la liberté de parole et de culte. Interrogé sur le rôle de la Grande-Bretagne, Cayce répond avec une obscurité toute sibylline : « Quand ses activités seront orientées de façon à prendre chaque phase en considération, la Grande-Bretagne pourra contrôler le monde pour la paix... », ce qui peut difficilement passer pour une réponse exacte.

Certaines prophéties plus alarmantes de Cayce faisaient état d'une période de cataclysme que connaîtrait la terre entre 1958 et la fin de ce siècle : Los Angeles, San Francisco et New York seraient détruites, tandis que le Japon disparaîtrait sous les eaux du Pacifique. En fait, bien qu'il reste à Cayce encore un peu de temps pour avoir raison (à l'heure où j'écris ces lignes), il n'y a jusqu'à présent pas eu plus de cataclysmes que dans n'importe quelle autre période similaire de l'histoire.

Quiconque s'intéresse un peu à l'histoire du paranormal reconnaîtra en Edgar Cayce un exemple typique de médium très doué...

avec tous les inconvénients que cela semble supposer. La recherche psychique paraît être soumise à une curieuse limitation qu'on pourrait appeler « loi de James », du nom du philosophe William James, qui assurait qu'il semble toujours y avoir *juste* assez d'éléments pour convaincre les croyants, mais jamais tout à fait assez pour convaincre les sceptiques. Les grands médiums et les extralucides ont tous assez de succès à leur actif pour prouver l'authenticité de leur don et assez d'échecs à leur passif pour démontrer qu'ils sont hautement faillibles. Cayce ne fait pas exception à la règle.

Il faut avouer que ces considérations sur Cayce tiennent un peu de la digression. Dans *Le Mystère d'Orion*, Bauval n'y fait qu'une brève allusion en passant… ainsi qu'aux « événements de l'Atlantide ». Pourtant, la curieuse coïncidence de la date – 10400 avant J.-C. – soulève une question importante : *pourquoi* les bâtisseurs des pyramides de Gizeh les auraient-ils disposées de telle façon qu'elles reflètent la position du baudrier d'Orion en 10450 avant J.-C. ? Il est difficile de contredire Bauval quand il conclut qu'ils souhaitaient marquer cette date comme un jalon important de leur histoire, probablement même comme le début de leur ère, leur « Genèse ».

Pour construire les pyramides de Gizeh il a fallu au moins trois générations : Khéops, Khéphren et Mykérinos, soit une période d'à peu près un siècle. Il semble donc que Khéphren et Mykérinos se conformaient à un plan. Il est possible que ce plan ait été élaboré par Khéops et ses prêtres. Mais comme l'a montré Bauval, on est en droit que penser que le plan existait depuis le début : 10450 avant J.-C. Il y a des éléments qui donnent à penser que le plan des grandes cathédrales gothiques a été dessiné plusieurs siècles avant leur construction ; Bauval estime que c'est aussi le cas des pyramides de Gizeh.

Et si nous acceptons les arguments de West et de Schoch sur le rôle de pluie dans l'érosion du Sphinx, il paraît alors probable que West avait raison de dater le Sphinx de 10450 avant J.-C.

Supposons, maintenant, pour les besoins de l'argumentation, que West et Bauval sont dans le vrai. Supposons que les survivants de quelque catastrophe sont arrivés en Égypte au milieu du onzième millénaire avant J.-C. et ont entrepris de reconstituer en exil un frag-

ment de leur culture perdue. Ils commencent par tailler la partie antérieure du Sphinx dans un affleurement de calcaire dur sur les rives du Nil. Il est tourné vers le soleil levant à l'équinoxe de printemps. Dans un deuxième temps, ils continuent à creuser le calcaire en dessous et sculptent le corps du lion.

Pourquoi un lion ? Parce que, suggère Graham Hancock, l'ère durant laquelle le Sphinx a été construit était l'âge du Lion. Nous avons vu que l'oscillation de l'axe de la terre – qui provoque la précession des équinoxes – le fait se déplacer comme la petite aiguille d'une horloge, indiquant une constellation différente tous les 2 160 ans. L'âge du Lion a duré de 10970 à 8810 avant J.-C. Hancock développe son argumentation en demandant si c'est par pure coïncidence qu'à l'âge des Poissons (notre ère actuelle) le christianisme s'est choisi le poisson pour symbole ; qu'à l'âge précédent du Bélier, on sacrifiait des béliers dans l'Ancien Testament, et l'on vit culminer le culte du dieu-bélier Amon en Égypte ; qu'auparavant, à l'âge du Taureau, les Égyptiens vénéraient le taureau Apis et le culte du Taureau prospérait en Crête minoène.

Donc, ces proto-Égyptiens ont commencé le plan de leur grand temple du ciel au onzième millénaire avant J.-C. et ils ont continué pendant un millier d'années à peu près, en construisant probablement le temple du Sphinx et celui de la Vallée avec les blocs géants retirés pour dégager le Sphinx. Ils ont peut-être aussi édifié l'Osireion près d'Abydos et quantité d'autres monuments qui ont aujourd'hui disparu sous le sable.

On a peine à croire dans cette hypothèse qu'ils n'aient pas entamé le complexe des pyramides. Hancock observe que la moitié inférieure de la pyramide de Khéphren est constituée de « blocs cyclopéens », alors qu'au-dessus les moellons deviennent plus petits, comme si la construction avait commencé à un stade beaucoup plus ancien. West aussi remarque : « Du côté est de la pyramide de Khéphren, les blocs sont particulièrement gigantesques, jusqu'à 6,40 mètres de long sur 30 centimètres d'épaisseur... »

Mais si une partie de la pyramide de Khéphren était construite, il semble improbable que la Grande Pyramide soit restée à l'état de plan. Si l'on s'en rapporte à ce qu'écrit Iorwerth Edwards dans *Les Pyramides d'Égypte*, le cœur de la Grande Pyramide consiste en un

« noyau rocheux dont la taille ne peut être précisément déterminée ». Il pourrait y avoir eu là un mont d'un volume considérable, peut-être un « mont sacré ». Peut-être la chambre du bas avait-elle aussi été creusée dans la roche à cette époque, formant une sorte de crypte. Et si les pyramides étaient bien censées être le reflet des étoiles du baudrier d'Orion, on peut supposer qu'une ébauche de la troisième pyramide, celle de Mykérinos, existait aussi. Il est même possible qu'il y ait eu un autre mont sacré sur le site.

Mais pourquoi ces proto-Égyptiens auraient-ils laissé les pyramides inachevées ?

La première réponse qui vient à l'esprit c'est qu'ils n'étaient qu'un petit groupe en arrivant en Égypte, une centaine peut-être, et que donc ils manquaient simplement de main-d'œuvre. Ce qu'il leur fallait pour commencer, c'était un centre religieux : l'équivalent de Saint-Pierre à Rome ou de Saint-Paul à Londres. Le Sphinx et le mont sacré – ou les monts – pouvaient en tenir lieu.

Mais, comme nous le verrons dans un autre chapitre, Robert Bauval et Graham Hancock ont émis une hypothèse bien plus intéressante et plausible : une suggestion basée sur des simulations sur ordinateurs de la configuration du ciel au-dessus de l'Égypte en 10500 et 2500 avant J.-C.

Rien ne nous permet de deviner ce qui a pu se passer entre ces deux dates. Il y a peu d'exemples de civilisations florissantes qui s'étendent sur plus de quelques milliers d'années, et celle des proto-Égyptiens n'a probablement pas duré jusqu'à l'époque pharaonique. *En tant que* civilisation, elle n'a peut-être même pas subsisté au-delà du sixième ou du cinquième millénaire avant J.-C., lorsque (selon l'*Encyclopaedia Britannica*) des peuplades de l'âge de Pierre commencèrent à migrer dans la vallée du Nil et à cultiver la terre. L'idée que des cultures néolithiques (celles du Tasien, du Badarien et de Nagada) aient pu exister à côté des vestiges d'une culture proto-égyptienne donne à penser que ces proto-Égyptiens formaient tout au plus une petite communauté religieuse – vivant peut-être dans des grottes comme celles de la mer Morte, où se sont reclus les Esséniens à une époque plus tardive, en préservant leur savoir comme les monastères du Moyen Âge perpétuèrent la culture européenne.

Comme nous le verrons plus loin, il existe certains éléments qui plaident en faveur de l'existence de cette caste de prêtres, appelés parfois « les Compagnons d'Osiris », entre 10500 et 2500 avant J.-C.

Ce que nous savons, c'est que dès 4000 avant J.-C. peut-être, l'Égypte a commencé à se constituer en une nation. Un texte appelé le Papyrus de Turin – malheureusement fort endommagé lorsqu'il fut expédié au musée de Turin sans les précautions nécessaires aient été prises pour son transport – mentionne neuf dynasties de rois d'Égypte avant Ménès. Auparavant, est-il écrit, l'Égypte était gouvernée par des dieux et des demi-dieux. Ces derniers désignent peut-être quelque caste sacerdotale. La Pierre de Palerme parle de 120 rois avant Ménès. Au IIIe siècle avant J.-C., le prêtre égyptien Manéthon avait lui aussi dressé une liste qui remonte à un lointain âge des dieux et s'étend sur près de vingt-cinq mille ans.

Ce qui semble clair, si Schwaller de Lubicz a raison, c'est qu'à un moment donné les « demi-dieux » ou les prêtres ont entrepris de guider les premiers pas de la civilisation pharaonique et ont enseigné aux hommes la géométrie, la médecine et les autres sciences.

Mais ont-ils assumé ce rôle de mentors de manière active ? Si tel était le cas, il nous faut répondre à certaines énigmes historiques difficiles.

Un siècle environ avant Khéops, le pharaon Djoser édifia à Saqqarah un impressionnant complexe funéraire dont faisait partie la célèbre pyramide à degrés. Les travaux étaient dirigés par le légendaire architecte Imhotep, qui était aussi le vizir de Djoser et probablement son grand prêtre. Les Grecs l'identifièrent à Asclepios et firent de lui de dieu de la médecine. Il semble qu'il pourrait bien avoir été un descendant de la « Race nouvelle ». La pyramide à degrés était au départ un mastaba – une tombe de brique crue couverte de stuc –, qui fut élargi degré par degré jusqu'à atteindre six « étages ». C'est elle qui paraît avoir donné aux Égyptiens de l'Ancien Empire l'idée de créer des pyramides.

Deux générations après Djoser vint le pharaon Snéfrou, le père de Khéops, à qui les anciens Égyptiens attribuaient la construction d'une pyramide à Meidoum (on considère aujourd'hui qu'elle a été construite par Houni, le dernier pharaon de la troisième dynastie), qui semble inachevée. Tout ce qu'il en reste aujourd'hui c'est une

énorme tour carrée à deux niveaux au sommet de ce qui ressemble à une colline. Ce n'est qu'en 1974 qu'un physicien allemand du nom de Kurt Mendelssohn fit remarquer pourquoi la pyramide était inachevée : elle s'était effondrée en cours de construction avec probablement de terribles pertes humaines. La « colline » sur laquelle elle semble se dresser est un amas de décombres. Le pharaon avait commencé par faire édifier une pyramide à sept degrés, puis un huitième fut ajouté. À ce stade, on décida de convertir l'édifice en ce qui est presque certainement la première pyramide classique au moyen de blocs de remblais revêtus d'une couche de lourdes pierres de parement. À cause probablement d'un défaut de construction, l'une des pierres de parement fut chassée par la poussée latérale de la pyramide, et le reste dut s'effondrer comme une avalanche en quelques secondes.

C'est pour cette raison, avance Mendelssohn[1], qu'une autre construction, la pyramide dite « rhomboïdale », adopte à mi-hauteur une pente réduite. Selon toute probabilité, elle fut elle aussi construite par Snéfrou et le changement d'angle donne à penser que son architecte a tiré les leçons du désastre précédent.

L'argument central de Mendelssohn est que les pyramides n'ont pas été construites pour servir de tombes, mais pour unir par une tâche commune plusieurs tribus en un État-nation. C'est un argument intéressant, mais qui cadre mieux avec les vues d'un libéral moderne, ancien élève d'Einstein (ce qu'était Mendelssohn) qu'avec la démarche égyptologique. Pourquoi Snéfrou ne leur a-t-il pas donné à faire quelque chose de plus pratique, comme un barrage sur le Nil ou de vastes greniers ? On sent intuitivement que le rôle des pyramides, quel qu'il fût, avait un rapport avec la *religion* égyptienne.

Le fiasco de Meidoum semble contredire la théorie de Schwaller qui attribue l'émergence rapide de la civilisation pharaonique à son héritage atlante. Si l'on admet que la maîtrise dont témoigne la construction de la Grande Pyramide suppose une civilisation ancienne et très avancée, nous sommes cependant en droit de

1. Kurt Mendelssohn, *The Riddle of the Pyramids*, 1974.

demander : où étaient les Atlantes quand l'architecte de Snéfrou révélait son incompétence ?

La réponse pourrait néanmoins être simple. Si les bâtisseurs du Sphinx avaient vécu des milliers d'années dans le même isolement que les moines du Moyen Âge, il est fort probable qu'ils auraient perdu leur savoir-faire architectonique et auraient été contraints de tout réapprendre.

Mais alors pourquoi présumer qu'ils ont joué le moindre rôle dans l'Égypte pharaonique ? Ne peut-on concevoir qu'ils aient disparu de la surface de la terre, ne laissant derrière eux qu'une bibliothèque de papyrus à moitié décomposés que peu de gens étaient en mesure de déchiffrer ? Pourquoi devrions-nous penser qu'ils sont sortis de leur isolement pour occuper une place active dans la religion des pharaons ?

Eh bien, pour commencer, il y a une pièce à conviction qui donne à réfléchir : les bateaux.

En mai 1954, l'archéologue Kamal el-Mallakh découvrit une fosse rectangulaire du côté sud de la Grande Pyramide – 31 mètres de long sur 5,30 mètres de profondeur. À deux mètres sous le sol, il y avait un plafond formé d'énormes blocs de calcaire, dont certains pesaient jusqu'à 15 tonnes. Sous ce plafond, il y avait la coque démontée d'un bateau en bois de cèdre. Après quatorze années d'un laborieux travail de reconstitution, on a pu reconstruire un navire de quarante-deux mètres de long, aussi grand que ceux qui emportaient les Vikings sur l'Atlantique. John West le décrit comme « une embarcation qui devait bien mieux tenir la mer que n'importe quelle caravelle de Colomb ». Ce n'est pas l'avis de Thor Heyerdahl. À propos de ce même bateau, il écrit dans *The Ra Expeditions* : « Sa coque effilée se serait brisée au premier contact des vagues de l'océan. » Il avait été construit, assure-t-il, pour « la pompe et le cérémonial » et était destiné au voyage du pharaon dans l'au-delà. Il reconnaît cependant qu'« il lui avait donné des lignes qui n'ont jamais été surpassées par les plus grandes nations de navigateurs au monde. *Il avait construit sa frêle embarcation fluviale sur un modèle conçu par un peuple jouissant d'une longue et solide tradition de navigation en haute mer* » (les italiques sont de moi).

Si quelqu'un doit pouvoir reconnaître un navire hauturier quand il en voit un, c'est bien Heyerdahl. Il soutient d'ailleurs que ces premiers Égyptiens ont pu traverser l'Atlantique sur une embarcation faite de tiges de papyrus. Mais on peut difficilement dire qu'il l'a prouvé puisque son bateau de papyrus faisait eau de toute part en arrivant à la Barbade.

Il est clair, néanmoins, qu'une question se pose. Si le bateau de Khoufou avait été conçu « sur un modèle créé par un peuple jouissant d'une longue et solide tradition de navigation en haute mer », quels en étaient les constructeurs ? On trouvait très peu de bois en Égypte avant qu'il ne fût importé en grandes quantités vers la fin de la troisième dynastie : le père de Khoufou, Snéfrou, avait constitué une flotte de soixante navires[1]. Mais on pourrait difficilement présenter les Égyptiens comme un peuple jouissant d'une longue tradition de la navigation en haute mer ; après tout, selon l'histoire orthodoxe, ils n'étaient encore que des nomades quelques siècles plus tôt.

Lorsque Graham Hancock était à Abydos, une autre facette de ce mystère lui revint en mémoire quand il lui fut donné de voir tout un cimetière de bateaux ensevelis dans le désert à une dizaine de kilomètres du Nil : pas moins d'une douzaine de bateaux, dont certains atteignaient quelque vingt mètres de long. Ce n'est que la moitié de la longueur du navire de Khoufou, mais cette fois, ils datent de cinq siècles plus tôt. Hancock cite un article du *Guardian* (du 21 décembre 1991) qui les dit vieux de cinq mille ans. Leur ligne, cette fois encore, était celle de navires hauturiers et non de barques faites pour remonter le Nil.

En admettant que ces bateaux – et un autre découvert dans une deuxième fosse près de la Grande Pyramide – étaient des objets purement rituels à l'usage du pharaon défunt, *d'où les anciens Égyptiens tenaient-ils leur modèle ?*

Selon Schwaller de Lubicz – et West – la réponse est : des survivants de l'Atlantide, qui étaient arrivés en bateaux. Mais y a-t-il la moindre preuve de l'utilisation de navires de mer avant l'époque des pharaons ?

Il se trouve qu'il y en a.

1. Margaret Murray, *The Splendour that was Egypt*, 1949, p. 97.

4
Le mot interdit

En 1966, Charles H. Hapgood, un professeur d'histoire des sciences américain, déclencha une vaste controverse avec la publication d'un livre intitulé *Les Cartes des anciens rois des mers*. On comprend aisément pourquoi dès le titre de son dernier chapitre, « Une civilisation disparue », qui commence ainsi :

> Les éléments présentés par les anciennes cartes semblent suggérer l'existence en des temps reculés, avant l'apparition de toutes les cultures connues, d'une véritable civilisation d'un type très avancé qui ou bien était localisée dans une région donnée mais disposait d'un réseau de commerce mondial, ou bien constituait une culture *mondiale* au vrai sens du terme. Cette culture, à certains égards du moins, était plus développée que les civilisations grecque et romaine. En géodésie, en science nautique et en cartographie, elle était plus avancée qu'aucune culture connue avant le XVIIIe siècle de l'ère chrétienne. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que nous avons mis au point un procédé pratique pour trouver la longitude. C'est aussi au XVIIIe siècle que nous avons mesuré pour la première fois la circonférence de la terre avec précision. Nous n'avons commencé à envoyer des navires en exploration dans les mers Arctique et Antarctique qu'au XIXe siècle et ce n'est qu'à cette époque que nous avons entrepris d'explorer le

> fond de l'Atlantique. Les cartes indiquent que toutes ces choses ont été faites par quelque ancien peuple.

Par malheur pour Hapgood, l'année suivante, en 1967, ces mêmes anciennes cartes étaient mises en avant par un ouvrage intitulé *Présence des extraterrestres* d'Erich von Daniken, qui voulait y voir la preuve que notre terre avait jadis été explorée par des visiteurs de l'espace. Comment, demandait-il, les anciens auraient-ils pu dessiner précisément les côtes d'Amérique du Sud et les contours des pôles à moins de les avoir survolés ? Les nombreuses imprécisions de von Daniken et le caractère sensationnel de ses théories provoquèrent une réaction violente dans les rangs des chercheurs sérieux, qui décrétèrent que tout cela n'était qu'un tissu d'absurdités. À mesure que les erreurs de Daniken étaient dénoncées (par exemple, quand il multiplie par cinq la masse de la Grande Pyramide), l'idée se répandit progressivement que toute l'histoire des « cartes des anciens rois des mers » n'étaient qu'un mythe qui avait fait long feu.

C'était totalement faux. Plus d'un quart de siècle après sa publication, l'argument du livre de Hapgood reste plus solide et inébranlable que jamais.

En septembre 1956, Hapgood était plongé dans l'étude d'un autre mystère, celui des grandes périodes glaciaires, quand il entendit parler d'une étrange énigme qui semblait avoir un rapport avec ses recherches. Le 26 août 1956, il y avait eu débat radiophonique à propos d'un document connu sous le nom de carte de Piri Re'is, qui avait appartenu à un pirate turc décapité en 1554. Un groupe d'éminents universitaires et scientifiques avait soutenu l'idée que cette carte semblait représenter le pôle Sud *tel qu'il était avant d'être recouvert de glace.*

La controverse était née un peu plus tôt cette année-là, lorsqu'un officier de la marine turque s'était présenté au Service hydrographique des Forces navales américaines avec une copie de la carte de Piri Re'is, dont l'original avait été découvert au palais de Topkapi à Istanbul en 1929. Datée de 1513, elle était peinte sur un parchemin et montrait l'océan Atlantique, avec une petite partie de la côte africaine sur la droite et l'ensemble de la côte sud-américaine sur la gauche, et au bas de la carte, ce qui ressemblait à l'Antarctique.

La carte avait été transmise à l'expert en cartographie du Service hydrographique, W.I. Walters, lequel l'avait montrée à un ami, le capitaine Arlington H. Mallery, qui étudiait les anciennes cartes vikings. Après avoir examiné la carte chez lui, Mallery déclara qu'à son avis elle montrait la côte de l'Antarctique avant qu'elle eût été recouverte de glace. Elle semblait représenter certaines baies de la Terre de la Reine Maud libres de glace. En 1949, une expédition organisée par la Norvège, la Suède et la Grande-Bretagne avait utilisé un sonar pour sonder la glace épaisse par endroits d'un kilomètre et demi et révélé la présence de ces baies depuis longtemps disparues.

Il était déjà étonnant de voir figurer l'Antarctique, qui n'avait été découvert qu'en 1818 sur une carte du XVI[e] siècle, mais il semblait absurde que cette carte ait pu représenter l'Antarctique à l'époque préhistorique. Des chercheurs indignés ne s'étaient pas fait faute de le dire et c'était pour cette raison qu'un groupe d'experts s'était réuni à l'Université de Georgetown à Washington DC et s'était prononcé en faveur de la thèse de Mallery. Hapgood avait été vivement intéressé parce qu'il était lui-même d'avis que les calottes glaciaires s'étaient constituées au pôle assez rapidement – sur des milliers d'années plutôt que sur des millions – et que leur masse avait ébranlé la terre, provoquant un déplacement des continents. Il avait émis l'hypothèse que ces mouvements d'énormes quantités de glace avaient entraîné des catastrophes majeures, dont la dernière s'était produite il y a environ quinze mille ans quand l'Antarctique se trouvait plus près de l'équateur, à quelque quatre mille kilomètres de sa position actuelle.

Hapgood se mit en rapport avec le capitaine Mallery, qui lui fit l'impression d'être un homme sincère et honnête. Il lui apprit que la bibliothèque du Congrès possédait déjà des fac-similés de la carte de Piri Re'is, même avant que l'officier turc n'en apporte un exemplaire au Service hydrographique. Il y avait d'ailleurs bien d'autres cartes de ce genre. On les appelait des portulans, car elles étaient utilisées pour la navigation « de port en port » par les marins du Moyen Âge. Hapgood avait été surpris d'apprendre que ces cartes étaient connues des chercheurs depuis des siècles et que personne ne leur avait prêté beaucoup d'attention. Il décida donc d'associer ses étu-

diants du Keene State College dans le New Hampshire à une étude exhaustive de ces cartes.

Pourquoi ne leur avait-on guère prêté d'attention ? D'abord parce qu'elles avaient été dressées par des marins du Moyen Âge et qu'on les supposait remplies d'erreurs et d'imprécisions. À quoi bon les comparer avec des cartes plus modernes ?

Mais il s'était trouvé au moins un chercheur – E.E. Nordenskiold, qui avait rassemblé un atlas de portulans en 1889 – pour estimer que ces cartes s'appuyaient sur des sources bien plus anciennes. Elles étaient trop précises pour avoir été établies par des marins du Moyen Âge. Qui plus est, les cartes datées du XVI[e] siècle ne présentaient aucun signe d'évolution par rapport à celles du XIV[e] siècle, ce qui donnait à penser que les unes comme les autres s'inspiraient de cartes plus anciennes. Enfin, Nordenskiold avait aussi remarqué que les portulans étaient plus précis que les cartes dressées vers 150 après J.-C. par le grand géographe et astronome alexandrin Ptolémée. Était-il vraisemblable que de simples marins aient pu surpasser Ptolémée à moins d'avoir pu s'appuyer sur d'anciennes cartes ?

Les étudiants de Hapgood décidèrent que la manière la plus simple d'aborder le problème était de se mettre à la place des cartographes originels (ou, dans certains cas, du cartographe... car souvent de nombreuses cartes plus tardives semblaient s'être inspirées de la même source). Comme chacun sait, le premier problème qui se pose quand on veut dresser une carte, c'est que le monde est un globe et qu'une feuille de papier à plat ne peut que fausser ses proportions. En 1569, Gerald Mercator a résolu le problème grâce à une « projection » du globe, quadrillée par les latitudes et les longitudes, sur une surface plane. C'est la méthode que nous utilisons encore aujourd'hui. Mais elle n'est applicable que parce que nous connaissons tout le globe. Comment un ancien cartographe, qui ne connaissait peut-être que son propre pays, aurait-il procédé ?

Le plus logique, se dirent les étudiants, serait de choisir un centre pour la carte, de dessiner un cercle autour et de diviser ce cercle en plusieurs segments, comme un gâteau : seize paraissait un nombre

raisonnable. S'il fallait ensuite étendre la carte au-delà du cercle, ils ajouteraient probablement des carrés au bord de chaque « tranche ».

Piri Re'is avait admis avoir compilé une vingtaine de cartes, en les faisant souvent se chevaucher... avec plus ou moins de précision. C'est ainsi qu'il avait représenté deux fois l'Amazone, mais avait sauté 1 500 kilomètres de côte en Amérique du Sud. Hapgood et ses étudiants avaient dû pour ainsi dire reconstituer par déduction les vingt cartes originales.

La première question était : où se trouvait le « centre » à l'origine ? Un examen approfondi les amena à conclure qu'il se situait en dehors de la carte, probablement en Égypte. Alexandrie semblait un choix tout indiqué. Hapgood fit appel à un de ses amis mathématicien pour essayer de trouver une réponse grâce à la trigonométrie (heureusement, il ne savait pas que, de l'avis des experts, les cartes n'étaient pas basées sur la trigonométrie). Il fallut trois ans pour découvrir la solution. Quand il fut enfin évident que l'endroit qu'ils cherchaient devait se trouver sur le tropique du Cancer, ils comprirent qu'une seule cité ancienne semblait correspondre aux critères : Syène, aujourd'hui Assouan, le site du barrage moderne.

Syène, en haute Égypte, présentait une caractéristique intéressante : c'était là que le savant grec Ératosthène, conservateur de la Bibliothèque d'Alexandrie, avait calculé la circonférence de la terre vers 200 avant J.-C.

Ératosthène avait entendu raconter que le 21 juin de chaque année le soleil se reflétait au fond d'un certain puits profond à Syène, c'est-à-dire qu'il se trouvait exactement à la verticale, de sorte que les tours et autres édifices ne projetaient pas d'ombre. Ce n'était pas le cas à Alexandrie. Tout ce qu'il avait à faire, c'était mesurer la longueur d'une ombre à Alexandrie le 21 juin à midi, et calculer à partir de là l'angle avec lequel les rayons du soleil frappaient la tour. Il trouva sept degrés et demi. Et puisque la terre est un globe, la distance de Syène à Alexandrie doit correspondre à sept degrés et demi de la circonférence terrestre. Comme il savait que la distance de Syène à Alexandrie était de 5 000 stades (un stade valant à peu près 184 mètres), le reste était facile : 360 divisé par 7,5 égale 48, donc la circonférence de la terre devait être de 240 000 stades

(48 fois 5 000), soit à peu près 44 000 kilomètres. (Comme nous l'avons vu, elle se rapproche plutôt de 40 000 kilomètres, mais Ératosthène était étonnamment près de la vérité.)

Donc Ératosthène avait commis une petite erreur et augmenté de 4,5 degrés la circonférence de la terre. Hapgood découvrit que s'il tenait compte de cette erreur, la carte de Piri Re'is n'en était que plus exacte encore. Cela acheva de le convaincre qu'elle s'appuyait sur d'anciens modèles grecs inspirés d'Ératosthène.

Mais, se dit Hapgood, il est peu probable que les géographes d'Alexandrie aient pris la mer pour aller voir les lieux dont ils dressaient la carte. Ils se servaient sûrement de cartes plus anciennes, et c'est *alors* qu'ils introduisaient des erreurs. Donc les vieilles cartes devaient encore être plus exactes que celles d'Alexandrie.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le précepteur d'un des derniers Ptolémée, Agatharchide de Cnide, s'était laissé dire que la base de la Grande Pyramide avait un côté d'un huitième de minute. À partir de là, il est possible de calculer que les bâtisseurs de la pyramide évaluaient la circonférence de la terre à un peu moins de 40 000 kilomètres, une estimation encore plus précise que celle d'Ératosthène. Cet élément ne nous laisse aucun doute sur le fait que les anciens Égyptiens savaient non seulement que la terre était ronde, mais connaissaient aussi sa grandeur à quelques kilomètres près.

De deux choses l'une : ou bien les Égyptiens possédaient une flotte capable de naviguer autour du globe, ou bien ils avaient accès à une information émanant d'un peuple qui disposait d'une telle flotte. (La troisième possibilité – des astronautes venus des étoiles – paraît somme toute se situer un peu plus bas sur l'échelle des probabilités.) Mais nous savons déjà que l'un des premiers pharaons à posséder une flotte était Snéfrou, le père de Khéops, et ses navires n'auraient guère eu le temps de faire le tour de la terre pour en établir des cartes détaillées avant que la pyramide (avec ses fosses pour les bateaux) fût construite. Margaret Murray observe que certaines populations d'Égypte prédynastique, les Gerzéens (vers 3500 avant J.-C.), représentaient des navires dans leurs décorations de poteries ; mais ces bateaux avaient des bancs de rameurs et il est difficile d'imaginer les Gerzéens (peut-être des Crétois) faisant le tour du

monde à la rame. Il reste donc la possibilité qu'il y ait eu des marins qui parcouraient les océans longtemps avant l'Égypte dynastique.

Combien de temps avant ? Sur la carte de Piri Re'is, les baies de la Terre de la Reine Maud, au pôle Sud, apparaissent telles qu'elles étaient avant que la glace ne les recouvre, et Hapgood estimait que la dernière période à laquelle l'Antarctique avait été libre de glace se situait quelque temps avant 4000 avant J.-C. (Les carottages effectués en 1949 par l'expédition Byrd en Antarctique ont montré que la dernière période chaude *s'est achevée* alors ; il semble qu'elle avait commencé vers 13000 avant J.-C.) Quelqu'un, donc, avait dressé la carte de l'Antarctique il y a au moins six mille ans, et peut-être bien avant. Mais une carte n'est d'aucune utilité sans certaines indications écrites, et c'est vers 3500 avant J.-C., à Sumer, que l'on place la date officielle de l'invention de l'écriture. En outre, la cartographie est un art difficile qui requiert des connaissances en trigonométrie et en géométrie. Il semble encore qu'il nous faille postuler l'existence d'une civilisation hautement développée avant 4000 avant J.-C. Et comme il faut du temps pour que les civilisations se développent, il est possible que nous parlions de milliers d'années avant cette date.

En novembre 1959, Hapgood prit rendez-vous à la Bibliothèque du Congrès pour consulter d'autres portulans. En entrant dans la salle de conférence, il découvrit des centaines de cartes. Il passa des journées à les examiner et constata qu'un continent austral figurait sur nombre d'entre elles. (En fait, Mercator l'avait représenté... mais c'était uniquement parce qu'il le croyait là, non parce qu'il en avait réellement connaissance.) Mais quand il vit une carte tracée en 1531 par un nommé Oronteus Finaeus (Oronce Finé), il fut soudain frappé de stupeur. Non seulement le pôle Sud y figurait *entièrement*, comme vu des airs, mais il ressemblait de manière saisissante au continent polaire austral de nos cartes modernes. On y voyait les mêmes baies libres de glace, des fleuves se jetant dans la mer et même des montagnes qui se trouvent aujourd'hui sous la glace.

Il n'y avait qu'un problème : Oronce Finé avait dessiné l'Antarctique beaucoup trop grand. Hapgood découvrit alors ce qui pouvait être une explication. Pour quelque raison inconnue, Oronce Finé

avait tracé un petit cercle au milieu de son continent et l'avait appelé « Cercle antarctique ». Le véritable Cercle antarctique passe *autour* du continent austral, dans la mer. C'est alors qu'Hapgood s'aperçut que le cercle qu'il avait lui-même tracé sur sa propre carte pour représenter le 80e parallèle se trouvait au centre de *sa* version, de taille normale, du continent antarctique, à peu près à l'endroit où figurait le Cercle antarctique d'Oronce Finé. De toute évidence, quelque copiste de la carte originale, plus ancienne, avait pris le 80e parallèle pour le Cercle antarctique et s'était trompé en le désignant. Une telle erreur avait pour résultat de conférer à l'Antarctique quatre fois sa taille réelle... comme l'avait fait Oronce Finé. D'autres erreurs figurant sur la carte amenèrent Hapgood à conclure qu'Oronce Finé l'avait construite à partir de nombreuses cartes plus petites qui se recouvraient. Son raisonnement, une fois encore, débouchait sur l'existence de cartes bien plus anciennes... et plus précises.

La conclusion semblait s'imposer d'elle-même. Quelqu'un avait établi la carte de l'Antarctique à l'époque où il était libre de glace. Qui plus est, la minutie de son travail indiquait que le cartographe y avait séjourné quelque temps. Il semblait logique d'en déduire qu'il s'agissait en fait d'un habitant de l'Antarctique à l'époque où le continent jouissait d'un climat tempéré susceptible d'abriter la vie... et disposait peut-être d'une flotte capable de naviguer de par le monde.

Tout cela cadrait assez bien avec une théorie développée par Hapgood dès le début des années 1950 et qu'il avait exposée dans un livre intitulé *Earth's Shifting Crust* (1959), dont les arguments avaient impressionné Einstein au point de l'inciter à signer la préface. Le propos du livre était d'expliquer les changements abrupts du climat de la terre – ce qu'un paléontologue avait appelé « des révolutions climatiques soudaines et inexplicables », entraînant souvent la disparition massive de créatures comme les mammouths. Le mammouth de la Beresovka, découvert en Sibérie en 1901, avait été trouvé gelé en position debout avec de la nourriture dans la bouche et des plantes printanières, notamment des boutons d'or, dans l'estomac. Hapgood consacre tout un chapitre à ces « grandes extinctions ».

La théorie de Hapgood était que l'écorce terrestre est un peu comme la pellicule qui se forme sur une sauce refroidie, et qu'elle peut littéralement être tirée par de grandes masses de glace localisées au pôle. Ce n'est que dans les années 60 que la notion de tectonique des plaques s'est répandue dans les milieux scientifiques, et Hapgood en a tenu compte dans une réédition de son livre sous le titre *The Path of the Pole*. Son argument était toujours que la masse de la glace pouvait entraîner un déplacement de l'écorce terrestre dans son ensemble, les plaques tectoniques et tout le reste. Il invoque des découvertes scientifiques attestant que la baie d'Hudson se trouvait autrefois au pôle Nord et cite une étude de 1954 sur le magnétisme des roches britanniques, qui montre que les Îles britanniques étaient jadis situées au moins 3 000 kilomètres plus au sud. Des chercheurs soviétiques ont affirmé qu'il y a soixante millions d'années, le pôle Nord se trouvait à une latitude de 55 degrés et qu'il était *en plein Pacifique*, au sud-ouest de la Californie du Sud, il y a trois cents millions d'années. En outre, l'Inde et l'Afrique ont été couvertes de glace à une période où, inexplicablement, la Sibérie ne l'était pas. Serait-il possible qu'une ère glaciaire ne couvre pas simultanément la terre tout entière, mais uniquement les parties qui entrent dans les régions polaires ? demande Hapgood. Et il poursuit en avançant l'hypothèse que le continent antarctique, avant la « catastrophe » d'il y a quinze mille ans, était situé quatre mille kilomètres plus au nord.

Pour Hapgood, il n'était donc pas étonnant de trouver dans la carte d'Oronce Finé la confirmation que le pôle Sud était autrefois libre de glace et avait probablement des cités et des ports.

Une carte turque de 1559, cinq ans avant la naissance de Shakespeare, montre le monde sous une « projection » septentrionale, comme s'il s'agissait d'une vue aérienne à la verticale du pôle Nord. Elle est aussi d'une exactitude stupéfiante. Mais sa caractéristique la plus intéressante est peut-être que l'Alaska et la Sibérie *semblent* se rejoindre. Comme cette projection représente un globe déployé en forme de cœur avec l'Alaska et la Sibérie de chaque côté du « pli », il se peut que le cartographe n'ait tout simplement pas eu assez de place pour montrer le détroit de Béring qui sépare les continents. Sinon, la conclusion est renversante : il existait bel et bien une

langue de terre dans un lointain passé, mais ce pourrait être il y a douze mille ans.

D'autres anciens portulans étaient également remarquables par leur précision : le portulan de Dulcert de 1339 montre que le cartographe avait une connaissance détaillée de la région qui va de Galway au bassin du Don en Russie. Certaines cartes représentaient la mer Égée parsemée d'îles qui n'existent plus aujourd'hui – recouvertes sans doute par la fonte des glaces. Sur d'autres, on reconnaît nettement les côtes sud de la Grande-Bretagne, avec des indications de glaciers, tandis que l'Écosse n'apparaît pas et que la Suède semble encore partiellement recouverte de glace.

Une carte de l'Antarctique publiée en 1737 par le cartographe français Philippe Buache représente le continent divisé en deux îles, une grande et une petite avec, entre les deux, une étendue d'eau considérable. Le relevé de 1958 a montré que c'était exact. Sur les cartes modernes, l'Antarctique ne forme qu'une seule masse de terre. Et même Oronce Finé l'avait représenté ainsi. Il semble donc que Buache s'est servi de cartes bien plus anciennes que celles utilisées par Oronce Finé... peut-être plus vieilles de milliers d'années.

Parmi les pièces à conviction retrouvées par Hapgood, l'élément le plus intéressant est peut-être une carte de Chine découverte dans le livre de Needham, *Science and Civilisation in China*. Elle est taillée dans la pierre et date de 1137. Les recherches de Hapgood sur la carte de Piri Re'is et d'autres portulans européens l'avaient habitué à l'« erreur de longitude » mentionnée précédemment. Aussi fut-il surpris de la retrouver sur cette carte de Chine. S'il ne se trompait pas, les Chinois avaient aussi eu connaissance des cartes « originales » dont s'était inspiré Piri Re'is.

Tout cela explique comment Hapgood était parvenu à la conclusion extraordinaire qu'il existait sur terre une civilisation maritime florissante avant 4000 avant J.-C. et qu'elle avait probablement pour centre le continent antarctique, alors libre de glace. Dans le dernier chapitre des *Cartes des anciens rois des mers*, il écrit : « Quand j'étais jeune, j'avais une foi simple et naïve dans le progrès. Il me semblait impossible, une fois que l'homme avait franchi une borne dans un sens, qu'il pût jamais passer la même borne dans l'*autre* sens. Dès lors que le téléphone avait été inventé, il resterait inventé.

Si des civilisations passées avaient disparu c'était simplement parce qu'elles n'avaient pas appris le secret du progrès. Mais la Science supposait un progrès *permanent*, sans retour en arrière… » Et voilà que la découverte de sa « civilisation disparue » semblait venir contredire cette conclusion. Il cite l'historien S.R.K. Glanville (dans *The Legacy of Egypt*) : « Il se peut, et certains d'ailleurs le pensent, que la science que nous voyons à l'aube de l'histoire connue ne représente pas une science naissante, mais les vestiges de la science de quelque grande civilisation encore insoupçonnée. »

Hapgood, bien sûr, ne parle pas de l'Atlantide – sa réputation universitaire ne l'aurait pas supporté. Mais l'histoire de l'Atlantide pouvait difficilement ne pas venir à l'esprit de ses lecteurs. Après tout, sa grande catastrophe d'il y a quinze mille ans semble évoquer le commencement du désastre qui, selon Platon, avait englouti le continent.

Le problème, on l'a vu, c'est que le récit de Platon sur l'Atlantide est pour le moins difficile à accepter. Dans le *Timée*, il nous raconte que les Atlantes s'étaient mis en campagne en 9600 avant J.-C. et avaient conquis l'Europe jusqu'en Italie et l'Afrique du Nord jusqu'en Libye. À en croire Platon, c'étaient les Athéniens qui, seuls, avaient résisté et qui, finalement, l'avaient emporté… après quoi, l'Atlantide et Athènes avaient été englouties. Mais comme les recherches archéologiques ne révèlent aucune trace d'occupation du site d'Athènes jusqu'en 3000 avant J.-C. (époque où une peuplade néolithique assez avancée semble s'être établie sur l'Acropole), il faut considérer que ce récit relève davantage du mythe que de l'histoire (encore que certaines des surprises rencontrées à propos de l'ancienne Égypte nous incitent à garder un esprit ouvert).

Dans le *Critias*, dialogue fragmentaire dont il n'existe que quelques pages, Platon rapporte que les Atlantes étaient de grands ingénieurs et architectes. Leur capitale était construite sur une colline entourée de bandes concentriques de terre et d'eau que reliaient des tunnels assez grands pour permettre la navigation. La cité de dix-huit kilomètres de diamètre avait des temples « dédiés au dieu de la mer » (Poséidon, ou Neptune) et des palais, ainsi que de vastes installations portuaires. Un canal, large d'une centaine de mètres et profond de

trente mètres environ, reliait l'enceinte extérieure à la mer. Au-delà de la cité, il y avait une plaine oblongue d'à peu près cinq cent cinquante kilomètres sur trois cent cinquante, où des paysans cultivaient la terre pour nourrir la population. L'endroit était bordé de montagnes qui descendaient jusqu'à la mer et les villages, les lacs et les rivières abondaient. Platon donne de nombreux détails sur l'architecture, jusqu'à mentionner la couleur des pierres des bâtiments et les réfectoires avec leurs sources d'eau chaude et froide qui paraissaient évoquer quelque fantaisie utopienne à la H. G. Wells.

Mais à la suite de fréquents mélanges – probablement avec des immigrants – les Atlantes en vinrent progressivement à déchoir de leurs origines divines et à se mal comporter. C'est alors que Zeus décida qu'ils avaient besoin d'une leçon pour les « ramener à la raison » et convoqua à cette fin une assemblée des dieux... Le fragment s'arrête et le reste de l'histoire de l'Atlantide – qui se poursuivait autrefois dans un troisième dialogue – est perdu.

Les éditeurs de Platon dans la collection Böllingen expliquent qu'il « se repose l'esprit (...) en composant un conte de fées, l'île la plus merveilleuse qui se puisse imaginer ». Mais si ce récit était censé être une fable ou un conte de fées, on ne saisit pas bien son intention ; il est plus probable qu'il s'agissait d'une vieille histoire rapportée à Platon par Socrate. Si c'était une invention, pourquoi Platon aurait-il inclus sa première brève évocation de l'Atlantide dans le *Timée*, récit de la création de l'univers que Benjamin Jowett définissait comme « le plus grand effort de l'esprit humain pour concevoir le monde dans son ensemble » ?

Durant la seconde moitié du XIX[e] siècle, des navires britanniques, français, allemands et américains entreprirent de sonder le fond de l'Atlantique et découvrirent la « dorsale médio-atlantique », une chaîne montagneuse sous-marine qui part de l'Islande pour rejoindre presque le cercle antarctique et dont la largeur atteint par endroits mille kilomètres. C'est une zone de grande activité volcanique. La découverte a fait beaucoup de bruit et a notamment retenu l'attention d'un membre du Congrès américain appelé Ignatius Donnelly, que L. Sprague de Camp a décrit comme étant « peut-être le plus érudit des hommes qui aient jamais siégé à la Chambre des représentants ». Quand il perdit son siège en 1870, Donnelly, alors

âgé de 39 ans, se retira pour écrire *Atlantis : The Antediluvian World*, en s'appuyant sur des recherches approfondies à la Bibliothèque du Congrès. À sa sortie, douze années plus tard, le livre devint aussitôt un best-seller. C'était un succès mérité, car l'ouvrage témoigne d'une culture considérable et aujourd'hui encore il n'a rien perdu de son intérêt. Donnelly possède des connaissances très étendues en mythologie et en anthropologie et il lit le grec et l'hébreu dans le texte. Il s'intéresse aux légendes de déluge de l'Égypte au Mexique, souligne leurs similitudes et observe que les anciennes civilisations sud-américaines, comme celles des Incas et des Mayas, présentent des ressemblances intéressantes avec les premières civilisations européennes. Sa théorie selon laquelle les Açores pourraient être les sommets montagneux du continent englouti fit une telle impression sur le Premier ministre britannique Gladstone qu'il s'efforça, sans succès, de convaincre le gouvernement britannique de financer une expédition à la recherche de l'Atlantide.

Comme Schwaller de Lubicz, Donnelly avait été frappé par la rapidité avec laquelle la civilisation égyptienne semblait avoir atteint un haut degré d'évolution ; comme Schwaller encore, il en déduisait que cette civilisation devait avoir ses origines dans l'Atlantide. Dans son livre *Lost Continents* (1954), L. Sprague de Camp assure que « la plupart des faits exposés par Donnelly (...) étaient déjà faux à l'époque où il les a rapportés ou ont été démentis par des découvertes ultérieures ». Et pourtant, la liste qu'il dresse des erreurs de Donnelly, comme ses conceptions sur la civilisation égyptienne, ne fait que souligner à quel point il avait du nez pour dénicher des témoignages intéressants du passé.

La science naissante de l'« atlantologie » se heurta malheureusement au même problème qu'allait rencontrer Hapgood quand il publierait ses *Cartes des anciens rois des mers* et se retrouverait mis dans le même sac qu'Erich von Daniken et les autres partisans de la théorie de l'« antique astronaute ». Cinq ans avant la parution de l'*Atlantis* de Donnelly, une « occultiste » russe appelée Helena Blavatskaïa avait publié un énorme ouvrage sur la mythologie ancienne intitulé *Isis Unveiled*, qui connut un succès inattendu. Une page, sur les mille cinq cents que compte le livre, traite brièvement de l'Atlantide et déclare que ses habitants étaient des « médiums naturels ».

Dans leur innocence d'enfants, ils étaient une proie facile pour quelque entité malveillante qui avait fait d'eux une nation d'adeptes de la magie noire. Ils s'étaient lancés dans une guerre qui avait débouché sur la destruction de l'Atlantide.

Mme Blavatskaïa, fondatrice de la Société Théosophique, mourut à Londres en 1891. Son ultime ouvrage, la volumineuse *The Secret Doctrine*, se présente comme un commentaire sur un texte religieux intitulé « Le livre de Dzyan », écrit en Atlantide. Selon Mme Blavatskaïa, l'espèce humaine actuelle est la cinquième race d'êtres intelligents que la terre ait abrités, la quatrième race « souche » qui l'a précédée était celle des Atlantes.

Un théosophe célèbre du nom de W. Scott-Elliot entreprit de creuser cette veine avec un livre intitulé *The Story of Atlantis* (1896), qui connut une grande popularité. Scott-Elliot assurait tenir directement son savoir de son aptitude à lire les « textes akasiques », les archives de l'histoire terrestre qui sont imprimées sur une sorte d'éther mental et que seuls peuvent déchiffrer les dépositaires d'une sensibilité psychique. Il écrivit par la suite un livre similaire consacré à la Lémurie, un autre « continent perdu » que l'on situait dans le Pacifique. « Donnelly avait relevé certains éléments donnant à penser que l'Australie était la seule partie encore visible d'un continent qui s'étendait jadis de l'Afrique à l'océan Pacifique, et le zoologue L.P. Sclater l'avait baptisé Lémurie, car la présence de lémuriens de l'Afrique à Madagascar paraissait suggérer l'existence d'une masse continentale ininterrompue. »

L'un des théosophes les plus influents du début de ce siècle fut l'Autrichien Rudolf Steiner. En 1904, il fit paraître une *Chronique de l'Akasha* qui décrivait l'évolution de l'espèce humaine. À l'instar de Mme Blavatskaïa, il professait que l'homme était à l'origine un être éthéré qui était devenu plus concret à chaque étape de l'évolution. Les Lémuriens formaient la troisième race « souche » ; les Atlantes, la quatrième. Comme Platon, Steiner assure que les Atlantes ont fini par être de plus en plus corrompus et matérialistes, et que l'usage qu'ils faisaient des forces destructrices a abouti à la catastrophe (que Steiner situe vers 8000 avant J.-C.) qui provoqua la disparition de l'Atlantide sous les flots.

L'annexion de l'Atlantide par les occultistes jeta le discrédit sur toute la question. Dans les années 1920, un journaliste écossais,

Lewis Spence, tenta d'inverser la tendance en revenant à l'approche purement historique de Donnelly dans *The Problem of Atlantis* (1924). Il y défendait la thèse de l'existence, à l'époque du Miocène (il y a entre 25 et 5 millions d'années), d'un vaste continent atlantique qui s'était désintégré en plusieurs îles, dont les deux plus grandes se trouvaient à proximité des côtes espagnoles. Il y avait une autre île nommée Antillia du côté des Indes occidentales. L'est du continent avait commencé à se désagréger voici environ 25 000 ans pour disparaître il y a 10 000 ans. Antillia avait subsisté jusqu'à une période plus récente. L'homme de Cro-Magnon était venu de l'Atlantide et il avait anéanti les Néandertaliens de souche européenne, il y a quelque 25 000 ans. Des populations atlantes plus tardives, les Aziliens, fondèrent les civilisations d'Égypte et de Crète, tandis que d'autres Atlantes fuyaient vers l'ouest où ils devinrent les Mayas.

Comme nombre de théoriciens de l'Atlantide, Spence en vint à être obsédé par son sujet, et ses livres ultérieurs comme *Will Europe Follow Atlantis ?* et *The Occult Sciences in Atlantis* accusent un certain déclin du point de vue de la rigueur intellectuelle.

Vers la fin des années 60, un archéologue grec, le professeur Angelos Galanopoulos, formula une théorie audacieuse : l'Atlantide n'était autre que l'île de Santorin, au nord de la Crète, ravagée vers 1 500 avant J.-C. par une formidable explosion volcanique qui a probablement détruit aussi la plupart des îles grecques et les plaines côtières de Grèce et de Crète. Mais comment la petite île de Santorin pouvait-elle avoir été l'énorme continent décrit par Platon avec ses cinq cents kilomètres de plaine à l'intérieur des terres ? D'après Galanopoulos, c'est tout simplement que le copiste a multiplié les chiffres par dix, et cela vaut aussi pour les dates : les 9 000 ans auparavant de Platon correspondent en fait à 900 ans (c'est-à-dire vers 1300 avant J.-C.). D'ailleurs, dit Galanopoulos, un canal de cent mètres de large et de trente mètres de profondeur est absurde ; dix mètres sur trois paraissent des dimensions plus raisonnables.

La principale objection à cette théorie est que Platon situe clairement l'Atlantide au-delà des colonnes d'Hercule, c'est-à-dire Gibraltar. Galanopoulos rétorque que, puisque Hercule a accompli la plupart de ses travaux en Grèce, les colonnes d'Hercule pourraient désigner les deux promontoires à l'extrême sud de la Grèce.

Mais Platon dit aussi que la domination des Atlantes s'étendait jusqu'à l'Égypte et à la mer Tyrrhénienne, qui ne sont certainement pas situées entre les promontoires grecs. Malgré ces objections, l'office du tourisme de Santorin s'est empressé de mettre à profit cette théorie en présentant l'île comme l'Atlantide originelle.

En 1968, la prophétie d'Edgar Cayce selon laquelle l'Atlantide referait surface en 1968 et 1969 parut soudain sur le point de se réaliser. Un homme du nom de Bonefish Sam, qui servait de guide aux pêcheurs, emmena le Dr J. Manson Valentine, archéologue et explorateur, dans un lieu sous la mer où se trouvaient d'énormes pierres formant un motif régulier qui semblait dû à la main de l'homme. D'après les conclusions de Valentine, il devait s'agir d'une route cérémonielle menant à un site sacré construite par « le peuple qui avait créé les grandes sphères d'Amérique centrale, les gigantesques plates-formes de Baalbek au Liban, les temples de Malte dans la Méditerranée, le site Stonehenge en Angleterre, les murailles d'Ollantaytambo au Pérou, les alignements de pierres dressées de Bretagne, les ruines colossales de Tiahuanaco en Bolivie et les statues de l'île de Pâques – c'était une race préhistorique capable de transporter et de mettre en place des pierres cyclopéennes par des moyens qui restent pour nous un mystère ». Quand Valentine entendit parler de la prophétie d'Edgar Cayce qui assurait que l'Atlantide commencerait à réapparaître près de Bimini, il en fut stupéfait et impressionné.

Pendant quelque temps, la « route de Bimini » alimenta toutes sortes de spéculations et une expédition menée par le Dr David Zink passa plusieurs mois sur place pour étudier les pierres. Mais les résultats ne furent pas concluants. Si la découverte d'un bloc de construction cannelé et d'une tête stylisée pesant plus de cent kilos paraissait contredire les sceptiques, qui ne voyaient dans ces pierres que des formations naturelles, aucun élément concret n'a jamais permis d'établir un lien entre la route et une civilisation disparue. Les pierres ne sont peut-être que des vestiges datant du dernier millénaire.

Rien d'étonnant donc si Hapgood préférait ne pas s'exposer au ridicule en mentionnant l'Atlantide. Vers la fin de sa vie, il fit preuve

d'un courage remarquable en publiant un livre intitulé *Voices of Spirit*, une série d'entretiens, ou plutôt de « séances » avec le médium Elwood Babbitt, au cours desquels Hapgood avait apparemment eu l'occasion de converser avec Nostradamus, la reine Élisabeth Ire, William Wordsworth, Abraham Lincoln, Gandhi, John F. Kennedy, Albert Einstein et Adlai Stevenson, entre autres. Mais à l'époque, Hapgood avait pris sa retraite et ne se souciait plus de ce que la communauté universitaire pouvait penser de lui. Le livre exprime sa conviction que la prochaine étape dans l'évolution de l'homme interviendra dans les sphères métapsychiques paranormales.

Cependant la théorie de Hapgood selon laquelle l'écorce terrestre pourrait « glisser » allait éveiller la curiosité d'un jeune Canadien, Randy Flemming, qui vivait en Colombie britannique. Dans les années 70, tandis qu'il postulait une place de bibliothécaire à l'Université de Victoria, Flemming avait décidé de tromper son attente en écrivant un roman de science-fiction sur l'Atlantide, dont l'action se déroulait en 10000 avant J.-C. Il se disait que l'Antarctique ferait un bon endroit où situer l'Atlantide.

Ayant obtenu le poste qu'il sollicitait, il tomba un jour sur le livre de Hapgood *Les Cartes des anciens rois des mers* et découvrit la carte de l'Antarctique libre de glace, qui lui rappela aussitôt une carte de l'Antarctique dessinée au XVIIe siècle par l'archéologue jésuite Athanasius Kircher. Il entreprit alors des recherches sérieuses sur l'Atlantide grâce aux ressources de la bibliothèque universitaire. Sa femme Rose – bibliothécaire elle aussi – lui permit de faire un grand pas en avant en lui procurant un *National Atlas of Canada*, qui révélait que le nord du Yukon et certaines îles arctiques étaient libres de glace durant la dernière période glaciaire. Il en était à s'interroger sur cette curieuse anomalie quand il entendit parler de la théorie du glissement de l'écorce terrestre formulée par Hapgood. Quand il apprit que la thèse de Hapgood déplaçait le continent antarctique de 4000 kilomètres vers l'équateur aux environs de 15000 avant J.-C. il quitta la bibliothèque « en sautant de joie ». Il lui semblait soudain que son roman de science-fiction pourrait bien être corroboré par les faits.

Flemming commença par écrire un article pour l'*Anthropological Journal of Canada* sur la question de l'apparition de l'agriculture,

presque simultanément dans toutes les régions du monde vers 9 000 avant J.-C. Sa propre hypothèse était que le « déplacement de l'écorce terrestre » de Hapgood avait rendu inhabitables de vastes régions du globe, piégeant dans des zones restreintes des populations qui étaient ordinairement nomades. Comme les aliments sauvages se raréfiaient dans ces conditions, les hommes avaient été contraints de cultiver les terres pour assurer leur subsistance...

Il écrivit aussi à Hapgood à propos du livre *Earth's Shifting Crust*, et l'auteur, qui ne savait pas que les Flemming connaissaient déjà ses *Cartes des anciens rois des mers*, leur en adressa un exemplaire.

Vers la même époque – 1977 – les Flemming eurent l'idée romantique de combiner leurs deux noms de famille, Flemming et De'Ath, en Flem-ath ; Randy Flemming devait plus tard admettre avec regret : « Il semble que la principale conséquence ait été de nous faire disparaître ou égarer dans les dossiers de toutes les administrations canadiennes. »

Les Flem-ath décidèrent alors, non sans une certaine insouciance, qu'ils devaient partir pour Londres afin d'y poursuivre leurs travaux au British Museum. Ce fut une période très fructueuse qui s'acheva avec le retour au Canada dans les années 1980 où, une fois leurs recherches terminées sur le « glissement de l'écorce terrestre », ils se lancèrent dans l'écriture de *When the Sky Fell* (1995).

C'est John West, à l'occasion d'une rencontre à New York en 1993, qui m'a parlé des Flem-ath. Je leur ai écrit et j'ai reçu en réponse une copie du manuscrit dactylographié de *When the Sky Fell.*

Ils avaient choisi Platon comme point de départ, non pas seulement les récits concernant l'Atlantide, mais aussi son commentaire des *Lois* (Livre 3) qui situe l'origine de l'agriculture dans les régions montagneuses à la suite de la destruction par quelque grand déluge de toutes les cités dans les plaines et sur les côtes. Platon, bien sûr, avait déjà mentionné la date de 9600 avant J.-C. comme étant celle de la destruction de l'Atlantide. Les Flem-ath observent que le botaniste soviétique Nikolai Ivanovitch Vavilov a récolté plus de 50 000 plantes sauvages partout dans le monde et qu'il est parvenu à la conclusion qu'elles proviennent de huit stations d'origine, toutes dans des chaînes montagneuses. Il remarque

aussi que les sources scientifiques modernes font dater de cette même époque les débuts de l'agriculture. L'un des principaux sites d'origines était le lac Titicaca au Pérou, le plus haut lac d'eau douce du monde. (Nous reviendrons sur le lac Titicaca dans le chapitre suivant.) Assez curieusement, une autre région montagneuse connue pour être un des foyers agricoles à peu près à la même période se trouve en Thaïlande, exactement aux antipodes du lac Titicaca. La théorie de Hapgood avait en fait désigné ces deux emplacements comme des zones de stabilité lors des grands bouleversements qu'il postulait.

« Après avoir vécu des milliers d'années de chasse et de cueillette, l'humanité se tourna vers l'agriculture, au même moment, dans deux régions du monde diamétralement opposées. Peut-on le concevoir sans l'intervention de quelque force extérieure ? »

Avant le déplacement de l'écorce terrestre, le climat de l'Égypte avait été tropical ; il devenait à présent tempéré. Selon Hapgood, c'était aussi le cas de la Crète, de Sumer, de l'Inde et de la Chine, autant d'endroits où la civilisation se développa.

Dans les pages qui suivent, les Flem-ath s'intéressent aux mythes qui font référence à des catastrophes dans de nombreuses tribus amérindiennes : les Utes, les Kutenaïs, les Okanagans, les A'a'tam, les Cahtos, les Cherokees et les Araucans du Pérou. Dans toutes ces cultures, on retrouve des légendes de violents tremblements de terre suivis de déluges qui entraînent des catastrophes de grande ampleur. Les Utes racontent comment le dieu lièvre décocha une flèche magique au soleil qui se brisa en morceaux, provoquant des tremblements de terre et des raz-de-marée qui engloutirent les continents. Nombre de légendes similaires font référence à quelque grande catastrophe précédée d'un changement dans l'aspect du soleil qui paraissait se fracasser. Un chroniqueur espagnol mentionne la terreur des Incas lors d'une éclipse de soleil et un autre rapporte que les Araucans se réfugiaient dans les montagnes à chaque secousse sismique.

Il existe aussi beaucoup de légendes de survie qui ont un air de famille avec celle de l'Arche de Noé. Les Haïdas du nord-ouest du Canada ont un mythe du déluge qui est pratiquement identique à celui des Sumériens au Moyen-Orient.

> Dans tous les coins de la terre on raconte la même histoire. Le soleil dévie de sa course. Le ciel tombe. La terre est éventrée, déchirée par des séismes. Et enfin une immense vague engloutit le globe. Les survivants d'un tel cataclysme feraient n'importe quoi pour empêcher qu'il se reproduise. Ils vivaient dans un âge de magie. Il était naturel et nécessaire de construire des dispositifs élaborés pour apaiser le dieu (ou la déesse) solaire et contrôler ou surveiller sa course.

De là viennent, selon les Flem-ath, les nombreuses coutumes magiques associées au soleil que les anthropologues ont pu observer de par le monde.

Les Flem-ath passent ensuite en revue de nombreuses régions que l'on croyait profondément enfouies sous la glace au cours de la dernière période glaciaire. Des ossements de loup découverts en Norvège au nord du cercle arctique ont révélé que cette zone jouissait d'un climat tempéré il y a 42 000 ans alors qu'elle était censée connaître une ère glaciaire. « Sur les trente-quatre espèces d'animaux qui ont vécu en Sibérie avant 9600 avant J.-C., notamment des mammouths, des cerfs géants, des hyènes et des lions des cavernes, vingt-huit étaient adaptées aux conditions tempérées. » Ce qui donne à penser que le climat de la Sibérie était alors bien plus chaud qu'aujourd'hui. À cette époque deux grandes calottes glaciaires recouvraient le Canada. On sait pourtant qu'elles étaient séparées par un couloir libre de glace. Pourquoi ? La réponse de Hapgood est que le golfe du Mexique était alors à l'est et le Yukon à l'ouest, de sorte que le soleil faisait fondre la neige le long de ce couloir à mesure qu'elle tombait.

Les Flem-ath relèvent des indices d'un déplacement de l'écorce terrestre vers 91600 avant J.-C. responsable du glissement de l'Europe à l'intérieur du cercle arctique, tandis qu'un autre, aux environs de 50600 avant J.-C., aurait fait entrer l'Amérique du Nord dans la région polaire.

Tous ces éléments, selon les Flem-ath, désignent l'Antarctique actuel comme le site de la légendaire Atlantide. (Ils mentionnent aussi la carte de Hapgood à l'appui de leur théorie.) Un glissement de l'écorce terrestre dont les prémices remontent à 15000 avant J.-C. s'était terminé par un violent cataclysme en 9600 avant J.-C.,

l'époque où, selon Platon, l'Atlantide et Athènes étaient en proie à des bouleversements catastrophiques.

Mais comment le jésuite Athanasius Kircher s'était-il procuré la carte de l'Atlantide qui, par sa ressemblance avec l'Antarctique, avait frappé Randy Flemming ? Dans le premier volume de son ouvrage encyclopédique *Mundus Subterraneus*, publié en 1665, Kircher assure que la carte découverte lors de ses recherches avait été volée en Égypte par les envahisseurs romains. La carte originale n'a pas été retrouvée, mais il semble peu vraisemblable qu'elle ait pu être créée de toutes pièces par un savant jésuite, surtout dans le cadre d'un travail scientifique. Comme le soulignent les Flem-ath, la forme et la taille du continent correspondent remarquablement à l'Antarctique tel que nous le connaissons à présent grâce aux sondages sismiques... ou même à l'Antarctique tel qu'il apparaît aujourd'hui sur la plupart des globes terrestres.

Pour Graham Hancock, la théorie de l'Antarctique formulée par les Flem-ath était une sorte de délivrance. Alors qu'il travaillait depuis plusieurs mois à son livre sur l'hypothèse d'une civilisation perdue, il venait de recevoir la lettre de démission d'un chercheur qu'il avait embauché pour l'assister. Il était inutile de poursuivre les recherches, expliquait ce courrier, puisqu'une telle civilisation aurait dû être gigantesque : au moins trois mille kilomètres de diamètre, avec des fleuves et des montagnes et une histoire assez longue pour permettre un développement considérable. Il n'existait dans le monde aucune terre connue qui eût pu abriter cette civilisation. Quant à savoir si elle pouvait se trouver sous l'Atlantique, les cartes des fonds marins, aujourd'hui si détaillées, ne laissaient apparaître aucune trace d'un continent perdu. Cela valait pour l'Atlantique comme pour les océans Pacifique et Indien. Donc, malgré tous les éléments, comme les cartes de Hapgood, qui plaidaient en faveur de l'existence de quelque civilisation plus ancienne, il semblait n'y avoir aucun endroit où ces vestiges auraient pu se cacher.

En fait, la réponse se trouvait chez Hapgood et dans sa conviction – affirmée dans *Les Cartes des anciens rois des mers* – que les cartes de l'Antarctique devaient avoir été établies par un peuple *qui vivait* sur le continent à une époque où il était libre de glace.

Pourtant, je peux difficilement blâmer Graham Hancock de n'avoir pas tiré cette conclusion évidente. Je connaissais moi aussi le livre de Hapgood, dont j'avais longuement parlé dans une « encyclopédie » de mystères non résolus et, pas plus que lui, je n'avais su reconnaître ce qui sautait aux yeux. Il avait fallu que Randy Flemming décide d'écrire un roman de science-fiction dans lequel il supposait – hypothèse purement romanesque – que l'Antarctique et l'Atlantide ne faisaient qu'un, pour que s'enchaîne le raisonnement qui devait le mener à cette « révélation ».

Quant à Hapgood, la raison pour laquelle il n'avait pas lui-même désigné sa « civilisation perdue » comme l'Atlantide – outre son souci de ne pas s'exposer aux quolibets de ses confrères – est que le nom du continent perdu importait peu à ses yeux. Dans une lettre d'août 1977, il écrit aux Flemming : « Libre à vous, après avoir examiné ce livre [*Les Cartes des anciens rois des mers*] de concentrer votre attention sur l'Atlantide, c'est-à-dire sur les mythes, car l'ouvrage en soi contient assez d'éléments probants pour se suffire à lui-même. » Ce qui, bien entendu, est vrai. Mais Hapgood, à l'époque, n'avait pas étudié les abondants témoignages des mythes de catastrophes que l'on retrouve dans le monde entier, ni le témoignage tangible de sites comme Tiahuanaco. S'il l'avait fait, peut-être aurait-il décidé que le mérite d'être le premier à associer ces anciennes cartes au mot interdit valait bien quelques railleries universitaires...

5
Le royaume des dieux blancs

En mars 1519, le *conquistador* Hernán Cortés débarquait au Mexique avec 508 soldats. Les armées aztèques, avec à leur tête le roi Montezuma, étaient fortes de dizaines de milliers de guerriers. Et pourtant, au bout d'un peu plus de deux ans à peine, les Espagnols les avaient vaincus et avaient détruit l'empire aztèque. Les Indiens furent réduits en esclavage, des églises chrétiennes furent édifiées sur le site des temples, la capitale Tenochtitlán fut rebaptisée Mexico et le pays, Nouvelle Espagne.

Pourquoi la victoire des Espagnols fut-elle si facile ? Parce que les Aztèques les avaient pris pour des descendants du dieu Quetzalcoatl, un être hybride, mi-serpent mi-oiseau, connu sous le nom de « serpent à plumes ». (Dans d'autres régions d'Amérique du Sud, on l'appelle aussi Viracocha, Votan, Kukulkan et Kon-Tiki.) La légende veut que Quetzalcoatl, un homme blanc, barbu et de grande taille, était venu du sud à la suite de quelque catastrophe qui avait obscurci le soleil pendant longtemps. Quetzalcoatl avait ramené le soleil. Il apportait aussi les arts de la civilisation. (Nous sommes naturellement enclins à nous demander : l'arrivée de Quetzalcoatl était-elle liée à l'obscuration du soleil ? Se pourrait-il qu'il ait fui

la catastrophe qui en était la cause ?) Après que l'on eut tenté de le tuer par traîtrise, le « dieu » repartit sur la mer, non sans avoir promis de revenir un jour. Par une remarquable coïncidence, Cortés avait débarqué tout près de l'endroit où le retour de Quetzalcoatl était attendu, et c'est la raison pour laquelle le superstitieux Montezuma n'offrit guère de résistance lorsque Cortés s'empara de sa personne.

Si les Espagnols n'eurent aucun scrupule à massacrer les Aztèques, c'est en partie parce qu'ils avaient été horrifiés par leur tradition du sacrifice humain. Le grand prêtre faisait une incision avec un couteau de pierre entre les côtes de la victime tandis que plusieurs hommes la maintenaient sur l'autel, lui empoignant les bras et les jambes, et il plongeait ensuite la main dans sa poitrine pour en arracher le cœur palpitant. Lorsqu'il s'agissait d'un bébé – ce qui n'était pas rare – il n'était pas nécessaire de le tenir. Les victimes étaient souvent sacrifiées par dizaines, voire même par centaines ou par milliers, lorsque les Aztèques avaient fait des prisonniers. Les Espagnols regardèrent à juste titre cette coutume comme une barbarie sans nom. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est qu'elle remontait à plusieurs milliers d'années et qu'elle était destinée à empêcher les dieux de détruire le monde au cours d'une terrible catastrophe, ainsi qu'il l'avait fait dans un lointain passé.

En 1697, lorsqu'un voyageur italien du nom de Giovanni Careri visita le Mexique, il découvrit un pays exploité par des marchands espagnols avides et des prêtres fanatiques et ignorants qui s'appliquaient à détruire tous les signes de l'ancienne civilisation. « Nous avons trouvé un grand nombre de livres, écrit un chroniqueur. Mais comme ils ne contenaient que superstitions et mensonges du Démon, nous les avons brûlés. » Mais à Mexico, Careri rencontra un prêtre qui faisait exception à cette fureur iconoclaste : Don Carlos de Siguenza, homme de sciences et historien, parlait la langue des Indiens et lisait leurs hiéroglyphes. Siguenza avait conclu de l'étude d'anciens manuscrits que les Aztèques avaient fondé la cité de Tenochtitlán – et leur empire – en 1325. Le pays était auparavant occupé par un peuple auquel on avait donné le nom de Toltèques et, avant eux, il y avait eu les

Olmèques, qui vivaient dans les plaines tropicales et qui, selon la légende, étaient venus de l'est par la mer – Siguenza pensait qu'ils étaient originaires de l'Atlantide.

Careri apprit de Siguenza que la civilisation indienne avait aussi ses pyramides, dont l'une, à Cholula, était trois fois aussi massive que la Grande Pyramide de Gizeh (que Careri avait visitée avant de se rendre en Amérique du Sud). Sur le conseil de Siguenza, Careri se rendit à San Juan Teotihuacán, où il fut impressionné par le spectacle admirable des pyramides de la Lune et du Soleil, bien qu'elles fussent l'une et l'autre en partie enterrées. Il se demandait comment les Indiens avaient réussi à acheminer jusque-là d'énormes blocs provenant de carrières lointaines. Personne ne put le lui dire. Nul ne put non plus lui expliquer comment les Aztèques avaient sculpté leurs grandes idoles de pierre sans ciseaux de métal ou comment ils les avaient hissées au sommet des pyramides.

En 1719, quand Careri publia le récit de son voyage autour du monde, son œuvre, en neuf volumes, fut accueillie par des réactions d'incrédulité et d'hostilité. Ses détracteurs firent courir le bruit qu'il n'avait jamais quitté Naples. L'une des causes principales de ces attaques était la description qu'il donnait de la civilisation aztèque : les Européens refusaient purement et simplement de croire que des sauvages avaient pu créer une culture qui rivalisait avec celles de l'Égypte et de la Grèce antique.

Nombre de voyageurs distingués visitèrent le Mexique et décrivirent ses ruines – notamment le grand Alexander von Humboldt –, mais pour l'une ou l'autre raison, leurs récits n'eurent guère de retentissement en dehors des milieux universitaires. Il fallut attendre le milieu du XIXe siècle pour qu'un large public prît conscience de l'héritage sud-américain. En 1841, un livre en trois volumes intitulé *Incidents of Travel in Central America* devint un best-seller inattendu et valut du jour au lendemain à son auteur – un jeune avocat de New York appelé John Lloyd Stephens – une grand célébrité en Europe comme en Amérique. Stephens avait déjà exploré les sites archéologiques de l'Ancien Monde, en Égypte, en Grèce et en Turquie. Quand il tomba sur un rapport dans lequel un colonel mexicain parlait d'énormes pyramides perdues dans les jungles du Yucatán – au bord

du golfe du Mexique –, il fit jouer ses relations politiques pour être nommé au poste de chargé d'affaires en Amérique centrale. Il emmena avec lui un artiste du nom de Frederick Catherwood.

Ayant débarqué au Belize, Stephens et Catherwood se mirent en route vers l'intérieur des terres en longeant la frontière qui sépare le Honduras du Guatemala. L'expédition allait s'avérer plus dangereuse et inconfortable qu'un périple au Moyen-Orient. Le pays était en proie à la guerre civile et les voyageurs durent passer une nuit aux arrêts sous la garde de soldats ivres qui s'amusaient à tirer en l'air. Ensuite, ils s'enfoncèrent au plus profond de la forêt sous la voûte opaque des arbres dans une atmosphère suffocante infestée de moustiques. Ils respiraient l'air fétide chargé de relents de végétation pourrissante. Souvent, leurs chevaux pataugeaient jusqu'au ventre dans les marécages. Stephens était sur le point de renoncer quand il découvrit un mur de pierre et une volée de marches qui menaient à une terrasse. Leur guide indien trancha les lianes à coups de machette et les arracha pour révéler une sorte de statue aux allures d'immense totem qui avait deux fois la taille d'un homme. Un visage impassible aux yeux clos les dominait de toute sa hauteur. Les ornements étaient si riches et finement sculptés qu'il aurait pu s'agir d'une statue indienne du Bouddha. Il n'y avait pas le moindre doute : c'était là l'œuvre d'une civilisation raffinée. Au cours des quelques jours qui suivirent, Stephens découvrit qu'il se trouvait aux abords d'une cité magnifique, presque entièrement recouverte par la végétation. Elle s'appelait Copán et recelait les vestiges d'une gigantesque pyramide à degrés qui n'était pas sans rappeler celle de Saqqarah et qui s'inscrivait dans un vaste complexe de sanctuaires.

Le propriétaire du site, un Indien appelé Don José Maria, montra tout d'abord des signes d'irritation devant l'intrusion de ces étrangers, mais il devint vite plus conciliant quand ils lui offrirent d'acheter la cité perdue dans la jungle pour une somme qui dépassait toutes ses attentes. En fait, leur offre – 50 dollars – acheva de le convaincre qu'il avait affaire à des fous, mais il accepta sans trop laisser voir sa perplexité face à leur désir d'acquérir une propriété aussi dénuée de valeur. Stephens organisa une petite fête pour célébrer la conclusion de cette affaire et offrit des cigares à tout le monde – y compris aux femmes.

Avec les *Travels in Central America* de Stephens, le monde civilisé allait entendre parler pour la première fois d'un ancien peuple appelé les Mayas, qui avait précédé (et coexisté avec) les Toltèques, et qui avait bâti Copán aux environs de l'an 500. Leurs cités s'étendaient jadis de Chichen Itzá – dans le Yucatán – à Copán, de Tikal au Guatemala à Palanque au Chiapas. Leurs temples rivalisaient de magnificence avec ceux de Babylone, leurs cités égalaient en raffinement le Paris ou la Vienne du XVIIIe siècle, leur calendrier était aussi complexe et précis que celui de l'ancienne Égypte.

Pourtant les Mayas constituaient aussi une grande énigme. Tout semble indiquer que vers 600 ils décidèrent d'abandonner leurs cités : ils se contentaient, semble-t-il, de chercher un nouvel endroit dans la jungle où construire une autre cité. La première explication qui venait à l'esprit était qu'ils avaient été chassés par des ennemis. Mais à mesure que s'étoffaient les connaissances que l'on avait de leur société, il devint de plus en plus clair qu'ils n'avaient pas d'ennemis : sur leur propre territoire ils étaient tout-puissants. Il fallut aussi éliminer l'hypothèse de quelque catastrophe naturelle – tremblement de terre ou inondation – puisqu'il n'y avait nulle trace de destruction d'aucune sorte. Et si l'explication était une quelconque épidémie, les cimetières auraient dû être remplis, ce qui n'était pas le cas.

La théorie la plus vraisemblable est celle avancée par l'archéologue américain Sylvanus Griswold Morley, qui croyait que les origines des Mayas remontaient jusqu'en 2500 avant J.-C. Morley observait que les cités mayas évoquaient une structure hiérarchique rigide avec au centre les temples et les palais de la noblesse, et les huttes des paysans dispersées tout autour. Il n'y avait pas de « classe moyenne » chez les Mayas, seulement la paysannerie et l'aristocratie – cette dernière incluant le clergé. Le rôle des paysans était d'entretenir les classes supérieures grâce au fruit de leur labeur, à savoir principalement la culture du maïs. Mais leurs méthodes agricoles étaient primitives : une graine plantée dans un trou qu'ils creusaient au moyen d'un bâton. Ils semblaient ne rien savoir de la jachère et de la nécessité de laisser certaines terres « se reposer ». Aussi les champs autour des cités devenaient-ils progressivement improductifs et il fallait trouver un autre endroit pour s'établir. En outre, à

cause du caractère figé de la structure sociale, la classe dirigeante ne recevait pas de sang neuf. Ainsi, à mesure que les terres arables s'appauvrissaient, que la population paysanne augmentait et que les maîtres des cités s'enfonçaient dans la décadence, la société finit par s'effondrer lentement, et malgré sa grandeur passée, le peuple maya sombra dans le primitivisme, confirmant la théorie de Hapgood selon laquelle l'histoire peut parfois faire marche arrière.

Inspiré par le livre de Stephens, un abbé français, Charles Étienne Brasseur de Bourbourg, décida de suivre ses traces au Mexique. Il découvrit au Guatemala le livre sacré des Indiens Quichés, le *Popol Vuh*, qu'il traduisit en français et fit paraître en 1864. La même année, il publia une traduction de la *Relation des choses du Yucatán* de l'évêque Diego de Landa, une œuvre d'une valeur incommensurable écrite par l'un des premiers *conquistadores* espagnols qui traînait, oubliée, dans les archives madrilènes. Son *Histoire de la civilisation du Mexique et d'Amérique centrale*, en quatre volumes, fut aussitôt considérée comme l'ouvrage le plus important jamais publié sur la question. Mais l'une de ses découvertes les plus intéressantes était un livre religieux maya qu'on appela le *Codex Troano* (et qui plus tard, quand une seconde partie fut retrouvée, devint le *Codex Tro-Cortesianus*), que détenait un descendant de Cortés. C'est dans ce livre que Brasseur lut plusieurs allusions à quelque grande catastrophe qui avait frappé l'Amérique centrale dans un lointain passé – Brasseur estimait que l'on pouvait la situer en l'an 9937 avant J.-C. – et détruit l'essentiel de sa civilisation. Brasseur avait rencontré des indigènes qui conservaient une tradition orale relative à l'anéantissement d'un grand continent dans l'océan Atlantique et il ne doutait pas qu'ils faisaient référence, comme le *Codex*, à la destruction de l'Atlantide. Il en concluait que l'Atlantide était à l'origine des civilisations d'Égypte et d'Amérique du Sud. Son hypothèse semblait être confirmée par le récit d'un grand cataclysme décrit dans les textes de la tribu Nahuatl dont Brasseur avait appris la langue auprès d'un descendant direct de Montezuma. Selon lui, Quetzalcoatl, le dieu blanc venu de la mer, était un habitant du continent perdu.

Au Collège de San Gregorio, à Mexico, Brasseur découvrit un manuscrit en langue nahuatl (qu'il appela le *Codex Chimalpopoca*),

dans lequel il apprit qu'un formidable bouleversement géologique s'était produit vers 10500 avant J.-C. Toutefois, il ne s'agissait pas d'une catastrophe unique, comme dans la description de Platon, mais d'une série d'au moins quatre cataclysmes causés chacun par un basculement temporaire de l'axe de la terre.

Ces théories peu orthodoxes pouvaient difficilement passer dans les milieux savants, même sous la plume d'un homme qui connaissait mieux la culture d'Amérique centrale que la plupart des universitaires, et dans les dernières années de sa vie, Brasseur dut endurer plus que sa part de railleries. Pourtant, nombre de ses hypothèses seraient plus tard corroborées par les *Cartes des anciens rois de la mer* de Hapgood (tandis que Graham Hancock cite le magazine *Nature* pour confirmer que la dernière inversion des pôles magnétiques s'est produite voici 12 400 ans, autrement dit vers 10400 avant J.-C.). Brasseur croyait qu'il existait une antique civilisation de marins bien avant l'apparition des premières villes du Moyen-Orient et que ces navigateurs avaient propagé sa culture dans le monde entier. Il pensait aussi qu'ils rendaient un culte à Sirius, l'étoile du Chien – anticipant ainsi les découvertes de Marcel Griaule et Germaine Dieterlen auprès des Dogons dans les années 1930.

Entre 1864 et 1867, l'histoire du Mexique prit des allures d'opéra comique quand le gouvernement français, sous Napoléon III, y envoya une expédition militaire emmenée par l'archiduc Maximilien de Habsbourg, frère de l'empereur François-Joseph, pour mettre un terme à la guerre civile en s'emparant du trône. Maximilien, en bon libéral, encouragea les arts, subventionna les fouilles des pyramides de Teotihuacán et fit de son mieux pour venir à bout de la corruption qui faisait partie intégrante du mode de vie au Mexique. Trahi par Napoléon III, qui décida de retirer ses armées, Maximilien fut capturé par le général rebelle Porfirio Diaz et fusillé. L'impératrice Charlotte perdit la raison et vécut dans la démence le reste de sa longue vie (elle mourut en 1927). Mais Maximilien léguait aux historiens un précieux héritage sous la forme d'une bibliothèque de cinq mille livres sur la culture maya achetés à un collectionneur du nom de José Maria Andrade, qui furent expédiés en Europe.

Parmi les Européens contraints de fuir le Mexique après l'exécution de Maximilien, il y avait un jeune Français, Désiré Charnay, qui

avait été le premier à photographier les ruines avec une chambre obscure. C'est en sondant négligemment le sol avec son couteau tandis que ses assistants installaient l'appareil que Charnay exhuma des poteries et des ossements, une découverte qui allait inspirer sa passion de toute une vie pour les fouilles archéologiques. Il retournerait au Mexique en 1880, pour se mettre en quête de Tollán, la légendaire capitale des Toltèques. Convaincu qu'elle gisait sous le village indien de Tula, à quatre-vingts kilomètres au nord de Mexico, Charnay entreprit de creuser et mit bientôt au jour des blocs de basalte longs de près de deux mètres dans lesquels il croyait reconnaître les pieds d'énormes statues censées soutenir une construction. Il appela ces statues les « Atlantes », ce qui donne à penser qu'à l'instar de nombreux archéologues fascinés par l'Amérique centrale, il avait fini par se convaincre que l'Atlantide était à l'origine des civilisations sud-américaines. C'était bien assez pour le rendre suspect aux yeux du monde universitaire.

Charnay s'intéressa ensuite aux ruines de Palenque, une cité maya du Chiapas découverte en 1773 par le frère Ramón de Ordóñez, qui avait par la suite écrit un ouvrage dans lequel il déclarait que la « Grande Cité des Serpents » avait été fondée par un homme blanc appelé Votan venu de l'autre côté de l'Atlantique dans un lointain passé. Ordóñez assurait avoir eu sous les yeux un livre écrit (en quiché) par Votan lui-même – et brûlé par l'évêque du Chiapas en 1691 – dans lequel il se présentait comme un citoyen de « Valim Chivim », qui d'après Ordóñez devait être la ville phénicienne de Tripoli.

Dans l'étuve fumante de la « Cité des Serpents », Charnay n'avait que du papier mâché pour prendre des moulages des frises que la végétation attaquait déjà. Les pyramides à degrés de la cité yucatèque de Chichen Itzá, édifiées par les Mayas après l'abandon de leurs métropoles au Guatemala, rappelèrent à Charnay les ruines d'Angkor Vat et le confortèrent dans sa conviction que la civilisation maya avait des racines communes avec celles d'Égypte, d'Inde, voire même de Chine et de Thaïlande. Son opinion était que les Toltèques étaient originaires d'Asie. Plus tard, parmi les vestiges peu explorés de la ville maya de Yaxchilán (rebaptisée par Charnay, qui lui donna le nom de son mécène Lorillard), il fut profondément

impressionné par un bas-relief montrant un personnage qui était agenouillé devant un dieu et qui se passait apparemment une longue corde à travers la langue – ce qui rappela à Charnay que les adorateurs hindous de la déesse Shiva la vénéraient aussi en passant une corde à travers leur langue percée.

De retour en France, il fit paraître un livre intitulé *Anciennes villes du Nouveau Monde*, qui ne servit guère sa réputation auprès des milieux savants, et il se retira à Alger pour écrire des romans. Il mourut en 1915 à l'âge de 87 ans.

Contemporain de Charnay, Augustus Le Plongeon se souciait encore moins de sa réputation dans les sphères universitaires. C'est ce qui fait que son nom apparaît rarement dans les livres consacrés à l'Amérique centrale (bien qu'un auteur moderne ait pris le temps de le décrire comme un « fêlé ratiocineur »). À l'âge de 45 ans, Le Plongeon avait déjà été prospecteur d'or en Californie, avocat à San Francisco et directeur d'un hôpital au Pérou, où il s'était découvert une passion pour les ruines anciennes. Il avait 48 ans quand il prit le bateau à New York en compagnie de sa jeune épouse anglaise Alice pour se rendre au Yucatán en 1873.

À l'époque, le Mexique était sous la coupe de Porfirio Diaz, qui avait encouragé cette corruption que son prédécesseur Maximilien déplorait tant. En fait, le Mexique en était revenu au temps des Mayas, avec une classe dirigeante toute-puissante et une paysannerie opprimée dont les terres étaient confisquées et données aux riches. Cette situation entraînait de fréquentes rébellions des populations indiennes des régions éloignées, comme le Yucatán, et dans un premier temps, quand Le Plongeon arriva avec sa femme à Chichen Itzá, il leur fallut se placer sous la protection de l'armée. Mais Le Plongeon se mit en devoir d'apprendre la langue maya et bientôt, il put explorer la forêt seul. Il noua avec les Indiens des liens de courtoisie et d'amitié et se fit connaître d'eux sous le sobriquet de « Grande Barbe Noire ».

La découverte de coquilles d'huîtres dans la région du lac Titicaca, à la frontière entre la Bolivie et le Pérou, avait amené Le Plongeon à conclure que dans un passé éloigné le lac avait dû se trouver au niveau de la mer et qu'il avait donc fallu quelque cata-

clysme pour le soulever de près de quatre mille mètres jusqu'à sa position actuelle. Et c'est alors qu'il eut vent des légendes de grande catastrophe qui couraient parmi les Indiens du Yucatán.

Il découvrit que ces habitants des forêts perpétuaient une tradition occulte. Peter Tompkins affirme (dans *Mysteries of the Mexican Pyramids*) :

> Comme Carlos Castaneda de nos jours, Le Plongeon apprit que les indigènes de son époque pratiquaient toujours la magie et la divination, que leurs sorciers étaient capables de s'entourer de nuages et même de se rendre invisibles, de matérialiser des objets étranges et extraordinaires. Parfois, dit Le Plongeon, le lieu où ils opéraient paraissait comme secoué par un tremblement de terre ou emporté en tourbillonnant par une tornade... Sous l'existence tranquille des Indiens, concluait Le Plongeon, devait couler le flot tumultueux d'une sagesse et de pratiques occultes dont les sources remontaient à un passé extrêmement ancien hors de portée de la recherche historique ordinaire.

Le Plongeon avait parfois l'impression que le masque tombait un instant pour lui laisser entrevoir « un monde à la réalité spirituelle tantôt d'une indescriptible beauté, tantôt d'une horreur indicible ».

Il avait appris à déchiffrer les hiéroglyphes mayas auprès d'un vieil Indien âgé de 150 ans. Certains chercheurs devaient par la suite émettre quelques doutes sur les interprétations de ces glyphes par Le Plongeon, mais son aptitude à les lire est attestée par la découverte d'une statue enfouie sous huit mètres de terre à Chichen Itzá, dont il avait appris l'emplacement grâce à une inscription en langue maya sur un mur. L'inscription présentait l'objet entouré comme un *chacmool* (ce qui veut dire « patte de jaguar ») : c'était une énorme statue représentant un homme à terre appuyé sur les coudes, la tête tournée à quatre-vingt-dix degrés. Aidé par ses ouvriers, Le Plongeon ramena sa trouvaille à la surface. Mais ses espoirs de l'envoyer à Philadelphie pour y être exposée furent contrecarrés par les autorités mexicaines qui la confisquèrent avant même qu'elle eût quitté la capitale locale. On sait aujourd'hui que les *chacmools* sont des figures rituelles – à l'image probablement des guerriers tombés qui font office de messagers des dieux – et que le réceptacle qui se

trouve souvent sur leur poitrine était destiné à recueillir le cœur d'une victime sacrificielle.

Les recherches de Le Plongeon sur les anciens textes mayas l'amenèrent à des conclusions qui, à bien des égards, rejoignaient celles de Brasseur et de Charnay, mais qui allaient encore plus loin. Charnay pensait que la civilisation sud-américaine avait ses origines en Asie ou en Europe ; Brasseur croyait qu'elle venait de l'Atlantide. Le Plongeon, lui, estimait qu'elle était née en Amérique du Sud et s'était répandue vers l'est. Il citait le *Ramayana*, l'épopée hindoue écrite par le poète Valmiki au IIIe siècle avant J.-C., qui assurait que l'Inde avait été peuplée par des conquérants venus de la mer dans une antiquité lointaine. Valmiki appelait ces colons les « Nagas » et Le Plongeon soulignait la similitude avec le mot *Naacal*, désignant les prêtres ou « adeptes » mayas qui, selon la mythologie, parcouraient le monde pour lui enseigner la sagesse. Comme Brasseur, Le Plongeon évoquait le mythe mésopotamien qui voulait que la civilisation eût été apportée au monde par des créatures marines appelées « oannes », et il remarquait que le mot maya *oaana* signifie « celui qui vit dans l'eau ». D'ailleurs Le Plongeon s'étendait longuement sur les points communs entre les Mayas et les langues anciennes du Moyen-Orient. (En acadien comme en maya, le mot *kul* fait référence au derrière, et *kun* au sexe féminin, ce qui suggère une origine commune à des termes qui sont encore d'usage aujourd'hui.)

Mais l'apport le plus controversé de Le Plongeon réside dans ses traductions du *Codex Troano*, d'abord étudié par Brasseur. Il s'accordait avec Brasseur pour y voir des allusions à la catastrophe qui avait détruit l'Atlantide – encore que d'après Le Plongeon les Mayas eussent plutôt fait référence à Mu. Le texte parlait de terribles séismes qui durèrent treize *chuen* (« jours » ?), soulevant et engloutissant les terres plusieurs fois de suite avant de les déchirer. La date donnée par le codex – « l'an six Kan et le onzième Mulac » – correspond (selon Brasseur et Le Plongeon) à 9500 avant J.-C. Le Plongeon prétendit par la suite qu'il avait découvert dans les ruines de Kabah, au sud d'Uxmal, une inscription murale confirmant cette date et une autre encore à Xochicalco qui évoquait le cataclysme.

Le penchant de Le Plongeon pour les envolées romantiques et fantaisistes semblait être confirmé par son livre *Queen Moo and the*

Egyptian Sphinx (1896) dans lequel il affirmait que les figures légendaires mayas de la reine Moo et du prince Aac auraient servi de modèles aux divinités égyptiennes Isis et Osiris, et que le texte du *Codex Troano* indiquait que la reine Moo venait d'Égypte et y était plus tard retournée. Il se demandait aussi si le fait que l'Atlantide ait été engloutie dans le courant du treizième *chuen* ne pouvait pas être la cause de nos superstitions modernes à propos du chiffre treize ; ou encore, de manière plus plausible, si cela n'expliquait pas pourquoi le calendrier maya était basé sur le chiffre treize.

Ces spéculations ont fait de l'ombre à certaines observations plus importantes de Le Plongeon, comme le fait que le rapport de la hauteur à la base des pyramides mayas symbolisait la terre – c'est aussi le cas pour la Grande Pyramide de Gizeh. L'unité de mesure des Mayas, remarquait-il par ailleurs, équivalait à un quarante millionième de la circonférence terrestre. Cette dernière constatation pourrait paraître absurde, n'était le fait que les Égyptiens eux aussi semblaient connaître la longueur de l'équateur.

Le Plongeon et sa femme passèrent douze années en Amérique centrale, avant de rentrer à New York en 1885. Il avait espéré un retour triomphal ; en fait, les vingt-trois années qui lui restaient à vivre ne seraient qu'une suite ininterrompue de déceptions. Pour l'establishment scientifique, c'était un farfelu qui croyait à la magie et défendait une chronologie à leurs yeux absurde (puisque tout le monde savait que les toutes premières villes avaient été construites vers 4000 avant J.-C. – il faudrait attendre soixante-dix ans pour voir cette estimation reculer jusqu'en 8000 avant J.-C., ce qui restait encore 1 500 ans après la date proposée par Le Plongeon pour l'Atlantide). Les musées n'étaient pas intéressés par les antiquités mayas, ni même par les manuscrits. Le Metropolitan Museum accepta les moulages des frises réalisés par Le Plongeon, mais il les relégua au sous-sol, dans les réserves. C'est ainsi que Le Plongeon vécut jusqu'en 1908 et mourut à l'âge de 82 ans, toujours considéré comme un « fêlé ratiocineur ».

L'un des rares amis qu'il se fit dans ces dernières années était un jeune Anglais du nom de James Churchward, qui (à l'en croire) avait été lancier du Bengale en Inde. (Selon Peter Tompkins, c'était en fait

un fonctionnaire qui avait des accointances avec les services de renseignements britanniques.) Le récit de Churchward, écrit plus de quarante années plus tard, assure qu'il avait déjà trouvé des traces d'antiques inscriptions mayas (« Naacal ») en Inde, lorsqu'un brahmane lui avait montré des tablettes couvertes d'inscriptions mayas dont il avait pu faire une copie. D'après le prêtre, ces textes se rapportaient au continent perdu appelé Mu, qui n'était pas situé dans l'Atlantique, comme l'avait supposé Le Plongeon, mais dans le Pacifique, conformément à l'hypothèse formulée par le zoologue P.L. Sclater dans les années 1850 pour expliquer les similitudes entre la faune et la flore de nombreuses terres situées entre l'Inde et l'Australie. Mais le *Lost Continent of Mu* de Churchward ne devait être publié qu'en 1926, et il serait alors dénoncé comme une sorte de supercherie par les historiens. Après tout, Sclater avait baptisé son continent perdu Lémurie, et ce n'est qu'après que Le Plongeon avait découvert « Mu » dans le *Codex Troano*.

Churchward semble avoir décidé d'écrire ses livres sur Mu (cinq au total) à la suite de sa rencontre avec un certain William Niven, à qui le premier ouvrage est d'ailleurs dédicacé. Niven, comme Le Plongeon, était un franc-tireur de l'archéologie : un ingénieur des mines écossais qui, dès 1889, s'était rendu au Mexique pour son travail. À Guerrero, près d'Acapulco, il avait exploré une région où se trouvaient des centaines de carrières d'où l'on avait extrait les matériaux de construction de Mexico. C'est en fouillant ces excavations que Niven avait, assure-t-il, découvert d'anciennes ruines dont certaines étaient couvertes de cendres volcaniques qui donnaient à penser qu'elles avaient été anéanties par un cataclysme soudain comme à Pompéi. À en juger par leur profondeur – certaines se trouvaient à dix mètres sous terre – Niven estimait qu'elles devaient être vieilles de quelque cinquante mille ans. L'atelier d'un orfèvre renfermait environ deux cents figurines de terre cuite. Il avait aussi trouvé des peintures murales qui rivalisaient avec celles de Grèce ou du Moyen-Orient.

En 1921, dans un village appelé Santiago Ahuizoctla, il découvrit des centaines de tablettes de pierre gravées de curieux symboles et dessins, qui n'étaient pas sans rappeler les hiéroglyphes mayas, bien que les spécialistes n'aient pas été en mesure de les reconnaître.

Niven montra certaines de ces tablettes à Churchward, qui déclara qu'elles confirmaient ce que lui avait appris le prêtre hindou. Ces inscriptions, disait Churchward, avaient été gravées par des initiés naacal partis de Mu pour répandre leur savoir secret en Amérique centrale. Churchward affirmerait même que selon ces tablettes la civilisation de Mu était vieille de deux cent mille ans.

On comprend dès lors que les livres de Churchward sur Mu aient été considérés comme des bobards. Il faut reconnaître que c'est en grande partie de sa faute : il se montre si vague à propos du temple où il prétend avoir vu les tablettes naacal et avance si peu de preuves à l'appui de ses diverses affirmations qu'on a du mal à le prendre au sérieux. D'un autre côté, si l'on peut accorder quelque crédit à Brasseur, Le Plongeon et Niven quand ils parlent d'inscriptions mayas qui se réfèrent à 9500 avant J.-C., il est possible qu'on finisse par découvrir que Churchward était plus sincère qu'on ne le pensait.

Pour la Société américaine des antiquaires, dont le journal avait un temps publié les rapports envoyés du Mexique par Le Plongeon, la déception était grande. Ses spéculations à propos de l'Atlantide et sa fâcheuse tendance à brocarder l'Église pour son passé peu reluisant de massacres et de tortures finirent par excéder les notables de Nouvelle-Angleterre, qui lui retirèrent leur soutien.

Curieusement, le jeune homme qu'ils choisirent pour être leur représentant au Mexique avait commencé sa carrière en publiant dans *Popular Science Monthly* un article intitulé « Atlantis Not a Myth », dans lequel il affirmait, bien qu'il n'y eût pas de preuve scientifique, qu'une tradition aussi largement répandue que celle de l'Atlantide devait sûrement reposer sur une base réelle et que la civilisation perdue semblait avoir laissé des traces sur la terre des Mayas. Il poursuivait en citant la légende d'un peuple au teint clair, aux yeux bleus, aux coiffures parées de l'emblème du serpent, qui était venu de l'est dans un lointain passé. Son article parut en 1879, trois ans avant le livre de Donnelly sur l'Atlantide. Il remarquait que les Olmèques appelaient leurs chefs Chanes, les Sages Hommes Serpents, et qu'ils étaient connus des Mayas sous le nom de Canob, le Peuple du Serpent à sonnette.

L'article d'Edward Herbert Thompson eut un certain retentissement qui lui valut d'être nommé vers l'âge de 25 ans consul américain au Mexique. C'était en 1885, l'année du départ de Le Plongeon.

Quand il était étudiant, Thompson avait lu un ouvrage écrit par Diego de Landa, l'évêque espagnol qui avait commencé sa carrière en détruisant des milliers de manuscrits et objets d'art mayas et qui par la suite s'était efforcé de rassembler et préserver les vestiges de cette culture détruite. Landa avait décrit un puits sacré à Chichen Itzá, où les victimes sacrificielles étaient précipitées durant les périodes de sécheresse ou d'épidémie. Cette histoire l'avait fasciné, tout comme, quatre décennies plus tôt, un livre illustré montrant les hautes murailles de Troie avait fasciné un gamin de 7 ans du nom de Heinrich Schliemann, qui fit le vœu de découvrir un jour la ville de Troie. Il réalisa son rêve quarante-quatre ans plus tard, en 1873.

Dans les milieux savants des années 1880, on estimait généralement que les descriptions des cérémonies sacrificielles par Diego de Landa relevaient de la fiction. À l'instar de Schliemann, Thompson était résolu à déterminer quelle part de vérité il pouvait y avoir derrière ces récits.

Un autre témoignage de la main de Don Diego de Figueroa rapportait comment des femmes étaient jetées dans le puits à l'aube avec pour mission de demander aux dieux qui vivaient dans ces profondeurs quel était le moment propice pour entreprendre certains projets importants. Les maîtres de ces femmes observaient eux-mêmes un jeûne de soixante jours avant la cérémonie. À midi les femmes qui ne s'étaient pas noyées étaient remontées au moyen de cordes et séchées devant des brasiers où brûlait de l'encens. Elles racontaient alors qu'elles avaient vu beaucoup de gens au fond du puits – des gens de leur propre race – mais qu'elles n'avaient pas le droit de les regarder en face : elles recevaient des coups sur la tête si elles essayaient. Néanmoins, les habitants du puits avaient répondu à leurs questions et leur avaient dit quand les projets de leurs maîtres devaient être entrepris…

Thompson s'empressa de se rendre à Chichen Itzá pour contempler le sinistre puits. Il le trouva aussi lugubrement fascinant qu'il l'avait imaginé. Le puits sacrificiel ou *cenote* était un trou ovale rempli d'eau de cinquante mètres sur soixante, entouré de falaises de

calcaire qui surplombaient la surface de l'eau une vingtaine de mètres plus haut. Il devait certainement paraître assez inquiétant. L'eau était glauque et boueuse, presque noire, et nul ne pouvait déterminer sa profondeur avec certitude car il y avait sans aucun doute une épaisse couche de vase au fond.

Plus d'une décennie après sa première visite, Thompson réussit enfin à acheter Chichen Itzá, comme Stephens avait acheté Copán. Désormais, il était officiellement propriétaire du puits. Mais comment pourrait-il l'explorer ?

Il opta pour une solution particulièrement dangereuse : y descendre en tenue de scaphandrier. Conscient que tout le monde essaierait de l'en dissuader, il commença par se rendre à Boston pour y prendre des cours de plongée en haute mer. Quand il fut prêt, il présenta son projet à la Société américaine des antiquaires et à son mécène, Stephen Salisbury. Comme il s'y attendait, Salisbury fut horrifié et répondit que ce serait du suicide. Mais Thompson s'entêta et finit par obtenir les fonds dont il avait besoin.

Ensuite, il sonda le puits au moyen d'une ligne plombée ; le fond se trouvait, semblait-il, à une dizaine de mètres sous l'eau. Mais comment savoir où chercher des squelettes humains dans une étendue d'eau d'environ trois mille mètres carrés ? Il résolut la question en jetant des rondins qui avaient à peu près le poids d'un corps humain et en notant l'endroit où ils tombaient.

Il installa ensuite une drague pourvue d'un long câble d'acier au bord de la falaise et regarda les mâchoires métalliques béantes disparaître sous la surface. Les hommes qui manœuvraient le treuil firent descendre la drague dans l'eau sombre jusqu'à ce que le câble devînt mou. Ils refermèrent alors les mâchoires d'acier et remontèrent la drague. Quand elle parvint à la surface, l'eau se mit à bouillonner et de grosses bulles de gaz éclatèrent. Sur une plateforme de bois, les mâchoires déposèrent un monceau de terreau noir et de branches mortes, puis la drague replongea dans l'eau.

Cela dura pendant des jours et les débris noirâtres s'entassaient sur la plate-forme. On remonta même un arbre entier « en aussi bon état que si une tempête l'avait fait basculer hier dans le puits ». Mais Thompson commençait à s'inquiéter. Et si c'était là tout ce qu'il allait trouver ? Et si Landa avait bel et bien laissé libre cours à son

imagination ? Il serait ridiculisé. Quelques fragments de poterie ne suffirent pas à le rassurer. Après tout, des gamins pouvaient s'être servi de tessons plats pour faire des ricochets sur l'eau.

Et puis, un jour à l'aube, les yeux gonflés par le manque de sommeil, il se pencha vers le puits en chancelant pour regarder le « seau » formé par les mâchoires refermées de la drague qu'on remontait hors de l'eau. Il y remarqua deux grosses mottes d'une substance jaune qui ressemblait un peu à du beurre. Il pensa au « beurre de tourbière » retrouvé par des archéologues sur d'anciens sites de peuplement en Suisse et en Autriche. Mais les Mayas n'avaient ni vaches ni chèvres ni aucun autre animal domestique, et ce ne pouvait être du beurre. Il sentit, puis goûta la curieuse substance : c'était de la résine. Alors, soudain, le cœur de Thompson s'emballa. Il jeta un peu de résine dans un feu et l'air s'emplit d'une senteur parfumée. C'était une sorte d'encens sacré ; ce qui voulait dire que le puits avait bien été utilisé à des fins religieuses.

À partir de ce moment, le puits se mit à livrer ses trésors : poteries, vases sacrés, haches et têtes de flèche, ciseaux de cuivre et disques de cuivre martelés, figurines de divinités mayas, cloches, perles, boucles d'oreilles et autres pièces de jade.

Thompson avait amarré une grande barque plate sous le surplomb de la falaise, au bord d'une étroite « plage » peuplée de lézards et de crapauds géants. Un jour qu'il était assis dans la barque, travaillant sur ses notes, il s'interrompit pour plonger dans l'eau un regard méditatif. Ce qu'il vit le fit tressaillir. Il lui semblait regarder une paroi verticale, comme dans les descriptions données par les femmes qui avaient été remontées. Il s'aperçut bien vite que c'était le reflet de la falaise au-dessus de lui. Et l'image des ouvriers qui se penchaient tout en haut se réfléchissait aussi dans l'eau, donnant l'impression que des gens marchaient quelque part dans les profondeurs.

Il avait lu aussi que l'eau du *cenote* virait parfois au vert et parfois devenait comme du sang coagulé. Avec le temps, ses observations révélèrent que ses commentaires reposaient également sur des faits. À certains moments, des algues donnaient à l'eau une teinte vert clair, tandis qu'il arrivait que des capsules rouges contenant des semences recouvrent sa surface en lui donnant l'aspect du sang.

Il apparut finalement que la drague avait touché le fond sous la vase et la boue, près de douze mètres plus bas que le « fond » original, et qu'on ne trouverait plus d'objets d'art. Le moment de plonger était venu.

Thompson et deux plongeurs grecs embarquèrent dans la benne de la drague pour descendre jusqu'à la barque à fond plat. Là ils enfilèrent leurs scaphandres avec leurs grands casques de cuivre – les gamins chargés d'actionner la pompe à air leur serrèrent solennellement la main au cas où ils ne reviendraient pas. Thompson descendit le long de l'échelle de corde. Parvenu au dernier échelon, il lâcha sa prise et se laissa entraîner par le poids de ses semelles et de son collier de plomb. L'eau jaune vira au vert, puis au pourpre, puis au noir, et la douleur lui vrilla les oreilles. Elle cessa quand il ouvrit les valves d'air pour relâcher la pression. Finalement il toucha le fond rocheux. Autour de lui se dressaient les murailles de vase creusées par la drague hautes de plus de cinq mètres d'où saillaient par endroits des rochers.

Un autre scaphandrier le rejoignit et ils se serrèrent la main. Thompson découvrit qu'en plaçant son casque contre celui de son compagnon, ils pouvaient échanger des propos intelligibles, même si leurs voix résonnaient comme des plaintes de fantômes dans la nuit. Ils décidèrent rapidement d'abandonner leurs torches et téléphone sous-marins, qui ne leur étaient d'aucune utilité dans une eau trouble comme une purée de pois. Il ne leur était pas difficile de se déplacer puisqu'ils ne pesaient presque rien, un peu comme des astronautes. Thompson s'aperçut bientôt que s'il voulait rejoindre d'un bond un endroit situé à quelques pas de distance, il devait mesurer son élan pour ne pas le dépasser.

Les énormes rochers qui faisaient saillie dans les parois de vase creusée par la drague représentaient un danger plus grave. Parfois ils se détachaient et tombaient. Mais ils étaient précédés par une onde de pression qui donnait aux scaphandriers le temps de s'écarter. Du moment qu'ils gardaient leur tube d'arrivée d'air et leur tuyau acoustique à l'écart des parois, ils étaient relativement en sécurité. « Si nous nous étions imprudemment tenus le dos contre le mur, nous aurions été coupés en deux aussi proprement que par une gigantesque paire de cisailles. »

Les indigènes étaient persuadés que les eaux de l'étang étaient infestées de serpents et de lézards géants. Il y en avait quelques-uns en effet, mais ceux-là étaient tombés à l'eau et n'aspiraient qu'à en sortir.

Thompson eut néanmoins une mésaventure. Alors qu'il sondait une étroite crevasse au fond de l'eau, en compagnie d'un scaphandrier grec, il sentit soudain le mouvement de quelque chose qui descendait sur lui. L'instant d'après, il était aplati au sol. Pendant un moment, les légendes de monstres étranges lui revinrent en mémoire. Puis le Grec entreprit de repousser l'objet et, en l'aidant, Thompson découvrit que c'était un arbre mort qui avait glissé des amas de débris vaseux au-dessus de lui.

Une autre fois, tout à la joie d'avoir découvert une cloche dans une crevasse, il oublia d'ouvrir les valves qui laissaient s'échapper l'air du scaphandre. Soudain, alors qu'il se redressait pour changer de position, il se mit à flotter vers le haut comme un ballon. C'était très dangereux, car le sang d'un plongeur est chargé de bulles d'air comme du champagne, et si l'on n'observe pas une lente remontée pour leur laisser le temps de se résorber, elles engendrent des troubles qu'on appelle la maladie des caissons, dont l'issue peut être fatale. Thompson eut la présence d'esprit d'ouvrir rapidement les valves, mais l'accident endommagea irrémédiablement ses tympans.

Le fond du cenote recelait le trésor qu'il avait espéré trouver : des ossements humains et des crânes, preuve que Landa avait dit la vérité, et des centaines d'objets rituels en or, en cuivre et en jade. Ils trouvèrent même le crâne d'un vieil homme... probablement un prêtre entraîné dans une chute mortelle par une jeune fille qui se débattait au moment d'être précipitée dans la mare.

Seul le trésor de Toutankhamon surpassait les trouvailles de Thompson à Chichen Itzá. Les merveilles du puits sacré et le récit fantastique de leur découverte rendirent Thompson célèbre. Quand il mourut en 1935, à l'âge de 75 ans, il avait de son propre aveu dilapidé la plus grande part de sa fortune pour ses fouilles ; mais il avait mené le genre de vie exaltante et bien remplie dont rêvent tous les écoliers. Son article sur l'Atlantide l'avait conduit à une existence aventureuse, une version réelle des exploits d'Indiana Jones, qui avait été à l'origine de la vocation de Graham Hancock pour l'exploration historique.

Chichen Itzá renferme par ailleurs un important enseignement pour ceux qui cherchent à comprendre le passé sanglant de la Méso-Amérique. Quand j'avais 16 ans, j'ai lu l'*Histoire de la conquête du Mexique* de Prescott, et son évocation des sacrifices humains perpétrés par les Aztèques fut pour moi un grand choc. Pourtant, les vierges de Chichen Itzá n'étaient pas précipitées dans le puits par des prêtres sadiques pour apaiser des dieux cruels : elles y étaient envoyées comme des *messagers* dont le rôle était de parler aux dieux et d'implorer leur aide. Puis elles étaient remontées. Il est vrai que, pour ce qui est des victimes sacrificielles à qui on ouvrait la poitrine avec un couteau de pierre pour en arracher le cœur, il ne fallait pas s'attendre à ce qu'elles survivent. Mais les Mayas, comme les anciens Égyptiens et les Tibétains, croyaient semble-t-il que le voyage vers l'autre monde était long et périlleux. Ces victimes sacrificielles se voyaient offrir un passage rapide et assuré. Les prêtres considéraient le sacrifice comme un honneur et il n'est pas douteux que la plupart des victimes se préparaient à la mort dans un état d'esprit parfaitement calme, instruites par les prêtres de ce qu'il fallait dire aux dieux dans une ambiance de gravité et de chaleur.

Que l'on accepte ou non l'idée d'un cataclysme géologique qui aurait détruit l'Atlantide et Mu (il semble que les auteurs s'accordent généralement à situer leur destruction vers la même époque), les signes de grandes catastrophes survenues dans un lointain passé ne peuvent guère être mis en doute. En fait, vers la moitié du XVIII[e] siècle, le « catastrophisme » était une théorie scientifique respectable. Son principal partisan fut un célèbre naturaliste, le comte Georges de Buffon, l'un des premiers évolutionnistes. L'explication apportée par Buffon à l'extinction de nombreuses espèces était qu'elles avaient été détruites lors de grandes catastrophes comme des déluges et des tremblements de terre. Cinquante ans plus tard, au début du XIX[e] siècle, le géologue écossais James Hutton émettait l'hypothèse que les changements géologiques se produisent lentement sur des périodes très étendues, mais étant donné qu'à l'époque, la plupart des savants se ralliaient à l'opinion de l'archevêque James Ussher, selon laquelle la terre avait été créée en 4004 avant J.-C. (un chiffre obtenu par l'addition de toutes les dates figurant dans la

Bible), ses arguments n'eurent pas beaucoup de succès... jusqu'à ce qu'un autre géologue, sir Charles Lyell, produise des preuves convaincantes du grand âge de la terre dans ses *Principles of Geology* (1830-1833). La science, fidèle à son habitude, ne perdit pas de temps pour se ruer vers l'extrême opposé et décréta que le catastrophisme était une superstition primitive.

Au XXe siècle, comme le remarque Hapgood dans son chapitre d'*Earth's Shifting Crust* consacré aux « Grandes Extinctions », cette conception fut remise en cause par des découvertes comme celle du mammouth de la Beresovka en 1901, avec des fleurs intactes dans son estomac. Ignatius Donnelly avait consacré plusieurs chapitres de son *Atlantis* aux légendes – et témoignages – de déluge et il y accordait une place encore plus grande dans son ouvrage suivant, *Ragnarok, The Age of Fire and Gravel* (1883), qui affirmait que l'ère glaciaire du Pléistocène (qui remonte à 1,8 million d'années) était née de la collision d'une comète avec la terre. Dans *Atlantis*, il s'appuie sur Brasseur pour assurer que les légendes de la destruction de l'Atlantide avaient été conservées par les Mayas.

Vers l'an 1870, un jeune Allemand de 10 ans appelé Hans Hoerbiger parvenait à l'étrange conclusion que la lune et les planètes sont couvertes d'une couche de glace – épaisse, dans le cas de la lune, de deux cents kilomètres. Plus tard, devenu ingénieur, il découvrit les effets du fer en fusion sur un sol imbibé d'eau et en déduisit que quelque explosion similaire avait causé le big-bang à l'origine de l'univers. Il en vint à penser que la terre avait connu une série de violentes catastrophes provoquées par la capture d'une série de « lunes ». Selon Hoerbiger, tous les corps célestes du système solaire évoluent très lentement, en spirale, vers le soleil. Comme les corps plus petits vont plus vite que les grands, ils passent inévitablement près des planètes et sont « capturés ». C'est, dit-il, ce qui est arrivé à notre terre au moins six fois et notre lune actuelle n'est que la dernière de la série. Une fois capturées, les lunes tournent en spirale autour de la terre jusqu'à ce qu'elles s'y écrasent en provoquant des cataclysmes. La lune précédente fut capturée voici environ un quart de million d'années et à mesure qu'elle se rapprochait sa force de gravité avait contraint les eaux de la terre à se concentrer dans la région de l'équateur. Du fait de la moindre pesanteur, les hommes

devinrent des géants – d'où la citation biblique à propos de géants qui « étaient sur la terre ». Finalement, elle s'écrasa, libérant les eaux et causant de grands déluges comme ceux décrits dans la Bible et dans l'*Épopée de Gilgamesh*.

Le livre de Hoerbiger, *Glacial Cosmology* (écrit en 1912 avec Phillipp Fauth), fit sensation, malgré les sarcasmes des astronomes. Sa thèse fut reprise avec enthousiasme par les nazis. Hitler présenta Hoerbiger comme l'un des trois plus grands astronomes du monde, avec Ptolémée et Copernic, et il proposa d'édifier un observatoire en son honneur. En dépit de cette approbation, Hoerbiger se cantonnait dans une sorte de paranoïa. Il dit un jour à l'astronome Willy Ley : « Ou bien vous croyez en moi et suivez mon enseignement, ou bien vous devez être traité comme un ennemi. » Son disciple Hans Schindler Bellamy, un Autrichien, continua à propager ses théories après la mort de Hoerbiger en 1931 et rechercha avidement d'autres traces de cataclysmes. Ce n'est qu'après l'alunissage d'Apollo 11 en 1969 que les millions de disciples de Hoerbiger finirent par concéder que le maître avait dû se tromper.

Dans les années trente, un psychiatre russe d'origine juive du nom d'Immanuel Velikovsky se prit d'intérêt pour l'histoire ancienne à la lecture du *Moïse et le monothéisme* de Freud, qui faisait de Moïse un contemporain du pharaon Akhénaton contre l'avis des historiens, selon lesquels un siècle séparait les deux personnages. Les recherches de Velikovsky l'amenèrent à la conclusion qu'une grande partie de la datation de l'histoire ancienne était désespérément fausse.

Il était convaincu que quelque grande catastrophe avait frappé la terre dans un lointain passé. Pendant un temps, il crut que la théorie de la « lune captive » de Hoerbiger pouvait être exacte, mais finalement il la rejeta. C'est alors qu'il tomba sur des textes qui semblaient indiquer que la planète Vénus n'apparaît dans les descriptions des anciens astronomes qu'après 2000 avant J.-C. Se pouvait-il que Vénus n'eût pas occupé sa position actuelle auparavant ? Mais si Vénus était « née », comme semblaient le suggérer nombre d'anciens textes, *d'où* était-elle née ? Selon Velikovsky, les mythes grecs nous donnent la réponse : Vénus était née de Zeus, c'est-à-dire de

Jupiter. Vers 1500 avant J.-C., une violente convulsion interne amena Jupiter à vomir une comète qui tomba en direction du soleil. Elle passa près de Mars, l'arrachant à son orbite, puis frôla la Terre et y provoqua les catastrophes décrites dans la Bible (et dans bien d'autres textes anciens, tous méticuleusement cités). Elle tourna autour du soleil et revint cinquante-deux ans plus tard, causant d'autres catastrophes. Puis elle se condensa pour devenir la planète Vénus.

Comment Velikovsky en vint-il à formuler ce qui apparaît comme un ramassis d'absurdités ? En lisant des centaines de textes anciens, dont beaucoup issus de la tradition maya (il cite Brasseur à plusieurs reprises). Les sacrifices sanglants des Aztèques, qui horrifièrent tant les Espagnols (et dont ils se servirent comme prétexte pour leurs propres massacres), étaient destinés, selon Velikovsky, à éviter la répétition de la catastrophe censée se reproduire par intervalle de cinquante-deux ans.

Le succès des thèses de Velikovsky – son livre *Worlds in Collision* devint un best-seller dès sa sortie au printemps 1950 – est compréhensible : son érudition est impressionnante. Il explique, par exemple, la pluie de sang mentionnée dans l'Exode (« il y eut du sang dans tout le pays d'Égypte ») par une poussière rouge ou un pigment d'origine météoritique, et cite une dizaine de mythes et textes anciens, dont le savant égyptien Ipouer, le Manuscrit Maya Quiché (dans la version donnée par Brasseur), le *Kalevala* finnois, Pline, Apollodore et plusieurs historiens modernes – le tout en moins de trois pages.

Malgré les railleries des scientifiques, qui contraignirent son éditeur à céder le livre à un concurrent moins soucieux de la réputation universitaire de son catalogue, il faut mettre à l'actif de Velikovsky certaines réussites éclatantes. Il affirmait que Jupiter devait émettre des ondes radio, et il avait raison ; il affirmait que le soleil devait avoir un puissant champ magnétique, et il avait raison. Un de ses détracteurs objectait qu'un tel champ eût été d'une puissance de 10 exposant 19 volts ; et c'est en effet le chiffre qui a aujourd'hui été calculé. Il avait aussi émis l'hypothèse que le passage de corps célestes à proximité de la Terre avait dû inverser ses pôles magnétiques. La cause de ces inversions (neuf en 3,6 millions d'années)

demeure inconnue, mais la science admet à présent que l'explication de Velikovsky pourrait être la bonne.

Pourtant, si le lecteur doit concéder que Velikovsky semble en savoir beaucoup plus que ses contradicteurs, il doit aussi reconnaître que l'idée d'attribuer la chute des murs de Jéricho et le partage des eaux de la mer Rouge au passage d'une comète est trop absurde pour être prise au sérieux. La pensée de Velikovsky est audacieuse et fascinante, mais en dernière analyse, elle reste incompatible avec le sens commun.

Ce qu'il y a d'imparable dans l'argumentation de Velikovsky, c'est le principe qu'il pose selon lequel il y a eu dans le passé de grandes catastrophes qui ont secoué la surface de la terre et tué des millions d'humains et d'animaux. À cet égard, son livre le plus impressionnant est peut-être le troisième de la série, *Earth in Upheaval*, qui rassemble en trois cents pages tous les faits relatifs aux grandes catastrophes et extinctions. Un peu à la manière d'un Charles Fort, grand pourfendeur de l'orthodoxie scientifique, Velikovsky se contente d'amasser des centaines de phénomènes étranges : les plateaux de la Columbia, par exemple, ces mystérieuses étendues de lave – 500 000 kilomètres carrés, et souvent plus d'un kilomètre d'épaisseur – qui couvrent les États du nord de l'Amérique entre les montagnes Rocheuses et la côte pacifique. Il signale ensuite qu'en 1889, lors du forage d'un puits artésien à Nampa en Idaho, une figurine de terre cuite a été découverte dans la roche volcanique à une profondeur de cent mètres. Son intention est de démontrer que la coulée de lave remonte à quelques milliers d'années seulement (vers 1500 avant J.-C., laisse-t-il entendre). Mais ce fait pourrait être interprété de façon différente pour en déduire que l'espèce humaine et la « civilisation » seraient beaucoup plus anciennes que nous ne le supposons. En fait, c'est précisément la conclusion d'un livre remarquable intitulé *Forbidden Archaeology* de Michael A. Cremo et Richard L. Thompson (nous y reviendrons plus en détail par la suite) : la thèse est ici que la figurine de Nampa fut découverte dans une couche qui marque la transition du Pliocène au Pléistocène… voici près de deux millions d'années.

Comme Brasseur et Le Plongeon (et Bellamy), Velikovsky parle du mystère de Tiahuanaco et du lac Titicaca dans les Andes. Le

Titicaca est le plus grand lac d'eau douce du monde, long de 220 kilomètres et large par endroits de 110 kilomètres. Dans *Moon, Myths and Man*, Bellamy écrit :

> Il est regrettable que les Péruviens n'aient conservé aucun mythe du temps où la grande marée annulaire (provoquée par la lune) s'est retirée. Près du lac Titicaca nous observons un phénomène très intéressant : une ancienne ligne côtière qui se trouve à près de 3 800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est facile de vérifier qu'il s'agit d'un ancien littoral parce que des dépôts calcaires d'algues ont peint sur les rochers une bande blanche bien visible et parce que le sol est jonché de coquillages et de galets. Ce qui est encore plus remarquable c'est que, sur cette ligne côtière, sont situées les ruines cyclopéennes de la ville de Tiahuanaco, vestiges énigmatiques qui présentent distinctement cinq débarcadères, des ports avec des jetées, etc. tandis qu'un canal s'enfonce vers l'intérieur des terres. La seule explication plausible est que la ville était jadis située sur les rives d'une mer annulaire, car nul ne peut croire que les Andes se sont élevées de quelque 3 800 mètres depuis la fondation de la ville.

Mais si nous rejetons l'hypothèse de Hoerbiger qui veut que la lune ait été assez proche de la terre pour provoquer une « marée annulaire » permanente autour de l'équateur, il ne nous reste que l'autre explication : que les Andes se sont élevées à près de quatre kilomètres au-dessus du niveau de la mer. La présence de diverses créatures marines – notamment des hippocampes – dans le lac Titicaca atteste sans aucun doute possible qu'il faisait autrefois partie de la mer.

C'est l'énigme du lac Titicaca – et de la cité de Tiahuanaco – qui avait attiré Graham Hancock en Amérique du Sud dans sa recherche de témoignages d'une ancienne civilisation qui aurait précédé de plusieurs milliers d'années l'Égypte dynastique.

La ville de Tiahuanaco était jadis un port, comme en témoignent ses vastes quais, assez grands pour accueillir des centaines de navires. La zone portuaire se trouve à présent à dix-huit kilomètres au sud du lac et une bonne trentaine de mètres plus haut. Le vieux port est situé dans un endroit appelé *Puma Punkun* (la Porte du Puma), et des dizaines de gigantesques blocs gisant dans un amon-

cellement chaotique indiquent qu'il fut ravagé par quelque tremblement de terre ou autre cataclysme. Selon le professeur Arthur Posnansky, qui fait autorité sur Tiahuanaco, il s'en est suivi une inondation qui noya une partie de la ville, laissant derrière elle des squelettes humains et animaux.

À Tiahuanaco, Graham Hancock retrouva la légende de Viracocha – le dieu blanc venu de la mer – à cette différence qu'il s'appelait ici Thunupa. Hancock fut aussi intrigué par les barques de roseau du lac Titicaca, qui ressemblaient exactement à celles qu'il avait vues en Égypte. Les Indiens de la région assuraient que le modèle leur en avait été donné par le peuple de Viracocha. Une statue de plus de deux mètres de haut sculptée dans un bloc de grès rouge, dans laquelle on croit généralement reconnaître Viracocha (ou Thunupa), représente un homme aux yeux ronds, au nez droit, avec une barbe et une moustache – ce n'est *manifestement* pas un Indien, puisque les peuples indigènes d'Amérique du Sud ont une pilosité faciale très peu abondante. De curieux animaux, qui ne ressemblent à rien de connu en zoologie, ont été gravés sur les côtés de sa tête.

Comme en Égypte, Hancock fut stupéfait par la taille des blocs de construction, dont beaucoup atteignaient neuf mètres de long sur quatre mètres cinquante de large. L'un d'eux pesait 440 tonnes... plus de deux fois le poids des gros blocs du temple du Sphinx à Gizeh. La question se posait à nouveau de savoir comment ces peuples primitifs manipulaient de tels blocs et pourquoi ils avaient choisi de s'en servir plutôt que d'utiliser des pierres de taille ordinaire. Hancock découvrit un témoignage recueilli par un chroniqueur espagnol, Pedro Cieza de Leone, à qui des Indiens de la région avaient raconté que la cité avait été construite en une seule nuit. Un autre colon espagnol s'était laissé dire que les pierres avaient été transportées miraculeusement « au son d'une trompette ». On pense bien sûr au récit biblique des murs de Jéricho démolis par une sonnerie de trompettes, mais cela peut aussi nous rappeler l'étrange hypothèse de Christopher Dunn, qui pensait que les Égyptiens avaient eu recours aux ultrasons pour creuser le sarcophage de granit dans la Chambre du Roi de la Grande Pyramide.

L'un des principaux centres rituels de l'ancienne cité de Tiahuanaco était une vaste enceinte appelée le Kalasasaya, la place des

Pierres levées – d'environ 140 mètres sur 120 –, dont le nom provenait de la palissade de pierres en forme de dagues hautes de plus de trois mètres qui l'entourait. Posnansky assurait que l'enceinte avait une vocation astronomique, autrement dit qu'il s'agissait d'un observatoire.

Au cours de ses travaux, Posnansky avait remarqué certains éléments curieux dans l'alignement astronomique des lieux. Deux points d'observation marquaient les solstices d'hiver et d'été, les points où le soleil est directement à la verticale des tropiques du Cancer ou du Capricorne. Aujourd'hui les deux tropiques sont exactement à 23,5 degrés (23 degrés 30 minutes) au nord et au sud de l'équateur. En fait, notre terre est un peu comme un navire qui se balance légèrement au gré du roulis, et la position des tropiques varie de 22,1 à 24,5 degrés au cours d'un cycle de 41 000 ans. (Cette variation porte sur ce qu'on appelle « l'obliquité de l'écliptique », à ne pas confondre avec la précession des équinoxes.) Posnansky s'est aperçu que les deux « points solsticiaux » du Kalasasaya révélaient qu'à l'époque où l'enceinte avait été construite les tropiques étaient situés à 23 degrés 8 minutes et 48 secondes de l'équateur. Il en a conclu, en se référant à une table des positions astronomiques, que le Kalasasaya devait dater de 15000 avant J.-C., lorsque, selon les historiens, l'homme n'était encore qu'un chasseur primitif qui tuait des mammouths et des rhinocéros laineux à coups d'épieu et immortalisait cette activité dans les peintures rupestres de Lascaux. De toute évidence, la datation de Posnansky remettait en question quelques-uns des postulats les plus fondamentaux des historiens.

Cette estimation avait frappé de stupeur ses éminents confrères, qui préféraient s'en tenir à la date de 500 après J.-C., soit à peu près au moment où le roi Arthur boutait les Saxons hors d'Angleterre. Et bien que Posnansky eût bâti son hypothèse sur près d'un demi-siècle de recherches à Tiahuanaco, il fut traité par ses pairs comme un vulgaire plaisantin. Par chance, ses calculs attirèrent l'attention des quatre membres d'une commission scientifique allemande chargés d'étudier les sites astronomiques des Andes. L'équipe, dirigée par le docteur Hans Ludendorff de l'observatoire astronomique de Potsdam, s'intéressa au Kalasasaya entre 1927 et 1930 et estima non seulement qu'il s'agissait bien d'un « observatoire », mais aussi qu'il

avait été construit selon un plan astronomique antérieur de plusieurs milliers d'années – à tout le moins – à l'époque du roi Arthur : la date proposée était 9300 avant J.-C.

Pour la communauté scientifique c'était encore inacceptable. Un membre de la commission, le docteur Rolf Müller, refit les calculs et parvint à la conclusion que si Posnansky s'était trompé à propos des points solsticiaux de l'enceinte et si d'autres variantes possibles étaient prises en compte, la date pourrait être ramenée à 4000 avant J.-C. Posnansky finit par pactiser avec l'establishment en concédant que la date correcte pourrait être soit 4500 soit 10500 avant J.-C. Cette dernière estimation donnerait bien entendu à penser que la catastrophe qui avait détruit le port de Tiahuanaco et fendu en deux la Porte du Soleil était le cataclysme légendaire responsable de l'engloutissement de l'Atlantide...

Il y avait autre chose encore qui fascinait Hancock dans le Kalasasaya : deux statues massives, elles aussi en grès rouge, dont la moitié inférieure était couverte de motifs en écailles de poisson. On songe à nouveau aux êtres divins qui, selon l'historien chaldéen Berosus, avaient apporté la civilisation à Babylone. L'histoire du dieu-poisson Oannes rappelle curieusement celles de Viracocha et de Kon-Tiki.

Les Hancock s'arrêtèrent enfin devant la plus célèbre des ruines de Tiahuanaco, la « Porte du Soleil », un arc de triomphe en modèle réduit de trois mètres de haut sur quatre de large, couvert de gravures mystérieuses. Au-dessus de la porte est représenté un personnage menaçant qui tient une arme dans une main et la foudre dans l'autre : presque certainement Viracocha. Plus bas, dans la frise complexe, Hancock eut la surprise de distinguer la forme d'un éléphant – espèce inconnue sur le continent américain où il n'y a plus eu d'animaux de ce genre depuis l'extinction d'une créature pourvue d'une trompe et de défenses, appelée *Cuvieronius*. En y regardant de plus près il s'aperçut que l'éléphant était en fait formé de condors à crête : le motif était une sorte de casse-tête graphique dont le principe apparaissait ailleurs sur la frise, où une oreille humaine pouvait se révéler être une aile d'oiseau. Parmi d'autres animaux représentés sur la Porte du Soleil figurait un toxodonte, une créature aux allures d'hippopotame qui a disparu des Andes à peu près en

même temps que le proboscidien *Cuvieronius*. En fait, il n'y avait pas moins de quarante-six toxodontes. On en retrouve aussi sur les poteries de Tiahuanaco et même dans des sculptures. Tous ces éléments semblaient indiquer que Posnansky ne s'était sans doute pas trompé dans sa datation de Tiahuanaco.

Mais le portail n'a jamais été achevé. Il a dû se produire quelque chose qui a interrompu le sculpteur et fissuré la porte. Les blocs de pierre épars montrent clairement qu'il s'agissait d'un tremblement de terre. Posnansky croyait que cette catastrophe s'était produite dans le courant du onzième millénaire avant J.-C. Une série de phénomènes sismiques s'en étaient suivis, qui avaient abaissé le niveau du lac et refroidi le climat. Les survivants avaient alors aménagé des champs surélevés aux formes ondulées sur les terres d'où les eaux s'étaient retirées. Selon une source citée par Hancock, la technique de culture témoignait d'une ingéniosité si remarquable que ces champs surclassaient le rendement obtenu par des procédés modernes et produisaient trois fois plus de pommes de terre que les lopins cultivés actuellement dans des conditions similaires. Les pommes de terre des champs expérimentaux mis en culture par des agronomes selon cette ancienne méthode supportaient également des gelées et des sécheresses qui auraient normalement ruiné la récolte.

De toute évidence, Hancock soupçonne que ces innovations agronomiques, ainsi que d'autres techniques qui ont permis notamment la détoxication des pommes de terre de ces régions montagneuses, auparavant impropres à la consommation, ont été introduites à Tiahuanaco *après* la « catastrophe » qui inonda la cité. Cette hypothèse cadre bien avec les légendes qui situent l'arrivée de Viracocha et de ses nombreux homonymes – Quetzalcoatl, Kon-Tiki, Votan, Thunupa – après l'« obscurcissement du soleil ».

Hancock se livre même à une spéculation encore plus hardie. La langue parlée par les Indiens du lac Titicaca est l'aymara (tandis que les Incas du Pérou parlaient le quechua). L'aymara possède la caractéristique intéressante d'être une langue si simple et si peu ambiguë qu'elle pourrait être facilement traduite en algorithmes informatiques. « Est-ce une simple coïncidence si l'on parle aujourd'hui dans les environs de Tiahuanaco une langue apparemment artifi-

cielle régie par une syntaxe intelligible par des ordinateurs ? Ou bien l'aymara serait-il un héritage de cette grande sagesse que toutes les légendes attribuent à Viracocha ? »

Une chose semble claire : si Viracocha a débarqué sur la côte est d'Amérique centrale, comme l'affirme la légende aztèque, et si son influence s'est exercée d'un bout à l'autre du continent, la civilisation qu'il apportait devait être aussi vaste que l'est aujourd'hui celle d'Europe ou d'Amérique du Nord. Et il est peu probable qu'une civilisation aussi étendue serait demeurée confinée sur un seul continent : elle avait vraisemblablement une envergure mondiale – la grande civilisation maritime postulée par Charles Hapgood.

Graham Hancock a continué à sillonner le sud et le centre du continent américain, et la découverte des anciens sites confirmait sa conviction qu'il avait affaire à une civilisation antérieure à la dévastation de Tiahuanaco (aux environs du onzième millénaire avant J.-C.), qui était l'ancêtre commun de l'Égypte dynastique, des Olmèques, des Mayas et des Aztèques. J'aimerais résumer ici ses principales conclusions.

Encore et toujours, il était impressionné – et interloqué – par la taille même des pierres utilisées pour certaines des anciennes structures. Dans la citadelle de Sacsayhuaman (non loin de Cuzco au Pérou)...

> ... Je levai les yeux et tendis le cou pour examiner un énorme bloc de granit qui surplombait le chemin. Haut de trois mètres cinquante, large de deux mètres quatre-vingts et pesant probablement plus de cent tonnes, il était l'œuvre de l'homme et non de la nature. Taillé en une symphonie d'angles harmonieuse, il semblait avoir été façonné avec une grande facilité (comme s'il était en cire ou en mastic) et était encastré dans la muraille entouré de toutes parts d'autres blocs polygonaux aux formes extrêmement complexes auxquels il était parfaitement ajusté.
>
> L'une de ces pierres stupéfiantes était haute de plus de huit mètres et son poids était estimé à trois cent soixante et une tonnes (à peu près l'équivalent de *cinq cents* automobiles familiales). Il me semblait donc que certaines questions fondamentales appelaient des réponses.

Il éprouva le même sentiment de perplexité à Machu Pichu, la « citadelle perdue » blottie au sommet d'une montagne et oubliée durant des siècles. Les Incas, emmenés par Manco Capac, s'y étaient retranchés sous la pression espagnole en 1533, après que Pizzaro eut fait assassiner par traîtrise le frère de Manco, le roi Atahualpa. De Machu Pichu – qui est peut-être l'un des sites les plus beaux et les plus spectaculaires au monde –, ils harcelèrent les Espagnols pendant des années et assiégèrent même Cuzco. Jamais les Espagnols ne découvrirent leur retraite sur cet inaccessible sommet montagneux alors même qu'ils passèrent parfois à quelques kilomètres de là. Quand les Incas abandonnèrent finalement le combat, la cité de Machu Pichu demeura désertée pendant près de quatre siècles, jusqu'à ce que l'explorateur américain Hiram Bingham y fût mené par un Indien de la région en 1911.

Machu Pichu n'a pas été bâtie par Manco. Si les historiens situent sa construction vers la fin du XVe siècle, le professeur Rolf Müller de Potsdam – un des membres de l'équipe qui s'est intéressée aux travaux de Posnansky à Tiahuanaco – a déduit de ces alignements astronomiques que la cité fut édifiée entre 4000 et 2000 avant J.-C.

Comme à Sacsayhuaman, Hancock fut sidéré par l'ampleur de cette réalisation. Ceux qui avaient construit Machu Pichu avait dû déployer la même force de travail que les bâtisseurs des pyramides et y avaient consacré autant de soin et de précision : les blocs géants étaient assemblés avec une telle exactitude qu'il était souvent impossible de glisser une feuille de papier entre eux. « Un monolithe polygonal parfaitement poli mesurait trois mètres cinquante de long, un mètre cinquante de large et un mètre cinquante d'épaisseur et pesait au moins deux cents tonnes. Comment les bâtisseurs de Machu Pichu sont-ils parvenus à le hisser jusque-là ? »

Du Pérou, les Hancock se rendirent en Amérique centrale. À Chichen Itzá, dans le Yucatán, Hancock fut intrigué par le dessin de la grande pyramide de Kukulcan (l'un des nombreux noms de Viracocha). Elle comptait 365 marches qui, par quelque mystérieux procédé, sont disposées de telle façon que deux jours de l'année – aux équinoxes de printemps et d'automne – les jeux d'ombre et de lumière se combinent pour créer l'illusion d'un gigantesque serpent qui gravit l'escalier en rampant. Le phénomène dure précisément

trois heures et vingt-deux minutes. Une telle prouesse technique est à sa manière aussi impressionnante que la construction de la Grande Pyramide. D'ailleurs la grande pyramide des Mayas à Cholula, près de Mexico, est trois fois plus massive que la Grande Pyramide de Gizeh, et couvre une superficie de dix-huit hectares : c'est la plus grande construction sur cette terre.

À cinquante kilomètres au nord-est de Mexico s'étendent les ruines de la cité toltèque sacrée de Teotihuacán. Les premiers Européens à la contempler furent Cortés et ses soldats, dans des circonstances peu propices – c'est le moins qu'on puisse dire.

Le 8 novembre 1519, Cortés avait fait son entrée dans la capitale des Aztèques, Tenochtitlán (aujourd'hui Mexico), dont les dimensions et la beauté l'avaient ébloui. Cette cité de pyramides, de temples, de palais et de canaux était construite au centre d'un énorme lac et son architecture égalait celle de Madrid ou de Venise. De toute évidence, ce n'était pas l'œuvre d'un peuple de sauvages, mais le produit d'une civilisation très ancienne. Les Aztèques assuraient qu'elle avait été construite sur le modèle de la capitale originelle de leur patrie perdue au milieu d'un lac et entourée de canaux concentriques, ce qui fait inévitablement penser à l'Atlantide de Platon.

À la première occasion, Cortés s'empara de l'empereur Montezuma, qui allait mourir en captivité. Mais c'est lorsqu'ils massacrèrent des Aztèques durant une de leurs cérémonies religieuses que les Espagnols récoltèrent la tempête. La nuit du 1er juillet 1520, les Aztèques les surprirent alors qu'ils essayaient de s'enfuir. Près de cinq cents d'entre eux furent tués, ainsi que quatre mille de leurs alliés Mexicas. Ce fut ce que les Espagnols appelèrent la *Noche Triste*, la Triste Nuit. Cortés et ses compagnons survivants s'échappèrent vers le nord et débouchèrent dans une vallée près d'un village indien nommé Otumba. Tout autour d'eux gisaient les ruines d'une antique cité qui semblait enfouie sous des tonnes de terre. Ils campèrent entre deux grands monticules.

Deux jours plus tard, ils se trouvèrent face à une immense armée d'Indiens Mexicas. C'est là que Cortés fit la démonstration de son génie militaire. Il se dit que l'homme richement vêtu au milieu des

rangs ennemis devait être leur chef et fonça droit sur lui avec sa petite bande de guerriers. La violence de l'attaque prit les Indiens au dépourvu et le chef fut tué. Atterrés, les Indiens, pourtant cent fois plus nombreux que les Espagnols, s'enfuirent.

La cité ensevelie était l'ancienne capitale de Teotihuacán. Les Indiens de la région ignoraient tout de ses origines – ils disaient qu'elle était déjà là quand les Aztèques étaient arrivés. Les deux grands monticules étaient des pyramides appelés Maison (ou Temple) du Soleil et Maison de la Lune. Elles étaient reliées par une longue allée que les Indiens nommaient l'avenue des Morts, parce qu'ils pensaient que les monts de chaque côté étaient des tombes. (En quoi ils se trompaient.) Plus loin se trouvait un autre grand monticule, le temple de Quetzalcoatl. Charnay avait entrepris de dégager le site en 1883, mais il avait abandonné. Il remarqua néanmoins quelque chose qui devait frapper d'autres observateurs après lui : les visages représentés sur les poteries et les masques avaient une incroyable variété morphologique, avec des traits caucasiens, grecs, chinois, japonais et négroïdes. (Un chercheur constata par la suite qu'il y avait des visages mongoloïdes et toutes sortes d'individus de race blanche, notamment de type sémitique.) Il semblait qu'à un moment de son histoire, le pays des Aztèques et des Mayas ait été un centre cosmopolite comme Constantinople.

En 1884, un ancien soldat du nom de Leopoldo Batres convainquit son beau-frère, le tristement célèbre dictateur Porfirio Diaz, de le nommer inspecteur des monuments et de l'autoriser à faire des fouilles à Teotihuacán. Batres était moins intéressé par l'archéologie que par la perspective de trouver un trésor ou des poteries et autres objets d'art susceptibles d'être vendus aux musées européens. La quantité de terre et de gravats qui recouvraient la ville le rendait perplexe... comme si, se disait-il, les habitants l'avaient délibérément ensevelie pour la protéger d'envahisseurs sacrilèges. Ses fouilles révélèrent que la cité avait probablement été abandonnée après quelque catastrophe qui l'avait incendiée ; de nombreux bâtiments contenaient des squelettes carbonisés.

Pendant plus de deux décennies, Batres poursuivit ses fouilles particulièrement lucratives. Il se bâtit une réputation d'archéologue sérieux en polémiquant avec des confrères dans une bonne douzaine

d'ouvrages sans intérêt, mais il continua pendant ce temps à piller tout ce qu'il pouvait.

Sa seule contribution indiscutable à l'archéologie fut de dégager l'un des grands monticules triangulaires sous lesquels Cortés avait campé près de quatre cents ans auparavant. Il engagea pour un salaire de misère de grosses équipes d'ouvriers – même ses tailleurs de pierre qualifiés n'étaient payés que 25 cents par jour – avec des ânes et des paniers et leur fit déplacer près d'un millier de tonnes de terre par jour. Plus tard, il construisit même un chemin de fer au pied du monticule et fit évacuer la terre par wagonnets. Bientôt, une magnifique pyramide à degrés commença à émerger, dont la superficie à la base était à peu près la même que celle de la Grande Pyramide de Gizeh (bien qu'elle n'eût que la moitié de sa hauteur). Entre deux des niveaux supérieurs de la pyramide, Batres découvrit deux couches de mica, un minerai d'aspect vitreux qui peut être fendu en lames extrêmement fines. Comme sa trouvaille valait beaucoup d'argent, Batres n'hésita pas à la faire enlever pour la vendre.

La pyramide ne laissait subsister aucun doute sur la réalité des légendes de sacrifices. Aux quatre coins de chaque « degré », on découvrit le squelette assis d'un enfant de 6 ans enterré vivant ; la plupart des ossements tombèrent en poussière au moment de leur exhumation.

Sur la plate-forme au sommet de la pyramide se trouvaient les vestiges d'un temple presque entièrement détruit par la végétation qui poussait là depuis des siècles dans les décombres. Batres trouva un grand nombre de figurines humaines sculptées dans le jade, le jaspe, l'albâtre ou dans des os humains, ce qui acheva de le convaincre qu'il s'agissait d'un temple solaire dédié au dieu Quetzalcoatl (ou Viracocha). Il découvrit aussi une sorte de flûte qui produisait une gamme à sept notes différente de la gamme européenne.

La conception que se faisait Batres des fouilles mettrait au désespoir n'importe quel archéologue moderne. Son but était simplement d'aboutir à un monument d'aspect impressionnant. Mais les bâtisseurs de la pyramide du Soleil ne s'étaient pas servis de blocs solides comme ceux de la pyramide de Gizeh ; ils avaient eu recours à un mélange d'adobe et de pierre. Emportés par leur enthousiasme, les ouvriers de Batres creusaient souvent dans ce qui devait être la

paroi extérieure, avec pour conséquence que trois des faces de la pyramide ont été rognées de six bons mètres.

Fort heureusement, Batres n'eut pas le loisir d'achever son œuvre de vandalisme. La pyramide était censée être prête à temps pour célébrer la réélection du dictateur en 1910, mais le travail n'était pas terminé quand Diaz fut renversé et dut s'enfuir en France. Batres se trouva bientôt en butte aux accusations des archéologues et d'autres savants, notamment d'une Américaine appelée Zelia Nuttal, qui – dès lors que Diaz avait été déposé – pouvait désormais divulguer les manquements de Batres avec une profusion de détails embarrassants, fruits de plusieurs années d'observations. Comme son président de beau-frère, l'inspecteur des monuments ne put éviter la dégringolade et, Dieu merci, disparut des annales de l'archéologie.

D'autres fouilles à Teotihuacán ont fait apparaître que le site est aussi mystérieux que celui de Gizeh. La constatation la plus évidente est que la disposition même de ses trois principaux monuments – les pyramides du Soleil et de la Lune, et le temple de Quetzalcoatl – a beaucoup de points communs avec le curieux agencement des pyramides de Khéops, Khéphren et Mykérinos. Le grand carré de la « Citadelle » (ou complexe religieux) et le temple du Soleil sont disposés en ligne droite le long de l'avenue des Morts, comme on l'appelle, tandis que le temple de la Lune se trouve au bout de l'avenue et est donc décalé par rapport à l'alignement des deux autres.

Graham Hancock, qui s'est rendu à Teotihuacán, s'est interrogé sur ces mystères. Pour lui, comme pour de nombreux spécialistes modernes, il ne fait aucun doute que cet agencement a un caractère astronomique. Gerald Hawkins, l'auteur de *Stonehenge Decoded*, observe dans *Beyond Stonehenge* que si les rues sont disposées en réseau (sur six kilomètres), elles se croisent en formant des angles de 89 degrés et non 90. Qui plus est, le réseau n'est pas aligné sur les quatre points cardinaux comme on pourrait s'y attendre, mais tourné de telle façon que l'avenue des Morts s'étende en direction du nord-nord-est vers le point de l'horizon où les Pléiades se couchent.

Une autre découverte de Hawkins est peut-être encore plus significative. En entrant les données dans son ordinateur, il a constaté un alignement sur Sirius, l'« étoile du Chien » – qui est associée à Isis

en Égypte, comme nous l'avons déjà vu et dont les Dogons du Mali savent qu'elle possède un compagnon invisible, Sirius B. Dans son livre *The Sirius Mystery*, Robert Temple remarque que les « Nommos » – les dieux amphibiens qui auraient révélé aux Dogons l'existence de Sirius B – rappellent beaucoup les créatures amphibies qui, selon l'historien Berosus, auraient fondé la civilisation babylonienne et dont le chef s'appelait Oannes. Nous avons déjà souligné la similitude relevée par Le Plongeon entre le nom de cette divinité et le mot maya « oaana » qui signifie « celui qui vit dans l'eau ». Cet argument, s'il est exact, semble plaider en faveur de l'existence d'un lien entre l'Amérique centrale et le Moyen-Orient. Si nous retenons également la suggestion de Robert Temple qui pensait que les Dogons tenaient leur savoir de l'ancienne Égypte, nous tenons un autre élément qui apparaît comme un rapport plausible entre l'Égypte et l'Amérique du Sud.

Le Plongeon avait aussi remarqué que nombre de pyramides du Yucatán étaient hautes de vingt et un mètres et que leur plan en coupe verticale (c'est-à-dire le plan qu'elles formeraient si elles étaient coupées en deux avec un énorme couteau) pourrait s'inscrire dans un demi-cercle – autrement dit, que la hauteur équivalait au rayon d'un cercle dont le diamètre était la base. C'est ce qui l'amena à supposer que ces pyramides étaient censées représenter la terre, ou du moins la partie supérieure du globe. Nous avons déjà évoqué la découverte de John Taylor qui avait constaté que le rapport entre la hauteur et la base de la Grande Pyramide est précisément celui du rayon d'une demi-sphère à la circonférence de sa base et qui en avait conclu que la pyramide avait été conçue comme une représentation de la terre. Ainsi, l'architecture maya semblait être une méthode plus sommaire, mais non moins efficace, de suggérer la terre.

Hawkins avait eu connaissance de Teotihuacán grâce aux théories d'un certain James Dow, qui pensait que la cité avait été édifiée sur un « modèle cosmique ». Un autre savant, Stansbury Hagar, avait aussi émis l'hypothèse que Teotihuacán était une « carte du ciel » et que l'avenue des Morts y jouait le rôle de la Voie lactée – tout comme le Nil par rapport aux « étoiles » d'Orion que représentent les pyramides de Gizeh, selon Robert Bauval. (Graham Hancock se demande d'ailleurs si l'avenue des Morts n'était pas à l'origine

remplie d'eau, ce qui aurait encore accentué la ressemblance avec le Nil.) Par ailleurs, Hugh Harleston, un ingénieur qui s'est intéressé à Teotihuacán dans les années 60 et 70, est quant à lui parvenu à la conclusion qu'il pourrait bien s'agir d'un modèle du système solaire dans lequel le temple de Quetzalcoatl figurerait le soleil et les planètes seraient toutes représentées en respectant proportionnellement les distances, jusqu'à certains tertres qui n'ont pas encore été fouillés et qui symboliseraient Neptune et Pluton. L'hypothèse paraît bien sûr totalement absurde puisqu'elle sous-entend qu'à l'époque de la construction de Teotihuacán – qu'on situe en 500 après J.-C., mais qui pourrait même remonter à 2000 avant J.-C. –, ces bâtisseurs connaissaient non seulement les distances respectives des orbites planétaires, mais aussi certaines planètes qui n'avaient pas encore été découvertes. Pourtant, ce n'est ni plus ni moins absurde que l'observation de Temple, qui s'est aperçu que les Dogons savaient que Sirius était une étoile double, que la lune était sèche et morte, et que Saturne avait un anneau.

Harleston a ensuite calculé que l'unité de base utilisée à Teotihuacán valait 1,059 mètre. Notant aussi la fréquence de la distance de 378 mètres (par exemple entre les bornes le long de l'avenue des Morts), Harleston a remarqué que 1,059 multiplié par 378, puis par 100 000 donne très précisément la valeur du rayon polaire de la terre, ce qui semble conforter les spéculations de Le Plongeon sur la conception des pyramides comme des modèles réduits de la planète.

On croirait entendre un plaidoyer en faveur de la thèse des visiteurs de l'espace émise par von Daniken. En fait, ce que suggèrent Schwaller de Lubicz, John West, Graham Hancock et Robert Bauval ne prête sans doute pas autant à controverse : selon eux, ces peuples anciens auraient probablement *hérité* leur savoir d'une civilisation qui possédait de grandes connaissances. Que ces connaissances aient ou non été apportées à l'origine par des « Nommos » venus des étoiles, ce n'est pas, en l'occurrence, ce qui nous intéresse. Si jamais on en apportait une preuve quelconque, alors la question mériterait peut-être que l'on s'y intéresse. Mais en attendant, nous sommes en présence d'un problème bien plus fascinant : que savaient les peuples de ce lointain passé et quel usage faisaient-ils de leurs connaissances ? Il y a là matière à réflexion.

En ce qui concerne Teotihuacán, toutefois, nos investigations sont loin d'avoir dissipé le mystère. Nous ne savons pas à quelle date la cité a été construite. Si ce sont les Toltèques qui l'ont édifiée, cela pourrait être n'importe quand entre 500 et 1100 de notre ère. Mais certaines datations au carbone 14 en ont situé la date au début de l'ère chrétienne, c'est-à-dire avant les Toltèques. Les Aztèques eux-mêmes assuraient que Teotihuacán avait été bâtie au commencement du Cinquième Âge, en 3113 avant J.-C., par Quetzalcoatl. Leurs quatre âges (ou « soleils ») précédents avaient duré respectivement 4 008 ans, 4 010 ans, 4 081 ans et 5 026 ans. Ce qui nous donne un total de 17 125 années avant le commencement du Cinquième Soleil. Autrement dit, les Aztèques situaient les « origines » de la civilisation en 20238 avant J.-C. (Ils avaient aussi prévu sa fin dans de violents cataclysmes pour le 24 décembre 2012.)

À l'heure actuelle, il reste tant de parties inexplorées à Teotihuacán qu'il est impossible de dire à quand remonte la construction du site original – il se pourrait bien, comme dans le cas de Stonehenge qu'elle s'étende sur plusieurs étapes séparées par de longues périodes. Nous devons prendre en considération la possibilité qu'il ait été déjà là quand les Toltèques sont arrivés, de la même façon qu'il existait déjà quand les Aztèques le découvrirent. Tout ce que nous savons c'est que son plan, comme l'intérieur de la Grande Pyramide, semble avoir été fixé avec une précision stupéfiante. Et pourquoi les bâtisseurs de la pyramide du Soleil avaient-ils prévu une couche de mica ? On peut se poser la même question à propos d'une autre construction appelée le temple de Mica et qui se situe non loin de la pyramide du Soleil. Il y a sous le sol deux gigantesques couches de mica de plus de huit mètres carrés. Il est heureux que Batres fût mort à l'époque où le temple de Mica fut découvert, car les archéologues eurent ainsi l'occasion de relever un fait étrange : la composition chimique du mica indique qu'il ne provient pas d'un gisement local, mais du Brésil, à trois mille kilomètres de là. Pourquoi ? Et comment ces feuilles de mica de huit mètres carrés furent-elles transportées ? Qui plus est, pourquoi les avoir ensuite placées *sous* le sol ? Quelle était leur fonction ? Graham Hancock remarque que le mica est utilisé comme isolant dans les condensateurs et qu'il peut servir à ralentir les réactions nucléaires,

mais on voit mal comment une couche de mica sous le sol pourrait être employée à des fins scientifiques.

Teotihuacán veut dire « la Cité des dieux », ou plus exactement « la Cité où les hommes deviennent des dieux ». Ce nom semble indiquer qu'elle devait avoir une fonction rituelle importante, peut-être analogue à l'hypothèse de Bauval selon laquelle les « conduits de ventilation » de la Grande Pyramide étaient censés diriger l'âme du pharaon vers le ciel, où il deviendrait une divinité.

Ainsi, à l'instar du complexe de Gizeh, la cité de Teotihuacán demeure un mystère. Ses dimensions élaborées et la disposition de ses étranges édifices n'ont aucun sens pour nous. Tout ce qui semble raisonnablement certain, encore une fois, c'est qu'elle a été construite en fonction d'alignements astronomiques et que pour ses bâtisseurs – toltèques ou autres – elle symbolisait quelque mystère divin dont la nature s'est perdue depuis longtemps.

Il en va de même pour la plus célèbre énigme d'Amérique du Sud : les lignes de Nazca. Elles furent découvertes en 1941 par un professeur d'histoire américain du nom de Paul Kosok, qui survolait le désert près de la ville de Nazca au Pérou, à la recherche de canaux d'irrigation. Il aperçut des airs des centaines de dessins stupéfiants dans le sable – des fleurs, des oiseaux, des insectes, des poissons et d'autres animaux, notamment une araignée, un condor, un singe et une baleine. On ne les avait jamais remarqués auparavant parce qu'ils ne sont pas visibles au niveau du sol, sur ce plateau de cinq cents kilomètres carrés. Ils avaient été tracés en enlevant les petites pierres qui forment la surface du désert pour mettre au jour la couche inférieure du sol. Il y a aussi de gigantesques figures géométriques et de longues lignes qui s'étirent jusqu'à l'horizon, certains s'arrêtant abruptement au sommet de montagnes.

La plaine de Nazca est battue par les vents, mais les pierres à sa surface absorbent assez de chaleur pour provoquer des courants ascendants qui protègent le niveau du sol. La pluie y est extrêmement rare, de sorte que les dessins géants sont restés intacts durant des siècles, peut-être des millénaires. Grâce au carbone 14, il a pu être établi que certains résidus organiques trouvés dans les environs datent d'une période située entre 350 et 600 après J.-C., et des pote-

ries remontent même jusqu'au Ier siècle avant J.-C., mais les lignes elles-mêmes n'ont pu être datées.

Erich von Daniken allait plus tard émettre l'hypothèse que les longues lignes étaient destinées à servir de pistes d'atterrissage pour d'antiques engins spatiaux, mais c'est perdre de vue qu'en se posant un appareil aurait envoyé les pierres dans toutes les directions. La même remarque vaut d'ailleurs pour un vaisseau spatial à décollage vertical.

Le 22 juin 1941, Kosok vit le soleil se coucher au bout de l'une des lignes qui s'étiraient au loin dans le désert. C'était le solstice d'hiver au sud du Pérou – c'est-à-dire l'époque où le soleil passe à la verticale du tropique du Capricorne et s'apprête à remonter vers le nord. C'est ce qui convainquit Kosok que les lignes avaient une vocation astronomique.

Pourtant, lorsque Gerald Hawkins encoda les divers alignements dans son ordinateur, en cherchant à isoler une période donnée entre 5000 avant J.-C. et l'an 1900 de notre ère, il fut déçu : aucune des lignes n'était dirigée de manière concluante vers certaines étoiles à des moments importants comme le solstice ou l'équinoxe. Kosok s'était trompé, semblait-il.

Mais plus tard, le Dr Phyllis Pitluga, une chercheuse de l'Adler Planetarium de Chicago, découvrit que ce n'était pas tout à fait vrai. Ses recherches démontrèrent que l'araignée géante était censée représenter la constellation d'Orion et que la série de lignes droites qui l'entouraient retraçait les mouvements des trois étoiles du baudrier d'Orion. Ainsi, pour l'araignée de Nazca, comme pour les pyramides de Gizeh, on peut faire un rapprochement avec le baudrier d'Orion.

Tony Morrison, un zoologiste qui a étudié les lignes avec Gerald Hawkins, conclut son livre *Pathways to the Gods* (1978) par une citation d'un magistrat espagnol, Luis de Monzon, qui écrivait en 1586, à propos des pierres taillées et des anciennes routes près de Nazca :

> Les vieux Indiens disent que (...) d'après ce qu'ils savent de leurs ancêtres, dans des temps très anciens, avant que les Incas ne règnent sur eux, un autre peuple était venu qu'on appelait les Viracochas. Ils n'étaient pas nombreux et furent suivis par des Indiens qui avaient écouté leur parole. Ils disent aujourd'hui que ce devait être de simples personnes. Et c'est pour eux qu'ils ont construit les pistes qu'on peut voir aujourd'hui.

Nous avons là sûrement la clé du mystère des lignes de Nazca : le légendaire héros civilisateur Viracocha, aussi appelé Quetzalcoatl et Kon-Tiki, dont on espérait encore le retour quand Cortés débarqua. « Les vieux Indiens » ont tracé ces gigantesques motifs parce qu'ils s'attendaient à voir revenir Viracocha – par la voie des airs cette fois. Les dessins étaient censés servir de balise.

Comment les ont-ils réalisés ? Nombre d'auteurs ont émis l'hypothèse que les Indiens devaient posséder des ballons à air chaud. Mais même si c'était vrai, ce ne devait pas être d'une grande utilité pour ceux qui restaient au sol. Ce n'est pas en prenant de l'altitude qu'on peut dessiner une figure de trois cents mètres.

D'un autre côté, la réalisation de motifs géants n'est pas hors de portée d'une main-d'œuvre consciencieuse dirigée par des prêtres. Il s'agit simplement de créer une version agrandie d'un plan ou d'un dessin. Les anciens Bretons durent accomplir une tâche similaire quand ils taillaient la craie des Downs et il en va de même pour Gutzon Borglum, l'artiste qui a sculpté les visages géants des présidents américains au mont Rushmore. Et puis, il n'est pas entièrement vrai que les lignes dans le désert ne peuvent être distinguées au niveau du sol – il y a dans la région de Nazca de nombreuses collines et montagnes qui auraient permis aux artistes de prendre du recul. Tony Morrison a remarqué que, si les pierres des dessins de Nazca ont été ternies par le temps, les traces laissées à la surface du désert par une voiture sont d'un jaune vif, et les lignes de Nazca devaient être bien visibles à l'origine.

Il est peu probable, bien entendu, que ces lignes et ces dessins aient eu pour seule fonction de servir de balises. C'étaient peut-être aussi des symboles de fertilité et le site a pu être le théâtre de danses rituelles. Cependant, l'allusion de Luis de Monzon en 1586 aux pistes construites par les Indiens pour Viracocha nous donne sans conteste l'explication la plus simple et la plus évidente sur le rôle de ces lignes.

Nous avons vu comment, à la fin du XIXe siècle, bien des archéologues respectables pensaient que le Sphinx était beaucoup plus ancien que les pyramides et comment l'égyptologie moderne a progressivement évolué vers une prudente réserve, substituant une

sorte de classicisme froid à ce qui était perçu comme un romantisme irresponsable. Le même phénomène s'est produit pour l'archéologie sud-américaine. En 1922, Byron Cummings, de l'Université d'Arizona, remarqua une grande colline envahie par la végétation près de la route qui va de Mexico à Cuernavaca. Elle était recouverte d'une couche de lave solidifiée. Il dégagea la lave – en recourant souvent à la dynamite – et découvrit en dessous une pyramide tronquée, probablement la plus ancienne connue. C'était la version mexicaine de la pyramide à degrés de Djoser. Un géologue néo-zélandais estima que la coulée de lave avait entre 7 000 et 2 000 ans, et Byron Cummings décida que l'âge de 7 000 ans était probablement exact. Les chercheurs modernes préfèrent en situer la date entre 6000 avant J.-C. et 200 de notre ère. Dans son livre sur l'archéologie des Amériques, *Conquistadores Without Swords* (1967), Leo Deuel affirme que, si le Mexique était peut-être peuplé voici dix mille ans ou plus, les paysans et les bâtisseurs n'ont fait leur apparition que vers 2000 avant J.-C.

D'une manière générale, il se fait l'écho de la position adoptée par la plupart des archéologues : c'est du pur romantisme que d'établir un lien entre les pyramides d'Amérique du Sud et celles d'Égypte, puisque plusieurs milliers d'années les séparent. Pourtant, comme nous l'avons vu, il se pourrait que la question intéressante ne soit pas celle-là, mais plutôt celle de l'âge de la *tradition* à laquelle appartenaient les Olmèques, les Toltèques et les Mayas. Plus qu'aucun autre site, les ruines de Tiahuanaco semblent démontrer que la civilisation sud-américaine pourrait bien être beaucoup plus ancienne qu'on ne le suppose.

Graham Hancock parvient à la même conclusion à propos du calendrier maya, hérité de la civilisation olmèque (celle qui a construit les énormes têtes aux traits négroïdes ressemblant étrangement au visage du Sphinx). Le calendrier européen estime la longueur d'une année à 365,5 jours. La durée exacte est 365, 2 422 jours. Les Mayas, pour leur part, l'avaient estimée à 365, 2 420 jours, soit une mesure nettement plus précise que celle de notre calendrier occidental. Ils avaient évalué le temps nécessaire à la lune pour sa révolution autour de la terre avec presque autant d'exactitude qu'un ordinateur moderne : 29,528395 jours.

Leur astronomie témoigne d'un degré d'élaboration qui la rend comparable à la nôtre. Et pourtant, c'est à propos de ce même peuple qu'un auteur se demande comment ils pouvaient ignorer le principe de la roue. La réponse, selon Hancock, est que l'astronomie des Mayas n'était pas leur création mais un héritage d'un lointain passé.

Tout ce que nous savons sur les civilisations d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud donne à penser qu'elles ne se sont pas développées dans l'isolement par rapport au reste du monde. À un moment donné, elles ont été en relation avec l'Europe et le Moyen-Orient, peut-être même avec l'Inde. Les légendes disent que la civilisation fut apportée en Amérique du Sud par des hommes blancs peu après quelque grande catastrophe qui avait obscurci le soleil. Les documents et les traditions dont on a connaissance tendent à situer une telle catastrophe vers 10500 avant J.-C.

Si nous ne pouvons rien affirmer quant à la date de la catastrophe qui s'est abattue du Tiahuanaco dans les Andes, nous connaissons en revanche la date d'une catastrophe qui a frappé l'Égypte. Les découvertes archéologiques attestent que l'agriculture a commencé plusieurs millénaires avant la période que nous assignons habituellement à l'apparition des premiers cultivateurs. Vers 13000 avant J.-C., des lames de faucille et des meules à grain apparaissent parmi les outils du paléolithique supérieur. L'absence de restes de poisson datant de cette époque pourrait indiquer que l'homme avait appris à se nourrir de l'agriculture. C'est alors, semble-t-il, qu'une série de catastrophes naturelles, notamment de terribles inondations dans la vallée du Nil, ont mis fin à cette « révolution agricole » aux environs de 10500 avant J.-C. C'est à cette date que, selon la théorie de West, la destruction de l'« Atlantide » s'est produite et que les survivants se sont rendus en Égypte où ils ont construit la première version du Sphinx. C'est à cette date que, si l'on en croit Bauval, les « proto-Égyptiens » traçaient les plans et commençaient peut-être à construire les pyramides de Gizeh. Et c'est aussi à cette date que les magazines *Nature* en 1971 et *The New Scientist* en 1972 situent la dernière inversion des pôles magnétiques terrestres.

Tous ces éléments permettent au moins de supposer que la date à laquelle les « hommes blancs » venus de l'est sont arrivés au

Mexique était elle aussi 10500 avant J.-C. Si c'est la vérité, et si la tradition selon laquelle la cité sacrée de Teotihuacán fut fondée par Viracocha repose sur des faits réels, les « plans » de la ville au moins ont dû être réalisés à la même époque que ceux de la pyramide de Gizeh, et tout le savoir que renferme son agencement géométrique provient d'une civilisation en proie à la destruction.

Nous savons maintenant que les Égyptiens attachaient une importance particulière à Sirius, l'« étoile du Chien », et à Orion, au pied duquel elle se trouve. Nous savons aussi que l'abbé Brasseur était convaincu que Sirius était l'étoile sacrée des Mayas. Nous avons des raisons de penser que l'araignée dans la plaine de Nazca représente la constellation d'Orion. À mesure que s'accumulent les « coïncidences » comme celles-là, il devient de plus en plus difficile d'éviter la conclusion que les civilisations d'Afrique du Nord et d'Amérique centrale et australe ont quelque origine commune et que cette origine commune se situe si loin dans le passé que notre seule chance de la comprendre est de déchiffrer les signes ténus – presque imperceptibles – qu'elle a laissés derrière elle.

6

L'AUBE DE L'HUMANITÉ

La petite ville d'Altdorf, près de Nuremberg, est ignorée par la plupart des encyclopédies et des index géographiques, qui ne retiennent que son homonyme suisse où Guillaume Tell tira un carreau d'arbalète dans une pomme posée sur la tête de son fils. Elle peut pourtant se prévaloir d'un privilège encore plus remarquable : c'est là que l'homme moderne commença à soupçonner que son ascendance pourrait s'étendre sur des millions d'années.

L'homme qui est à l'origine de cette hypothèse, Johann Jakob Scheuchzer, aurait été horrifié à cette idée. C'était un pieux chrétien qui croyait que chaque mot de la Bible est une vérité littérale. Et c'est en essayant de le prouver qu'il déchaîna le déluge qui allait aboutir à la paléontologie moderne, la science des organismes anciens et disparus.

C'était, semble-t-il, en 1705 – Scheuchzer ne s'est jamais soucié de consigner la date exacte –, alors qu'il se promenait avec un ami du nom de Langhans. Les deux jeunes hommes étaient étudiants et ils avaient gravi la colline au sommet de laquelle se dressait le gibet de la ville pour contempler le paysage alentour, avec ses champs de houblon baignant dans la lumière dorée du crépuscule. L'attention de

Scheuchzer fut attirée par une grosse pierre à ses pieds. La roche en elle-même était grise, mais on y voyait clairement plusieurs vertèbres noires. Scheuchzer la ramassa.

« Regarde ! Voilà la preuve que le déluge a vraiment eu lieu ! Cette épine dorsale est humaine. »

Langhans fixait le caillou avec dégoût.

« Je crois plutôt qu'il s'agit de quelque pauvre diable qu'on a pendu il y a des siècles. Pour l'amour de Dieu, lâche ça ! »

Et il fit tomber la pierre des mains de Scheuchzer. Elle dévala la colline, heurta un rocher et se brisa. Scheuchzer s'élança à sa suite avec un hurlement d'effroi. Le choc avait dispersé des fragments de la pierre grise sur une vaste étendue. Scheuchzer dut tâtonner dans la poussière pendant plusieurs minutes avant de retrouver deux des vertèbres noires. Le souffle court, il les ramena au gibet.

« Regarde, des os humains ! Et ils sont *dans* la roche. Comment les os d'un pendu pourraient-ils être pétrifiés ? Ils sont là depuis des milliers d'années, depuis le déluge de Noé.

– Pourquoi sont-ils noirs ?

– Parce que ce sont ceux d'un des pécheurs que Dieu avait choisi de châtier comme les habitants de Sodome. »

Ignorant les protestations de son ami, Scheuchzer glissa les vertèbres dans les amples poches de sa redingote. Il aimait porter ce vêtement en promenade, car il lui arrivait souvent de ramasser des fragments d'ossements ou de silex pour les ajouter à sa collection de curiosités qui était censée prouver la vérité de la Bible.

Cinq ans plus tard, devenu médecin-chef et chanoine à Zurich, Scheuchzer écrivit un petit livre dans lequel il entendait démontrer que le déluge s'était réellement produit. Il remarquait que de nombreuses pierres où l'on pouvait distinguer les formes de poissons fossilisés avaient été découvertes à des centaines de kilomètres à l'intérieur des terres, et selon lui, ils avaient été laissés sur place quand les eaux du déluge s'étaient retirées. Puis il en arrivait à décrire les deux vertèbres pétrifiées qu'il avait découvertes sur la colline du gibet. Comment leurs empreintes s'étaient-elles conservées dans la pierre ?

Son opuscule eut un certain retentissement. Les pasteurs le citaient dans leurs prêches pour prouver la réalité des textes

bibliques. Mais les scientifiques se montraient hostiles. Les fossiles étaient connus depuis des siècles – un savant arabe appelé Avicenne leur avait consacré quelques écrits vers l'an 1000 et expliquait qu'il s'agissait littéralement de plaisanteries – comme des caprices d'une Nature sournoise qui s'amusait à imiter des formes vivantes, de même que les nuages imitaient parfois des visages. Trois siècles plus tard, Léonard de Vinci – qui avait souvent exhumé des fossiles alors qu'il dirigeait la construction de canaux – avait émis l'hypothèse qu'il s'agissait bel et bien des restes d'animaux vivants, mais personne ne l'avait pris au sérieux. Et voilà que la science décrétait que les vertèbres de Scheuchzer n'étaient que des morceaux de pierre.

Mais ce qui faisait le plus enrager Scheuchzer c'était un livre récemment publié par un minéralogiste du nom de John Bajer, qui montrait le dessin de quelques vertèbres exactement identiques à celles découvertes sous le gibet d'Altdorf. Bajer les présentait comme des vertèbres de *poisson*. Scheuchzer publia un ouvrage qui réfutait cette opinion, mais Bajer n'en démordait pas. Il s'écoulerait encore un siècle avant que la science démontre qu'ils avaient tort tous les deux et identifie les vertèbres comme étant celles d'un ichtyosaure, sorte de crocodile préhistorique qui vivait à l'époque jurassique voici près de deux millions d'années.

Scheuchzer était bien décidé à prouver que les fossiles étaient les os des victimes du déluge et il fit de nombreux disciples qu'on appela « diluvianistes ». Seize ans plus tard, en 1726, les diluvianistes triomphèrent lorsque Scheuchzer produisit une preuve concluante de la réalité du déluge. C'était une roche provenant des carrières de calcaire d'Öningen, dans le Bade, qui contenait des restes indiscutablement humanoïdes, avec un crâne presque complet, une colonne vertébrale et un os pelvien. Le livre qu'il y consacra devint lui aussi une sorte de best-seller. Et une fois de plus, le temps se chargerait de démontrer que Scheuchzer s'était trompé : longtemps après sa mort, son humain antédiluvien s'avéra être le squelette d'un lézard.

Toutefois il avait bien servi les visées de Scheuchzer dont le livre avait suscité un large débat, et le nombre de ses partisans avait aug-

menté. Ils adoptaient pour la plupart la chronologie de l'archevêque James Ussher, qui, au temps de Jacques Ier, avait calculé que le monde avait été créé en 4004 avant J.-C. (en additionnant toutes les dates de la Bible), et ils s'employaient à reconstituer toutes sortes de créatures fantastiques avec les os et les fragments qu'ils exhumaient, notamment une licorne et un dragon. Les plus perspicaces notèrent cependant que les fossiles découverts à des profondeurs différentes étaient souvent très dissemblables. Ce qui donnait à penser que les créatures pouvaient avoir changé d'âge en âge...

Scheuchzer mourut en 1733, à l'âge de 61 ans, toujours entièrement convaincu que la Bible renfermait le récit complet de la création – à l'instar d'ailleurs de la plus grande partie du monde chrétien de l'époque. Dès le début du XVIIIe siècle, pourtant, un homme de génie avait appréhendé la vérité. Il s'appelait Benoît de Maillet ; c'était un diplomate français né en 1656. En 1715, Maillet écrivit un livre intitulé *Telliamed* (soit son propre nom épelé à l'envers) qui affirmait que la vie était venue de l'espace et s'était progressivement développée dans les océans sous la forme d'organismes marins. Les poissons avaient rampé sur la terre ferme et s'étaient changés en oiseaux et autres animaux. Tout cela avait demandé des millions d'années. Toutefois, Maillet préféra ne pas publier ce livre de son vivant de crainte de nuire à sa carrière de fonctionnaire. L'ouvrage parut en 1749, onze ans après sa mort. Mais le manuscrit avait déjà été lu et discuté par beaucoup d'érudits. Maillet – qui est aujourd'hui injustement oublié – devrait être considéré comme le père de la théorie de l'évolution.

Voltaire s'est moqué des thèses de Maillet, comme il s'est moqué de l'idée que les fossiles puissent être les restes d'organismes préhistoriques. Selon lui, les fossiles de poisson retrouvés en montagne étaient les vestiges des repas de voyageurs. Il ne se souciait pas d'expliquer pourquoi les os s'étaient pétrifiés au lieu de se décomposer. Le scepticisme de Voltaire était très répandu à la fin du XVIIIe siècle.

Néanmoins, les choses évoluaient lentement. Un jour de 1780, un médecin militaire allemand, Friedrich Hoffmann, se promenait dans une carrière de craie près de Maastricht en Hollande, quand il aperçut un gigantesque crâne de « dragon ». Il avait découvert la

première tête de dinosaure. Hoffmann fit extraire le crâne et le ramena au musée Teyler de Haarlem, où il fit sensation. Ses confrères et lui-même décidèrent de l'appeler « saurien ». Malheureusement, Hoffmann avait négligé de demander au propriétaire de la carrière, un prêtre nommé Godin, l'autorisation de prendre le crâne. Godin lui fit un procès pour le récupérer et il gagna. Privé de sa découverte historique, Hoffmann sombra dans la dépression et mourut. Quant à Godin, qui semble avoir été un personnage extrêmement déplaisant, il mit le crâne sous clé et refusa aux savants le droit de l'examiner. Mais en 1794, les Français envahirent les Pays-Bas et s'emparèrent du crâne au grand dépit de Godin et malgré ses efforts pour le dissimuler. Il fut envoyé au Jardin des Plantes à Paris, où le grand naturaliste Georges Cuvier l'étudia.

Soudain, tout le monde se mit à creuser en quête de dinosaures, et beaucoup d'anciens ossements furent exhumés. Cuvier devint une autorité en matière d'espèces disparues – il se vantait de pouvoir reconstituer tout un squelette à partir d'un seul os. Mais comment ces espèces avaient-elles disparu de la surface de la terre ? Selon Cuvier – qui empruntait la théorie de son devancier, le comte de Buffon – la réponse était que la terre avait connu une série de grandes catastrophes, comme des séismes et des inondations, qui avaient anéanti des espèces entières. Ensuite, la Nature avait dû tout recommencer. L'homme et son cousin le singe étaient les produits de la phase de création la plus récente depuis la dernière catastrophe…

C'est dire que, bien sûr, Cuvier était totalement opposé à la théorie de l'évolution de Maillet, qui commençait à recueillir un certain succès auprès de nombreux jeunes savants, tel Geoffroy Saint-Hilaire. Pour Cuvier, les espèces n'« évoluent pas ». Elles ont été créées, puis ont disparu au cours de catastrophes, comme le dragon découvert par Hoffmann.

William Smith, un jeune Anglais qui s'était promené un peu partout dans les mines britanniques, annonça vers cette époque qu'il avait identifié pas moins de trente-deux « strates » contenant des fossiles – il leur donna des noms comme carbonifère, crétacé et dévonien. Et ces strates étaient nettement différenciées. On ne trouvait pas de fossiles dévoniens dans la strate carbonifère. Cette obser-

vation semblait indiquer que chaque époque géologique s'était achevée abruptement... dans un cataclysme.

Il est vrai cependant que Cuvier fut un moment tracassé par une découverte que l'on devait à l'un de ses plus fidèles disciples, le baron Ernst von Schlotheim, en 1820. Alors qu'il étudiait des ossements de mammouths en Thuringie, Schlotheim trouva des dents humaines. D'après Cuvier, c'était impossible : les mammouths appartenaient à l'âge de création précédent. Pour se dédouaner, Cuvier expliqua qu'un fossoyeur avait probablement enterré un corps dans un sol de l'âge antédiluvien, et Schlotheim poussa un soupir de soulagement – il avait passé l'âge où l'on peut se permettre de revoir sa position. Deux autres lots de restes humains furent découverts parmi des ossements d'espèces éteintes ; Schlotheim se laissa convaincre à nouveau que ce n'était là qu'un accident.

Mais en 1823, tout un squelette humain – sauf la tête – fut retrouvé dans une ancienne strate à Paviland, au Pays de Galles. Comme la terre l'avait teinté en rouge, on l'appela la Dame rouge de Paviland. (Il s'avéra en fait qu'il s'agissait d'un homme.) Inspiré par cette découverte, un pasteur du nom de McEnery exhuma dans la Caverne de Kent, dans le Devon, des outils anciens associés à des os de mammouths. Ces nouvelles découvertes auraient dû convaincre Cuvier de son erreur, mais il s'entêtait à les mettre sur le compte de concours de circonstances purement fortuits.

Cuvier était sans conteste un grand savant, mais c'était aussi un tyran dogmatique. Il ruina la carrière de son confrère Jean-Baptiste Lamarck, qui croyait non seulement que les espèces évoluent lentement, mais encore qu'elles évoluent parce qu'elles le *veulent.*

Cuvier eut de la chance : il mourut en 1832, juste avant que la géologie ne vienne jeter le discrédit sur ses théories catastrophistes.

C'est un avocat passionné de géologie, Charles Lyell, qui se chargea du coup de grâce. Après avoir étudié dix années durant l'écorce terrestre, il parvint à la conclusion que la chronologie de l'archevêque Ussher – toujours admise par des millions de chrétiens – était absurdement fausse et que la terre s'était formée sur des millions d'années. Compte tenu de cette échelle temporelle, il n'était nul besoin de catastrophes pour ériger les montagnes et inonder les val-

lées : tout pouvait s'expliquer par une lente érosion. Les *Principles of Geology* (1830-1833) de Lyell constituent l'un des livres qui ont fait date dans l'histoire de la science. Sa conclusion était que le déluge avait bien eu lieu, mais qu'il avait été le résultat de la fonte des glaces à la fin de la dernière période glaciaire, voici quelque 15 000 mille ans. Le paysage avait été lentement sculpté par les glaciers durant des centaines de millions d'années. Quant aux poissons fossiles découverts à flanc de montagne, ils s'étaient jadis trouvés au fond des mers préhistoriques. Lyell s'opposait aussi bien aux catastrophistes qu'aux diluvianistes et aux fondamentalistes religieux, mais ses vues finirent par prévaloir.

La théorie de l'histoire de la terre qui allait progressivement émerger au cours des cinquante prochaines années était à peu près la suivante.

Notre terre existe depuis environ 4 500 millions d'années, mais durant les mille premiers millions elle ne fut que cendres incandescentes qui se refroidissaient peu à peu. Le milliard d'années suivant vit les premiers organismes vivants se développer dans les mers chaudes – de minuscules cellules qui ne naissaient ni ne mouraient. Les fossiles les plus anciens sont ceux de ces organismes unicellulaires : ils remontent à 3 500 millions d'années.

Il y a seulement 630 millions d'années, les premiers organismes vraiment vivants apparaissent : ils sont capables de se reproduire et peuvent donc se permettre de mourir. La vie développait sa méthode de passage du témoin à la génération suivante pour se lancer à nouveau à l'assaut de tous les vieux problèmes.

Il s'écoule encore quarante millions d'années avant l'apparition des premiers invertébrés, comme les trilobites. On appelle cette période le Cambrien – il y a environ 590 millions d'années. C'est aussi l'époque du premier poisson. Et certaines des premières plantes commencent à pousser sur la terre.

Au cours du Dévonien, voici à peu près 408 millions d'années, des poissons qui trouvaient la mer trop dangereuse se traînèrent sur la terre ferme et tandis que leurs nageoires se changeaient en pattes, ils devinrent des amphibiens. Les reptiles apparurent au Carbonifère, quarante millions d'années plus tard. Cette première grande

période de l'histoire de la terre – connue sous le nom de Paléozoïque – s'est achevée avec l'époque permienne, il y a 286 millions d'années.

La deuxième des trois grandes périodes, le Mésozoïque, est celle des mammifères, puis des dinosaures. Elle commence voici 250 millions d'années et s'étend jusqu'à il y a 65 millions d'années. Nous savons aujourd'hui que la théorie catastrophiste de Buffon et Cuvier n'était pas entièrement incorrecte. Il semble bien qu'un corps céleste ait heurté la terre voici 65 millions d'années, détruisant soixante-quinze pour cent de ses créatures vivantes, dont les dinosaures. Quelle qu'en fût la cause – peut-être une grosse météorite, peut-être une comète, peut-être même un astéroïde – la collision emplit probablement l'atmosphère de vapeur et éleva suffisamment la température pour tuer la plupart des grandes créatures. Sans cette catastrophe, il est probable que les êtres humains n'existeraient pas aujourd'hui.

Car au début de la troisième grande ère de l'histoire de la terre, le Cénozoïque, un monde chaud et humide de grandes forêts tropicales s'étendait jusqu'au nord de l'Europe. Débarrassée de ses grands prédateurs carnivores – comme le *Tyrannosaurus Rex* et les gigantesques ptérodactyles – la terre était un endroit plutôt tranquille, avec des oiseaux et des rongeurs semblables à des écureuils qui sautaient d'arbre en arbre et se nourrissaient de larves et d'œufs. Ces rongeurs étaient vivipares et non plus ovipares. Ils nourrissaient et protégeaient leurs petits, augmentant ainsi leur taux de survie.

Vers le milieu du Crétacé – qui commença voici environ 144 millions d'années – apparut une toute petite créature aux allures de musaraigne qui vivait probablement entre les racines des arbres et se nourrissait d'insectes. Les musaraignes sont des animaux d'une voracité incroyable, dont le cœur bat à 800 pulsations par minute et qui mangent chaque jour plusieurs fois leur propre poids de nourriture. (Parce qu'elles sont tellement minuscules que leur organisme ne conserve pas sa chaleur.) Dans la paisible ère cénozoïque qui suivit, ces musaraignes se sentirent suffisamment en confiance pour grimper dans les arbres, où elles mangeaient les graines, les jeunes feuilles, et ces nouveaux acquis de l'évolution qu'on appelle les fruits. Dans les arbres, elles développèrent une « main » avec un

pouce et quatre doigts pour s'accrocher aux branches. Nombre de ces musaraignes furent exterminées par leurs cousins rongeurs, dont les dents ne cessaient jamais de pousser et donc ne s'usaient jamais. Mais elles survécurent en Afrique – ou plutôt sur ce vaste continent qui incluait l'Afrique et l'Amérique du Sud – et devinrent des singes avec des yeux qui se trouvaient désormais l'un à côté de l'autre et non plus de chaque côté de la tête, ce qui leur permettait de mieux évaluer les distances. Nous autres humains sommes les descendants de cette musaraigne arboricole.

Cette grande révolution dans la pensée humaine, nous la devons, comme chacun sait, à un jeune naturaliste du nom de Charles Darwin qui, en décembre 1831, s'était embarqué à bord du *Beagle* pour se rendre en Amérique du Sud.

Le but principal de cette expédition, assez curieusement, était de ramener chez eux trois indigènes à la peau sombre originaires de la Terre de Feu, au large des côtes d'Amérique du Sud. Le capitaine du *Beagle*, Robert Fitzroy – fervent chrétien et partisan de l'esclavage –, les avait achetés à bas prix (l'un d'entre eux ne lui avait coûté qu'un bouton de nacre) et comptait les utiliser en Angleterre comme domestiques. (Il y avait parmi eux une jeune fille à peine pubère dont Fitzroy avait fait l'acquisition parce qu'il était outré de la voir se promener dans le plus simple appareil.) Malheureusement, une loi abolitionniste avait été votée pendant qu'il était en mer et, à sa grande indignation, on lui ordonna de les ramener. Afin de donner à ce voyage quelque intérêt pratique, le ministre de l'Intérieur décréta qu'un naturaliste s'embarquerait aussi pour étudier la faune et la flore d'Amérique du Sud. L'heureux élu était considéré comme une sorte de raté. À 22 ans, Charles Darwin avait déjà abandonné ses études de médecine et renoncé à sa vocation religieuse. Il avait découvert ensuite qu'il aimait la zoologie et la botanique ; c'est ainsi que son professeur à Cambridge le recommanda pour ce poste à bord du *Beagle*.

Darwin se trouvait être aussi un bon libéral (on les appelait les Whigs à l'époque), et il approuvait totalement le retour des trois indigènes. Le capitaine était un indécrottable Tory qui reprochait au jeune savant son sentimentalisme. Dans la vie, c'étaient les plus

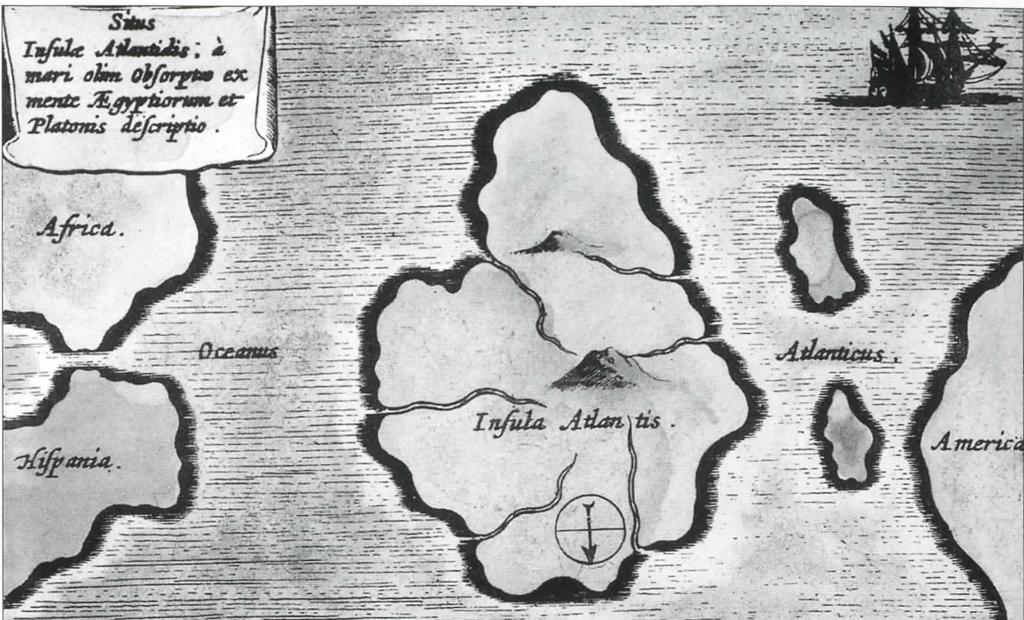
aptes et les plus rapides qui gagnaient la course. Les forts survivaient ; les faibles mouraient.

Darwin n'était pas trop sûr d'apprécier cette théorie. Son grand-père Erasmus Darwin avait pourtant écrit un long poème intitulé *The Temple of Nature* (1803), dans lequel il avançait l'idée que toute vie provenait de la mer et que les animaux étaient à l'origine des poissons dont les membres s'étaient développés quand ils s'étaient aventurés sur la terre ferme. Donc le capitaine Fitzroy avait peut-être raison. Peut-être la lente amélioration des espèces était-elle imputable à la compétition...

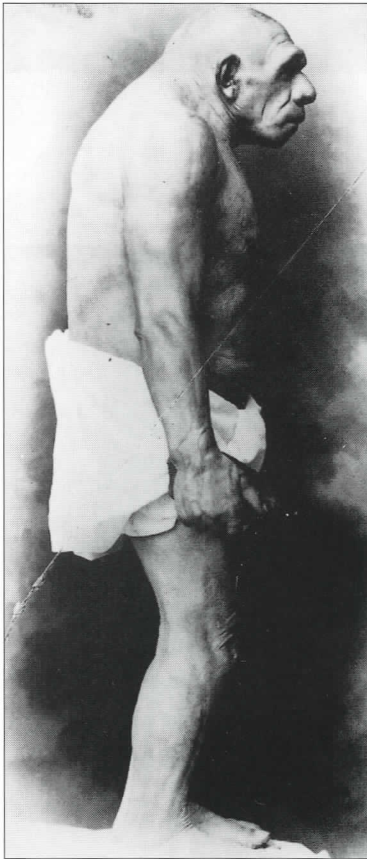
Le retour des trois indigènes en Terre de Feu corrobora cette opinion. L'un d'eux, un jeune homme qu'ils avaient baptisé York Minster, était robuste et dominateur. Il ne lui fallut pas longtemps pour s'intégrer parmi ses frères sauvages. Il se défit joyeusement de ses manières civilisées et se remit bientôt à se promener entièrement nu, au grand dam d'un certain Matthews, un missionnaire qui avait été envoyé là-bas pour tenter de convertir les indigènes. L'adolescente, que Fitzroy avait nommée Fuegia, en fit autant. Mais le plus jeune et le plus doux des trois, qu'on appelait Jemmy Button, était souvent rudoyé et il suppliait en pleurant qu'on le laissât remonter à bord du *Beagle*. Le capitaine était contraint de refuser, et tandis que le navire prenait le large, il était parfaitement évident que sans la protection des barrières artificielles de la civilisation, la vie ne serait pas tendre pour Jemmy Button.

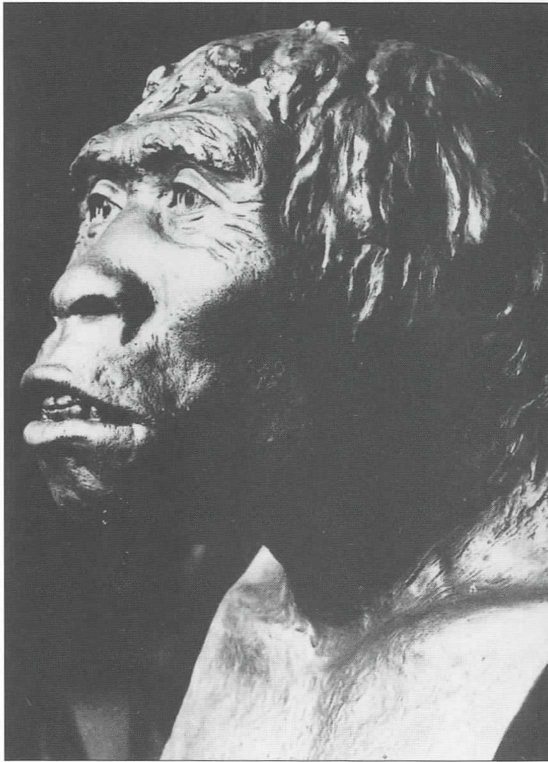
Elle ne fut pas moins dure pour Fuegia. Dix ans plus tard, un bateau de chasseurs de phoques mouilla au large de l'île et la jeune fille se précipita à son bord pour renouer connaissance avec des hommes blancs. Trop heureux de l'aubaine, les chasseurs la violèrent à tour de rôle jusqu'à ce qu'elle tombât d'épuisement à demi morte. Quand elle fut aperçue la fois d'après par des Anglais, elle avait l'air d'une vieille femme. Darwin ne l'apprit jamais, mais s'il l'avait su, il eût été conforté dans sa certitude que la nature n'était pas gouvernée par des principes libéraux.

En étudiant la flore et la faune de Patagonie, il découvrit des signes qui indiquaient indubitablement que Cuvier – encore en vie à l'époque – s'était trompé à propos des catastrophes. Il trouva des os de créatures disparues, comme le mégathérium (une sorte de pares-



Carte de l'Atlantide extraite de Mundus Subterraneus, *d'Athanasius Kircher (1602-1680), qui fondait sa description du continent perdu sur les écrits de Platon.*





Homme de Java.

Homme de Neandertal.



Les pyramides de Gizeh.



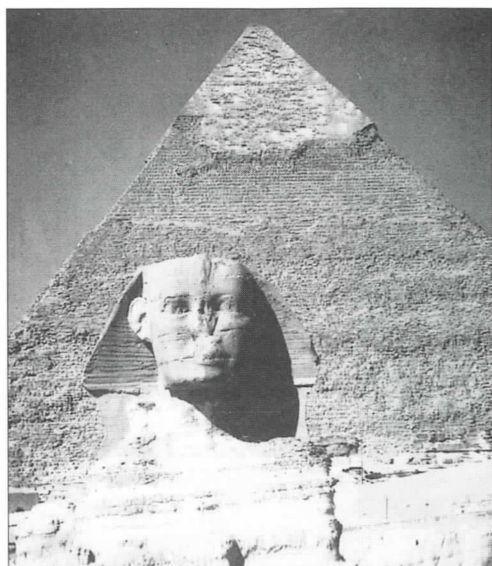
La Grande Pyramide de Gizeh, en Égypte.



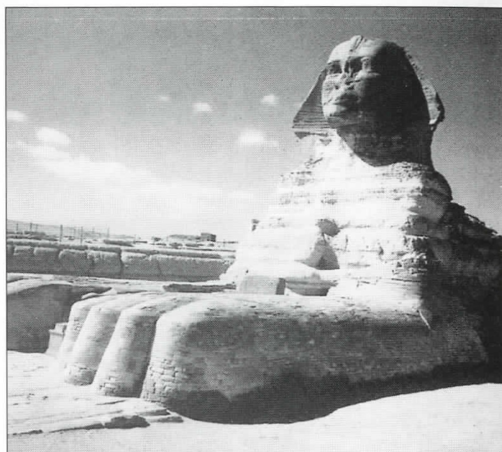
Le sarcophage de Khéops, dans la Chambre du Roi de la Grande Pyramide.



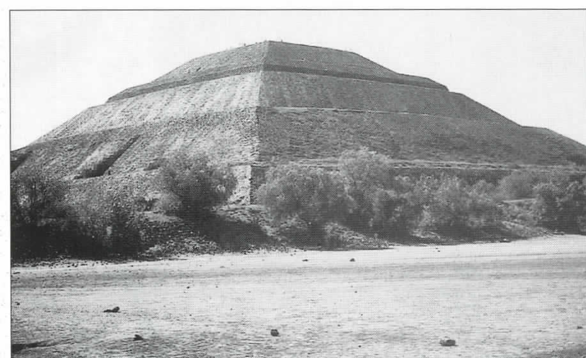
La Grande Galerie dans la Grande Pyramide.



Le Sphinx et la pyramide de Khéphren, à Gizeh.



Le Sphinx.



La pyramide du Soleil, à Teotihuacán, au Mexique.



Une vue des ruines de Teotihuacán.



Peinture rupestre à Lascaux, représentant la magie chamanique de la chasse. Le bison est transpercé d'un épieu dans l'estomac.

Également à Lascaux, peinture rupestre montrant un aurochs (une sorte de bœuf dont l'espèce a disparu), des chevaux et des cerfs.

seux géant) et le toxodonte, mais il rencontra d'autres animaux non moins « préhistoriques », tels le tatou et le tamanoir, toujours bien vivants. Il étudia aussi les os d'une espèce de lama éteinte et observa d'autres lamas curieusement semblables appelés guanacos. Les lamas disparus étaient plus petits. Mais il était fort peu probable que Dieu ou la nature eût éliminé les anciens lamas pour se donner ensuite la peine d'en créer de plus grands. N'était-il pas plus vraisemblable que les guanacos aient évolué par rapport à leurs ancêtres disparus ?

Une demi-douzaine d'années plus tard, Darwin, de retour en Angleterre, tomba sur un livre qui le fit à nouveau réfléchir sur la cruauté de la nature. C'était un *Essai sur le principe de population* (1798) du révérend Thomas Malthus qui professait une vision assez sombre de l'histoire. La société ne s'élève pas vers la prospérité et le libéralisme, car la prospérité se traduit par un nombre plus important de bébés qui survivent et la croissance démographique l'emporte bientôt sur l'augmentation de prospérité. La tendance naturelle de la société ne l'attire pas vers le haut mais vers le bas. Si nous voulons y remédier, dira plus tard Malthus, nous devons nous-mêmes nous efforcer de contrôler la population. Mais dans la nature, bien entendu, il n'y a personne pour contrôler la croissance démographique. Alors la population explose et les plus faibles meurent de faim.

Darwin devait admettre qu'à la vérité, si chaque couple d'oiseaux, de poissons ou d'autres animaux produisait plus de deux petits et si cette progéniture engendrait à son tour plus de deux jeunes par couple, l'explosion de la population animale qui en résulterait couvrirait chaque centimètre habitable de la terre en quelques générations. La mort est le moyen trouvé par la nature pour éviter que la planète soit envahie.

Il se mit à faire de l'élevage – de chiens, de lapins, de poulets, de pigeons – et pendant plus de vingt ans il étudia les variations de génération en génération. Il y en avait bien plus qu'il ne l'avait pensé. L'expérience était concluante. Il disposait à présent d'un mécanisme qui expliquait l'évolution. La nature produisait des variations. Les plus utiles se maintenaient et les autres disparaissaient. Ainsi, comme l'avait supposé son grand-père, la vie se trans-

forme et s'améliore progressivement à mesure que les variations utiles continuent à croître et à se multiplier.

Darwin n'était pas pressé de publier ces conclusions révolutionnaires. Il se considérait lui-même comme un bon chrétien et se rendait bien compte que ses découvertes démentaient catégoriquement le livre de la Genèse. Aussi entreprit-il d'écrire un ouvrage monumental qui compterait au moins 2 500 pages et qui ne paraîtrait qu'après sa mort, espérait-il à moitié. Et puis, en 1857, une bombe explosa sous la forme d'une lettre envoyée par un autre zoologiste, un ancien maître d'école appelé Alfred Russel Wallace, qui esquissait une théorie presque identique à la sienne. Darwin était effondré : c'était le labeur d'un quart de siècle qu'il lui semblait avoir accompli en vain. Il n'eût pas été correct de sa part d'empêcher la divulgation des découvertes de Wallace. Il prit conseil auprès de Sir Charles Lyell, l'auteur des *Principles of Geology*. L'avis de Lyell était de publier simultanément le manuscrit de Wallace et un résumé des théories de Darwin. C'est ce qu'ils firent dans le journal de la Linnaean Society. Ensuite Darwin s'attela à abréger le gros ouvrage sur lequel il travaillait depuis des années. Il lui fallut treize mois pour achever son livre, qu'il intitula *De l'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle.*

Sa parution en novembre 1859 suscita le plus grand tumulte intellectuel du XIXe siècle. C'était de toute évidence un ouvrage très sérieux et la masse des faits sur lesquels il s'appuyait était impressionnante. Et pourtant, ses conclusions allaient à l'encontre de principes religieux soutenus par l'homme depuis la nuit des temps. La diversité de la nature n'était pas l'œuvre de Dieu – ou des dieux – mais le résultat d'un simple principe mécanique : la survie du plus apte. Il n'était fait aucune mention de l'homme, hormis une brève remarque dans la conclusion pour exprimer l'espoir que « la lumière sera faite sur l'origine de l'homme et son histoire », mais le point de vue de Darwin sur la question ressortait clairement du reste du livre. L'homme n'avait pas été « fait à l'image de Dieu » ; il n'occupait pas une place unique dans la création. Il était simplement un animal comme les autres et descendait probablement d'une sorte de singe.

Si le livre a connu un succès immédiat – la première édition fut épuisée en une journée – c'est en grande partie grâce à un certain

Thomas Henry Huxley, chroniqueur scientifique du *Times* qui le présenta comme un chef-d'œuvre. Dans la tourmente qui suivit, Huxley allait devenir le principal allié de Darwin. Une sorte de bataille de Hastings de l'évolution eut lieu en juin 1860 à Oxford, où Huxley défendit les thèses de Darwin contre l'évêque Samuel Wilberforce. L'évêque commença par brosser un tableau satirique de l'évolution, puis il se tourna vers Huxley pour lui demander s'il descendait du singe par sa mère ou par son père. Huxley murmura : « Le Seigneur l'a livré entre mes mains. » Il se leva et expliqua en termes simples la théorie de Darwin. Il conclut en disant qu'il lui paraissait moins honteux de descendre d'un singe que d'être apparenté à un homme qui galvaudait son grand talent à travestir la vérité. Il y eut un tonnerre d'applaudissements. Une dame tomba en pâmoison et Wilberforce, se sachant battu, renonça à répliquer.

Il nous est impossible de comprendre dans toute sa mesure l'impact de ces conceptions. Sans doute Maillet, Erasmus Darwin et Lamarck avaient-ils déjà esquissé des théories de l'évolution. Mais le travail de Darwin ne se résumait pas à une théorie. Il avait la brutale évidence d'un fait scientifique indéniable et il semblait dire au monde que toutes ses croyances religieuses étaient absurdes. L'intervention de Dieu n'était pas nécessaire dans la nature. C'était en fait une gigantesque machine qui engendrait de nouvelles espèces comme une machine à calculer produisait des chiffres.

Darwin était lui-même opposé à cette interprétation « sans âme » de ses idées. Après tout, une machine avait un créateur et elle devait être mise en marche par des êtres humains. Darwin avait le sentiment d'avoir seulement découvert comment fonctionnaient les mécanismes de l'évolution. D'ailleurs, toutes les inepties dont il avait fallu se débarrasser ne méritaient pas d'être conservées.

En un sens, il avait raison. Pourtant ses adversaires aussi avaient raison. Qu'il l'ait voulu ou non, Darwin avait provoqué le plus grand bouleversement intellectuel dans l'histoire de l'espèce humaine. L'homme avait toujours été persuadé qu'il était le centre de l'univers et qu'il avait été créé par les dieux. Il scrutait le ciel en quête de quelque signe d'une intention divine et cherchait dans la nature les hiéroglyphes obscurs qui révéleraient la volonté des dieux. Et Darwin lui disait maintenant que les hiéroglyphes n'étaient qu'une illu-

sion d'optique. Le monde était simplement ce qu'il semblait être. Il se composait de *choses* et non de sens cachés. Dorénavant l'homme devrait accepter l'idée qu'il était seul.

Quelles étaient donc « l'origine de l'homme et son histoire » sur lesquelles Darwin promettait de faire quelque lumière ? Dès lors que la plupart des biologistes étaient darwiniens, il n'y avait plus d'excuse pour rester vague et imprécis.

En fait, Darwin était convaincu que les archéologues exhumeraient un jour les ossements d'une créature à mi-chemin entre le singe et l'homme : le « chaînon manquant », comme il l'appela en 1871. En 1908, vingt-six ans après la mort de Darwin, sa prophétie parut s'être réalisée quand un certain Charles Dawson annonça qu'il avait découvert des fragments d'un ancien crâne humain dans un endroit nommé Piltdown, dans l'est du Sussex. Avec deux géologues, il trouva plus tard une mâchoire inférieure qui était incontestablement simiesque et qui s'adaptait au crâne. On baptisa sa trouvaille « Homme de Piltdown » ou « Homme de l'aube », et Dawson devint célèbre.

Pourtant les savants étaient perplexes. Ce qui avait évolué chez « l'ancêtre de l'homme » c'était indéniablement le cerveau, et donc le crâne. L'« Homme de Piltdown » présentait un développement considérable de la boîte crânienne. Alors pourquoi sa mâchoire était-elle à ce point semblable à celle d'un singe ?

La réponse est : parce que *c'était* une mâchoire de singe. En 1953, bien après la mort de Darwin, l'analyse de l'Homme de Piltdown par la datation au fluor révéla qu'il s'agissait d'une supercherie. Le crâne était vieux de 50 000 ans seulement, tandis que la mâchoire était celle d'un orang-outan ou d'un chimpanzé ; l'un et l'autre avaient été traités au moyen de sulfate de fer et de pigments pour leur donner la même apparence C'est Dawson lui-même, pense-t-on aujourd'hui, qui avait commis le faux de Piltdown pour des raisons que l'on ignore.

En fait, dès 1856, sept ans après la publication de *L'Origine des espèces*, il semblait que l'on eût trouvé le premier homme. À quelques kilomètres de Düsseldorf se trouve une riante petite vallée appelée Neander – Neandertal en allemand – en hommage à un

compositeur. Il y a là des carrières de calcaire où des ouvriers découvrirent un jour des os si épais et si lourds qu'ils crurent avoir trouvé le squelette d'un ours. Mais un maître d'école des environs, Johann Fuhlrott, comprit au premier regard qu'il ne s'agissait pas d'un ours, mais des restes d'un être humain d'aspect simiesque au front bas et presque sans menton. Curieusement, le cerveau de cette créature était plus gros que celui d'un homme moderne. Mais la flexion des os des cuisses donnait à penser qu'il marchait en position voûtée. Se pouvait-il que ce gorille de petite taille fût le premier ancêtre de l'homme ?

Non, répondirent les hommes de science. Ils étaient pour la plupart des disciples de Cuvier et l'un d'eux émit même l'hypothèse que le squelette était celui d'un cosaque qui aurait poursuivi Napoléon lors de la retraite de Russie en 1814. Le grand Rudolf Virchow, père de la pathologie cellulaire, pensait pour sa part que c'était le squelette d'un idiot. Pendant quelque temps, le pauvre maître d'école Fuhlrott fut profondément déprimé. C'est alors que Sir Charles Lyell vint à sa rescousse et annonça que « l'idiot » était en fait un être humain primitif. Bien que Virchow refusât d'admettre qu'il s'était trompé, d'autres découvertes au cours des vingt-cinq années qui suivirent vinrent confirmer que l'Homme de Neandertal était bien un des premiers êtres humains.

Tel était donc, semblait-il, le « chaînon manquant », ou encore ce que le bouillant disciple allemand de Darwin Haeckel préférait appeler le *Pithecanthropus*, l'homme-singe. Mais était-ce bien certain ? L'homme-singe aurait dû avoir un cerveau beaucoup plus petit que celui de l'homme moderne, et non plus gros. Il fallait donc que le Néandertalien fût apparu assez récemment : disons au cours des cent mille ans passés.

L'étape suivante dans la recherche de l'ancêtre de l'homme fut franchie par des Français – non par les professeurs de géologie parisiens, toujours acquis aux thèses de Cuvier qui affirmaient que l'homme était une création récente, mais par deux amateurs remarquables. C'est à eux que l'on doit la découverte de l'existence de l'ancêtre direct de l'homme moderne : l'homme de Cro-Magnon.

Tout a commencé dans les années 1820, quand un avocat français, Édouard Lartet, qui vivait dans le Gers, fut intrigué par une

énorme dent que lui avait apportée un fermier de la région. Lartet consulta son « Cuvier » et découvrit que c'était une dent de mammouth. Selon Cuvier, les mammouths avaient disparu bien avant l'arrivée de l'homme sur terre. Alors, que faisait une dent de mammouth si près de la surface ? Lartet se mit à creuser et en 1837, il trouva certains os et fragments de crâne d'une sorte de singe datant de la moitié du Tertiaire, c'est-à-dire voici peut-être quinze millions d'années. La créature fut plus tard identifiée comme un *Dryopithecus*, que certains scientifiques modernes considèrent comme l'ancêtre originel de l'homme.

Lartet se rallia ensuite à l'avis d'un agent des douanes et auteur dramatique d'Abbeville, Boucher de Crèvecœur de Perthes, qui était convaincu que les origines de l'homme remontaient jusqu'à l'ère tertiaire, il y a plus de deux millions d'années. Lartet et Boucher de Perthes entreprirent tous deux de fouiller les couches sédimentaires du Tertiaire, mais sans succès.

C'est alors que Boucher de Perthes, qui creusait méthodiquement le sol de Picardie, se mit à découvrir de nombreux ossements d'animaux anciens ainsi que des bifaces, des racloirs et des pointes de silex, qui avaient manifestement été taillés par l'homme. Quand il les montra aux professeurs de géologie, on lui expliqua avec condescendance qu'il ne s'agissait pas d'outils façonnés par la main de l'homme, mais de pièces de silice durcies qui avaient simplement l'air d'outils. Boucher fut néanmoins sauvé du découragement par une visite de Charles Lyell qui, lui, ne doutait pas que ces bifaces avaient été fabriqués par l'homme.

C'était une gifle pour les disciples de Cuvier : le plus éminent de tous les géologues modernes assurait qu'une forme d'« homme-fossile » avait existé pendant des dizaines de milliers d'années à l'époque du mammouth, du tigre à dents de sabre et de l'ours des cavernes. C'était la deuxième intervention majeure de Lyell dans l'histoire de la science. L'Anglais prudent qui avait conseillé à Darwin de ne pas trop insister sur les origines de l'homme donnait cette fois un élan décisif à la paléo-anthropologie.

Le problème de Boucher était un certain manque de rigueur qui avait fait de lui une cible facile pour les disciples de Cuvier, même Lyell était quelque peu irrité par sa façon de travailler au petit bon-

heur la chance. Pourtant, cette personnalité assez peu scientifique, qui avait tendance à se précipiter sur des conclusions quelque peu erronées, fit plusieurs découvertes d'une importance inestimable. C'est néanmoins à son associé Lartet que l'on doit la trouvaille la plus passionnante à ce jour.

Grâce aux fonds apportés par un industriel anglais du nom de Henry Christy, Lartet, qui pouvait désormais se consacrer entièrement à ses recherches, abandonna les couches sédimentaires du Tertiaire et se mit à étudier l'ère suivante : le Pléistocène ou période glaciaire. En septembre 1860, il découvrit des reliefs de repas à Massat, dans le département de l'Ariège, avec le dessin d'un ours des cavernes gravé sur un bois de cerf. L'homme primitif était, semblait-il, un artiste. Lorsque, vingt ans plus tôt, un certain Brouillette avait trouvé un os gravé représentant deux biches, les doctes professeurs n'avaient voulu y voir que l'œuvre d'un enfant. Mais la ramure de Lartet provenait d'une couche totalement inexplorée. Le monde savant était à présent contraint de le prendre au sérieux.

Il se rendit ensuite dans la vallée de la Vézère, en Dordogne. Comme l'a remarqué Herbert Wendt, cette vallée fut aussi importante pour la préhistoire que la vallée des Rois pour l'égyptologie. En 1864, Lartet découvrit une défense de mammouth qui portait des marques laissées par des coups de biface – preuve que l'homme était un contemporain du mammouth.

En 1868, Lartet entendit parler d'une nouvelle découverte dans la vallée de la Vézère : une grotte révélée par les travaux de construction d'une voie ferrée près du village des Eyzies, au lieu-dit Cro-Magnon. Lartet y envoya son fils Louis qui comprit aussitôt qu'il s'agissait là de la plus grande découverte jamais faite jusqu'alors. La grotte était remplie d'objets fabriqués par ses anciens occupants. Mais le plus important, c'est qu'elle renfermait des squelettes. Et un crâne découvert au fond de la grotte était presque identique à n'importe quel crâne que l'on aurait pu exhumer dans le cimetière local avec la vaste boîte crânienne et le menton saillant de l'homme moderne.

Fallait-il en conclure que ce lieu de séjour avait été le théâtre de scènes de violence ? Les six humains de Cro-Magnon – parmi lesquels on dénombrait trois jeunes hommes, une femme et un bébé –

étaient morts dans des circonstances mystérieuses. Le crâne de la femme portait les traces d'une profonde blessure à la tête en cours de guérison, mais il semblait qu'elle avait succombé en donnant le jour au bébé. De quoi elle et les autres étaient-ils morts ? On ne pouvait le déterminer : la grotte de Cro-Magnon constitue la première énigme policière de l'histoire de l'humanité.

Comme d'habitude, les savants ne voulurent pas en entendre parler. Ils assurèrent que la grotte était une simple sépulture, sans doute plus ou moins moderne. Mais leurs certitudes furent bientôt ébranlées à mesure que d'autres squelettes de Cro-Magnon commençaient à resurgir en différents endroits qui n'étaient manifestement pas des sites d'inhumation modernes. Sur une paroi de la grotte des Combarelles, un visage barbu avait été gravé. Tout indiquait que ces cavernes étaient habitées par des chasseurs. Les hommes primitifs de la vallée de la Vézère se nourrissaient des animaux qu'ils attrapaient. Près du village de Solutré, des milliers d'os de chevaux sauvages furent retrouvés au pied d'un escarpement rocheux : les chasseurs leur avaient tendu un piège et les avaient dirigés vers le précipice.

Bref, les ancêtres directs des hommes n'étaient pas les Néandertaliens, mais ces chasseurs et artistes de Cro-Magnon dont les femmes portaient des bijoux d'ivoire sculptés et de coquillages.

L'homme de Cro-Magnon aurait pu être découvert une décennie plus tôt si Don Marcelino de Sautuola, un hidalgo espagnol, avait fait preuve d'un peu plus de curiosité. Vers 1858 – la date exacte n'est pas certaine –, lors d'une partie de chasse sur ses terres d'Altamira, Don Marcelino vit disparaître son chien dans une faille, qui s'avéra être l'entrée d'une grotte souterraine. Par prudence, Don Marcelino la fit sceller. Une vingtaine d'années plus tard, au retour d'un séjour à Paris pour l'Exposition universelle de 1878 où il avait pu voir des outils de la période glaciaire, Don Marcelino retourna dans la grotte et entreprit de la fouiller en quête d'objets d'origine humaine : il trouva un biface et quelques pointes de flèches en pierre. Puis, un jour, sa petite-fille Marie, alors âgée de 5 ans, l'accompagna dans la grotte et au bout d'un moment elle se mit à pousser des cris d'excitation : elle avait vu sur les parois des peintures de bisons chargeant dans un endroit de la grotte où son grand-père n'avait pu accéder à cause du plafond bas.

Le pigment était encore humide… pour le plus grand malheur de Don Marcelino. Car lorsqu'il annonça sa découverte au monde, les experts la dénoncèrent comme une falsification. Don Marcelino mourut rongé par l'amertume et la déception. Bien des années plus tard, après que l'un de ces experts – un certain Cartailhac – eut étudié des grottes similaires aux Eyzies, il comprit qu'il avait fait grand tort à Don Marcelino et voulut lui présenter ses excuses. Marie de Sautuola, qui était entre-temps devenue une femme, ne put que sourire tristement et le mener jusqu'à la tombe de Don Marcelino.

Bien d'autres peintures pariétales furent ensuite découvertes – dont celles de Lascaux qui comptent parmi les plus spectaculaires – avec de nombreux dessins de bisons, de taureaux, de chevaux sauvages, d'ours, de rhinocéros et même d'hommes portant des bois de cerf. Ces derniers étaient de toute évidence des shamans ou des magiciens. Quant aux peintures, elles devaient avoir une vocation magique : faire en sorte que la proie fût irrésistiblement attirée vers les chasseurs de l'âge de pierre.

Mais qu'est-il advenu de l'homme de Neandertal, qui était toujours là voici 50 000 ans, quand l'homme de Cro-Magnon célébrait ses cérémonies magiques ? Le fait qu'il ait disparu alors même que l'homme de Cro-Magnon prospérait suggère la sinistre hypothèse de son élimination pure et simple par son artiste de cousin…

Mais quel était *l'âge* de l'homme ?

À l'époque, les paléontologues étaient parvenus à retracer l'histoire humaine sur une centaine de milliers d'années, jusqu'au Pléistocène. Une mâchoire trouvée plusieurs années plus tard – en 1907 – dans une sablière près de Heidelberg repoussa l'âge du Néandertalien à 150 000 ans environ. Mais puisqu'il ne pouvait pas être « le chaînon manquant », cette découverte n'éclairait en rien les origines de l'homme. Cependant, des crânes et des objets fabriqués par l'homme étaient mis au jour dans des couches toujours plus anciennes, justifiant apparemment la conviction de Boucher de Perthes que l'apparition de l'homme pourrait remonter à l'ère tertiaire.

En 1866, par exemple, dans le comté de Calaveras, en Californie, un certain Mattison, exploitant d'une mine, découvrit une partie de

crâne d'apparence humaine dans une couche de gravier à quarante mètres sous la surface, dans un lieu appelé Bald Hill. La couche où il se trouvait semblait dater du Pliocène, qui remonte à plus de deux millions d'années. Le crâne fut examiné par le géologue J.D. Whitney, qui déclara à la California Academy of Sciences qu'il avait été découvert dans une strate du Pliocène.

Cette affirmation qui semblait contredire la Bible outrageait l'opinion religieuse aux États-Unis. La presse protestante dénonça le crâne de Calaveras comme une supercherie, et un pasteur congrégationaliste assura qu'il avait parlé avec les mineurs, qui auraient placé le crâne à cet endroit pour abuser Whitney. À l'en croire, le cerveau de ce canular était un agent de la Wells Fargo du nom de Scribner, à qui M. Mattison avait remis le crâne après l'avoir découvert, sans se douter qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Mais quelques années plus tard, un certain docteur A.S. Hudson, qui cherchait à connaître le fin fond de l'histoire, reçut de Scribner l'assurance qu'il ne s'agissait nullement d'un canular. Et la femme de Mattison confirma que son mari avait ramené le crâne de la mine tout couvert de sable et de fossiles et qu'ils l'avaient conservé chez eux pendant un an. Malgré tout, la rumeur du canular persistait.

Parmi ceux qui ne croyaient pas à une mystification, il y avait le cofondateur de la théorie évolutionniste, Alfred Russel Wallace. Il savait que Whitney avait étudié bien d'autres ossements humains trouvés dans des mines à de grandes profondeurs et qui semblaient dans certains cas provenir de strates encore plus anciennes que le Pliocène. Whitney avait aussi examiné des outils de pierre et d'autres objets qui paraissaient vieux de millions d'années. Dix ans auparavant, un squelette humain complet avait été découvert par des mineurs sous Table Mountain, dans le comté de Tuolumne, à côté de restes d'animaux parmi lesquels figuraient des dents de mastodonte – ce qui semblait dater le squelette du Miocène, voici plus de cinq millions d'années. Un autre fragment de crâne humain avait aussi été retrouvé à Table Mountain en 1857, près des débris de mastodontes. Whitney avait examiné une mâchoire humaine et des objets de pierre provenant de sous la même montagne dont l'origine pouvait remonter à plus de neuf millions d'années. Des os humains trouvés dans le tunnel du Missouri, dans le comté de Placer, provenaient

d'une couche de sédiments qui s'étaient déposés il y a plus de huit millions d'années. Whitney avait aussi parlé avec un certain docteur H.H. Boyce, qui avait mis au jour des ossements humains à Clay Hill, dans le comté d'Eldorado, dans une strate qui remontait peut-être au Pliocène ou même au Miocène. Whitney rassembla tous ces éléments à l'appui de sa théorie d'un « Homme du Tertiaire » (l'ère tertiaire s'est achevée avec le Pliocène) dans un livre intitulé *Auriferous Gravels of the Sierra Nevada of California* en 1880.

Certains des objets provenant de Tuolumne, en Californie, paraissaient si absurdes que l'on avait peine à imaginer comment leur découverte aurait pu *ne pas être* un canular. Il y avait notamment un mortier trouvé *in situ* (c'est-à-dire enfoui dans la terre sur le site et non pas, par exemple, dans quelque vallée où il aurait pu aboutir, charrié par les rivières ou les glaciers) dans une couche de gravier vieille de plus de trente-cinq millions d'années, un pilon *et* un mortier découverts à la même profondeur, ainsi qu'un autre pilon (appelé Pilon royal) extrait d'une strate vieille de plus de neuf millions d'années. Pourtant il n'était pas possible qu'ils aient été placés là récemment. Il semblait plus probable qu'ils y avaient été laissés par des mineurs primitifs quelques milliers d'années auparavant.

Alfred Russel Wallace, on peut le comprendre, inclinait à penser que ces découvertes – et des dizaines d'autres du même genre – situaient les origines de l'homme plusieurs millions d'années plus tôt que ne croyaient Darwin et Haeckel, peut-être parce que « grâce à la culture, [l'homme] a été épargné par les caprices de la sélection naturelle ». Aussi, quand il entendit dire qu'un épicier du Kent nommé Benjamin Harrison avait découvert des bifaces dans des couches de gravier qui semblaient remonter au Pliocène (voici plus de deux millions d'années), et même au Miocène (plus de cinq millions d'années), il se hâta de lui rendre visite. Harrison vivait à Ightham, non loin de Londres, dans le Weald – une sorte de vallée érodée par les eaux entre les Downs du nord et du sud.

Une rivière agit un peu comme une sorte d'excavatrice, car à mesure qu'elle creuse la terre elle laisse le passé exposé sous forme de gravier. Elle inverse la loi habituelle de l'archéologie, à savoir que le niveau le plus profond est aussi le plus ancien, car en l'occurrence ce sont les graviers supérieurs qui sont les plus vieux. En

fouillant dans ces couches les plus hautes, Harrison avait découvert non seulement des objets néolithiques – des outils de pierre perfectionnés façonnés au cours des cent mille ans écoulés –, mais aussi des outils paléolithiques vieux d'un million d'années peut-être, et même des « éolithes », des instruments si primitifs qu'il est souvent difficile de les distinguer des pierres façonnées par la nature.

En 1891, Wallace rencontra Harrison et fut fasciné par ses silex. Tout comme l'éminent géologue Sir John Prestwich, il ne doutait pas que les objets paléolithiques et « éolithiques » de Harrison prouvaient l'existence d'animaux capables de fabriquer des outils il y a des millions d'années.

Mais alors que la fin du siècle approchait, les savants comme Wallace et Prestwich se retrouvèrent peu à peu en minorité. La thèse darwinienne selon laquelle l'homme descendait du singe avait suscité une vive opposition. Le simple fait d'avancer ce genre d'argument en public suffisait à déchaîner des cris de rage ou des rires sarcastiques. Le débat s'était polarisé : bigots d'un côté et partisans belliqueux de l'homme-singe de l'autre. Ces derniers avaient été ravis par la découverte du Néandertalien, car elle semblait prouver que l'homme était encore une sorte de singe à peine évolué il y a une centaine de milliers d'années. Ainsi Wallace, Prestwich et d'autres qui partageaient la même façon de penser étaient bien malgré eux mis dans le même sac que l'évêque Wilberforce et le capitaine (devenu vice-amiral) Fitzroy, l'ancien compagnon de voyage de Darwin qui demeurait implacablement opposé au darwinisme.

Ernst Haeckel, l'évolutionniste allemand qui aimait à affirmer : « Le fait que l'homme descend du singe est désormais incontestable », était néanmoins d'accord avec Wallace sur un point central, à savoir que les traces des premiers hommes devaient être cherchées au Tertiaire, voici peut-être cinq millions d'années. Il était aussi convaincu que l'ancêtre originel de l'homme était un gibbon, un de ces singes aux très longs bras qui vivent dans la région de Java et de Sumatra. En quoi il se trompait, comme on devait plus tard le démontrer. Mais son hypothèse trouva un terrain fertile lorsqu'elle parvint aux oreilles d'un jeune Hollandais du nom d'Eugène Dubois, étudiant en anatomie, qui préférait de beaucoup la paléontologie à la médecine.

Convaincu que le meilleur moyen de satisfaire sa passion pour les origines de l'homme était d'obtenir un poste de médecin militaire dans les Indes orientales, Dubois s'embarqua en 1888 pour Sumatra et parvint, en invoquant des raisons médicales, à se faire transférer à Java. On lui avait fait parvenir un crâne découvert sur le plateau de Trinil au centre de Java – un crâne dont la capacité cérébrale exceptionnelle ressemblait à celle de l'homme de Neandertal –, et il se proposait d'entreprendre des fouilles au même endroit. Il mit bientôt au jour un autre crâne et puis, dans une couche sédimentaire dû Tertiaire, un fragment de mâchoire et une dent. Il exhuma aussi nombre de fragments osseux animaux, qui remplirent plusieurs caisses. Ensuite, il trouva successivement une molaire, une calotte crânienne et un fémur. C'était, il n'en doutait pas, le chaînon manquant, le Pithécanthrope ou homme-singe de Haeckel. Pourtant, un élément semblait en contradiction avec la découverte du Néandertalien. Le fémur indiquait que cet homme-singe marchait debout, et non ramassé sur lui-même. C'était le *Pithecanthropus Erectus*.

Dubois écrivit à Haeckel pour lui faire part de sa découverte. Il ramena ensuite ses trouvailles à Leyde, où il les exposa en 1896 à l'occasion d'une conférence internationale. À son grand dépit, un quart seulement des savants présents se laissèrent convaincre. Certains pensaient qu'il s'agissait d'un gibbon ; d'autres que le fémur et le crâne ne provenaient pas du même individu ; d'autres encore qu'il ne datait pas de l'ère tertiaire (en quoi ils avaient raison). Et Virchow, qui avait décrété que le Néandertalien était un idiot, assurait maintenant que le Pithécanthrope était moderne.

Dubois fit preuve en la circonstance d'un manque déplorable d'esprit scientifique : il remballa ses os et refusa de les laisser examiner par quiconque. C'était une réaction paranoïaque qui lui coûta le triomphe qui aurait dû lui échoir. Car quand il autorisa finalement l'ouverture de ses caisses en 1927, on y trouva quatre autres fémurs. S'il avait accepté de produire plus tôt ces éléments, Virchow aurait dû s'avouer vaincu. En fait, Dubois était devenu une sorte d'ermite, et dans les dernières années de sa vie, il inclinait à penser que son Pithécanthrope n'était qu'un gibbon.

Entre-temps, un autre paléontologue, G. von Koenigswald, avait soigneusement étudié la strate de Trinil et démontré que l'homme-

singe de Dubois datait du milieu du Pléistocène : il était vieux d'environ 300 000 ans. Finalement, on découvrit assez de fragments osseux et d'outils de pierre pour que le doute ne fût plus permis : l'homme de Java était indéniablement humain. Mais était-il pour autant l'ancêtre de l'homme moderne ?

Un nouveau candidat allait entrer en scène.

En 1911, un certain Kattwinkel, collectionneur de papillons, poursuivait un spécimen avec son filet quand il manqua culbuter dans une faille abrupte. La gorge d'Olduvai, en Afrique orientale allemande (dans ce qui est aujourd'hui la Tanzanie), est presque invisible tant qu'on n'est pas sur le point d'y tomber. Kattwinkel descendit au fond, près de cent mètres plus bas, et constata que la gorge abondait en rochers contenant des fossiles. Il en fourra quelques-uns dans sa sacoche et les ramena à Berlin. Lorsque l'on trouva parmi eux les traces d'un cheval tridactyle jusque-là inconnu, un professeur de géologie du nom de Hans Reck fut chargé d'aller étudier la gorge.

Il fit bientôt quelques découvertes importantes : des os d'hippopotames, d'éléphants et d'antilopes préhistoriques. C'est alors que l'un de ses assistants indigènes aperçut un bout d'os qui sortait de terre. Il gratta la surface pour mettre au jour quelque chose qui ressemblait à un crâne de singe incrusté dans la pierre. Il fallut le dégager à coups de marteau et de ciseau. L'examen du fossile révéla qu'il provenait d'un être humain et non d'un singe. Selon Reck, la strate dans laquelle il avait été trouvé datait d'environ 800 000 ans.

Pouvait-il s'agir d'une sépulture plus récente ? Reck finit par exclure cette hypothèse. Lorsqu'une tombe a été creusée puis comblée – même voici 100 000 ans – un bon géologue doit pouvoir le dire.

Il semblait donc que Reck avait démontré l'existence d'êtres humains assez semblables à l'homme moderne il y a près d'un million d'années en Afrique. Il serait faux de dire que c'était une offense à tous les enseignements darwiniens – car rien chez Darwin ne permettait de dire que l'homme était issu du singe dans le courant des deux derniers millions d'années –, mais cette découverte était en contradiction évidente avec ce que l'on avait toujours sup-

posé depuis la formulation par Darwin de l'hypothèse du chaînon manquant, et que la découverte de l'homme de Cro-Magnon semblait devoir confirmer.

De retour à Berlin, Reck publia ses conclusions et fut surpris de l'hostilité qu'il rencontra. Comme d'habitude, les spécialistes se refusaient purement et simplement à admettre qu'il pût s'agir d'un ancêtre de l'homme. Ces ossements n'étaient pas assez simiesques. Reck allait à l'encontre de la théorie de l'évolution. Son squelette devait être plus jeune – cinq mille ans tout au plus.

La Première Guerre mondiale fit oublier la controverse... sauf en Afrique. Le Dr Louis Leakey, un anthropologue membre du St John's College de Cambridge, se rendit à Berlin en 1925 (il avait 23 ans à l'époque) pour y rencontrer Reck et examiner le squelette. Il avait lui aussi tendance à l'estimer récent. Mais en 1931, il se rendit sur place avec Reck en compagnie d'autres géologues pour étudier soigneusement les strates. Et quand il vit certains outils de pierre découverts dans la même couche – voire dans la couche inférieure – il se rallia à l'opinion de Reck.

En un sens, c'était presque aussi hérétique que la théorie d'Alfred Russel Wallace selon laquelle il existait au Tertiaire des êtres humains modernes. Leakey assurait à présent que l'espèce humaine ne pouvait avoir pour ancêtre l'homme de Java identifié par Dubois... ni d'ailleurs une autre découverte récente, un squelette d'apparence simiesque trouvé à Zhoukoudian en Chine en 1929 et baptisé homme de Pékin. S'il avait existé à la même époque une créature pleinement développée, comme le laissait supposer le squelette de Reck, sans doute s'agissait-il du véritable ancêtre de l'homme moderne.

Les experts ripostèrent. Il était peu probable, déclarèrent deux paléontologues britanniques, Cooper et Watson, qu'un squelette complet pût être aussi ancien. De plus, les dents limées ressemblaient à celles d'Africains modernes...

Entre-temps, Leakey avait fait deux autres découvertes à Kanam ou Kanjera, près du lac Victoria : une mâchoire et une molaire à Kanam et trois crânes à Kanjera. Et à nouveau, ces vestiges semblaient provenir d'êtres pleinement humains – des *Homo sapiens*. Les couches sédimentaires de Kanjera étaient vieilles de 400 000 à

700 000 ans. Autrement dit, Leakey avait trouvé un homme de Cro-Magnon qui était au moins quatre fois plus ancien qu'il n'aurait dû l'être. À ses yeux, c'était un élément de plus à l'appui de sa conviction que le squelette de Reck était vraiment humain.

C'est alors qu'une autre intervention survint. Un certain professeur T. Mollison, qui avait publiquement déclaré qu'à son avis le squelette de Reck était celui d'un Masaï moderne, se rendit à Berlin où il obtint des échantillons du matériau dans lequel le squelette avait été trouvé pour les faire examiner par un géologue du nom de Percy Boswell. La biographe de Leakey a décrit Boswell comme un personnage « ergoteur... susceptible », avec « la tête près du bonnet ». Boswell étudia les échantillons et publia dans *Nature* un rapport assurant qu'il y avait trouvé des galets rouge vif comme ceux de la couche 3 (au-dessus de la strate où le squelette avait été découvert) et des éclats de calcaire comparables à ceux de la couche 5, bien au-dessus de la couche 2. Il semblait curieux que ni Reck ni Leakey ne s'en soient aperçus. Pourtant, au lieu de soulever cette objection, ils renoncèrent l'un et l'autre et concédèrent qu'ils s'étaient probablement trompés. Le squelette, s'accordaient-ils à considérer, s'était sans doute retrouvé dans la couche 2 à la suite d'une inhumation – une possibilité que Reck avait écartée dès le début – ou encore d'un tremblement de terre.

Mais en mars 1933, une commission de vingt-huit savants se pencha sur les crânes de Kanjera et sur la mâchoire de Kanam. Ses conclusions furent que la mâchoire remontait au début du Pléistocène (il y a plus d'un million d'années peut-être) et que les crânes dataient du milieu du Pléistocène (voici environ un million d'années).

Percy Boswell descendit une fois de plus dans l'arène. Leakey l'invita en Afrique dans l'espoir de dissiper ses doutes, mais sans succès. Il avait marqué l'emplacement de ses découvertes avec des pitons de fer, mais ceux-ci avaient disparu, volés semblait-il par des indigènes pour en faire des pointes de lance ou des hameçons. Il avait photographié le site, mais son appareil avait mal fonctionné. Il avait emprunté une photographie prise par une amie de sa femme, mais il s'avéra qu'elle représentait *un autre* cañon. Et il n'avait pas été en mesure d'en situer précisément l'emplacement sur une carte,

car il n'en existait aucune qui fût suffisamment détaillée. Ces signes de négligence laissèrent une impression défavorable à Boswell dont le rapport fut accablant. En fait, il refusait purement et simplement de croire Leakey.

Après la publication du rapport, Leakey protesta qu'il avait montré à Boswell l'endroit exact où un des crânes avait été découvert et qu'il l'avait prouvé en ramassant un petit bout d'os qui s'adaptait au crâne numéro 3. Quant à la mâchoire, elle avait été découverte sur un site associé à des fossiles de mastodontes et de *Deinotherium*, ce qui la datait bien du début du Pléistocène.

Boswell ne voulut rien entendre. Il estimait que, puisque aucun scientifique n'avait vu la mâchoire *in situ*, l'argument ne pouvait être retenu. Finalement, à l'issue de longues discussions et de quelques tests chimiques douteux, les experts décrétèrent que la mâchoire et les crânes étaient vieux de vingt à trente mille ans tout au plus.

Le vrai problème, bien entendu, était que, si les découvertes de Leakey et le squelette de Reck avaient été reconnus comme des fossiles d'*Homo sapiens*, c'est toute l'histoire de l'humanité qu'il aurait fallu reconsidérer. L'homme de Java et l'homme de Pékin suggéraient un simple lignage qui remontait à des créatures simiesques il y a un demi-million d'années. Tandis que Leakey laissait entendre qu'il ne s'agissait que de vagues cousins de l'*Homo sapiens* qui – comme le croyait Wallace – existait depuis l'ère tertiaire.

Leakey avait déjà cédé du terrain à propos du squelette de Reck, mais cette fois il campa sur ses positions. Dans son livre *Stone Age Races of Kenya*, il assurait que la dent de Kanam était non seulement le plus ancien fragment humain d'Afrique, mais aussi le plus vieux fragment de véritable *Homo* découvert à ce jour dans le monde. Sa biographe elle-même, Sonia Cole, regrette ce refus de changer d'avis et n'y voit que de l'entêtement.

Mais l'anthropologie conventionnelle allait bientôt trouver son argument le plus puissant.

En 1924, le Dr Raymond Dart, professeur d'anatomie à l'Université de Witwatersrand, en Afrique du Sud, reçut deux caisses pleines de fossiles provenant de la carrière de Taung, à 300 kilomètres au

sud-ouest de Johannesburg. Les Dart s'apprêtaient à donner une réception et Mme Dart supplia son mari d'attendre que les invités soient partis avant de se pencher sur le contenu de ces caisses. Mais la curiosité fut la plus forte et, dans la seconde caisse, Dart découvrit un bloc de calcaire contenant la partie arrière d'un crâne. Il était évident que le cerveau qui s'y était jadis trouvé était aussi gros que celui d'un gorille de bonne taille. La partie avant du crâne se trouvait prise dans une autre roche. À peine le dernier invité avait-il pris congé que Dart emprunta les aiguilles à tricoter de sa femme et entreprit de gratter le calcaire. Il lui fallut près de trois mois. Le 23 décembre, la roche se détacha et il put contempler la face. C'est ainsi qu'il s'aperçut que cette créature au gros cerveau était – aussi incroyable qu'il y parût – un enfant avec des dents de lait. Avec sa capacité crânienne de 500 cm^3, il fallait nécessairement que cet enfant fût une forme d'être humain. Mais d'après les estimations de Dart, le niveau où le crâne avait été trouvé datait d'au moins un million d'années.

Sa description du crâne de Taung, publiée dans *Nature* le 7 février 1925, lui valut une célébrité immédiate. C'était forcément le chaînon manquant.

Nombre d'experts n'y croyaient pas et prétendaient que l'enfant de Taung était un singe. Sir Arthur Keith, qui faisait autorité en la matière, invoquait une autre raison pour refuser d'admettre que l'on fût en présence du chaînon manquant. Si ce fossile était vieux d'un million d'années, et si l'homme de Cro-Magnon datait d'environ 100 000 ans, c'était purement et simplement le *temps* qui manquait pour que l'enfant de Taung ait pu évoluer en *Homo sapiens*.

Mais au début, le crâne de Dart suscita l'enthousiasme général. Puis le ton des commentaires commença à changer. Vers 1931, l'establishment scientifique avait pris position contre lui. Cette année-là, il fit un communiqué devant la Zoological Society de Londres, en même temps que Davidson Black, qui avait découvert l'homme de Pékin. L'exposé de Davidson Black était très professionnel, étayé par tout un matériel visuel. Par comparaison, Dart, serrant dans ses mains le crâne d'enfant, paraissait confus et peu convaincant. Une monographie consacrée au fossile, qu'il avait baptisé *Australopithecus* (le singe austral), fut refusée par la Royal Society.

Dart rentra en Afrique du Sud et se terra dans son département d'anatomie. Comme Leakey, il n'avait pas changé d'avis, mais il préférait garder pour lui ses convictions.

L'un des partisans les plus convaincus de Dart était un zoologiste à la retraite, Robert Broom, qui, devant cette levée de boucliers, décida de remonter à la source. En 1936, le contremaître d'une carrière de calcaire de Sterkfontein lui confia un autre bloc de roche contenant un fragment de crâne, qu'il attribua à un australopitheciné adulte. Puis un fémur fut exhumé et son aspect était indéniablement humain. En 1938, Broom dénicha un écolier qui avait mis la main sur toute une collection de dents et de fragments de mâchoires, dont il retira la conviction d'avoir découvert un nouveau type d'australopithèque, qu'il baptisa *Paranthropus* (presque homme) *robustus*. Il paraissait s'agir d'un type d'anthropopithèque végétarien. Ce dernier trait évoquait plutôt un animal que l'ancêtre de l'homme.

En 1947, Broom trouva un autre fossile de *Paranthropus* dans une grotte de Swartkrans. Il découvrit aussi une petite créature d'aspect plus humain, qu'il appela *Telanthropus*. Il l'intégra par la suite dans la même espèce que l'homme de Java et l'homme de Pékin, désormais rangés sous l'étiquette d'*Homo erectus*, et généralement reconnus comme ancêtres directs de l'homme moderne. Des outils de pierre et d'os également trouvés à Swartkrans semblaient indiquer que le paranthrope était un homme véritable.

Les travaux de Broom décidèrent Dart à sortir de sa retraite. En 1948, il retourna à Makapansgat, dans un tunnel où il avait découvert des os en 1925. Il y avait aussi trouvé des traces de feu qui l'avaient conforté dans son opinion que l'australopithèque était un humanoïde. Il y récolta encore de nouveaux ossements ainsi que d'autres traces de feu et appela la créature qui vivait là *Australopithecus prometheus*.

Mais Dart découvrit quelque chose de bien plus intéressant à Makapansgat : 42 crânes de babouins, dont 27 avaient de toute évidence été frappés par une sorte de massue. Ces constatations l'amenèrent à la conclusion ahurissante que l'australopithèque était un tueur – le premier ancêtre de l'homme connu qui se soit servi d'une arme. À partir de là, il développa la thèse que l'homme-singe austral s'était distingué des autres singes pour une seule et unique rai-

son : parce qu'il avait appris à tuer au moyen d'une arme. En 1961, Robert Ardrey, un dramaturge passionné d'anthropologie, contribua largement à populariser cette idée avec un livre intitulé *African Genesis*, dans lequel il expliquait que l'homme était devenu ce qu'il est grâce à sa maîtrise de l'art de tuer et qu'à moins de le désapprendre rapidement, il finirait par détruire l'humanité entière.

En 1953, l'année où Dart fit paraître son étude controversée *The Predatory Transition from Ape to Man*, Kenneth Oakley, du British Museum, soumit le crâne de Piltdown aux tests de datation au fluor et dénonça l'imposture. Or, dans les années 30, Sir Arthur Keith s'était appuyé sur le crâne de Piltdown pour réfuter la thèse de l'australopithèque car il semblait démontrer que « l'intelligence venait en premier ». Dès lors que le crâne était tombé en discrédit, l'opposition à l'australopithèque de Dart se désagrégea progressivement et sa théorie du singe tueur devint tout à coup horriblement plausible. Nous avions là enfin une théorie évolutionniste qui semblait confirmer la survie du plus apte chère à Darwin.

Mais la bataille n'était pas encore tout à fait finie.

Louis Leakey revenait à la charge lui aussi et, avec sa femme Mary, il fouillait la gorge d'Olduvai. Là, dans la couche 1, sous le niveau du squelette de Reck, il trouva des éclats grossiers de galets et des pierres rondes qui auraient pu être utilisés comme bolas – des boules fixées par deux ou trois sur une lanière de cuir qui sont lancées pour entraver les pattes d'un animal. Il découvrit même un os qui pourrait avoir servi d'outil pour travailler le cuir.

Mais lorsqu'il exhuma en 1959 des fragments de crâne d'une créature similaire à l'*Australopithecus robustus*, il fut déçu. Sa femme confessa que, même après trente ans, il espérait toujours trouver des traces d'*Homo sapiens*. Il baptisa son nouvel homme-singe *Zinjanthropus* – Zinj signifiant Afrique orientale. Il décida que les outils trouvés sur le site appartenaient au zinjanthrope, alors qu'ils semblaient désigner une intelligence plus développée.

Au moins, le zinjanthrope restaura-t-il le crédit de Leakey parmi les paléontologues : il semblait s'être repenti de ses hérésies passées. Un an plus tard, son fils Jonathan découvrit un autre crâne dans la couche 1, sous le zinjanthrope. Le cerveau paraissait ici plus déve-

loppé que celui du zinjanthrope – 680 cm^3 comparé à 530 –, mais cela restait inférieur à la capacité cérébrale des crânes d'*Homo erectus* (autour de 800 cm^3). Non loin de là, Louis et Mary Leakey mirent au jour une main et un pied d'aspect indéniablement humain. Les outils découverts à cet endroit indiquaient également qu'il s'agissait d'un ancêtre de l'homme. Reprenant une suggestion de Dart, Leakey l'appela *Homo habilis*, l'homme habile.

Leakey n'était pas mécontent de sa trouvaille. Avant l'*Homo habilis*, les paléoanthropologues supposaient que l'*Homo erectus* était le descendant direct de l'australopithèque. Leakey avait à présent démontré qu'un ancêtre plus authentiquement humain s'était intercalé entre les deux. Sans doute était-ce un peu une reculade par rapport à sa conviction précédente que l'*Homo sapiens* existait dès le début du Pléistocène. Mais c'était mieux que rien. En fait, quand il remarquait que l'australopithèque présentait divers développements spécialisés qui, selon lui, ne tendaient pas vers l'homme, Leakey gardait quelque chose de sa vieille hérésie.

Mais de nombreux outils de pierre retrouvés sur des sites du Pléistocène indiquaient sans l'ombre d'un doute qu'il devait bien y avoir à l'époque un homme primitif quelconque qui fabriquait des outils. Pourtant ces outils n'ont jamais été découverts en association avec des fossiles d'australopithèques.

À l'époque – la fin des années 60 –, le fils de Louis Leakey, Richard, et sa femme Meave s'étaient joints à la quête des origines de l'homme. En août 1972, l'une des équipes de Richard Leakey découvrit un crâne brisé près du lac Turkana. Reconstitué par Meave Leakey, il ressemblait beaucoup plus à un crâne humain, avec son front bombé et sa capacité cérébrale supérieure à 800 cm^3, qu'à celui d'un australopithèque. Leakey estima qu'il datait d'environ 2,9 millions d'années. Il y voyait un autre spécimen d'*Homo habilis*. Mais s'il était aussi ancien, il devait être contemporain de l'australopithèque, et cela voudrait dire que l'australopithèque pourrait bien, après tout, ne pas être un ancêtre de l'homme. Leakey avançait l'hypothèse que l'australopithèque avait disparu de la Préhistoire comme le Néandertalien.

J.D. Birdsell, auteur d'un livre intitulé *Human Evolution*, se disait enclin à situer l'*Homo habilis* de Richard Leakey voici environ deux

millions d'années. Mais il n'était pas convaincu par l'affirmation de Leakey selon laquelle l'*Homo habilis* débouchait sur l'*Homo erectus*. À l'en croire, l'*Homo habilis* était, anatomiquement parlant, plus « moderne » que l'*Homo erectus*, et l'évolution de l'*Homo habilis* en *Homo erectus* eût été un pas en arrière. Il rejoignait plutôt Louis Leakey, le père de Richard, pour considérer que l'*Homo erectus* n'était probablement pas un des principaux éléments du lignage humain.

Des éléments intéressants en faveur d'un ancêtre plus « humain » continuaient à se faire jour. Leakey fut appelé par un collègue du nom de John Harris pour examiner un fémur d'aspect humain découvert parmi des ossements d'éléphants dans des couches sédimentaires vieilles de plus de 2,6 millions d'années. D'autres parties manquantes furent retrouvées à l'occasion de fouilles complémentaires. À nouveau, elles s'apparentaient moins à des os d'australopithèque que d'homme moderne. Leakey y voyait la preuve que cette créature – l'*Homo habilis* – marchait debout tout le temps, tandis que l'australopithèque ne se redressait que de temps en temps. Comme la datation par le potassium-argon semblait indiquer que la couche de matériau – appelé tuff – d'où provenaient les os était vieille de 2,9 millions d'années, cet *Homo habilis* paraissait bien être le plus ancien spécimen humain jamais découvert.

Mais l'histoire devait encore connaître un nouveau rebondissement.

En 1973, un jeune anthropologue de l'Université de Chicago, Donald Johanson, assistait à une conférence à Nairobi, où il rencontra Richard Leakey. Il lui apprit qu'un géologue français lui avait parlé d'un site prometteur à Hadar, dans le désert de l'Afar au nord-est de l'Éthiopie, et qu'il avait l'intention de s'y rendre pour chercher des fossiles d'hominidés. Quand Leakey lui demanda s'il s'attendait vraiment à y trouver des hominidés, Johanson répondit : « Oui, et plus anciens que les vôtres. » Ils parièrent une bouteille de vin.

À vrai dire, les choses allèrent plutôt mal durant la première saison. Johanson ne trouvait pas de fossiles et les fonds qui lui avaient été alloués commençaient à manquer. Mais un après-midi, il décou-

vrit un tibia – un os du bas de la jambe. D'autres fouilles mirent au jour l'articulation du genou et une partie de l'os de la cuisse. Les sédiments dans lesquels ils se trouvaient dataient de plus de trois millions d'années. Dans la communication rapportant sa découverte, Johanson laissait entendre que le fossile pourrait être vieux de quatre millions d'années et exposait les raisons qu'il avait de penser qu'il était humanoïde. Sa découverte lui valut une nouvelle subvention de 25 000 dollars.

Le 30 novembre 1974, Johanson et son collègue Tom Gray fouillaient un autre site de Hadar et, comme la température approchait des quarante degrés, ils s'apprêtaient à partir. Mais Johanson, qui s'était « senti en veine » toute la journée, insista pour examiner à nouveau une ravine qu'ils avaient déjà explorée. Là, il remarqua un morceau d'os du bras qui semblait être celui d'un singe. Gray trouva ensuite un fragment de crâne et un bout de fémur. Quand ils eurent exhumé d'autres parties d'un même squelette, ils improvisèrent une sorte de danse guerrière triomphale. Plus tard, tandis qu'ils faisaient la fête au camp en écoutant une chanson des Beatles intitulée *Lucy In the Sky With Diamonds*, ils décidèrent de baptiser leur trouvaille (dont la petite taille évoquait une femme) Lucy. Les méthodes de datation par le potassium-argon et de datation magnétique montrèrent que Lucy devait avoir environ 3,5 millions d'années.

Un an plus tard, sur le flanc d'une colline à Hadar, Johanson et son équipe exhumèrent les ossements de pas moins de treize hominidés, qu'ils appelèrent « la Première Famille ». Tous étaient à peu près aussi anciens que Lucy. On trouva aussi des outils de pierre de meilleure facture que ceux de la gorge d'Olduvai. Comme John Harris objectait que ces outils découverts à la surface pourraient être modernes, Johanson entreprit d'autres fouilles et mit au jour des outils de pierre *in situ* d'un âge approximatif de 2,5 millions d'années.

Tout semblait donc indiquer que Lucy et la Première Famille étaient indubitablement humains et, qui plus est, antérieurs à l'*Homo habilis* de Leakey. Johanson était alors enclin à voir en Lucy un australopithèque, tandis que la Première Famille était du type *Homo habilis*. Richard Leakey pour sa part pensait que Lucy était probablement un « ramapithèque tardif » – un singe primitif qui,

selon toute probabilité, n'était pas un ancêtre de l'homme. Mais Johanson se laissa par la suite convaincre par un paléontologue du nom de Timothy White que les fossiles appartenaient tous à un même type d'australopithèques, et c'est ainsi qu'il décida de donner au groupe de Hadar le nom d'*Australopithecus afarensis* (d'après le désert de l'Afar).

Telle serait, semble-t-il, la conclusion finalement retenue par la science de l'homme primitif. Des êtres humains ont évolué au cours d'une période de 3,5 millions d'années, en partant de l'*Australopithecus afarensis*. Un million d'années plus tard, cette créature simiesque s'était développée en *Australopithecus africanus* – « l'homme de Dart ». Puis étaient venus l'*Homo habilis*, l'*Homo erectus* et enfin l'*Homo sapiens*. Le schéma paraît sans conteste bien ordonné et fort complet.

Pourtant des doutes persistent. L'australopithèque n'était pas réputé façonner des outils, or on en a trouvé sur le site de « la Première famille ». Était-il possible, après tout, que la Première Famille fût un groupe d'*Homo habilis* qui aurait coexisté avec l'australopithèque ?

Une autre découverte renforce encore le doute. En 1979, Mary Leakey se trouvait à Laetoli, à trente kilomètres au sud de la gorge d'Olduvai. Et parmi des empreintes fossiles d'animaux figées dans la cendre volcanique, son fils Philippe et un autre membre de l'expédition, Peter Jones, aperçurent des empreintes d'hominidés remontant (selon la datation par le potassium-argon) à environ 3,6 ou 3,8 millions d'années. Pourtant elles paraissaient typiquement humaines avec « la voûte plantaire cambrée, le talon arrondi, l'éminence métatarcienne bien marquée et le gros orteil pointé vers l'avant nécessaire à la bipédie ».

Presque trois cents ans plus tard, il semblerait que le vieux problème du « pécheur » de Scheuchzer demeure à certains égards plus obscur que jamais.

7
L'ARCHÉOLOGIE INTERDITE

Quelle différence cela peut-il faire si l'homme est vieux de deux millions d'années, ou dix, ou même davantage ?

Aucune, si nous sommes capables d'accepter l'idée que l'*Australopithecus afarensis* a pu se développer en *Homo sapiens* en l'espace de trois millions cinq cent mille ans.

Car c'est là qu'est le problème : l'échelle temporelle.

Sir Arthur Keith écrivait à propos du crâne de Taung qu'il « est situé bien trop tard sur l'échelle du temps pour avoir pris la moindre part dans l'ascendance de l'homme ». À l'époque, on supposait que le crâne était vieux de près d'un million d'années, et Keith estimait qu'en neuf cent mille ans, cette créature simiesque n'avait tout simplement pas eu le temps de se transformer en *Homo sapiens*.

Mais même si nous supposons que Lucy était une forme d'être humain bien plus ancienne, le problème demeure. Durant les deux millions d'années qui séparent Lucy et « l'enfant de Dart », il y a eu très peu de changements : l'une et l'autre créature pourraient fort bien être des singes. L'*Homo erectus*, vieux d'un demi-million d'années, a encore un aspect simiesque. Et puis, en quatre cent mille ans – un simple clin d'œil du temps géologique –, nous voyons appa-

raître l'*Homo sapiens*, et le Néandertalien au cerveau plus grand que celui de l'homme moderne.

D'un autre côté, si Reck et Leakey ont raison, l'*Homo sapiens* pourrait exister depuis bien plus longtemps que deux millions d'années. Et l'échelle temporelle devient tout à coup plus acceptable. À propos des empreintes de Laetoli, Mary Leakey écrivait : « (...) il y a au moins 3 600 000 ans, au temps du Pliocène, celui que je crois être l'ancêtre direct de l'homme marchait debout sur ses deux pieds, d'une démarche alerte et libre... Son pied avait exactement la même forme que le nôtre. » Et puisque c'est la forme du pied qui compte dans l'évolution humaine – c'est elle qui indique depuis quand la créature est descendue des arbres – c'est là un fait d'une importance cruciale.

S'il existait un hominidé avec un pied d'aspect humain voici plus de trois millions d'années, ce serait sans conteste un argument de poids pour la thèse défendue dans ce livre, à savoir que la civilisation est née plusieurs milliers d'années avant que ne le croient les historiens. À première vue, cette affirmation peut paraître absurde. Quelle différence peuvent faire quelques milliers d'années quand nous comptons en millions ? Mais ce dont il est vraiment question ici, c'est le développement de l'*esprit* humain. Dans *Timescale*, Nigel Calder cite l'anthropologue T. Wynn, qui rapporte que des tests conçus par le psychologue Jean Piaget appliqués à des outils de l'Âge de Pierre trouvés à Isimila en Tanzanie – et vieux de 330 000 ans d'après la datation à l'uranium – *montrent que leurs créateurs étaient aussi intelligents que des humains modernes*[1].

À sa manière, cette observation n'est pas moins saisissante que le commentaire de Mary Leakey sur l'existence de créatures bipèdes il y a environ 3 600 000 ans. Elle nous paraît en quelque sorte déraisonnable. S'il y avait des créatures intelligentes voici 330 000 ans, pourquoi n'ont-elles pas *fait* quelque chose de leur intelligence – inventé l'arc et la flèche, réalisé des peintures... ? En fait, c'est la question qui n'est pas raisonnable. L'invention tend à être le résultat de nouveaux défis. Sans ces défis, les choses conti-

1. Nigel Calder, *Timescale*, 1984, p. 241.

nuent comme la veille et l'avant-veille. De petits groupes d'hominidés vivant dans des environnements très dispersés se trouvaient dans la même position que la population de villages éloignés il y a quelques siècles encore. Leur horizon devait être incroyablement limité. Chacun faisait exactement ce qu'avaient fait son père, son grand-père et son arrière-grand-père avant lui, parce que personne n'avait jamais de nouvelles idées. Songez à l'un de ces villages décrits dans la littérature russe du XIX[e] siècle, puis multipliez par dix l'ennui et l'étroitesse d'esprit et vous commencerez à entrevoir pourquoi l'homme a pu demeurer inchangé pendant des centaines de milliers d'années.

Autrement dit, des hommes intelligents peuvent avoir continué à fabriquer le même genre d'outils rudimentaires simplement parce qu'ils ne voyaient aucune raison de faire autre chose. Il est vrai que la bipédie confère certains avantages : un homme peut voir plus loin qu'un singe ou un chien, et le fait que ses yeux sont rapprochés au lieu d'être de chaque côté de sa tête lui permet de mieux apprécier les distances, ce qui est un atout pour chasser. Mais il n'y a aucune bonne raison pour laquelle un bipède ne resterait pas inchangé pendant un million d'années si nul nouveau défi ne se présente.

Reste l'objection la plus évidente : s'il existait sur terre des ancêtres « humains » voici trois ou quatre millions d'années, pourquoi n'en avons-nous pas retrouvé de vestiges ? La réponse tient dans une remarque de Richard Leakey (dans *People of the Lake*) : « Si quelqu'un se donnait la peine de rassembler dans une seule pièce tous les restes fossiles découverts à ce jour de nos ancêtres (et de leurs parents biologiques)... il n'aurait besoin que de deux tables à tréteaux pour les y étaler. » Des millions d'hominidés ont vécu sur terre aux temps préhistoriques, et nous n'en avons retrouvé que quelques os.

Et pourtant, il y aurait quand même sur les tables à tréteaux certains éléments intéressants – comme le squelette de Reck et la mâchoire de Kanam retrouvée par Leakey – qui semblent indiquer que l'homme pourrait exister depuis plus longtemps qu'on ne le suppose.

En 1976, un jeune étudiant américain en sciences politiques, Michael A. Cremo, entra à l'Institut Bhaktivedanta en Floride, qui

enseigne une forme d'hindouisme appelée gaudiya vaishnavisme. Le gourou de Cremo, Swami Prabhupada, l'encouragea à étudier la paléoanthropologie en vue d'essayer d'établir que l'*Homo sapiens* pourrait être apparu des millions d'années plus tôt que ce qui est généralement admis. (Prabhupada mourut l'année suivante, en 1977.)

L'idée d'une recherche scientifique entreprise pour des raisons religieuses soulève des craintes bien compréhensibles : on se souvient de Scopes et du « procès du singe » au Tennessee* et des évangélistes modernes qui continuent à s'opposer au darwinisme. Pourtant, ce serait une erreur de mettre dans le même sac la perspective hindouiste et certaines des formes les plus dogmatiques du christianisme. Car l'hindouisme témoigne d'une remarquable liberté vis-à-vis des dogmes. Sa croyance la plus fondamentale s'exprime dans la formule sanskrite *Tat tvam asi*, « Tu es cela » : l'essence de l'âme individuelle (Atman) est identique à l'essence de Dieu (Brahman). Dans le christianisme, l'affirmation « Le royaume de Dieu est en vous » est généralement interprétée de la même façon.

En d'autres termes, le fondement du Vedânta (la philosophie de base de l'hindouisme) est une croyance non dogmatique en la nature spirituelle de la réalité. On aurait tort donc de comparer la mission de Cremo avec celle de quelque fondamentaliste chrétien qui s'attache à prouver que le darwinisme doit être faux parce qu'il contredit le livre de la Genèse. L'équivalent hindou de la Genèse, ce sont les hymnes védiques, qui constituent probablement les plus anciens écrits au monde. L'un des commentaires sur les Vedas, le *Bhâgavata Purâna*, affirme que les êtres humains existent sur terre depuis quatre immenses cycles de temps, appelés *yugas*, qui durent chacun plusieurs milliers d'« années des demi-dieux » ; comme chaque année des demi-dieux équivaut à 360 années terrestres, le cycle total des quatre *yugas* s'étend sur 4 320 000 ans.

* En 1925, John Scopes, professeur de sciences à Dayton, fut traîné en justice et condamné par un tribunal du Tennessee pour avoir enseigné à ses élèves la théorie de l'évolution (N.d.T.).

Mais Cremo n'était pas chargé de « prouver » le bien-fondé du *Bhâgavata Purâna*. Il devait simplement examiner les faits établis par la paléoanthropologie et les évaluer objectivement.

Avec Richard L. Thompson, mathématicien et homme de science, il allait consacrer plusieurs années à l'étude de tout ce qui touche aux origines de l'humanité. Leur livre, *Forbidden Archaeology*, paraîtra en 1993. Ce n'est pas un ouvrage polémique pour ou contre le darwinisme, mais simplement une étude exhaustive – longue de plus de neuf cents pages – de l'histoire de la paléoanthropologie.

La curiosité de Cremo fut piquée par le fait que les témoignages sur l'homme primitif semblaient très peu nombreux de 1859, année de publication de *L'Origine des espèces*, à 1894, année de la découverte de l'homme de Java. En se penchant sur les ouvrages d'anthropologie de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, Cremo découvrit des commentaires négatifs sur de très nombreux comptes rendus publiés durant cette période, et il comprit ainsi qu'il y avait eu en fait quantité de témoignages, mais qu'ils avaient été ignorés parce qu'ils paraissaient contredire la nouvelle orthodoxie darwinienne. En les traquant dans les notes de bas de page, puis en cherchant les documents originaux dans les bibliothèques universitaires, il put finalement mettre la main sur beaucoup d'entre eux.

En voici quelques exemples caractéristiques, parmi les centaines repris dans le livre.

Au début des années 1870, au Museum d'Athènes, le baron von Ducker fut intrigué par des os d'animaux qui selon toute apparence avaient été intentionnellement fracturés pour en extraire la moelle, notamment ceux d'une espèce éteinte de cheval tridactyle appelé *Hipparion*. Les bords nets des fractures semblaient indiquer qu'elles avaient été occasionnées par de lourdes pierres, plutôt que rongées par des crocs d'animaux. Von Ducker se rendit à l'endroit où les os avaient été trouvés – le village de Pikermi – et eut tôt fait d'exhumer un gros tas d'os brisés sur un site qui datait indéniablement de la fin du Miocène (il y a au moins cinq millions d'années).

Le professeur Albert Gaudry, qui avait sélectionné les os pour les exposer au museum, reconnaissait : « Je trouve de temps à autre des cassures dans les os qui semblent faites par la main de l'homme. »

Il ajoutait : « Mais il m'est difficile de l'admettre. » D'autres doctes professeurs affirmaient que les os avaient été brisés par des animaux comme des hyènes.

À peu près à la même époque – en 1872 – le géologue Edward Charlesworth présenta lors d'une assemblée de la Royal Anthropological Society de nombreuses dents de requin dans lesquelles des trous avaient été percés comme pour en faire un collier – dans le genre de ceux que portent aujourd'hui les insulaires d'Océanie. La strate où elles avaient été retrouvées était vieille de 2 millions à 2,5 millions d'années. Le professeur Richard Owen remarqua à leur propos qu'une « intervention mécanique humaine » était l'explication la plus plausible. L'australopithèque ne fabriquait pas de bijoux, bien entendu. Bien que Charlesworth eût exclu l'action de mollusques térébrants, ses éminents confrères décidèrent que les trous s'expliquaient par les effets conjugués de l'usure, de la décomposition et des parasites.

En 1874, l'archéologue Frank Calvert assura avoir découvert la preuve de l'existence de l'homme au Miocène. Dans une falaise des Dardanelles, il avait trouvé un os provenant soit d'un *Deinotherium*, soit d'un mastodonte, sur lequel étaient gravés le dessin d'un « quadrupède à cornes » et les traces de sept ou huit autres motifs. Un géologue russe du nom de Tchihatcheff confirma que la strate datait du Miocène. Mais Calvert était considéré comme un amateur et sa trouvaille fut ignorée.

Je m'en tiens ici à un bref résumé de ces exemples ; Cremo en cite des dizaines d'autres. Le cas de Carlos Ribeiro compte parmi les plus impressionnants.

Dans les écrits du géologue J. D. Whitney – mentionné dans le dernier chapitre qui traite des découvertes faites en Californie –, Cremo avait lu à plusieurs reprises le nom d'un certain Carlos Ribeiro, un géologue portugais qui avait trouvé des choses intéressantes dans les années 1860. Mais aucun ouvrage de Ribeiro ne figurait au catalogue des bibliothèques. Finalement, il tomba sur un compte rendu de ses travaux dans *Le Préhistorique* de Gabriel de Mortillet (1883) et, grâce aux notes de bas de page, il put dénicher plusieurs articles de sa main dans des journaux français d'archéologie et d'anthropologie.

C'est ainsi qu'il apprit que Ribeiro n'était en rien un amateur. Il dirigeait le Bureau d'études géologiques du Portugal. Au début des années 1860, ses recherches portaient sur les outils de pierre trouvés dans les strates du Quaternaire (c'est-à-dire du Pléistocène) au Portugal. Quand il entendit parler de silex mis au jour dans des sédiments calcaires du Tertiaire du bassin du Tage, il s'empressa d'aller les examiner et entreprit de mener ses propres fouilles. Il put extraire des « silex travaillés » profondément enfouis dans une strate de calcaire inclinée à plus de trente degrés par rapport à l'horizontale. Sa découverte l'embarrassait, car il savait que c'était trop tôt pour des artefacts humains. C'est pourquoi son rapport affirmait que les couches sédimentaires devaient dater du Pléistocène.

En 1866, lorsque, dans une carte géologique du Portugal, Ribeira qualifia ces strates de pléistocènes, il fut contredit par le géologue français Édouard de Verneuil, qui observait que l'on s'accordait généralement à les dater du Pliocène et du Miocène.

Entre-temps, d'autres découvertes intéressantes avaient été faites par un savant français réputé, l'abbé Louis Bourgeois, à Thenay, près d'Orléans. Il s'agissait de silex grossièrement taillés mais, selon l'abbé, ils étaient indubitablement de la main de l'homme. Qui plus est, le fait que certains d'entre eux portent les traces d'un contact avec le feu paraissait confirmer cette opinion.

Or, l'abbé Bourgeois s'intéressait aux silex depuis les années 1840, bien avant la révolution darwinienne, et la découverte de ceux-ci dans des couches miocènes (il y a entre vingt-cinq et cinq millions d'années) ne le tracassait pas outre mesure. Mais lorsqu'il les présenta à ses confrères en 1867 à Paris, il provoqua une levée de boucliers.

La première objection était que ces pierres n'étaient pas l'œuvre de l'homme, mais de la nature. Il existe pourtant divers moyens simples pour reconnaître le travail de l'homme sur les silex. Un silex naturel trouvé dans le sol ressemble d'ordinaire à n'importe quelle autre pierre avec des faces arrondies. Mais la différence entre le silex et les autres pierres c'est qu'il se débite en éclats lorsqu'il est percuté sous un certain angle, laissant une surface plane (bien que le coup occasionne souvent une ondulation).

La première étape pour former un outil de silex est de faire sauter le bout arrondi. La surface plate ainsi obtenue est appelée plateforme de frappe. Ensuite, le silex doit être frappé délicatement de façon répétée, avec le plus grand soin. Ce travail débouche généralement sur la formation d'un « bulbe de percussion », un léger renflement comme une ampoule. Souvent, de fines lamelles se détachent, laissant un creux comme une cicatrice qu'on appelle *éraillure*. Un silex qui présente ces caractéristiques ainsi que deux tranchants est certainement l'œuvre de l'homme. Une pierre charriée par le courant dans le lit d'un torrent ou heurtée par le soc d'une charrue peut produire un objet qui semble vaguement de facture humaine, mais un expert est d'ordinaire capable de faire la distinction au premier coup d'œil.

Lorsque, comme dans le cas de Bourgeois, on trouve des dizaines de ces silex, il devient très difficile de les expliquer par la seule action de la nature. Quand Sir John Prestwich (qui prendrait plus tard Benjamin Harrison sous sa protection) objecta que les silex pouvaient être récents, puisqu'ils avaient été trouvés à la surface, Bourgeois entreprit de fouiller en profondeur et en découvrit d'autres. Quand des sceptiques laissèrent entendre que ces silex pouvaient être tombés dans des failles ou des fissures au sommet du plateau, Bourgeois démontra le contraire en creusant dans le plateau pour révéler une couche calcaire épaisse d'une trentaine de centimètres, qui aurait empêché les silex de descendre plus bas, dans une strate « antérieure ».

Dès que la nouvelle lui fut parvenue, Ribeiro cessa d'affirmer que ses couches sédimentaires du Tage dataient du Quaternaire et se prononça lui aussi en faveur du Tertiaire. Plusieurs géologues se rallièrent par la suite à son opinion. Et il se mit à parler ouvertement de silex taillés découverts dans des strates miocènes.

À l'exposition de 1878 à Paris (qui donna à Don Marcelino de Sautuola l'idée d'explorer sa grotte d'Altamira), Ribeiro présenta quatre-vingt-quinze de ses « outils » de silex et de quartzite. Gabriel de Mortillet les examina et, même s'il avait des doutes pour soixante-treize d'entre eux, il convenait que vingt-deux présentaient des signes de travail humain. Comme le remarque Cremo, c'était une concession de taille pour Mortillet, adversaire résolu de l'idée

que l'homme ait pu exister au Tertiaire. Et Émile Cartailhac, qui plus tard serait l'un des détracteurs de Sautuola, était si enthousiaste qu'il revint plusieurs fois pour montrer les silex à des amis. Mortillet déclara qu'il avait l'impression de contempler des outils moustériens (fait par l'homme de Neandertal), mais plus rudimentaires.

Il faut se souvenir qu'à l'époque, Haeckel assurait qu'il fallait chercher le chaînon manquant au Pliocène, ou même à la fin du Miocène, tandis que Darwin pensait qu'il faudrait peut-être remonter jusqu'à l'Éocène, qui débuta voici cinquante-cinq millions d'années. Aussi, Cartailhac et les autres ne s'estimaient-ils pas nécessairement hérétiques.

En 1880, Ribeiro présenta d'autres silex lors d'un congrès international d'anthropologie et d'archéologie à Lisbonne, et il rédigea une communication sur l'homme du Tertiaire au Portugal. Le congrès chargea une équipe de géologues de se rendre sur place pour examiner les strates. Il y avait notamment Cartailhac, Mortillet et le fameux savant allemand Rudolf Virchow, qui avait déclaré que le Néandertalien était un idiot. Le 22 septembre 1880, à six heures du matin, ils montèrent tous dans un train spécial parti de Lisbonne et, se pressant aux fenêtres des voitures, ils désignaient du doigt les strates jurassiques, crétacées et autres. Ils parvinrent ainsi à la colline de Monte Redondo, où Ribeiro avait ramassé tant de silex et ils se séparèrent pour leurs recherches. Ils trouvèrent de nombreux outils de pierre à la surface, tandis que l'Italien G. Belucci découvrit *in situ*, dans une couche sédimentaire du début du Miocène, un silex que tous s'accordèrent à juger « travaillé ».

Dans les débats qui suivirent, le congrès estima de façon presque unanime que Ribeiro avait prouvé l'existence de l'homme au Miocène.

Il n'y eut jamais sur ce point de remise en question ni de soudaine réfutation par l'establishment scientifique. Après la découverte de l'homme de Java par Dubois (qui suscita bien des contestations, comme nous l'avons vu), les thèses de Ribeiro – et ses preuves – furent simplement oubliées. Nul n'avait démontré que ses silex ne dataient pas du Miocène, ni avancé la moindre raison pour expliquer comment ils s'étaient retrouvés dans des strates miocènes. On se borna simplement à n'en plus tenir compte.

Vers la fin de l'été 1860, le professeur Giuseppe Ragazzoni, un géologue de l'Institut technique de Brescia, se trouvait à Castenodolo, à dix kilomètres au sud-est de Brescia. Il était à la recherche de coquillages fossiles dans la strate pliocène qui affleurait à la base d'une petite colline, le Colle de Vento.

Parmi les coquillages, il découvrit une calotte crânienne remplie de coraux cimentés par de l'argile bleue et, non loin de là, d'autres os du thorax et des membres.

Il prit conseil auprès de deux de ses confrères, qui estimèrent sans aucun doute qu'il s'agissait d'os humains provenant, selon eux, d'une inhumation plus récente. Mais Ragazzoni n'était pas satisfait. Il savait qu'au Pliocène, le pied de la colline était baigné par une mer chaude. Les os étaient couverts de coraux et de coquillages ; donc ils avaient probablement séjourné dans la mer. Il trouva par la suite encore deux fragments d'os sur le même site.

Quinze ans plus tard, un homme d'affaires de la région, Carlo Germani, acheta le terrain pour vendre l'argile riche en phosphate comme engrais, et Ragazzoni lui demanda d'être attentif aux ossements qu'il pourrait trouver. Cinq ans après, en janvier 1880, les ouvriers de Germani exhumèrent des fragments de crâne, avec une partie de mâchoire inférieure et quelques dents. D'autres fragments osseux suivirent et, en février, c'est un squelette humain complet qui fut retrouvé. Il était légèrement déformé, apparemment par la pression de la strate. Une fois restauré, le crâne s'avéra identique à celui d'une femme moderne. Il était enfoui dans un lit de vase marine, sans que le sable jaune et l'argile rouge ferrugineuse des strates supérieures y soient mêlés. La possibilité que le squelette ait été entraîné dans l'argile marine bleue par un cours d'eau était exclue du fait que l'argile qui le recouvrait était elle-même disposée en couches – en strates –, ce qui signifiait que le squelette avait subi un lent ensevelissement au cours d'une très longue période. De l'avis des géologues qui l'examinèrent, la couche datait du milieu du Pliocène – il y a environ trois millions cinq cent mille ans, à la même époque que Lucy et la Première Famille.

En 1883, le professeur Giuseppe Sergi, un anatomiste de l'Université de Rome, visita le site. Selon lui, les divers ossements et fragments de crâne étaient ceux d'un homme, d'une femme et de

deux enfants. La tranchée creusée en 1880 était toujours là et Sergi pouvait clairement distinguer les strates, toutes nettes et bien distinctes. Il confirma qu'il n'y avait pas la moindre possibilité que les os aient été entraînés à partir d'une couche supérieure, car l'argile rouge était tout à fait caractéristique. Quant à l'hypothèse d'une inhumation, le squelette de la femme était dans une position renversée qui la rendait peu probable.

Il semblait donc qu'une preuve indéniable de l'existence de l'*Homo sapiens* au Pliocène avait désormais été apportée.

Mais les choses allaient se compliquer. En 1889, un autre squelette fut découvert à Castenodolo. Celui-là gisait sur le dos, dans les bancs d'huîtres, et paraissait avoir été enterré. Sergi revint, accompagné cette fois d'un confrère nommé Arthur Issel. Tous deux s'accordaient à penser que ce squelette avait été inhumé et qu'il devait donc être plus récent. Mais dans ses écrits sur la question, Issel concluait que ce fait démontrait que les squelettes *précédents* avaient eux aussi été ensevelis récemment, et déplacés peut-être par des travaux agricoles. (Comme ce squelette n'avait rien à voir avec les autres, il ne démontrait en fait rien de semblable.) Il ajoutait que Sergi était d'accord avec lui. Donc, du point de vue de la géologie, les squelettes de Castenodolo pouvaient tous être exclus du Quaternaire.

Mais Sergi n'était *pas* d'accord, ainsi qu'il le fit savoir par la suite. Il estimait n'avoir aucune raison de changer d'avis sur les premiers squelettes qu'il situait au Pliocène.

Michael Cremo cite ensuite un archéologue, le professeur R.A.S. Macalister qui, en 1921, commençait par admettre que Ragazzoni et Sergi jouissaient d'une grande réputation et que donc leur opinion méritait d'être prise en considération... avant d'ajouter qu'il devait « y avoir une erreur quelque part ». Des os d'*Homo sapiens* datant du Pliocène impliquaient une « longue immobilité pour l'évolution ». Donc, quelles que soient les preuves, les premiers squelettes de Castenodolo ne pouvaient être admis comme tels. Ainsi que le remarque très justement Cremo, c'est une façon de soumettre les faits à des idées préconçues. Si l'*Homo sapiens* – ou quelque chose qui lui ressemble – existait au Pliocène, l'homme n'a pas beaucoup évolué au cours des quatre derniers millions d'années.

Ce qui est contraire à la théorie darwinienne de l'évolution. Dans ce cas, le requin aussi est en contradiction avec la théorie de l'évolution, car il est resté inchangé pendant 150 millions d'années.

Dans son livre *Secrets of the Ice Age* (1980), consacré au monde de Cro-Magnon et de l'art rupestre, Evan Hadingham écrit :

> L'excitation suscitée par les récentes découvertes en Afrique orientale tend à camoufler un fait important : les traces d'humanité les plus anciennes ne témoignent pas d'une ingéniosité et d'une innovation rapide, mais plutôt d'une stagnation et d'un conservatisme presque inconcevable. Certaines caractéristiques des premiers crânes d'hominidés, notamment la forme des dents et des mâchoires, sont demeurées fondamentalement inchangées pendant des millions d'années. Il est frappant de constater que la capacité cérébrale semble être restée assez constante, autour de 600 à 800 centimètres cubes (un peu plus de la moitié de la capacité moyenne actuelle) pendant près de deux millions d'années.

Il y a lieu d'expliquer ici que la capacité cérébrale n'est pas nécessairement une mesure de l'intelligence. Si la moyenne pour l'homme moderne est de 1 400 cm^3, une personne peut être très intelligente avec une capacité nettement moindre : le cerveau d'Anatole France n'avait que 1 000 cm^3. Et, bien sûr, le Néandertalien avait un cerveau de 2 000 cm^3. Donc, un ancêtre de l'humanité avec son cerveau de 800 cm^3 n'était pas obligatoirement plus stupide qu'un homme moderne.

Hadingham rapporte dans son livre une autre histoire édifiante. Près du lac Mungo en Australie, une tombe renfermant un « homme moderne » a été découverte. Le squelette, datant d'environ trente mille ans, avait été inhumé dans de l'ocre rouge, un matériau utilisé pour les peintures pariétales, mais dont les Néandertaliens faisaient également grand usage. Or, dans un lieu appelé Kow Swamp, les restes d'un peuple bien plus primitif – physiquement parlant – ont été retrouvés. Ils datent de 10000 avant J.-C., soit vingt mille ans *après* les habitants du lac Mungo. Ces deux types, moderne et primitif, ont donc coexisté. De la même façon, avance Cremo, les australopithécinés et un type plus moderne d'être humain auraient pu coexister voici plus de deux millions d'années. Il en existe des

témoignages – avec le squelette de Reck, la mâchoire de Kanam, les empreintes de Laetoli, mais aussi les découvertes de Ribeiro, les squelettes de Castenodolo et les nombreux fossiles provenant de Table Mountain dans le comté de Tuolumne, en Californie, dont J.D. Whitney a donné une description – mais les paléoanthropologues modernes refusent de les prendre en compte.

Cremo ne prétend pas dénoncer une sorte de conspiration scientifique pour supprimer les preuves indiquant que l'*Homo sapiens* pourrait avoir beaucoup plus que les cent mille ans qu'on lui prête. Il dit que l'anthropologie moderne a créé une « histoire de l'humanité » simple et scientifiquement cohérente et qu'elle n'est pas disposée à envisager le moindre changement susceptible de compliquer un scénario commode.

Qu'il me soit permis de résumer ici ce « scénario » tel qu'il serait admis par la plupart des historiens.

Il y a environ 12 millions d'années, en Afrique, les forêts luxuriantes du Miocène commencèrent à disparaître à mesure que les pluies se faisaient plus rares ; au Pliocène, sept millions d'années plus tard, les forêts avaient été remplacées par des plaines. C'est alors que notre ancêtre – une sorte de singe de type ramapithèque – décida de descendre de son arbre pour tenter sa chance dans la savane. Trois millions d'années plus tard, le singe s'était développé en *Australopithecus afarensis*. Lucy et ses semblables se scindèrent à leur tour en deux groupes d'australopithèques, le carnivore de Raymond Dart et l'*Australopithecus robustus* végétarien.

Voici deux millions d'années, avec le retour des pluies, le Pléistocène commença par une ère glaciaire qui dura soixante-cinq mille ans. Le reste du Pléistocène se passa en une succession de phases interglaciaires – des périodes chaudes qui produisirent les déserts – interrompues à quatre reprises par des ères glaciaires. Pendant ce temps, l'australopithèque apprit à se servir de sa ruse et de ses armes, et entama la rapide ascension évolutive qui fit de lui un homme : l'*Homo habilis*, puis l'*Homo erectus*, dont le cerveau était deux fois plus gros que celui de l'australopithèque.

Ensuite, il y a à peu près un demi-million d'années, il se produisit un autre événement mystérieux que la science n'a pas été capable

d'expliquer : l'« explosion cérébrale ». Entre cette date et l'époque moderne, le cerveau humain a encore grossi d'un tiers et l'essentiel de cette croissance concernait sa partie supérieure, siège de la pensée. Dans *African Genesis*, Robert Ardrey développe une théorie intéressante pour expliquer la cause de cette évolution.

On sait qu'une gigantesque météorite, ou peut-être même un petit astéroïde, explosa voici quelque sept cent mille ans au-dessus de l'océan Indien, dispersant de minuscules fragments – appelés tectites – sur une superficie de cinquante millions de kilomètres carrés. Les pôles terrestres s'inversèrent également, de sorte que le nord devint le sud et vice versa. (Nul ne sait exactement pourquoi, ni d'ailleurs pourquoi le phénomène se produisit plusieurs fois dans l'histoire de la terre.) Durant cette période, la terre devait être dépourvue de champ magnétique, ce qui pourrait avoir entraîné un bombardement de rayons et de particules cosmiques susceptibles de causer des mutations génétiques. En tout cas, quelle qu'en soit la raison, l'homme évolua plus en cinq cent mille ans qu'au cours des trois millions d'années précédentes.

Cette « explosion cérébrale » inaugura l'ère de l'Homme véritable. Les Néandertaliens constituèrent une expérience évolutionniste manquée, entamée il y a quelque 150 000 ans (ou peut-être deux fois plus longtemps), qui échoua parce que ces hommes-singes étaient incapables de rivaliser avec les hommes de Cro-Magnon et furent anéantis voici 30 000 ans. La place était enfin libre pour l'homme moderne.

Et soudain, l'histoire s'emballa.

En Égypte, il y a environ 18 000 ans, durant la période glaciaire, quelqu'un remarqua que les graines tombées dans les craquelures de la boue séchée au bord des cours d'eau donnaient des récoltes qui pouvaient être moissonnées avec des faucilles de pierre. Mille ans plus tard, des chasseurs qui avaient appris à fabriquer des cordes et à s'éclairer au suif peignaient des animaux dans les grottes de Lascaux, non pour des raisons artistiques, comme nous l'avons vu, mais lors de rituels magiques destinés à les attirer dans des pièges.

Il y a quatorze mille ans, quand les glaces commencèrent à fondre, des chasseurs venus d'Asie franchirent la bande de terre émergeant de ce qui est aujourd'hui le détroit de Béring et com-

mencèrent à peupler l'Amérique. D'autres apprirent à construire des bateaux et à façonner des instruments de pêche – comme des harpons et des hameçons – et tirèrent leur subsistance des mers. Au Japon, les premières poteries de céramique firent leur apparition. Il y a douze mille ans, des loups domestiqués devinrent les premiers chiens ; les moutons et les chèvres suivirent au cours du millénaire suivant.

Il y a dix mille six cents ans, la première ville entourée d'une enceinte fut érigée dans la vallée du Jourdain, dans un lieu que nous appelons Jéricho, et les habitants de l'endroit moissonnaient une herbe sauvage appelée blé. Ensuite, durant le millier d'années qui suivit, un accident génétique occasionna le croisement entre le blé et une graminée sauvage, créant une variété aux épis plus lourds et plus fournis appelée amidonnier. Un autre croisement donna le froment commun dont les grains sont si lourds et si serrés que le vent ne les disperse pas. L'homme apprit à cultiver cette nouvelle céréale et cessa d'être un chasseur-cueilleur pour devenir fermier. Il ajouta les bovins à sa liste d'animaux domestiques, découvrit comment tisser la laine des moutons et des chèvres pour en faire des vêtements et apprit à irriguer ses champs.

Par des voies qui demeurent mystérieuses, la révolution agricole se répandit dans le monde entier ; en Afrique et en Chine, on cultivait le millet ; en Amérique, le haricot et le maïs ; en Nouvelle-Guinée, la canne à sucre ; en Indochine, le riz. Il y a huit mille ans, la civilisation telle que nous la connaissons s'était étendue aux quatre coins de la terre. On construisait des fours pour cuire le pain et des poteries. Le cuivre – dont on ramassait le minerai en grosses pépites à la surface – était martelé pour façonner des lames. Un jour, quelqu'un remarqua qu'un liquide doré s'écoulait d'un bloc de malachite verte tombée dans le feu. Une fois solidifié, le liquide devint du cuivre pur. L'étape suivante fut de placer la malachite dans un four à pain et de recueillir le cuivre en fusion dont on fit des haches et des pointes de flèches.

L'ennui, c'est que le cuivre ne se laissait pas affûter. Le problème fut résolu voici environ six mille ans, quand on découvrit que l'arsenic avait la faculté de former avec le cuivre un alliage plus résistant. De même que l'étain, qui produisait ainsi un métal assez dur

pour fabriquer des épées : le bronze. L'épée, avec cet animal récemment domestiqué qu'on appelait cheval (dont la taille était à peu près celle d'un poney actuel), permit à une nouvelle caste guerrière de répandre la terreur dans le voisinage, et de plus en plus de villes durent être fortifiées.

Il y a six mille ans également, quelqu'un se dit que le travail de la terre, si pénible, pouvait être allégé si un bœuf était attelé à la houe. Quand l'invention du harnais eut permis de résoudre ce problème, le paysan put recourir à une houe beaucoup plus lourde – la charrue – pour retourner le sol sec du Moyen-Orient. Quelques siècles plus tard, ces laboureurs remontèrent vers le nord, défrichèrent les forêts européennes et cultivèrent la terre qui était auparavant trop lourde pour la houe. C'étaient les ancêtres des Européens d'aujourd'hui.

Le commerce entre les cités rendit nécessaire le recours à certains symboles pour représenter des biens comme les moutons, les chèvres et les mesures de grain. En fait, les tout premiers fermiers, il y a dix mille ans, avaient remplacé les os gravés de l'âge de pierre par des tablettes d'argile de formes variées – cône, cylindre, sphère, etc. – pour représenter des objets qui pouvaient être échangés. Voici cinq mille six cents ans, à Sumer en Mésopotamie, les comptables du roi envoyaient des symboles similaires dans des récipients d'argile pour réclamer l'impôt. L'étape suivante était évidente : imprimer les diverses formes sur des pièces d'argile malléables pour s'éviter la peine de façonner des cônes, des sphères et des cylindres. Mais dès lors que quelqu'un avait pensé à ramollir l'argile, le bon sens dictait évidemment d'y graver des symboles... des symboles représentant un animal ou un homme. Et c'est ainsi qu'apparut l'écriture qui occupe une place de choix parmi les inventions de l'homme. Désormais il pouvait enfin communiquer avec d'autres sans devoir s'en remettre à la mémoire du messager ; désormais il pouvait conserver son propre savoir, comme l'homme préhistorique avait figé les phases de la lune sur des morceaux d'os.

C'est alors, à ce stade très avancé du développement de la civilisation, que vint l'invention que nous avons aujourd'hui tendance à considérer comme la plus grande de toutes : la roue. Nul ne sait avec certitude comment elle fit son apparition, mais le plus probable est

qu'elle fut inventée par le potier méditerranéen, qui découvrit, il y a quelque six mille ans, que la glaise pouvait être modelée plus facilement si elle était placée sur une table tournante. Mais comment faire tourner cette table ? La solution évidente était de la mettre sur un axe planté verticalement dans un trou. Et si une autre roue de bois était placée sur cet axe un peu au-dessus du niveau du sol, le potier pouvait la faire tourner avec ses pieds. Plus elle était lourde, plus la vitesse qu'il lui imprimait était constante.

La science des transports s'était jusque-là passée de la roue, bien que nos ancêtres aient certainement su que des objets pesants pouvaient être déplacés sur des rouleaux disposés côte à côte. Dans les régions enneigées, le traîneau représentait une solution. Mais l'idée de monter deux roues sur un axe offrait de nouvelles possibilités. Les charrues ainsi équipées, par exemple, pouvaient être tirées plus facilement. Et quatre roues sous un chariot permettaient de transporter de lourdes charges.

La méthode la plus simple pour fabriquer une roue était de couper une tranche de rondin, mais il y avait des inconvénients. Les lignes radiales dans le bois sont autant de faiblesses, et une roue obtenue de cette manière a tôt fait de se fendre. Un cerceau de métal permet de maintenir l'ensemble, mais la roue reste très fragile. La solution était d'assembler plusieurs planches pour en faire un carré et puis d'y découper un cercle. Ensuite, une bande de métal clouée sur la tranche assurait la résistance de la roue.

Mais si les deux roues étaient *fixées* à chaque extrémité d'un axe, comment pouvaient-elles tourner ? On a d'abord pensé à faire tourner l'axe lui-même, en l'attachant au bas du chariot (ou de la charrue) par une bande de cuir ou de métal. La technologie apporta bientôt la réponse au problème en ménageant un petit interstice entre l'essieu et le centre de la roue. Il était même possible d'y glisser de petites chevilles cylindriques qui réduisaient la friction : les premiers roulements à billes.

C'est ainsi que, voici approximativement 5 500 ans, la culture méditerranéenne apporta ses deux contributions les plus importantes à l'histoire : l'écriture et la roue. L'écriture était faite de « pictogrammes » sommaires et la roue de segments rudimentaires, mais l'une et l'autre remplissaient admirablement leur rôle. Et si la civili-

sation était demeurée aussi pacifique et stable qu'au premier temps de l'agriculture, elles auraient pu demeurer inchangées pendant des milliers d'années. Mais un nouveau facteur allait entrer dans l'histoire humaine et accélérer le rythme du changement : la guerre.

La domestication du cheval et la découverte du bronze avaient déjà créé une nouvelle classe d'êtres humains : les guerriers. Mais les premiers guerriers se contentaient de défendre leur propre territoire et, à l'occasion, de piller celui des autres. Dès lors que les villes devenaient des cités et que leur prospérité augmentait, leurs maîtres gagnaient de la puissance. Inévitablement, ils se mirent à caresser des idées d'expansion... ce qui voulait dire « conquêtes »... ce qui voulait dire « taxes ». Dans les deux ou trois siècles qui suivirent l'invention de la roue, l'ère des rois guerriers commença au Moyen-Orient. Mais pour faire la guerre, il fallait des chariots rapides et donc des roues plus légères. Et l'on inventa la roue à rayons. Hérissées de lames, ces roues faisaient des ravages formidables dans les batailles. Akkad, la partie nord de la Babylonie, devint le premier empire de tous les temps, et il y a 4 400 ans, son roi se proclamait déjà « empereur de toutes les terres du monde ».

Les régions les plus éloignées des « empires » devaient pouvoir communiquer entre elles, et la vieille écriture pictographique manquait de souplesse. Voici 4 400 ans environ, un scribe de Mésopotamie eut l'une des idées les plus inspirées de l'histoire humaine : développer une forme d'écriture basée sur le *langage humain* plutôt que sur des représentations d'objets. En d'autres termes, un symbole particulier désignait une *syllabe*. Deux mille ans plus tard, les Chinois développeraient une forme d'écriture basée sur les vieux pictogrammes, dont le résultat est aujourd'hui une écriture qui compte quelque quatre-vingt mille symboles. Le génie qui a inventé l'« écriture syllabique » au Pays des Deux Fleuves a sans doute accompli avec son imagination l'un des bonds les plus spectaculaires de l'histoire de l'humanité.

Vers la même époque, les cavaliers des steppes de Russie descendaient vers le sud pour envahir ce qui est aujourd'hui la Turquie. Ces « conducteurs de chars » avaient le teint pâle comparés aux Méditerranéens, et en déferlant sur la Chine et l'Inde, ils apportaient avec eux la langue et la culture qu'on allait qualifier d'indo-européennes.

Cependant, de l'autre côté de la Méditerranée, en Égypte, les tribus nomades avaient été réunies sous l'autorité d'un seul monarque – le légendaire Ménès – il y a 5 200 ans et, voici environ 4 600 ans, les Égyptiens apportèrent leur contribution à l'histoire de l'invention humaine en découvrant la momification et en développant les tombes royales – ou mastabas – pour en faire des pyramides construites en blocs de pierre massifs. En l'espace de quelques centaines d'années, les Égyptiens avaient acquis un savoir scientifique, mathématique, astronomique et médical stupéfiant...

C'est bien sûr là le point de départ de ce livre.

Les pages qui précèdent ont présenté en résumé ce qu'on pourrait décrire comme l'« histoire conventionnelle ». Et nous avons déjà vu qu'elle laisse nombre de questions sans réponse.

Dans *Les Cartes des anciens rois des mers*, Hapgood a soulevé l'une des principales objections à cette vision des choses, à savoir que divers éléments témoignent de l'existence d'une civilisation maritime mondiale à l'époque où l'Antarctique était libre de glace, peut-être vers 7000 avant J.-C. La carte de Piri Re'is et d'autres portulans apportent sans conteste la preuve la plus solide à ce jour que quelque chose ne va pas dans l'« histoire conventionnelle ».

Mais si tout le propos de cette discussion était seulement de situer l'origine de la civilisation quelques milliers d'années plus tôt, cela n'en vaudrait guère la peine. Il ne servirait pas non plus à grand-chose de laisser entendre que l'homme pourrait exister depuis un bon million d'années de plus qu'on ne le croit. Pour la civilisation maritime de Hapgood, peu importe au fond que l'homme soit vieux de deux millions d'années ou de dix.

Ce sont les *implications* de l'« histoire alternative » qui nous intéressent.

L'argument de Cremo est que l'on trouve des traces d'êtres anatomiquement semblables à l'homme moderne dès le Miocène, ou même avant.

Si ces êtres hypothétiques avaient la même anatomie que nous, ils devaient marcher debout, et donc avoir les mains libres... ce qui donne à penser qu'ils utilisaient des outils, ne serait-ce que des éolithes, ces objets de pierre rudimentaires. L'emploi d'outils ne

requiert pas seulement un certain niveau d'intelligence ; il tend aussi à développer l'intelligence. En présence d'un problème quelconque qui pourrait être résolu par des outils, l'utilisateur examine les diverses possibilités qui s'offrent à lui et exerce son esprit.

Alors pourquoi l'*Homo sapiens* ne s'est-il pas développé beaucoup plus tôt ? Parce que nous avons tendance à vivre de manière mécanique. Pourvu que nous puissions manger, boire et satisfaire nos besoins élémentaires, nous n'éprouvons nul besoin d'innover. Des expériences récentes ont montré qu'on peut apprendre aux singes à communiquer grâce au langage des signes et à peindre des tableaux. Ils ont l'intelligence nécessaire. Pourquoi, alors, n'ont-ils pas développé ces facultés au cours de leur évolution ? Parce qu'ils n'avaient personne pour les leur enseigner. Il y a un monde de différence entre l'intelligence et l'exploitation optimale de cette intelligence – un fait qui ressort clairement de l'observation de Wynn à propos des tests d'intelligence de Piaget montrant que les fabricants d'outils d'il y a 330 000 ans n'étaient pas moins intelligents que les hommes modernes.

Dans ce cas, pourquoi, voici un demi-million d'années, l'homme s'est-il mis à évoluer aussi rapidement ? Il se pourrait qu'Ardrey ait raison : peut-être un événement extérieur, comme la grande explosion qui recouvrit la terre de tectites, a-t-il provoqué quelque mutation génétique. Pourtant cette réponse en soi ne serait pas suffisante. Nous avons vu que les Néandertaliens avaient un cerveau plus grand que l'homme moderne, mais ils ne sont pas parvenus pour autant à évoluer en *Homo sapiens sapiens*.

Si l'homme avait brusquement développé la faculté d'utiliser des outils, nous tiendrions là une explication évidente. Mais la « Première Famille » de Johanson se servait déjà d'outils rudimentaires trois millions d'années auparavant. Et l'on ne peut évoquer un changement climatique qui aurait présenté de nouveaux défis puisque les conditions difficiles du Pléistocène duraient déjà depuis plus d'un demi-million d'années.

Une autre hypothèse plausible est que l'homme a commencé à développer un langage voici un demi-million d'années... c'est-à-dire un langage plus sophistiqué que des grognements. Mais on se heurte alors à une objection flagrante : qu'avait-il à dire ? Une com-

munauté de chasseurs primitifs n'a pas plus besoin d'un langage qu'une meute de loups. Le langage se développe en réponse à une certaine complexité sociale – chaque avancée technologique exige de nouveaux mots, par exemple. Mais la société primitive n'avait aucune nouvelle technologie. Donc, la théorie du langage prête le flanc aux mêmes critiques que la théorie des outils.

L'anthropologue hongrois Oscar Maerth a été jusqu'à suggérer que la réponse pourrait se trouver dans le cannibalisme. En 1929, un paléontologue du nom de Pie Wen-Chung avait découvert dans des cavernes près de Zhoukoudian le crâne pétrifié de l'un des plus anciens ancêtres de l'homme. Il ressemblait davantage à un chimpanzé qu'à un être humain et Teilhard de Chardin crut même que ses dents étaient celles d'un fauve. Il avait un front bas, d'énormes arcades sourcilières et un menton fuyant. Mais son cerveau était deux fois plus gros que celui d'un chimpanzé : 800 cm^3. À mesure que d'autres membres, des crânes et des dents étaient mis au jour, il devint clair que ces « animaux de proie » étaient bipèdes. On pensa dans un premier temps avoir découvert le chaînon manquant longtemps cherché. Mais les faits démontrèrent bientôt le contraire. L'« homme de Pékin » (ainsi qu'on l'appela) connaissait l'usage du feu et se régalait de gibier. Cette créature, qui vivait voici un demi-million d'années, était un véritable être humain.

C'était aussi un cannibale. Les quarante crânes découverts à Zhoukoudian étaient tous mutilés à la base, avec un trou par lequel une main pouvait être glissée pour en extraire le cerveau. Franz Weidenreich, le scientifique responsable des recherches, était convaincu que ces créatures avaient été massacrées, traînées dans les cavernes, rôties et mangées. Par qui ? Sans doute par d'autres hommes de Pékin. Dans diverses grottes de la région, on retrouva des traces de l'homme de Cro-Magnon, et aussi des traces de cannibalisme.

On sait que certains éléments donnent à penser que le Néandertalien se livrait au cannibalisme. Maerth lui-même assure qu'un jour, après avoir mangé de la cervelle de singe crue dans un restaurant asiatique, il avait ressenti une impression de chaleur dans la tête et de vitalité accrue associée à une puissante pulsion sexuelle. Le cannibalisme rituel – que Maerth a étudié à Bornéo, à Sumatra et en

Nouvelle-Guinée – se fonde sur la croyance que la force de l'ennemi tué passe dans la personne qui le mange. Cette conviction pourrait bien être étayée par la sensation de vitalité décrite par Maerth, qui croit pour sa part que « l'intelligence se mange ».

La théorie de Maerth pose naturellement un problème. Si le fait de manger des cerveaux humains développait l'intelligence, les quelques tribus du Sud-Est asiatique qui s'adonnent encore au cannibalisme devraient avoir un niveau intellectuel bien supérieur à celui des Occidentaux dont les ancêtres ont renoncé à ces pratiques il y a des milliers d'années, ce qui ne semble pas être le cas. Par ailleurs, pour expliquer l'accélération du rythme de l'évolution humaine voici environ 500 000 ans, nous devrions pouvoir nous appuyer sur bien d'autres témoignages d'un cannibalisme répandu partout dans le monde. Or, nous n'en avons pas. Il nous faut donc, à regret, considérer que la théorie du cannibale n'est pas prouvée.

Le problème de l'« histoire conventionnelle » telle que nous l'avons esquissée à grands traits est qu'elle donne à l'homme un rôle essentiellement passif. Il laisse tomber des graines sur le sol craquelé et s'aperçoit qu'elles germent. Il déplace une lourde charge sur des rondins et découvre qu'une tranche de rondin peut faire une roue. Tout cela semble si *accidentel*, un peu comme la sélection naturelle de Darwin.

Bon, c'est vrai que l'homme est un être passif qui ne donne le meilleur de lui-même qu'en face d'un défi à relever. Mais ce qui importe, c'est précisément cette surprenante faculté de relever les défis. Ce qui le distingue de tous les autres animaux, c'est la détermination, la volonté et l'imagination dont il fait preuve dans l'adversité. Voilà le vrai secret de l'évolution.

Les paléoanthropologues ont négligé une explication évidente à ce raz-de-marée évolutif : le sexe. À cet égard, la principale différence entre les êtres humains et les animaux est que les femelles humaines sont sexuellement réceptives toute l'année. La femelle du singe n'accepte l'accouplement qu'au cours d'une semaine dans le mois. À un certain point de son évolution, la femme a cessé d'être « en chaleur » quelques jours par mois pour devenir réceptive à tout moment. L'explication la plus probable est que les chasseurs, qui

quittaient la tribu pour plusieurs semaines, voire pour tout l'été[1], réclamaient au retour leur récompense sexuelle, que les femelles soient réceptives ou non. Celles qui n'y voyaient pas d'objection engendraient d'autres filles comme elles, tandis que les femelles qui se refusaient disparaissaient progressivement par sélection naturelle.

À un moment donné, les femelles humaines commencèrent à développer des caractères sexuels plus prononcés : lèvres pleines, poitrine opulente, fesses et cuisses arrondies. Quand elle est en chaleur, les organes génitaux de la femelle chimpanzé sont gonflés et rose vif. Peut-être ces caractéristiques ont-elles été transférées à la bouche chez la femme. Robert Ardrey observait : « Le sexe est un détail dans le monde animal. » Mais chez les humains, il en est arrivé à jouer un rôle de plus en plus important quand les femmes sont devenues réceptives en permanence et que leurs caractères sexuels secondaires se sont accentués. La pilosité moins fournie, le contact face à face durant l'accouplement rendaient les rapports beaucoup plus sensuels.

À ce stade de l'évolution, les mâles ont dû avoir une puissante motivation pour se montrer compétitifs. La présence de femelles sans attaches introduisait une excitation nouvelle. Pendant que les chasseurs étaient partis, des gamines fluettes s'épanouissaient soudain en adolescentes nubiles. Auparavant, dans les communautés tribales, le seul objectif du chasseur était de tuer du gibier. Désormais le meilleur chasseur pouvait faire son choix parmi les femelles les plus attirantes. L'homme avait du coup une bonne raison pour devenir un grand chasseur : la récompense sexuelle.

Il n'y a bien sûr pas la moindre preuve que l'« explosion cérébrale » ait été liée aux changements sexuels intervenus chez la femme. Toutefois, faute d'une autre hypothèse convaincante, cela paraît fort plausible. Il nous suffit de penser à l'énorme part que le romantisme sexuel a prise dans l'histoire de la civilisation pour

1. « À l'existence confinée de l'hiver succédait une vie de campement nomade, durant laquelle les chasseurs s'abritaient dans d'étroites anfractuosités rocheuses bien situées... Ils étaient toujours en marche, sur la piste des animaux herbivores qu'ils chassaient. » Raymond Lantier, cité par Alexander Marshack, *The Roots of Civilisation*, 1972 (p. 371).

comprendre que ce fut toujours l'une des plus puissantes motivations humaines : Antoine et Cléopâtre, Dante et Béatrice, Abélard et Héloïse, Lancelot et Guenièvre, Roméo et Juliette, Faust et Marguerite, toutes ces romances exercent la même fascination sur nous que sur nos arrière-arrière-grands-pères. Du point de vue psychologique, le romantisme sexuel reste la force la plus puissante dans la vie des humains. Peut-être est-ce le bon vieux sens biologique qui s'exprime quand Goethe écrit : « L'Éternel féminin nous attire vers le haut. »

Bien entendu, la même question vient se poser à nouveau : qu'est-ce que ça change que l'homme soit devenu plus « humain » grâce au sexe, au langage ou à quelque accident génétique associé aux tectites ?

Et cette fois nous devons répondre : ça change tout. C'est la confirmation qu'un homme mû par le désir de posséder une certaine femme est un individu très *motivé*. Nous avons déjà constaté que l'évolution a tendance à marquer le pas quand l'homme n'a pas de raison d'évoluer. Il en va de même pour les individus. Ils peuvent être talentueux et intelligents et cependant gâcher leur vie parce qu'il leur manque la *motivation* de tirer parti de ces facultés. La meilleure chance qui puisse échoir à un individu, c'est d'avoir un but.

Peut-être, en effet, l'*Homo sapiens* a-t-il évolué en raison d'une sorte de romantisme sexuel. Peut-être pas. Cette éventualité a pourtant le mérite d'attirer notre attention sur une notion cruciale : puisque l'évolution de l'*Homo sapiens* a d'abord été une évolution mentale (comme l'indique le mot *sapiens*), peut-être devrions-nous chercher la raison de cette évolution dans le domaine de la motivation et de l'intention, plutôt que dans le domaine de la sélection naturelle et du hasard. Peut-être devrions-nous nous demander : quelle intention peut avoir transformé l'*Homo sapiens* en *Homo sapiens sapiens* ?

8
L'ARCHÉOLOGIE INTERDITE (SUITE)

Il y a une autre force qui distingue les êtres humains des animaux : la religion.

Pour quelque étrange raison que nul n'a jamais pu expliquer, l'homme a toujours été un animal religieux. Les sceptiques du XVIIIe siècle ont voulu n'y voir que de la superstition : effrayé par les forces de la nature, l'homme a identifié le tonnerre et la foudre à des dieux et les a implorés. Mais cela n'explique pas pourquoi nos ancêtres, durant la période glaciaire de Riss, il y a plus de deux cent mille ans, voulaient façonner des sphères parfaitement rondes alors qu'ils n'en avaient aucun usage pratique apparent. La seule explication semble être qu'il s'agissait d'objets religieux, des sortes de disques solaires. Et l'*Homo erectus* – ou le créateur de ces sphères, quel qu'il fût – n'avait certainement rien à craindre du soleil.

En outre, certains outils de silex datant de la glaciation de Riss ont été façonnés avec une dextérité qui les élève au rang d'œuvres d'art… ou en tout cas bien au-delà de toute nécessité pratique. À Boxgrove, dans les Cotswolds, on a trouvé des outils similaires qui remontent à un demi-million d'années. Ces découvertes indiquent

ou bien que les fabricants d'outils tiraient une fierté artistique de leur travail – et y trouvaient un moyen d'accéder à ce que le psychologue Abraham Maslow appelle « auto-actualisation » – ou bien que les outils étaient des objets rituels associés aux sacrifices religieux, et peut-être au cannibalisme rituel. Dans les deux cas, nous avons là encore une preuve manifeste que l'homme s'était développé bien au-delà du niveau du singe, alors même qu'il continuait à lui ressembler beaucoup.

La pulsion religieuse se base sur le sentiment qu'il y a dans le monde un sens caché. L'univers s'impose aux animaux comme une évidence naturelle ; mais l'intelligence suppose un sens du mystère et cherche des réponses là où la stupidité ne perçoit même pas de questions. Les montagnes ou les arbres géants deviennent des dieux, de même que le tonnerre et la foudre, le soleil, la lune et les étoiles.

Mais *pourquoi* l'homme a-t-il développé ce sens du mystère, cette idée de significations cachées ? Nous avons vu que l'explication rationaliste, qui se fonde sur la peur, n'est pas satisfaisante. Quand un animal regarde un magnifique coucher de soleil, il ne voit qu'un phénomène naturel. Quand un homme contemple un coucher de soleil, il conçoit sa beauté ; le spectacle suscite en lui une certaine réaction, comme les fumets de cuisine. Mais la réaction aux fumets est dictée par la faim, au sens physique du terme. Quelle sorte d'appétit est éveillé par un coucher de soleil ? Si nous pouvions répondre à cette question nous saurions pourquoi l'homme est un animal religieux.

Mais nous pouvons au moins proposer un début de réponse. Quand Émile Cartailhac a vu les sculptures pariétales de la grotte de Laugerie-Basse, aux Eyzies, il a immédiatement compris qu'« il y a là autre chose que la preuve d'une merveilleuse disposition artistique ; ce sont des motivations et des intentions inconnues qui opèrent... ». Il rejetait l'idée que l'homme de Cro-Magnon ait pu peindre parce qu'il avait des loisirs, en remarquant que les insulaires océaniens n'ont jamais mis à profit leur temps libre pour réaliser des peintures rupestres. En revanche, les Bochimans qui peinent pour assurer leurs maigres subsistances ont produit un art pariétal très abondant.

Ce sont les Aborigènes d'Australie et les Indiens d'Amérique qui ont finalement donné la réponse : les dessins ont une vocation *magique.* Ils visent à établir un lien entre le chasseur et sa proie. L'anthropologue Ivar Lissner l'explique dans *Man, God and Magic* : « On jette un charme à un animal par le truchement de son effigie et l'âme de la bête vivante subit le même sort que l'âme de son double... Un chasseur peut aussi figurer la mort du gibier de façon cérémonielle en le tuant en effigie au moyen de certains rituels très anciens... »

Ainsi, nous avons une autre preuve que l'homme primitif était un animal superstitieux. Mais comment pouvait-il être assez stupide pour ne pas remarquer que sa magie *ne marchait pas...* que lorsque le shaman de la tribu avait célébré une cérémonie compliquée pour attirer le bison ou le renne dans le piège tendu par les chasseurs, l'animal ne se montrait pas ? Autrement dit, si la magie était inefficace, pourquoi n'avait-elle pas été abandonnée au bout de quelques générations ?

Les sceptiques rétorqueront que la prière est probablement inefficace et que, pourtant, les gens continuent à prier. Mais c'est tout à fait différent. Les prières *semblent* être exaucées assez souvent pour encourager les fidèles à prier encore. Les sceptiques parleront de coïncidence ou d'autosuggestion, rien ne permet de dire avec certitude qui a raison. Mais un shaman – comme ceux que l'on voit représentés sur les parois de tant de grottes en Dordogne – accomplissait un rituel long et élaboré la veille de la chasse et son but était d'attirer les animaux vers un endroit précis. Si ça ne marchait jamais, les chasseurs auraient vite compris que c'était une perte de temps.

En fait, certains éléments semblent indiquer que, pour quelque raison mystérieuse, *ça marchait.*

Il est frappant de constater que, partout dans le monde, dans des cultures totalement étrangères les unes aux autres, les shamans ont fondamentalement les mêmes croyances et les mêmes méthodes.

Dans le volume *Primitive Mythology* de son ouvrage *The Masks of God*, publié en 1959, Joseph Campbell remarque à propos de la tribu Ona sur la Terre de Feu et des Indiens nagajnek d'Alaska : « Issus... des deux communautés de chasseurs les plus primitives

sur terre, à des pôles opposés, sans aucun contact depuis certainement des millénaires avec une éventuelle origine traditionnelle commune... les deux groupes partagent néanmoins la même conception du rôle et du personnage du shaman... »

Il cite un exemple de magie shamanique – observé par un anthropologue occidental, E. Lucas Bridges – qui de prime abord a des allures de tour de passe-passe. Dans la neige, au clair de lune, le shaman ona Houshken chante un quart d'heure durant avant de porter les mains à sa bouche pour en extraire une lanière de peau de guanaco de la taille d'un lacet de cuir. Puis il écarte lentement les mains jusqu'à ce que la lanière atteigne un mètre vingt. Il en donne ensuite une extrémité à son frère qui recule pour l'étirer sur deux mètres cinquante. Houshken la reprend alors et l'avale. « Même une autruche n'aurait pu avaler d'un coup ces deux mètres cinquante de cuir sans effort visible. »

Houshken n'a pas glissé la peau dans sa manche, puisqu'il est nu. Après quoi, il tire de sa bouche une pâte translucide, qui est apparemment vivante et qui tourne sur elle-même à grande vitesse. Puis, tandis qu'il écarte les mains, la « pâte » disparaît purement et simplement. À nouveau, on croirait assister à un spectacle de prestidigitation, mais il faut se souvenir que le shaman est nu.

C'est peut-être dans le livre *Wizard of the Upper Amazon* que l'on trouve le récit le plus clair et le plus complet de la littérature anthropologique sur la formation et le parcours d'un shaman. Dans cet ouvrage, devenu un classique, l'explorateur F. Bruce Lamb rapporte les propos d'un jeune Péruvien nommé Manuel Cordova, kidnappé en 1902 par les Indiens amahuacas du Brésil. Cordova a passé sept années parmi les Indiens et il décrit en détail leur mode de vie.

Comme Cordova finit par devenir chef de la tribu, son histoire nous permet d'entrevoir ce que devait être la vie d'un chef shaman au Paléolithique. Pour bien comprendre, il faut lire tout le livre, qui traduit remarquablement le sentiment d'*unité* existant dans une tribu primitive, *où chaque membre est en un sens une partie d'un même organisme*. Mais le bref résumé qui suit montrera au moins pourquoi la « magie » semble jouer un rôle pri-

mordial dans l'existence des chasseurs qui vivent au contact de la nature.

L'un des chapitres les plus intéressants de *Wizard of the Upper Amazon* raconte comment le vieux chef, Xumu, a préparé Cordova pendant dix jours au moyen d'un régime spécial, avec notamment des boissons qui provoquaient des vomissements, des diarrhées et des palpitations. Ensuite, en même temps que d'autres membres de la tribu, il reçut un « extrait de vision » qui eut pour effet de faire déferler en lui d'étranges sensations, des couleurs, des visions d'animaux et d'autres formes naturelles. Il fallut de nombreuses séances avant qu'il pût contrôler, ainsi qu'il le devait, le chaos libéré par la drogue. Finalement, une nuit, les Indiens s'enfoncèrent dans les profondeurs de la forêt et passèrent des heures à cueillir des lianes et des feuilles. Une fois pilées, elles furent placées dans une marmite de terre cuite au cours d'un rituel complexe (comprenant des chants). Les préparatifs continuèrent trois jours durant et la mixture verte fut ensuite versée dans de petits pots.

C'est alors qu'un chasseur malchanceux vint trouver le chef de la tribu pour lui raconter la série de déboires qui avaient affamé sa famille. Le chef lui dit de revenir la nuit suivante pour la cérémonie de l'« extrait de vision » (*honi xuma*).

Un grand groupe s'était réuni pour l'occasion. Peu de temps après l'absorption du breuvage commencèrent des visions colorées, *partagées par tous les participants*. Le « chant du boa » fit venir un boa constrictor géant qui glissait dans la clairière, suivi par d'autres serpents, puis par une parade d'oiseaux, dont un aigle gigantesque qui déployait ses ailes devant eux, claquait du bec et les fixait intensément de ses yeux jaunes. Ensuite vinrent d'autres animaux – Cordova explique qu'il ne se rappelle plus grand-chose, « car la connaissance ne venait ni de ma conscience ni de mon expérience ». Cela dura toute la nuit.

Le lendemain, le chef Xumu demanda au chasseur « malchanceux » s'il pouvait à présent dominer les esprits de la forêt. L'homme répondit que sa compréhension avait été renouvelée et que la forêt pourvoirait désormais à tous ses besoins.

Plus tard, Cordova prit part à une chasse. La veille on avait procédé aux rituels préalables avec des potions, des bains d'herbes et

des fumées diverses obtenues en brûlant les poils et les plumes des animaux qu'on allait chasser. Au milieu de la cérémonie finale, un hibou vint se poser sur une branche ; les chasseurs dansèrent autour de lui en entonnant des chants rituels pour lui demander de diriger leurs flèches vers les différents animaux qu'ils nommaient. Finalement, le hibou s'envola et chacun alla se coucher.

Cordova raconte la chasse qui s'ensuivit et comment il lui fallut apprendre à reconnaître tous les signes de la forêt : l'odeur des animaux ou des serpents, la signification d'une brindille brisée ou d'une feuille tombée. Quand ils eurent tué les cochons sauvages, le chef lui expliqua la méthode qu'ils employaient pour veiller à ce que leurs proies passent toujours à l'endroit voulu. L'animal dominant, généralement une vieille truie, doit être abattu, et sa tête est alors enterrée dans un trou profond, tournée dans la direction opposée à celle prise par le troupeau, avec des chants rituels adressés aux esprits de la forêt. Si tout est fait correctement, les chasseurs sont assurés que les cochons passeront toujours à cet endroit pour traverser leur territoire et, en observant leurs habitudes, ils peuvent guetter leur prochain passage.

Une nuit, ils entendirent l'appel d'un insecte particulier. Les chasseurs furent aussitôt en alerte et deux d'entre eux partirent dans la forêt. Au bout de plusieurs heures, ils revinrent avec un insecte enveloppé dans une feuille. Les Indiens lui confectionnèrent une petite cage en expliquant que la possession d'un « wyetee tee » garantirait une bonne chasse. Le lendemain, les chasseurs s'embusquèrent dans des huttes camouflées dans les arbres autour de la clairière. Ainsi qu'ils l'avaient prédit, le wyetee tee leur valut une telle abondance de gibier qu'ils durent construire un autre chevalet pour fumer la viande.

Cordova fut finalement désigné par Xumu comme son successeur. Ce choix n'était pas dû simplement au fait que Cordova savait se servir d'un fusil ou qu'il avait assez d'esprit d'entreprise pour expliquer à la tribu comment produire et vendre du caoutchouc ; la véritable raison était qu'il possédait le genre de sensibilité qui lui permettrait de *comprendre* ses compagnons.

> Au cours de mon apprentissage, j'ai pris conscience de changements subtils dans mes processus psychiques et mon mode de pensée. J'ai remarqué une accélération mentale et une certaine

clairvoyance dans l'anticipation des événements et des réactions de la tribu. En concentrant mon attention sur un seul individu je pouvais deviner ses réactions et ses intentions, et anticiper ce qu'il voulait ou comptait faire... Le vieil homme a dit que mon pouvoir de connaître les événements futurs allait encore se développer, et aussi que je serais capable de localiser et d'identifier des objets de très loin.

Cordova eut ainsi, à propos de la mort de sa mère, des visions dont l'exactitude se confirma à son retour à la civilisation.

Le chef lui-même avait ce don de clairvoyance. « Nous avons attendu bien des jours au village après le départ des hommes. Finalement le chef déclara qu'ils seraient de retour le lendemain... » Et, bien sûr, Xumu avait raison.

Au fil du récit, il apparaît clairement qu'une bonne part de la « magie » des Indiens est une sorte de télépathie. Quand Cordova accompagne Xumu dans la forêt pour une initiation magique, il a la certitude d'être en contact télépathique avec lui.

« Le chef parla doucement en baissant la voix : " Les visions commencent. " Il avait captivé mon attention avec ces mots de magie. Je sentis aussitôt fondre toutes les barrières entre nous ; nous ne faisions plus qu'un. »

Le chef appelle alors des visions qui sont partagées par Cordova. L'explication avancée par les sceptiques – à savoir que le chef recourt simplement à la suggestion – est démentie par les faits. Le chef dit : « Commençons par les oiseaux », et aussitôt une vision se manifesta avec une incroyable précision. « Jamais je n'avais perçu d'images visuelles avec tant de détails auparavant... Le chef fit venir une femelle et le mâle entama sa parade nuptiale. J'entendais tous les chants, les appels et les autres sons. Leur variété dépassait tout ce que j'avais connu. »

Un autre passage décrit longuement des visions partagées par la tribu entière. Après l'absorption de l'« extrait de vision », un chant fait apparaître une procession d'animaux, dont un énorme jaguar. « Ce terrible animal avançait d'un pas traînant, la tête basse, la gueule ouverte et la langue pendante. Sa mâchoire était garnie de grosses dents hideuses. Soudain, un brusque changement dans son attitude fit courir un frisson dans l'assistance en proie à la vision. »

En fait, Cordova se rendit compte qu'il avait lui-même appelé ce jaguar, rencontré jadis dans la jungle au détour d'une piste, et parvint à lui faire « baisser les yeux ». Les autres membres de la tribu en furent aussi témoins et Cordova reçut le surnom de « jaguar ».

Le narrateur évoque ensuite des scènes de combat avec des tribus ennemies et avec les *seringueiros* dont l'avancée a contraint les Amahuacas à chercher un nouveau territoire. Il a la vision d'un village en flammes et voit le chef tuer un planteur de caoutchouc. Le « spectacle » s'achève sur des images de leur nouveau village. Il est clair que, lors de cette séance visionnaire, tous les participants ont vu la même chose comme s'ils étaient assis côte à côte au cinéma, mais le film est issu de leurs propres esprits. Dans sa préface à *Wizard of the Upper Amazon*, Andrew Weil, chargé de recherche à Harvard, remarque : « De toute évidence, ces Indiens perçoivent l'inconscient collectif comme une réalité immédiate et non comme une simple construction intellectuelle. »

Plus loin, Cordova raconte comment, à la mort du vieux chef, il prend sa place. Il découvre qu'au cours des visions provoquées par la drogue, il peut contrôler par des chants ce que voient les participants.

> Aussi étranges ou compliquées qu'elles puissent être, les visions obéissaient à mes désirs quand je les exprimais par des chants. Quand les hommes eurent compris que j'avais acquis un pouvoir sur les visions, ils considérèrent tous ma position comme infiniment supérieure à la leur. J'avais développé en même temps une conscience plus aiguë de mon environnement et des personnes autour de moi – un don de clairvoyance qui me permettait d'anticiper n'importe quelle situation difficile susceptible de survenir…

Il hérita aussi du pouvoir qu'avait le vieux chef d'utiliser ses rêves. « Une nuit au camp du boa, j'eus dans mon sommeil des visions alarmantes à propos de notre retour à Xanada… » En rentrant, il apprit que leur territoire avait été envahi par une tribu voisine.

Quand Cordova retourna finalement à la civilisation, il emportait avec lui le savoir légué par le vieux chef. Les visions concernant la mort de sa mère – lors d'une épidémie de grippe – s'avérèrent exactes. Et, « aussi étrange que cela puisse vous paraître, j'ai pu aussi prévoir deux autres événements importants de ma vie. Expliquez-le comme vous voulez, j'ai l'impression que c'est le fruit de l'enseignement de Xumu ».

Un sceptique objecterait que tout cela ne prouve rien. Cordova a simplement participé à des rituels que les Indiens *croyaient* efficaces et, quand les résultats suivaient, ils pensaient que leur magie en était la cause. Pourtant, ce n'est pas du tout l'impression qui ressort de la lecture de *Wizard of the Upper Amazon* où, comme le dit Andrew Weil, l'inconscient collectif apparaît sans conteste comme une réalité quotidienne.

Le pouvoir shamanique évoqué dans l'exemple suivant ne peut en tout cas pas être mis sur le compte d'une sorte de phénomène d'illusion collective.

En 1914, Sir Arthur Francis Grimble était un haut fonctionnaire britannique en poste dans l'administration coloniale des îles Gilbert, dans l'océan Pacifique. Il allait y passer cinq années dont il laissa le récit dans une délicieuse autobiographie intitulée *Pattern of Islands* (1952), qui recueillit un succès mérité. Le livre s'attache principalement à sa vie quotidienne qu'il relate avec une sobriété de bon aloi. Toutefois, dans un chapitre, il décrit un événement tellement bizarre qu'il semble défier toute explication.

Un vieux chef du nom de Kitiona, trouvant Grimble trop maigre, lui avait conseillé de manger de la viande de marsouin. Quand l'Anglais demanda comment il pouvait s'en procurer, Kitiona répondit que son cousin, qui vivait au village de Kuma, était appeleur de marsouins par tradition héréditaire.

Grimble avait déjà entendu parler de l'appel des marsouins – la faculté qu'avaient certains shamans d'attirer les marsouins qui venaient s'échouer sur la plage grâce à une forme de magie – et il n'y croyait pas davantage qu'aux fakirs charmeurs de corde. Il demanda comment on procédait et Kitiona expliqua que tout dépendait de la faculté de faire un certain rêve. Si l'appeleur y parvenait,

son esprit quittait son corps et s'en allait rejoindre le peuple des marsouins pour les convier à venir faire la fête au village de Kuma. Quand les marsouins approchaient du port, l'esprit du rêveur réintégrait rapidement son corps pour alerter la tribu...

Comme Grimble se montrait intéressé, Kitiona promit d'envoyer son canoë le chercher quand son cousin serait prêt.

Le moment venu, le canoë se présenta et Grimble fut conduit à Kuma. Accablé de chaleur, suant et irritable, il fut accueilli à son arrivée par un homme replet et jovial qui se présenta comme l'appeleur de marsouins.

L'homme disparut ensuite dans une hutte occultée par des nattes de feuilles de coco. « Je vais poursuivre mon voyage », déclara-t-il en prenant congé. Grimble fut installé dans la case voisine.

On approchait de quatre heures – l'heure à laquelle le magicien avait promis des résultats – et rien ne se passait. Pourtant les femmes tressaient des guirlandes, comme pour une fête, et des parents et amis arrivaient de villages voisins. Malgré l'atmosphère festive, l'air était chaud et oppressant.

> Ma foi commençait à fléchir sous la chaleur et la fatigue quand un hurlement étranglé fusa de la hutte du rêveur. Je bondis au-dehors et vit son corps volumineux qui s'extirpait tête la première des nattes déchirées. Il s'étala, se débattit et s'avança dehors en titubant, une coulée de salive luisant sur son menton. Il resta un moment, les mains levées, en gémissant sur une note aiguë comme un jeune chien. Puis les mots sortirent péniblement de son gosier : « *Teirake ! Teirake !* (Debout ! Debout !)... Ils arrivent, ils arrivent !... Allons les accueillir. » Et il partit vers la plage d'un pas lourd.
>
> Un grondement monta du village. « Ils arrivent, ils arrivent ! » Je me retrouvai à patauger avec un millier d'autres dans les vagues, hurlant à tue-tête que nos amis de l'ouest arrivaient. Je courais derrière le rêveur ; les autres convergeaient vers lui du nord et du sud. Nous nous sommes déployés en ligne dans les eaux peu profondes qui bouillonnaient...
>
> J'eus à peine le temps d'y plonger la tête pour me rafraîchir qu'un homme près de moi poussa un cri et tendit le bras ; d'autres vociférèrent en écho, mais pour ma part, je ne vis d'abord rien dans les reflets aveuglants du soleil sur la mer. Quand enfin je les aperçus, tout le monde hurlait. Ils étaient tout

près, cabriolant vers nous à bonne allure. Quand ils parvinrent dans les eaux bleues près des récifs, ils ralentirent et s'égaillèrent, allant et venant devant la ligne que nous formions. Puis, soudain, il n'y en eut plus un seul.

Dans le silence tendu qui suivit, je crus qu'ils étaient partis. La déception était vive, mais je ne pouvais m'empêcher de penser que, malgré tout, j'avais assisté à une chose très étrange. J'allais poser la main sur l'épaule du rêveur pour lui dire au revoir quand il tourna vers moi son visage tranquille : « Le roi de l'ouest vient me rendre visite », murmura-t-il en tendant la main. Je suivis des yeux la direction qu'il indiquait. Là, à dix mètres à peine, il y avait la forme allongée d'un marsouin suspendu comme une ombre dans l'eau verte, limpide et miroitante. Derrière lui venait toute une flottille de sombres silhouettes.

Ils avançaient vers nous en ordre dispersé, distants les uns des autres de deux ou trois mètres, aussi loin que portait mon regard. Ils approchaient très lentement, comme dans une transe. Le premier dériva tout près des jambes du rêveur. Sans un mot, l'homme s'écarta pour aller se placer à côté du marsouin, qui progressait lentement dans les eaux peu profondes. Je les suivis, juste derrière la queue presque immobile de l'animal. J'aperçus à gauche et à droite d'autres groupes qui prenaient la direction du rivage, l'un après l'autre, les bras levés, les visages penchés vers l'eau.

Une rumeur montait, comme un bruit de conversation à mi-voix. Je restais en arrière pour contempler toute la scène. Les villageois accueillaient leurs hôtes avec des paroles enjôleuses. Seuls les hommes marchaient à leurs côtés ; les femmes et les enfants suivaient, en frappant dans leurs mains sur un rythme dansant.

Tandis que nous approchions des hauts fonds couleur d'émeraude, la quille des animaux se mit à racler le sable ; ils battaient doucement des nageoires, comme pour demander une assistance. Les hommes s'inclinèrent pour entourer de leurs bras les larges corps et les aider à passer la crête. Les marsouins ne donnaient aucun signe d'inquiétude. C'était comme si leur seul désir était d'atteindre la plage.

L'eau ne nous arrivait plus qu'à mi-cuisses quand le rêveur leva les bras et lança un ordre. Les hommes se pressèrent de chaque côté des visiteurs, à dix ou davantage par animal. « Levez ! » cria le rêveur, et les corps pesants furent mi-traînés mi-portés sans résistance jusqu'au bord de l'eau. Là, on déposa leurs formes belles et dignes, si paisibles, tandis que l'enfer se déchaînait alentour. Les hommes, les femmes et les enfants, bondissant

et grimaçant avec des cris qui déchiraient le ciel, ôtèrent leurs guirlandes et les jetèrent autour des corps immobiles dans une soudaine et terrifiante furie de forfanterie et de dérision. Mon esprit se révulse encore au souvenir de cette dernière scène : les humains divaguants, les bêtes si tranquilles triomphantes.
Nous les avons laissées là où elles étaient, couronnées de fleurs, et nous sommes rentrés chez nous. Plus tard, quand la marée se fut retirée, laissant leurs corps sécher sur le sable, les hommes prirent des couteaux pour les découper. Cette nuit-là, les habitants de Kuma festoyèrent et dansèrent. On mit de côté une portion de roi à mon intention. J'étais censé la faire préparer pour me guérir de ma maigreur. La viande fut dûment salée, mais je ne pus me résoudre à la manger...

De toute évidence, il n'y a pas grande différence entre la « magie » apprise par Cordova dans le Haut Amazone et celle des appeleurs de marsouins du Pacifique Sud. L'une et l'autre semblent basées sur une forme particulière de télépathie – ou sur ce que Weil appelait l'inconscient collectif.

On pourrait penser qu'en nous aventurant dans ce royaume de « magie » primitive nous laissons derrière nous le sens commun. Aussi surprenant qu'il y paraisse, cependant, l'idée que le rêve puisse induire des pouvoirs « paranormaux » – ou plutôt exploiter des pouvoirs que nous possédons tous – n'est pas dépourvue d'un certain fondement scientifique.

Au début des années 1980, le docteur Andreas Mavromatis de l'Université Brunel de Londres entreprit d'explorer avec un groupe d'étudiants les « états hypnagogiques », les états de conscience entre veille et sommeil.

Dans un livre intitulé *Mental Radio* (1930), le romancier américain Upton Sinclair évoquait les dons télépathiques de sa femme May – dons qu'elle possédait depuis l'enfance : May Sinclair expliquait que pour atteindre un état d'esprit télépathique, il lui fallait avant tout se placer dans un état de concentration : non pas de la concentration sur quelque chose, mais simplement un état de *vigilance* élevé. Elle devait ensuite parvenir à une profonde relaxation *jusqu'à ce qu'elle frôle la lisière du sommeil.* Lorsqu'elle était dans cet état, elle devenait capable de télépathie.

Mavromatis s'exerça à faire la même chose, c'est-à-dire à susciter des états où il était tout à la fois concentré et relaxé. Ce qui se passe alors – comme chacun le sait (car nous en avons tous fait l'expérience au moment de nous endormir ou de nous réveiller) – c'est que nous *voyons* certaines images ou situations avec une extrême clarté.

Dans un ouvrage intitulé *Beyond the Occult*, j'ai rapporté ma propre expérience :

> J'y suis moi-même parvenu par hasard après avoir lu l'*Hypnogogia* de Mavromatis. À l'approche de l'aube, j'étais à demi réveillé, dérivant toujours dans un état de somnolence agréable et je me suis surpris à contempler un paysage de montagnes dans ma tête. J'avais conscience d'être éveillé et d'être étendu dans mon lit, mais aussi de voir les montagnes et leur décor neigeux, exactement comme si je regardais un programme de télévision. Peu de temps après, j'ai à nouveau glissé dans le sommeil. Le plus intéressant dans cette expérience c'était l'impression d'observer la scène, d'être capable de me concentrer et de déplacer mon attention, exactement comme si j'étais éveillé.

Un jour, alors que Mavromatis somnolait à moitié au cours d'un séminaire en écoutant un étudiant qui « psychométrisait » un objet qu'il tenait en main (en s'efforçant de « sentir » son histoire), il se mit à « voir » les scènes que l'étudiant décrivait. Il entreprit alors d'*altérer* ses visions hypnagogiques – une faculté qu'il avait développée par la pratique – et s'aperçut que l'étudiant se mettait à dépeindre ses visions altérées.

Désormais convaincu que les états hypnagogiques encouragent la télépathie, il essaya de demander à ses étudiants de « capter » les scènes qu'il imaginait et constata qu'ils y réussissaient souvent. Il en conclut que « certaines images hypnagogiques qui semblent dépourvues de pertinence pourraient... être des phénomènes signifiants qui appartiennent à un autre esprit ». Autrement dit, il se pourrait que T.S. Eliot ait tort de penser que « chacun de nous songe à la clé, chacun dans sa prison ». Peut-être, comme le suggérait Blake, un homme peut-il s'évader de sa prison intérieure « chaque fois qu'il le désire ».

En fait, la télépathie est sans doute la mieux reconnue des facultés « paranormales ». Les chercheurs qui étudient les phénomènes parapsychiques s'accordent généralement à considérer que les témoignages sont dans ce domaine plus que probants. Le livre de Mavromatis va plus loin et suppose un lien entre la télépathie et le rêve.

Il semblerait donc que les expériences reproduites, dans des conditions contrôlées, par Mavromatis et ses étudiants ne soient pas très différentes de ce que les Indiens amahuacas parvenaient à faire, au moyen de drogues psychotropes, sous la conduite de leur shaman : accéder à une « conscience de groupe ».

Dès lors il devient possible d'expliquer ce qui s'est passé quand l'appeleur de marsouins s'est retiré dans sa hutte. Comme Mavromatis, il s'était exercé à l'art de contrôler ses rêves... de sombrer dans une transe hypnagogique qu'il est capable de maîtriser. Il nous faut supposer qu'il a pu ensuite diriger ses rêves vers le royaume des marsouins et communiquer directement avec eux. (Des expériences effectuées avec des marsouins donnent à penser qu'ils ont des facultés télépathiques très développées.) En quelque sorte, les marsouins ont été « hypnotisés » pour se laisser guider vers le rivage et tirer sur la plage.

Dans *Man, God and Magic*, Ivar Lissner remarque qu'il y a environ vingt mille ans, entre l'Aurignacien et le Magdalénien, on cessa soudain de réaliser des portraits et des statuettes d'apparence humaine. « Il semble évident que les artistes n'osaient plus représenter la forme humaine en effigie ». Ce qu'il laisse entendre est clair. Nos ancêtres croyaient fermement que la chasse magique – qui recourt à une image de la proie – était efficace et redoutable, et que les humains ne devaient être représentés sous aucun prétexte.

Revenons-en à la question : pourquoi l'homme a-t-il évolué si rapidement au cours du demi-million d'années écoulé – et particulièrement dans les derniers cinquante mille ans – alors que son évolution est restée stagnante pendant des millions d'années auparavant ?

En termes darwiniens, il n'y a pas vraiment de réponse. Pour ce que nous en savons, il ne s'est rien « passé » qui ait soudain contraint l'homme à s'adapter en développant une intelligence accrue.

Ce que le présent chapitre vise à démontrer, c'est que la réponse n'est pas forcément « darwinienne ». Darwin lui-même n'était pas un darwinien intransigeant : il acceptait la thèse de Lamarck qui assurait que les créatures peuvent évoluer parce qu'elles le *veulent*. Mais il refusait d'y voir le principal mécanisme de l'évolution. Plus récemment, Sir Julian Huxley – qui était certainement darwinien – a émis l'hypothèse que l'homme, dans son état actuel, est devenu le « maître d'œuvre de son évolution », c'est-à-dire qu'il a désormais une intelligence suffisante pour évoluer par lui-même[1].

Huxley estime donc que l'homme est à présent en mesure de comprendre quels changements sont nécessaires – au niveau de l'environnement ou de l'espèce humaine – et qu'il a les moyens de les réaliser. Mais c'est là, selon lui, un développement assez récent.

Pourtant, Huxley reconnaît par la même occasion que l'homme est capable d'être inspiré par une intention. Il prend plaisir au changement. Il est vrai qu'il a tendance à demeurer statique quand il ne voit pas de raison de changer. Je vis dans un petit village des Cornouailles dont l'existence est restée à peu près la même pendant des siècles. Si un pêcheur de l'époque élisabéthaine était transporté dans notre village aujourd'hui, il serait certainement surpris par les antennes de télévision et les routes asphaltées, mais pour le reste il se sentirait comme chez lui. Et si la société elle-même n'avait pas évolué – avec des inventions comme la machine à vapeur et la radio – on peut parfaitement concevoir que notre village n'aurait pas changé du tout depuis 1595. L'homme ordinaire prend la vie comme elle vient et s'y adapte. C'est pourquoi l'australopithèque est resté australopithèque pendant deux millions d'années ou davantage.

Il n'empêche que l'homme n'aime rien tant que le changement. Il travaille d'arrache-pied afin de quitter son studio pour une maison mitoyenne, d'échanger son vélo contre une voiture, sa radio contre une télévision. Tout ce dont il a besoin, c'est qu'on lui *montre* la voie. Il ne reste statique qu'aussi longtemps qu'il n'entrevoit pas de possibilité de changement.

---

1. Julian Huxley, *New Bottles for New Wine*, 1957.

J'aimerais ici formuler l'idée que la religion elle-même introduit cette possibilité. Au lieu d'accepter les arbres, les montagnes et les lacs sans se poser de question, l'homme les regarde comme la demeure des dieux et des esprits de la nature… et qui plus est, des esprits qui peuvent être apaisés s'il s'adresse à eux dans les formes. Donc, quand il s'en va chasser, il ne s'en remet plus entièrement à son épieu et à sa hache de pierre, il prie aussi pour que la chasse soit bonne et accomplit peut-être certains rituels, fait quelques offrandes. En ce sens, son attitude envers sa propre vie est devenue active plutôt que passive. C'est le début d'un sentiment de contrôle.

En 1960, le Dr Ralph Solecki, du Smithsonian Institute, accepta de se joindre à une expédition dans le Kurdistan irakien pour fouiller des grottes où des os de Néandertaliens avaient été découverts. Dans un livre intitulé *Shanidar, The Humanity of Neanderthal Man* (1971), il expose le résultat de ses travaux dans la grotte de Shanidar.

Il a retrouvé là les squelettes de plusieurs Néandertaliens tués par l'effondrement d'une voûte rocheuse et qui avaient été inhumés rituellement. Des cendres et des vestiges de repas sur les tombes évoquaient un festin funéraire, tandis que huit types différents de pollens de fleurs sauvages aux couleurs vives semblaient indiquer que l'on avait couvert les morts d'un linceul ou d'un dais de fleurs tressées. Le squelette d'un vieil homme invalide, qui de toute évidence avait été incapable de subvenir à ses propres besoins pendant des années, révélait que les hommes de Neandertal prenaient soin de leurs anciens. Ces gens avaient clairement certaines croyances religieuses.

En Dordogne, dans une grotte de La Quina, pas moins de 76 sphères parfaites ont été trouvées parmi les outils. Il y avait aussi un disque plat de silex taillé avec soin, de vingt centimètres de diamètre, sans autre fonction imaginable que celle de symbole solaire.

Le Néandertalien enterrait ses morts revêtus d'un pigment qu'on appelle ocre rouge, une coutume que l'homme de Cro-Magnon semble lui avoir empruntée. En Afrique du Sud, plusieurs mines d'ocre de l'époque de Neandertal ont été découvertes, la plus ancienne datant d'une centaine de milliers d'années. Sur l'un des sites les plus importants, *un million* de kilos de minerai avaient été extraits ; ensuite, l'excavation avait été soigneusement rebouchée, sans doute pour apaiser les esprits de la terre.

Tous ces éléments expliquent le sous-titre de Solecki, *The Humanity of Neanderthal Man* : ces créatures avaient peut-être un visage simiesque, mais elles étaient incontestablement humaines, et manifestement religieuses. Pourtant, on n'a jamais retrouvé la moindre trace d'art pariétal sur un site néandertalien. Il est étrange que l'homme de Neandertal ait possédé de l'ocre rouge, et même des « crayons » noirs de dioxide de manganèse (découverts à Pech-de-l'Aze), et ne s'en soit jamais servi pour dessiner une image sur une surface plane. Pour ce que l'on en sait, il semblerait bien que le Néandertalien ait pu être religieux sans pratiquer pour autant la « magie », comme l'homme de Cro-Magnon qui l'a supplanté.

Est-il concevable que la religion et la « magie » puissent nous éclairer sur les raisons du développement rapide de l'homme au cours du demi-million d'années écoulé ? Il est vrai que rien ne nous permet de savoir quels changements ont pu intervenir entre les crânes « cannibalisés » des hommes de Pékin vieux d'un demi-million d'années et les rites funéraires des Néandertaliens voici cent mille ans… à moins que les outils de l'ère glaciaire de Riss (dont il a déjà été question) n'aient été utilisés à des fins rituelles. Mais les mines d'ocre des Néandertaliens révèlent qu'un développement important s'est produit et qu'il était lié à la religion et à l'inhumation. (Se pourrait-il que l'ocre rouge ait été révéré pour sa similitude avec la couleur du sang, ainsi que Stan Gooch l'a suggéré ?)

Et nous trouvons ensuite l'homme de Cro-Magnon avec ses rites de chasse magique, qui devaient lui procurer un nouveau sentiment de contrôle sur la nature et sur sa propre vie. Il considérait peut-être bien les shamans comme des dieux, de même que des hommes primitifs, en des temps plus récents (par exemple, au Zimbabwe en Afrique ou à Angkor au Cambodge) divinisaient leurs prêtres-rois. La magie était la science de l'homme primitif, puisqu'elle remplissait la fonction de base de la science, à savoir apporter des réponses aux questions fondamentales qu'il se posait. Il n'était plus un animal passif, une victime de la nature. Il essayait de comprendre et, pour ce qui est des questions importantes, il avait l'impression de comprendre.

Un autre point crucial doit être souligné. Les rites funéraires des Néandertaliens montrent clairement qu'ils croyaient en une vie

après la mort et tous les shamans, de l'Islande au Japon, se présentent comme des intermédiaires entre ce monde et celui des esprits. Partout, des shamans assurent qu'en se soumettant aux rituels et aux épreuves qui ont fait d'eux ce qu'ils sont, ils ont eu accès au monde des esprits et ont parlé avec les morts. Ils croient que leur pouvoir leur vient des esprits et des morts.

L'important ici est que le prêtre shaman a le sentiment de détenir une compréhension particulière du ciel et de la terre – même un cosmologiste moderne n'aurait pas cette prétention. Les anciens shamans se sentaient détenteurs d'un savoir divin et le reste de leur tribu partageait certainement cette opinion. Voilà qui nous donne à penser qu'il y a quarante mille, voire peut-être cent mille ans, l'homme avait développé un état d'esprit singulièrement « moderne ».

Nous savons qu'un tel état d'esprit existait dans l'ancienne Égypte et à Sumer – en fait, les premières civilisations dont nous avons connaissance étaient toutes des théocraties. Si Hapgood a raison de penser qu'il existait en 7000 avant J.-C. une civilisation maritime mondiale, elle devait certainement avoir la même conception de l'univers. Nous avons vu que les Égyptiens considéraient leur royaume comme le reflet exact du royaume des cieux. Et si Schwaller de Lubicz et Robert Bauval ne se trompent pas quand ils affirment que le Sphinx a été construit par les survivants d'une autre civilisation vers 10500 avant J.-C., cette civilisation cultivait sans nul doute la même vision de la relation intime entre le ciel et la terre, entre les dieux et les hommes. Ce devait être aussi le cas des anciens Incas qui ont construit Tiahuanaco vers la même période, si le professeur Arthur Posnansky a raison.

Quand cette conception théocratique répandue dans le monde entier a-t-elle pris fin ? Elle avait certainement disparu à l'époque de Socrate et de Platon. Dans un livre intitulé *La Naissance de la conscience et l'effondrement de l'esprit*, un psychologue de Princeton, Julian Jaynes, situe pour sa part le point de rupture à une date récente : 1250 avant J.-C.

Jaynes se fonde sur la science relativement nouvelle de la psychologie du cerveau divisé – qu'il y a lieu d'exposer brièvement ici, puisqu'elle revêt une grande importance pour le présent ouvrage.

Le cerveau est composé de deux parties, qui sont pour ainsi dire le reflet l'une de l'autre. Mais les fonctions de ces deux hémisphères ne sont absolument pas les mêmes. C'est particulièrement vrai pour la « couche supérieure » du cerveau humain, le cortex cérébral, qui s'est développé essentiellement depuis un demi-million d'années.

Dès le XIX[e] siècle, on avait découvert que les deux moitiés du cerveau ont des fonctions différentes. La parole dépend de l'hémisphère gauche, et les médecins ont constaté que les personnes souffrant de lésions du cerveau gauche deviennent aphasiques. Le côté droit du cerveau est clairement le siège de la reconnaissance des formes : un peintre dont le cerveau droit serait endommagé perdrait tout talent artistique. Il ne pourrait même plus dessiner un trèfle ; il mettrait les trois feuilles du trèfle côte à côte à la même hauteur.

Toutefois, un artiste au cerveau gauche endommagé devient seulement aphasique : il ne perd rien de sa maîtrise graphique. Tandis qu'un orateur au cerveau droit endommagé ne serait pas moins éloquent même s'il n'est plus capable de dessiner un trèfle.

Le cerveau gauche intervient aussi dans la logique et la raison – qu'il s'agisse, par exemple, de dresser une liste ou de faire des mots croisés. Le droit est associé à des activités comme le sens musical ou la reconnaissance des visages. On pourrait dire en résumé que l'hémisphère gauche est un scientifique et le droit un artiste.

L'une des curiosités de la physiologie humaine est que le côté gauche du corps est contrôlé par le côté droit du cerveau et vice-versa. Nul ne sait exactement pourquoi il en est ainsi, si ce n'est que cette particularité contribue probablement à une plus grande intégration. Si l'hémisphère gauche contrôlait le côté gauche et l'hémisphère droit le côté droit, il pourrait y avoir des « incidents de frontière » ; ainsi, chaque hémisphère a un pied sur le territoire de l'autre.

Si vous ôtiez votre calotte crânienne, la partie supérieure de votre cerveau – les hémisphères cérébraux – aurait un peu l'apparence d'une noix avec une sorte de pont reliant les deux cerneaux. Ce pont est un faisceau de nerfs appelé corps calleux ou commissure. Mais les médecins se sont rendu compte que certains individus qui ne possédaient pas de commissure paraissaient se porter parfaitement bien. Ils ont ainsi été amenés à se demander s'ils ne pourraient pas préve-

nir les attaques d'épilepsie en sectionnant le corps calleux. Ils ont fait l'expérience sur des patients épileptiques et cela semblait marcher : les crises s'en trouvaient fortement réduites et le patient ne paraissait pas avoir subi de dommage. Cette constatation incita les savants à s'interroger sur le rôle du corps calleux. L'un d'eux émit l'hypothèse qu'il servait précisément de véhicule aux crises d'épilepsie ; un autre assura qu'il était là pour empêcher le cerveau de s'affaisser en son milieu.

Dans les années 50, des expériences menées en Amérique jetèrent un nouvel éclairage sur le problème. Quelqu'un nota qu'un patient au « cerveau divisé » ne paraissait rien remarquer s'il se cognait contre une table du côté gauche. Il apparut peu à peu qu'une opération de sectionnement du corps calleux avait pour effet d'empêcher une moitié du cerveau de découvrir ce que l'autre moitié savait. Si l'on enseignait un tour à un chat au cerveau divisé en lui masquant un œil et si on lui demandait de le refaire avec un bandeau sur l'autre œil, il s'en montrait incapable. Il devint clair que nous avions littéralement deux cerveaux.

En outre, si l'on montrait à un patient au corps calleux sectionné une pomme devant l'œil gauche et une orange devant le droit et si on lui demandait ensuite ce qu'il avait vu, il répondait : « Une orange. » Mais si on lui demandait de noter sa réponse par écrit de la main gauche, il écrivait « une pomme ». Une patiente à qui l'on présentait une image obscène de telle façon qu'elle ne soit accessible qu'à son cerveau droit rougissait et, quand on lui demandait la raison de cette rougeur, elle répondait sincèrement : « Je ne sais pas. » La personne qui rougissait était celle qui vivait dans la moitié droite de son cerveau. *Elle* vivait dans la partie gauche.

Il en est ainsi pour chacun de nous, encore que chez les gauchers les zones cérébrales soient agencées différemment et que donc la situation soit inversée. L'être que l'on appelle soi-même vit dans le côté gauche du cerveau (pour un droitier) – l'hémisphère qui « s'occupe » du monde réel. Celui qui vit dans l'hémisphère droit est un étranger.

On pourrait objecter que ni vous ni moi ne sommes des patients dont on a sectionné le corps calleux. Cela ne fait aucune différence. Mozart a un jour remarqué que les mélodies lui venaient toujours à

l'esprit déjà composées et qu'il n'avait plus qu'à les coucher sur papier. D'où venaient-elles ? Du côté droit de son cerveau, évidemment, de « l'artiste ». Et où allaient-elles ? Dans la moitié gauche de son cerveau, là où vivait Mozart. Autrement dit, Mozart était un patient au cerveau divisé. Et si Mozart l'était, alors nous le sommes tous. Celui que nous appelons « moi » est le scientifique. L'artiste vit dans l'ombre, et nous n'avons que rarement conscience de son existence, hormis dans nos moments de profonde relaxation ou d'« inspiration ».

L'intérêt de Jaynes pour cette question est né d'une hallucination auditive. Il était allongé sur un canapé et ressassait un problème jusqu'à l'épuisement mental lorsqu'il entendit tout à coup une voix au-dessus de sa tête qui disait : « Intègre le connaissant dans le connu. » Quelque peu inquiet pour sa santé mentale, Jaynes se mit à étudier les cas d'hallucination et découvrit à son grand soulagement que dix pour cent de la population environ étaient concernés.

Jaynes remarqua aussi que, bien souvent, dans la littérature antique – *L'épopée de Gilgamesh*, la Bible, l'*Iliade* – les héros entendaient des voix : les voix des dieux. Ces héros des premiers temps étaient par ailleurs totalement dépourvus de ce que nous appellerions un « moi profond ». « Nous ne pouvons aborder ces héros en imaginant un espace mental derrière leur regard fier comme nous le faisons pour tout un chacun. L'homme de l'*Iliade* n'avait pas notre subjectivité ; il n'avait aucune conscience de sa conscience du monde, aucun espace mental sur lequel nous puissions spéculer. »

La théorie de Jaynes est que la « subjectivité » – la faculté que vous avez de regarder au fond de vous-même en vous disant : « Qu'est-ce que je pense de tout ça ? » – *n'existe que depuis 1250 avant J.-C. environ*. Selon lui, l'esprit des premiers hommes était « bicaméral » : divisé en deux compartiments. Et quand un homme primitif ne savait pas quoi faire, il entendait une voix qui lui parlait, comme Jaynes en avait fait l'expérience couché sur son canapé. L'homme pensait que c'était la voix d'un dieu (ou de son seigneur, qu'il prenait pour un dieu). En fait, elle venait de son cerveau droit.

D'après Jaynes, la conscience de soi a commencé à se développer progressivement vers 3000 avant J.-C. à cause de l'invention de

l'écriture, qui créait une nouvelle forme de complexité. Et au cours des grandes guerres qui ont secoué le Moyen-Orient et la Méditerranée au deuxième millénaire avant J.-C., l'ancienne mentalité enfantine n'avait plus sa place et les êtres humains ont été contraints d'acquérir une dureté, une efficacité nouvelle pour survivre. « Sous le joug de quelque envahisseur, voyant sa femme violée, l'homme qui obéissait à ses voix intérieures serait bien sûr intervenu et aurait donc probablement été tué. » Celui qui voulait survivre devait être capable de réfléchir et de dissimuler ses sentiments.

Si l'on en croit Jaynes, c'est en Mésopotamie qu'est apparu le premier signe de ce « changement de mentalité ». Vers 1230 avant J.-C., le tyran assyrien Tukulti-Ninurta fit construire un autel de pierre qui représente le roi agenouillé devant le trône *vide* de la divinité. Sur des bas-reliefs plus anciens, on aurait vu le roi en train de parler avec le dieu. Désormais, il est seul... prisonnier de son cerveau gauche. Le dieu a disparu.

Dans un texte cunéiforme datant de cette époque il est écrit :

Celui qui n'a pas de dieu, quand il marche dans la rue
La migraine l'enveloppe comme un vêtement.

Il est question de stress, de tension nerveuse, de perte de contact avec le cerveau droit, et son sentiment d'être « à l'aise dans le monde ». On a l'impression d'assister à la naissance de « l'homme aliéné ». Et selon Jaynes, c'est à ce moment que la cruauté a fait son entrée dans l'histoire et que l'on voit des gravures assyriennes d'hommes et de femmes empalés, et d'enfants décapités.

Il n'est pas nécessaire d'adhérer à l'ensemble de cette théorie pour en reconnaître l'importance. La principale objection que l'on pourrait y opposer est qu'il a été démontré que de nombreux animaux possédaient une conscience de soi. Un expérimentateur a ainsi anesthésié divers animaux pour peindre leurs faces en rouge et les placer ensuite devant un grand miroir. La plupart des sujets n'ont prêté aucune attention à leur reflet, mais les chimpanzés et les orangs-outans ont réagi différemment : ils inspectaient leur visage avec beaucoup d'intérêt, ce qui semblerait indiquer qu'ils possèdent une conscience de soi. Et si les chimpanzés et les orangs-outans ont

une conscience de soi, on a peine à imaginer que des humains même les plus primitifs aient pu en être totalement dépourvus.

Par ailleurs, si l'on admet que l'homme moderne est en quelque sorte « séparé de lui-même » il faudrait en conclure que c'est *nous* qui avons un esprit « bicaméral », séparé en deux compartiments, tandis que les hommes primitifs avaient l'esprit « unicaméral », comme sans doute la plupart des animaux.

Mais en dépit de ces objections, il est clair que Jaynes a raison quand il suppose que l'espèce humaine a connu un changement fondamental à un certain point de son histoire et qu'après ce stade, l'homme s'est retrouvé piégé dans une forme de conscience plus étroite. Cependant, nous avons compensé cette perte en apprenant à nous servir de la raison dans une mesure beaucoup plus grande, et notre civilisation technologique en est le produit fini.

Ces considérations nous ramènent au principal argument de ce livre.

Schwaller de Lubicz était absolument convaincu qu'il y a une différence essentielle entre la mentalité égyptienne et celle de l'homme moderne : il y revient à maintes reprises de livre en livre.

L'un des aspects les plus importants de cette différence transparaît dans l'écriture hiéroglyphique. Les mots, disait Schwaller, *fixent* leur sens. Si vous lisez le mot « chien », il évoque une vague notion abstraite de « chiénitude ». Mais si vous regardez l'image d'un chien – même un simple dessin – il est beaucoup plus *vivant*.

Chacun de nous, dans son enfance, a dû essayer ces lunettes rouge et verte qui rendent les images tridimensionnelles. Vous regardez la photographie dans des conditions normales et elle vous paraît floue avec des taches rouges et vertes superposées. Puis, vous prenez une paire de lunettes en carton avec une feuille de cellophane verte pour un œil et rouge pour l'autre, et tout à coup la photographie cesse d'être floue : elle prend du relief. Selon Schwaller, nos mots sont comme une photo floue. Le hiéroglyphe est une image qui prend vie. « Chaque hiéroglyphe, dit-il, peut avoir un sens conventionnel bien arrêté pour l'usage commun, mais il inclut (1) toutes les idées qui peuvent y être rattachées et (2) la possibilité d'une interprétation personnelle. »

Dans un chapitre intitulé « Mysticisme expérimental » de son livre *Un nouveau modèle de l'univers*, le disciple de Gurdjieff Ouspensky explique comment il recourait à une méthode non précisée (probablement l'inhalation de protoxide d'azote) pour accéder à une conscience mystique. L'une des particularités de cet état d'esprit était que le moindre mot, la moindre chose lui rappelait des dizaines de mots et de choses. Un simple regard sur un cendrier déclenchait un déluge de sens et d'associations d'idées – à propos du cuivre, des mines de cuivre, du tabac, de la fumée, etc. – qu'il notait sur un bout de papier : « On pourrait devenir fou avec un cendrier. »

De même, Schwaller assure : « Donc les hiéroglyphes ne sont pas des métaphores. Ils expriment directement ce qu'ils veulent dire, mais leur sens demeure aussi profond, aussi complexe que pourrait l'être l'enseignement d'un objet (un siège, une fleur, un vautour), si toutes les significations qui peuvent y être attachées devaient être prises en considération. Mais par paresse ou par habitude, nous éludons ce processus de pensée analogique et nous désignons l'objet par un mot qui n'exprime pour nous qu'un seul concept figé. »

Dans *Le Temple dans l'homme*, il donne un autre exemple. Si nous disons « un homme marche », nous voyons marcher un homme, mais d'une manière vague et abstraite. En revanche, si nous regardons une image d'homme qui marche – même un hiéroglyphe – il devient en quelque sorte réel. Et si l'homme qui marche est peint en vert, il évoque aussi la végétation et la croissance. Et bien que la marche et la croissance semblent des notions totalement indépendantes, nous pouvons *sentir* le lien dans cette image de l'homme vert.

Ce pouvoir qu'a le hiéroglyphe d'évoquer une « réalité » *à l'intérieur* de nous, c'est ce que Schwaller entend par « la possibilité d'une interprétation personnelle ». Il fait pour ainsi dire résonner une cloche en nous.

Dans un chapitre du même ouvrage consacré à la mentalité égyptienne, on trouve une autre tentative d'explication. Notre façon moderne d'associer les idées et les pensées est qualifiée par Schwaller de « mécanique », comme un levier assujetti à quelque engrenage. La mentalité égyptienne au contraire est « indirecte ». Un hiéroglyphe évoque une idée, mais il évoque aussi des dizaines d'autres

idées connexes. Et l'auteur utilise une image toute simple pour essayer de s'expliquer. Si nous regardons fixement un point vert brillant, nous verrons en fermant les yeux la couleur complémentaire, rouge, sous nos paupières. L'Occidental dirait que le vert est la réalité et le rouge une sorte d'illusion dépendant de cette réalité. Mais un ancien Égyptien aurait considéré que le rouge est la réalité, parce qu'il correspond à une *vision intérieure.*

Il ne faut pas se méprendre. Schwaller ne dit pas que la réalité extérieure est une illusion. Il dit que les symboles et les hiéroglyphes peuvent évoquer en nous une réalité plus riche et plus complexe. La grande musique et la poésie produisent le même effet. Les vers de Keats :

Les eaux mouvantes à leur tâche sacerdotale
De pure ablution sur les rivages humains de la terre

évoquent à leur manière un ensemble de sentiments riche et complet. C'est pour cette raison qu'Eliot disait que la vraie poésie peut communiquer avant même d'être comprise. La perception ordinaire nous montre seulement des choses isolées, privées de leur « résonance ». On pourrait faire un parallèle simple avec un livre, qui est un objet solide de forme rectangulaire : voilà sa « réalité extérieure ». Mais ce qui est à *l'intérieur* du livre peut nous entraîner dans un voyage magique. La réalité du livre est cachée, et pour une personne qui ne sait pas lire, il serait simplement un objet physique.

À la lumière de ce qui a été dit précédemment sur les hémisphères cérébraux gauche et droit, on conçoit immédiatement qu'un hiéroglyphe est une image et qu'il est donc appréhendé par le cerveau droit. Un mot est une succession de lettres qui sollicite le cerveau gauche.

Ce que dit Schwaller, n'est-ce pas tout simplement que les Égyptiens étaient des « droitiers cérébraux » et que nous sommes des « gauchers cérébraux » ?

Sans doute, mais il dit bien davantage encore. Il affirme que les Égyptiens possédaient une forme d'intelligence différente, une intelligence égale et à de nombreux égards supérieure à celle de l'homme moderne. Il l'appelle « intelligence innée » ou « intelligence du cœur ». On croirait entendre la doctrine prêchée par D. H. Lawrence

ou Henry Miller, et dans une certaine mesure c'est bien de cela qu'il s'agit. Mais les implications sont bien plus grandes que l'un et l'autre ne l'imaginaient. En dépit de leur « intelligence du cœur », les deux écrivains se voyaient eux-mêmes essentiellement comme des hommes modernes, et leur critique du XX[e] siècle prend souvent des échos négatifs et destructeurs. Ils ne semblent pas avoir conscience des *possibilités* offertes par une manière de voir différente.

L'une d'elles est pourtant évidente. Si l'on réfléchit à l'enseignement reçu par Manuel Cordova dans la forêt amazonienne, on s'aperçoit qu'il portait sur certains « pouvoirs » qui semblent presque mythiques – à commencer par la faculté de participer à l'« inconscient collectif » de la tribu. Songez que Cordova a pu voir une procession d'oiseaux et d'autres animaux qu'il distinguait de façon bien plus précise et détaillée que s'il s'était agi d'une perception ordinaire. Le chef lui avait appris à se servir activement de son hémisphère droit, qui lui assurait une plus grande richesse (en termes d'associations notamment) que la vision normale.

On aurait tort de penser que la télépathie est une faculté « paranormale ». Une série d'expériences menées dans les années soixante par le docteur Zaboj V. Harvalik, un physicien de l'Université du Missouri, a permis de mettre en évidence ces bases scientifiques. Au départ, Harvalik s'intéressait à l'art du sourcier – un don que semblent posséder tous les peuples primitifs. En constatant que la baguette de sourcier – une brindille fourchue dont on tient un bout dans chaque main – réagissait toujours à un courant électrique, il en est venu à se dire qu'il devait s'agir principalement d'un phénomène électrique. Il enfonça dans le sol deux tuyaux d'eau et les connecta à une puissante batterie. Dès que le courant était mis, la baguette réagissait dans ses mains. Il fit l'expérience avec plusieurs de ses amis et s'aperçut qu'ils pouvaient *tous* y arriver si le courant était assez puissant – disons 20 milliampères. Un sujet sur cinq était capable de détecter un courant de 2 milliampères seulement. Tous amélioraient régulièrement leur résultat avec la pratique.

Il nota aussi que les personnes qui semblaient incapables de « capter » quoi que ce soit devenaient soudain réceptives après avoir bu un verre de whisky. L'alcool les détendait manifestement et contrait les interférences du cerveau gauche.

Harvalik découvrit qu'une feuille d'aluminium placée autour de la tête du sujet bloquait toutes ses facultés, ce qui démontrait bien que le phénomène était fondamentalement électrique (ou magnétique).

Un certain de Boer, maître sourcier allemand, était capable de détecter des courants d'un millième de milliampère. Il était même sensible aux ondes radio et tournait lentement jusqu'à ce qu'il trouve la direction de la station émettrice. Harvalik contrôlait en orientant une radio portative dans le même sens. Qui plus est, de Boer pouvait sélectionner une fréquence donnée à l'exclusion des autres – un peu comme on se « branche » sur différentes conversations dans une soirée.

L'annonce de l'invention d'un magnétomètre assez sensible pour détecter les ondes cérébrales incita Harvalik à se demander si un sourcier pouvait aussi les capter. Pour le vérifier, il se plaça le dos tourné à un écran dans son jardin avec des bouchons dans les oreilles et il demanda à des amis de s'avancer vers lui de l'autre côté de l'écran. Sa baguette détectait leur présence quand ils arrivaient à trois mètres de lui. S'il leur disait de penser à des « choses excitantes » – au sexe par exemple – la distance passait à six mètres[1].

Il semblerait donc que l'art du sourcier est simplement la faculté de détecter des signaux électriques. Mais *comment* la baguette les reçoit-elle ? Selon toute apparence, une certaine partie du corps (Harvalik était parvenu à la conclusion qu'il s'agissait des glandes surrénales) capte le signal et le transmet au cerveau, qui provoque une convulsion des muscles. Les muscles striés sollicités sont sous le contrôle du cerveau droit. L'art du sourcier – comme la télépathie – est une faculté du cerveau droit.

Quand on repense au rêveur de Grimble qui invitait les marsouins à une fête, il semble clair aussi que cette forme de « magie » (liée à la télépathie) est également une faculté du cerveau droit.

---

1. Les expériences de Harvalik ont été décrites par Christopher Bird dans *La Main divinatoire* (traduction 1981).

S'il est possible d'expliquer scientifiquement la télépathie et le don du sourcier, on peut dès lors comprendre comment le shaman de l'âge de pierre était capable, en dessinant un bison ou un cerf – et en activant ainsi le processus d'« association » décrit par Schwaller –, d'influencer leurs mouvements et d'assurer le succès des chasseurs.

Nous sommes donc en mesure de reconstituer une « histoire alternative ».

Dans un volume de la collection *Time-Life* consacré aux premiers hommes, on trouve une sorte de tableau encarté qui retrace l'évolution humaine depuis le dryopithèque et le ramapithèque jusqu'à l'homme moderne, en passant par l'australopithèque et l'*Homo erectus*. Le problème avec ce genre de tableau est qu'il évoque une progression régulière qui, au moyen de la sélection naturelle et de la survie du plus apte, conduit inévitablement à l'*Homo sapiens sapiens*.

On est en droit d'estimer que les choses ainsi présentées sont un peu trop mécaniques. C'est pourquoi Cremo, avec *Forbidden Archaeology*, vient à point nommé nous rappeler que ce n'est pas la seule façon de voir. Par son affirmation saisissante que l'homme moderne, anatomiquement parlant, pourrait exister depuis des millions d'années, il nous incite au moins à remettre en question cette vision mécanique de l'évolution. (Il faut souligner une fois encore que la conception « mécanique » *n'est pas* darwinienne ; Darwin ne s'est jamais montré dogmatique au point de décréter que la sélection naturelle était le seul facteur d'évolution. Ce sont ses disciples néo-darwiniens qui en ont fait une règle universelle.)

Commençons donc à esquisser notre histoire alternative en supposant que Mary Leakey pourrait avoir eu raison quand elle supposait qu'un bipède d'apparence « humaine » coexistait avec Lucy et la Première Famille, voici trois millions cinq cent mille ans. Elle avait aussi remarqué que, d'après ses recherches dans la gorge d'Olduvai, il y avait une période d'un demi-million d'années durant laquelle aucun changement dans les outils n'était intervenu. L'homme était resté inchangé parce qu'il n'avait pas de raison d'évoluer. Il employait l'essentiel de son énergie à rester simplement en vie.

Mais alors pourquoi s'est-il soudain mis à évoluer avec une telle rapidité que l'on a pu parler d'« explosion cérébrale » ?

Il est presque impossible pour l'homme moderne de se mettre à la place d'une créature sans civilisation ni culture, ni rien d'autre que la nature qui l'entourait. Même les Indiens amahuacas décrits par Manuel Cordova vivaient dans des huttes et se servaient d'épieux, d'arcs et de flèches. Mais ils peuvent au moins nous donner une idée de ce que c'est que de vivre nuit et jour au contact étroit de la nature. Les Indiens de Cordova lisent chaque signe de la forêt – chaque indice, chaque fruit – comme nous lisons le journal. Et nos ancêtres éloignés devaient, pour survivre, posséder la même faculté.

Il nous faut les imaginer entourés de présences inconnues, certaines visibles, d'autres invisibles, et entretenant avec la nature des contacts plus étroits que tout ce que nous pouvons concevoir. Schwaller de Lubicz s'est efforcé de restituer la conscience de l'homme primitif, bien qu'il parle ici des anciens Égyptiens : «… Chaque être vivant est en contact avec tous les rythmes et harmonies de l'ensemble des énergies de son univers. Le vecteur de ce contact est bien sûr exactement la même énergie que celle contenue dans cet être particulier. Rien ne sépare cet état énergétique à l'intérieur d'un être vivant individuel de l'énergie dans laquelle il est plongé… »

Autrement dit, Schwaller se représente les hommes primitifs – et les animaux – immergés dans une mer d'énergie comme des poissons dans l'eau. L'homme fait en quelque sorte partie de la mer ; il forme un faisceau d'énergie plus dense que celle qui l'entoure et le soutient. Schwaller parle à ce propos des *Neter*, un mot égyptien traduit ordinairement par « dieu », mais le sens ici s'approche plutôt de quelque chose comme une vibration énergétique individuelle :

> … pour chaque mois de chaque saison de l'année, chaque heure du jour a son *Neter*, parce que chacune de ces heures a son propre caractère. On sait que le liseron bleu s'épanouit au lever du soleil et se referme à midi comme la fleur de lotus… certains fruits ont besoin du soleil d'après-midi pour mûrir et se colorer… un jeune poivrier, par exemple, s'incline vers le soleil *brûlant* du matin, qui diffère du soleil *cuisant* de l'après-midi… nous en tirerons la conclusion qu'il existe une relation entre le fruit, par exemple son goût, et le soleil qui le fait mûrir, et dans le cas du poivrier, entre le feu du poivre et le feu du soleil. Il y a une harmonie dans leur « nature ».

> Si un bon jardinier plante ses choux-fleurs le jour de la pleine lune et un mauvais jardinier le jour de la nouvelle lune, le premier aura de gros choux-fleurs blancs et le second ne récoltera rient d'autre que des plantes malingres. Il suffit d'essayer pour le prouver. *Ainsi en va-t-il pour tout ce qui croît et vit.* Quelles en sont les causes ? Les rayons directs du soleil ou ceux, indirects, réfléchis par la lune ? Certainement, mais aussi une tout autre raison, moins matérielle : *l'harmonie cosmique*. Les raisons purement matérielles n'expliquent plus pourquoi la saison, et même le mois et la date précise doivent être pris en compte pour obtenir les meilleurs résultats. Des influences cosmiques invisibles entrent en jeu[1]...

Si j'ai cité ce long passage de Schwaller, c'est parce qu'il nous éclaire non seulement sur la mentalité égyptienne, mais aussi sur la raison pour laquelle l'homme primitif accordait tant d'attention au soleil et à la lune. C'est pourquoi il façonnait des sphères de pierre parfaites et des disques solaires, et c'est pourquoi plus tard il enterrait ses morts dans des tumulus circulaires. Le soleil et la lune signifiaient pour lui infiniment plus que pour l'homme moderne.

Schwaller met aussi le doigt sur un point crucial, valable aussi bien pour les *Homo sapiens* que pour les anciens Égyptiens : ils ne doutaient pas de l'existence d'une vie après la mort. La vie sur terre n'était qu'une petite partie du grand cycle qui commençait et s'achevait dans un autre monde. Les esprits – les esprits de la nature et les esprits des morts – n'étaient pas moins réels que les êtres vivants. Les pratiques funéraires de l'homme de Neandertal montrent clairement qu'il tenait lui aussi la vie après la mort pour une chose acquise, et les implications du cannibalisme rituel tendent vers la même conclusion... car l'intention du cannibale était d'absorber le principe vital de son ennemi. On peut affirmer que les trous dans les crânes découverts dans la grotte de Zhoukoudian, qui donnent à penser que l'homme de Pékin était cannibale, suggèrent aussi qu'il croyait aux esprits.

Toutes les formes de rituel indiquent un niveau d'intelligence supérieur à celui de l'animal. Un rituel *symbolise* des événements

1. René Schwaller de Lubicz, *Le Roi de la théocratie pharaonique* [texte retraduit d'après la version anglaise, *Sacred Science*, 1961, p. 164].

dans le monde réel et le symbole est une abstraction. L'homme est la seule créature capable d'abstraction. Donc, si l'homme de Pékin se livrait au cannibalisme rituel, ce serait déjà un témoignage de sa nature véritablement humaine. Et comme on a peine à imaginer un quelconque rituel sans communication, il nous faut aussi admettre qu'il était capable de parler.

Dans un chapitre précédent, nous avons évoqué l'idée que l'« explosion cérébrale » pourrait avoir été causée par l'acquisition de la parole, en remarquant que cette théorie requiert aussi que nous expliquions ce que l'homme primitif pouvait bien avoir à *dire*. La thèse du cannibalisme rituel et, partant, de la religion apporte une réponse. L'homme de Pékin n'avait nul besoin de demander à sa femme : « As-tu fait la vaisselle ? » Mais s'il vivait dans l'univers riche et complexe évoqué par Schwaller de Lubicz, où chaque heure du jour avait son propre *Neter* ou sa vibration particulière, et où le soleil, la lune et les esprits des morts étaient des présences vivantes, alors le langage avait pour ainsi dire un objet sur lequel s'exprimer.

L'homme de Pékin nous apporte un autre indice. En 1930, Teilhard de Chardin rendit visite à l'abbé Breuil à Paris pour lui montrer un morceau d'os noirci. « De quoi s'agit-il, à votre avis ? » L'abbé l'examina, puis répondit : « C'est un bois de cerf qui a été exposé au feu, puis travaillé avec un outil de pierre rudimentaire.

– Impossible ! objecta Teilhard. Il vient de Zhoukoudian.

– Peu importe d'où il vient, dit Breuil. Il a été façonné par l'homme… et par un homme qui connaissait l'usage du feu. »

Le bois de cerf était vieux de près d'un demi-million d'années. Et dans la mesure où il avait été gravé après avoir été brûlé, il nous faut en conclure qu'on l'avait d'abord exposé au feu délibérément. Donc, l'*Homo erectus* se servait du feu.

Nous ne pouvons supposer qu'il savait comment faire du feu en frappant des silex : cela semble exiger un degré de perfectionnement trop élevé. Il devait sans doute se procurer le feu quand il voyait un arbre frappé par la foudre, ou quelque phénomène du même genre, et le faire ensuite brûler en permanence en confiant vraisemblablement à un membre du groupe la tâche de l'alimenter. Ce souci de maintenir le feu en vie année après année conférait de toute évidence au « gardien de la flamme » un but et une puissante motivation. Et

comme l'intention fait l'évolution, nous avons là une autre cause possible pour l'« explosion cérébrale ». L'homme de Pékin, apparemment, avait à la fois le feu et une sorte de rituel religieux.

Schwaller remarque avec justesse que l'on aurait tort de distinguer dans la vie égyptienne la science, l'art, la médecine, l'astronomie, etc. ; c'étaient autant d'aspects d'une seule et même chose, à savoir la religion dans son sens le plus large. En Égypte, religion et connaissance se confondaient.

Ce devait être aussi le cas pour les descendants de l'homme de Pékin. Ils s'étaient élevés du niveau de simples animaux à celui où le savoir pouvait être figé dans une forme de langage. Considérer un arbre, une rivière ou une montagne comme une divinité – ou plutôt comme un *Neter* – c'était les regarder sous un éclairage nouveau et étrange. Aujourd'hui encore, un nouveau converti voit le monde nimbé d'une lumière étrange qui donne à toute chose un aspect différent. Dans *Retour à Mathusalem*, Shaw fait dire à l'un de ses personnages que, depuis l'éveil de son esprit, même les petites choses se révèlent de grandes choses. C'est l'effet de la connaissance. Elle confère un sentiment de distance par rapport au monde matériel et un sentiment de *contrôle*.

Cependant, l'homme de Neandertal était religieux, et il a quand même disparu. Il ne peut y avoir à cela qu'une seule explication : l'être qui l'a supplanté avait un sentiment de précision et de contrôle encore plus grand. Le Néandertalien avait sans nul doute sa propre forme de chasse magique mais, comparée à la magie de l'homme de Cro-Magnon, avec ses shamans, ses rituels et ses peintures rupestres, elle était aussi rudimentaire qu'une bicyclette à côté d'une automobile.

Ce sentiment de précision et de contrôle transparaît dans une anecdote rapportée par Jacquetta Hawkes dans son livre *Man and the Sun* (1962). Elle écrit :

> L'absence d'image ou de symbole solaire dans l'art paléolithique ne signifie pas pour autant que le soleil n'y avait aucune part. Un rite pratiqué par les Pygmées du Congo devrait nous inciter à nous méfier de ce genre de supposition. Frobenius se trouvait en expédition dans la jungle avec plusieurs de ces petits chasseurs habiles et courageux quand, vers le soir, le besoin de viande

fraîche se fit sentir. L'homme blanc demanda à ses compagnons s'ils pouvaient tuer une antilope. Abasourdis par la sottise d'une telle requête, ils expliquèrent qu'ils n'auraient aucune chance à la chasse ce jour-là parce que les préparatifs adéquats n'avaient pas été faits. En revanche, ils promirent de chasser dès le lendemain matin. Frobenius, curieux de savoir en quoi consistaient leurs préparatifs, se leva avant l'aube pour aller se cacher au sommet de la colline qui avait été choisie. Le petit groupe de Pygmées composé de trois hommes et une femme parut. Ils s'activèrent aussitôt à lisser une étendue de sable pour y tracer un dessin. Puis ils attendirent et, au lever du soleil, un des hommes tira une flèche dans le dessin tandis que la femme levait les bras vers le soleil et lançait un cri. Les hommes se précipitèrent alors dans la forêt. Quand Frobenius s'approcha, il découvrit que le dessin représentait une antilope et que la flèche était plantée dans son cou. Plus tard, lorsque les chasseurs furent de retour avec une belle antilope à la nuque percée d'une flèche, les Pygmées lui arrachèrent une touffe de poils et remplirent une calebasse de sang qu'ils étalèrent sur le dessin avant de l'effacer. Joseph Campbell ajoute : « Le point crucial de la cérémonie pygmée est qu'elle devait se dérouler à l'aube, la flèche atteignant l'antilope au moment précis où elle était frappée par un rayon de soleil… »

On conçoit sans difficulté qu'avec ce genre de technique, l'homme de Cro-Magnon devait se sentir comme un chasseur de gros gibier moderne armé d'un puissant fusil à lunette.

Je suis tenté de croire que, si l'homme de Cro-Magnon est à l'origine de la civilisation, c'est pour cette raison. Sa maîtrise de la « magie » lui donnait un optimisme, un but, un sentiment de contrôle qu'aucun animal n'avait jamais possédé avant lui.

L'autorité du chef est un élément central de cette évolution. Chez les animaux, c'est l'individu dominant qui s'impose. Mais si l'homme de Cro-Magnon ressemblait à ses descendants d'Égypte, de Sumer et d'Europe (ou même aux Indiens amahuacas du Brésil), ses chefs n'étaient pas simplement des figures autoritaires, mais des prêtres et des shamans qui possédaient une connaissance des esprits et des dieux. Pour l'homme primitif, c'était d'une importance primordiale. On peut s'en faire une idée quand on pense à la fascination qu'exerça Hitler sur l'Allemagne au début des années 1930 – le

mélange d'optimisme, d'idéalisme, de sentiment national. Le Troisième Reich était dans sa conception fondamentalement religieux : la projection terrestre du royaume des cieux. C'était aussi le cas de l'Égypte ancienne soumise à son pharaon-dieu.

Si donc il a existé une civilisation antérieure à 11000 avant J.-C. en Atlantide ou dans les Andes, à Tiahuanaco, ou encore dans l'Égypte prédynastique, nous pouvons affirmer sans l'ombre d'un doute qu'il s'agissait d'une « théocratie pharaonique » gouvernée par un roi qui avait rang de divinité.

Les pyramides ont été édifiées par des hommes qui croyaient sans la moindre réserve que leur pharaon était un dieu et qu'en érigeant ces magnifiques constructions, ils servaient les dieux. C'est dans cette certitude qu'une communauté trouve un but et une orientation impensables pour n'importe quelle société animale, quelles que soient la force et la ruse de l'individu dominant. Quand l'homme primitif en est venu à croire que le chef de sa tribu était en contact avec les dieux, il a fait l'un des pas en avant les plus importants de son évolution.

9
DES ÉTOILES ET DES DIEUX

Durant l'été 1933, un Écossais du nom d'Alexander Thom, alors âgé de 39 ans, accosta à bord de son yacht à East Loch Roag, au nord-ouest de l'île de Lewis dans les Hébrides. Thom était un ingénieur en aéronautique dont la grande passion était la voile. Tandis que la lune montait dans le ciel, il leva les yeux et vit s'y découper la silhouette des pierres levées de Callanish, le « Stonehenge écossais ».

Après le dîner, Thom s'y rendit et, en suivant du regard l'allée de menhirs, il s'aperçut que son axe principal nord-sud était pointé en direction de l'étoile Polaire. Thom savait pourtant qu'à l'époque où les pierres avaient été dressées – probablement avant la construction de la Grande Pyramide – l'étoile Polaire n'était pas dans sa position actuelle. Alors comment les constructeurs du site s'étaient-ils arrangés pour l'orienter avec une telle précision vers le nord géographique ? Pour y parvenir, avec l'exactitude incroyable que l'on peut observer à Callanish, il fallait plus qu'un coup de chance. Une manière de procéder aurait été d'observer la position exacte du soleil levant et du soleil couchant et de couper en deux parties égales la ligne qui les sépare. Mais ce n'est possible qu'en terrain plat lorsque les deux horizons sont au même

niveau. Une autre solution serait d'observer une étoile proche du pôle dans la soirée et puis douze heures plus tard, un peu avant l'aube, et de couper en deux la ligne qui unit ces deux positions. Thom se rendait compte qu'il s'agirait d'une entreprise extraordinairement compliquée nécessitant l'emploi de fil à plomb et de piquets verticaux. De toute évidence, ces anciens ingénieurs maîtrisaient des techniques très élaborées.

Thom se mit à étudier d'autres cercles de pierre, presque inconnus du public pour la plupart. Il en retira la conviction d'avoir affaire à des hommes dont l'intelligence était égale ou supérieure à la sienne. Une émission de télévision inspirée de ses théories les présentait d'ailleurs comme des « Einstein préhistoriques ».

L'idée déconcertait – et dérangeait – la plupart des archéologues. Au début du XXe siècle, l'astronome Sir Norman Lockyer avait émis l'hypothèse que Stonehenge était une sorte de calculatrice astronomique marquant les positions du soleil et de la lune, mais personne ne l'avait vraiment pris au sérieux car la majorité des « experts » étaient convaincus que les bâtisseurs de Stonehenge n'étaient que des sauvages superstitieux qui pratiquaient probablement des sacrifices humains sur l'autel de pierre. Et voilà que Thom les décrivait au contraire comme des maîtres en géométrie.

En outre, la plupart de ces cercles de pierre *n'étaient pas* des cercles : certains étaient ovales, d'autres formaient la lettre D. Et pourtant leur géométrie était toujours d'une grande précision, ainsi que Thom le constata durant bien des années d'études et de calculs. Comment était-ce possible ? Thom parvint finalement à la conclusion que les « cercles » étaient construits autour de « triangles pythagoriciens » – des triangles dont les côtés étaient longs, respectivement, de 3, 4 et 5 unités (de sorte que le carré de l'hypoténuse était égal à la somme des carrés des deux autres côtés).

Et *pourquoi* avait-on construit ces cercles ? C'était une question à laquelle il était plus difficile de répondre. Sans doute pour calculer des choses comme les phases de la lune, le mouvement du soleil entre les solstices et les équinoxes et prédire les éclipses. Mais pourquoi voulait-on prédire les éclipses ? Thom devait avouer son ignorance, non sans mentionner au passage l'histoire de deux astronomes chinois de l'Antiquité à qui l'on avait tranché la tête pour

n'avoir pas su prédire une éclipse... ce qui signifiait que les anciens attachaient au phénomène une importance immense.

Il y avait un autre problème intéressant. Si ces anciens hommes possédaient de telles connaissances en géométrie, comment faisaient-ils pour en conserver le souvenir ? Les bâtisseurs des sites mégalithiques n'ont laissé aucune inscription sur des pierres ou des tablettes d'argile qui soient parvenues jusqu'à nous. On sait cependant que les anciens Grecs connaissaient *par cœur* les œuvres d'Homère et d'autres poètes. Ils avaient exercé leur mémoire jusqu'à pouvoir réciter des centaines de milliers de vers. L'*Iliade* et l'*Odyssée* que nous lisons aujourd'hui dans des livres se sont transmises pendant des siècles dans la mémoire des aèdes. C'est la raison pour laquelle, dans l'Antiquité, les bardes et les aèdes étaient si respectés.

Quand Alexander Thom mourut, à l'âge de 91 ans, en 1985, il n'était plus considéré comme un farfelu ; d'éminents archéologues et spécialistes des anciens Bretons étaient devenus ses plus ardents défenseurs. Qui plus est, l'astronome britannique Gerald Hawkins avait confirmé la plupart des assertions de Thom en encodant les données relevées sur des sites comme Stonehenge dans son ordinateur à Harvard et en démontrant qu'il s'agissait bel et bien d'alignements astronomiques.

Parmi les émules de Thom, l'Écossaise Anne Macaulay a sans doute formulé l'une des théories les plus intéressantes, et tout aussi controversées. Dans *Science and Gods in Megalithic Britain*, elle part de l'hypothèse de Thom selon laquelle la géométrie primitive constituait une tradition non écrite en rapport avec l'astronomie[1]. Elle se demande alors comment les anciens astronomes auraient pu conserver leur savoir en l'absence d'une écriture phonétique (développée par les Grecs et les Phéniciens dans le courant du deuxième millénaire avant J.-C.). De toute évidence, la mémoire était la seule réponse possible. Mais non la mémoire au sens où nous l'entendons aujourd'hui. On ignore généralement que les anciens avaient mis au point *un art de la mémoire* complexe qu'ils plaçaient sur le même

1. Anne Macauley, *Science and God in Megalithic Britain* (encore à paraître). Je dois exprimer ici ma reconnaissance au Dr Macauley qui m'a permis de lire le manuscrit dactylographié de son livre.

plan que les autres sciences ou disciplines. Dans son livre *The Art of Memory* (1966), Frances Yates montre que l'on en trouve la trace chez les anciens Grecs et qu'il a survécu jusqu'à l'époque de Shakespeare.

L'art de la mémoire ne dépendait pas simplement des facultés cérébrales, mais aussi d'une série compliquée de procédés mnémotechniques. La thèse d'Anne Macaulay est que l'alphabet phonétique a été créé sous la forme d'une série de moyens mnémotechniques pour retenir les positions des étoiles polaires et que le nom « Apollon » – le dieu de la musique – était l'un de ces procédés fondamentaux. Les lettres de A à U servaient à mémoriser certains théorèmes ou formules auxquels des nombres étaient associés. (En fait, Anne Macaulay avait trouvé le point de départ de sa réflexion dans l'étude de l'ancienne gamme musicale grecque.)

Ses théories sur l'histoire ancienne et la géométrie des cercles mégalithiques sont trop compliquées pour être détaillées ici. Mais elle en vient à émettre une conclusion qui donne à réfléchir : quand on se sert de ce code pour enregistrer le point de lever de la lune le plus au sud, il apparaît que l'endroit idéal pour construire un observatoire est précisément celui où se trouve Stonehenge. Une autre conséquence de son raisonnement est que la science des anciens Grecs – et notamment les théories de Pythagore (né vers 540 avant J.-C.) – trouve probablement son origine en Europe. En somme, Anne Macaulay affirme exactement l'inverse d'une hypothèse émise au XIXe siècle, à savoir que Stonehenge avait été construit par les Mycéniens. Selon elle, les ancêtres des Grecs pourraient avoir été des marchands d'étain venus des Cornouailles.

Comme nous savons que la construction de Stonehenge remonte aux environs de 3100 avant J.-C., sa théorie implique aussi que l'écriture phonétique est apparue quinze cents ans plus tôt que nous ne le supposons actuellement.

Pour ce qui nous concerne, l'importance de cette argumentation est qu'elle donne à penser que la géométrie et l'astronomie existaient sous une forme très élaborée bien avant que l'homme dispose d'une méthode précise pour les consigner. Anne Macaulay est convaincue – et Thom également – que cette science ancienne peut être *lue* dans la géométrie des cercles et monuments mégalithiques

et que leurs bâtisseurs ont essayé à travers leurs réalisations de nous transmettre un message – tout comme Robert Bauval et Graham Hancock estiment (ainsi que nous le verrons) que les anciens Égyptiens exprimaient un message dans la géométrie de Gizeh.

Quand nos ancêtres ont-ils commencé à recourir aux moyens mnémotechniques pour retenir les mouvements du soleil et de la lune ?

Aussi incroyable qu'il y paraisse, la réponse à cette question semble être : il y a au moins 35 000 ans.

Dans les années soixante, Alexander Marshack, chargé de recherche au Peabody Museum, étudiait l'histoire de la civilisation. Il fut troublé par ce qu'il a appelé « une série de « soudain ». La science a « soudain » commencé avec les Grecs ; les mathématiques et l'astronomie sont « soudain » apparues chez les Égyptiens, les Mésopotamiens et les Chinois ; la civilisation elle-même s'est « soudain » développée dans le croissant fertile au Moyen-Orient.

Bref, Marshack était tracassé par cette même question qui rongeait Schwaller de Lubicz et John Anthony West. Et, comme Schwaller et West, Marshack est parvenu à la conclusion que ces choses n'étaient pas apparues « soudain », mais après des milliers d'années de préparation.

Il s'est alors demandé s'il existait des témoignages archéologiques indiquant que l'homme, « avant la civilisation », s'était livré à des activités saisonnières (« soumises au facteur temps », ainsi qu'il les appelle), comme l'agriculture.

À ce stade de ses recherches, il découvrit d'étranges et fascinantes marques laissées sur des morceaux d'os datant de l'âge de la pierre. Il apparaissait au microscope qu'elles étaient dues à de nombreux outils différents, ce qui donnait à penser qu'elles n'avaient pas été faites en même temps. Il finit par conclure qu'une série de marques formant une ligne courbe sur un os vieux de 35 000 ans n'étaient autres que des notations des phases de la lune. Ce qui revenait à dire, en un sens, que l'homme de Cro-Magnon avait inventé « l'écriture ».

Mais pourquoi ? Pourquoi se serait-il soucié des mouvements du soleil et de la lune ? Tout d'abord parce qu'il était intelligent... aussi intelligent que l'homme moderne. Il se considérait probablement

comme un individu civilisé, tout comme nous. Et une personne intelligente a besoin d'un sens du temps, de l'histoire. Marshack mentionne un « bâton calendrier » des Indiens pimas qui représente leur histoire sur une période de 44 ans. Le « compteur » indien pouvait prendre le bâton, choisir une année lointaine et reconstituer son histoire, représentée par des points, des spirales ou d'autres marques à peine perceptibles. Voici 35 000 ans, l'homme de Cro-Magnon faisait probablement à peu près la même chose.

Ensuite, bien entendu, un calendrier pouvait être utile pour les chasseurs, en les informant sur le retour des cerfs ou d'autres gibiers. Il aurait aussi pu servir aux femmes enceintes qui souhaitaient savoir quand elles étaient censées accoucher. En fait, le calendrier est l'un des besoins les plus fondamentaux de la civilisation, l'équivalent de la montre digitale de l'homme moderne.

Mais bien sûr, nous oublions un autre facteur essentiel. Si Schwaller ne se trompe pas, l'homme de Cro-Magnon avait encore une raison de s'intéresser au soleil et à la lune : il était sensible à leurs rythmes et les considérait comme des forces vivantes. Aujourd'hui, même les scientifiques les plus sceptiques reconnaissent l'influence de la lune sur les patients atteints de troubles mentaux ; n'importe quel médecin qui a travaillé dans un hôpital confirmera que certains patients sont affectés par la pleine lune. Pourtant, comparé aux peuples aborigènes, l'homme moderne a beaucoup perdu de sa sensibilité à la nature.

Si nous voulons comprendre nos ancêtres de Cro-Magnon, nous devons essayer d'imaginer des êtres humains qui étaient aussi sensibles au soleil à la lune et à d'autres forces naturelles (comme le magnétisme terrestre) qu'un malade mental l'est à la pleine lune.

Dans *The Roots of Civilisation*, Marshack remarque : « Si, au Paléolithique supérieur, les explications passaient par des histoires, des images et des symboles, il y entrait néanmoins un degré élevé d'intelligence, de compréhension, de rationalité, de connaissance et de maîtrise technique[1]. » Autrement dit, l'homme de l'âge de pierre possédait toutes les qualités nécessaires pour créer une civilisation.

1. Alexander Marshack, *The Roots of Civilisation*, 1972 (p. 280).

Et pourtant, alors qu'il se trouvait voici 35 000 ans à la lisière de la civilisation, vivant dans une communauté suffisamment développée pour avoir besoin de connaître l'astronomie, on nous demande de croire qu'il lui a encore fallu 25 000 ans avant de commencer timidement à édifier les premières cités.

Cela semble, pour tout dire, assez improbable.

Dans son livre obscur et déroutant *Les Mythes celtiques : la déesse blanche*, le poète Robert Graves exprime une conception qui est en accord parfait avec les conclusions de Marshack. À l'en croire, le culte de la déesse de la lune (la « déesse blanche ») était la religion universelle de l'humanité, qui fut supplantée à un stade assez tardif par la vénération du dieu solaire Apollon, qu'il considère comme un symbole de la science et de la rationalité – c'est-à-dire le savoir du cerveau gauche par opposition à l'intuition du cerveau droit que l'auteur associe à la déesse.

Graves explique que c'est en lisant la traduction par Lady Charlotte Guest de l'épopée galloise des *Mabinogion* qu'il tomba sur un poème incompréhensible intitulé « Le chant de Taliesin ». Soudain, il sut (« ne me demandez pas comment ») que les vers étaient une série d'énigmes médiévales dont il connaissait les réponses. Il sut aussi (« par inspiration ») que ces énigmes étaient liées à une tradition galloise à propos d'une certaine Bataille des Arbres, qui était en fait un combat entre deux confréries de druides pour le contrôle du savoir.

L'alphabet druidique était un secret jalousement gardé, mais ses dix-huit lettres étaient les noms des arbres dont les consonnes correspondaient aux mois caractérisés par les arbres et les voyelles, aux positions du soleil avec ses équinoxes et ses solstices. Le « calendrier-arbre » était en usage dans toute l'Europe et au Moyen-Orient à l'âge de bronze, et il se rattachait à la déesse de la Lune triple.

Ce culte, écrit Graves, fut lentement étouffé par « le culte industrieux et rationnel du dieu solaire Apollon, qui rejeta l'alphabet-arbre orphique au profit de l'alphabet commercial phénicien – notre abc familier – et fut à l'origine de la littérature et de la science européennes ».

Les idées de Graves s'accordent avec la théorie d'Anne Macaulay selon laquelle l'alphabet moderne était associé à Apollon. Elles

vont aussi dans le même sens que plusieurs hypothèses émises dans le chapitre précédent sur la mentalité « magique » de l'homme de Cro-Magnon, qui s'est lentement effacée devant l'esprit « bicaméral » d'aujourd'hui.

Si l'on en croit Graves, il n'a pas dû aller « chercher » *Les Mythes celtiques : la déesse blanche* dans son esprit ; le livre lui a été « imposé ». Et ce qui lui a été « imposé » c'était tout un *système de connaissance* basé sur une mentalité totalement différente de la nôtre... sur des principes « lunaires » plutôt que « solaires ».

C'est aussi, de toute évidence, ce que Schwaller essaie de dire dans des livres comme *Le Roi de la théocratie pharaonique* et c'est ce qui explique leur obscurité, car il s'efforce de décrire une vision de la réalité éloignée et oubliée dans un langage qui ne s'y prête absolument pas.

L'évocation d'anciens calendriers nous ramène inévitablement au fameux calendrier maya qui, comme le remarque Graham Hancock, est bien plus précis que le calendrier grégorien moderne. Hancock cite à ce propos un archéologue qui se demande comment les Mayas ont pu créer un calendrier d'une telle exactitude alors même qu'ils n'avaient pas saisi le principe de la roue. Nous savons, bien sûr, que les Mayas avaient hérité leur calendrier des Olmèques, qui les ont précédés d'un millier d'années, mais cela ne fait que déplacer la question : pourquoi les Olmèques ignoraient-ils le principe de la roue ?

D'après Hancock, la réponse pourrait être que les Mayas – et les Olmèques – n'ont pas inventé ce calendrier : ils en ont hérité. C'est exactement ce que Schwaller de Lubicz laissait entendre pour expliquer la sophistication de la science égyptienne. Tous les éléments que nous avons examinés jusqu'à présent indiquent qu'ils ont raison.

Reste à savoir pourquoi quelqu'un aurait voulu disposer d'un calendrier aussi précis.

Une possibilité troublante a été évoquée par un chercheur du nom de Maurice Cotterell, dans un livre intitulé *The Mayan Prophecies* (coécrit avec Adrian Gilbert, le collaborateur de Robert Bauval pour *Le Mystère d'Orion*).

Cotterell est un ingénieur informaticien qui s'est intéressé aux aspects scientifiques de l'astrologie. Quand il travaillait dans la

marine marchande, il a constaté que le comportement de ses compagnons de bord semblait correspondre à leur signe astrologique : les signes de feu se montraient plus agressifs que les signes d'eau, etc.

En fait, un statisticien, Michel Gauquelin, avait déjà soulevé cette question et publié une étude qui affirmait l'existence de preuves statistiques corroborant certaines propositions de l'astrologie, par exemple que beaucoup de scientifiques et de médecins sont nés sous l'influence de Mars et beaucoup de politiciens et d'acteurs sous celle de Jupiter. Un psychologue sceptique, le Dr Hans Eysenck, qui avait assez d'ouverture d'esprit pour se pencher sur ces conclusions, s'est vu contraint d'admettre publiquement qu'elles paraissaient fondées, à la grande consternation de ses confrères. Eysenck entreprit alors d'étudier, avec l'aide de l'astrologue Jeff Mayo, deux vastes échantillons de sujets choisis au hasard pour voir si les personnes nées sous les signes de feu (Bélier, Lion, Sagittaire) et d'air (Gémeaux, Balance, Verseau) étaient plus extraverties que celles nées sous les signes de terre (Taureau, Vierge, Capricorne) et d'eau (Cancer, Scorpion, Poissons). Alors que la probabilité qu'il n'en fût rien était de 10 000 contre 1, les statistiques portant sur près de 4 000 personnes montrèrent que c'était bien le cas.

Cotterell se demandait comment c'était possible. Certains facteurs cosmiques qui changent de mois en mois permettent-ils d'expliquer ce résultat déconcertant ? Les signes du zodiaque (Bélier, Taureau, etc.) sont appelés signes « solaires » parce que le soleil se lève chaque mois sur fond de différentes constellations. Mais les constellations ne peuvent évidemment pas influencer des individus : elles sont à des années-lumière. Quand on dit que notre destin est inscrit dans les étoiles, c'est une simple façon de parler, car ce ne sont que des chiffres sur le cadran d'une horloge cosmique qui nous permet de mesurer le temps.

D'un autre côté, le soleil, lui, a une influence considérable sur la terre. Ce gigantesque fourneau envoie un flux continu d'énergie qui fait que les queues des comètes flottent derrière elles comme des drapeaux dans le vent. Il présente aussi des irrégularités connues sous le nom de taches solaires qui sont d'énormes déflagrations magnétiques capables de provoquer sur terre des interférences radio. Elles envoient un « vent solaire » de particules magnétiques qui sont à l'origine des aurores boréales.

Cotterell a donc décidé de partir de l'hypothèse raisonnable que les embryons humains pourraient être affectés par le champ magnétique du soleil, et plus particulièrement par l'activité des taches solaires.

Comme le soleil est composé de plasma – de gaz surchauffé – il ne tourne pas de façon uniforme comme la terre. Son équateur tourne plus vite que ses pôles : 26 jours pour un « tour » complet, contre 37. Donc ses courants magnétiques se tordent et parfois jaillissent hors du soleil, comme les ressorts d'un matelas crevé. Ce sont les taches solaires.

Cotterell fut fasciné d'apprendre non seulement que le genre de rayonnement émis par le soleil change tous les mois, mais aussi qu'on dénombre quatre types de rayonnement solaire qui se succèdent dans le même ordre. Ainsi, l'activité solaire semble correspondre à la fois aux variations mensuelles astrologiques des signes du zodiaque, mais aussi aux quatre types de signes : feu, terre, air et eau.

Comme la terre tourne aussi autour du soleil, une rotation de 26 jours du soleil sur lui-même dure 28 jours, vue de la terre. Tous les sept jours, la terre reçoit un flux alterné de particules négatives et positives.

Les biologistes savent que le faible champ magnétique de la terre influence les cellules vivantes et peut affecter la synthèse de l'ADN dans les cellules. Il paraît donc fort probable aux yeux de Cotterell que les variations du champ magnétique du soleil affectent les bébés lors de leur conception. Si tel était le cas, il avait découvert le fondement scientifique de l'astrologie.

Les astrologues à qui il expliqua sa théorie se montrèrent dubitatifs. Selon l'astrologie, c'est le moment de la *naissance* qui nous influence, non pas la conception. Mais c'est assez difficile à croire : après tout, le bébé vit déjà depuis huit mois au moment de la naissance. En fait, un autre scientifique travaillait à l'époque sur une théorie similaire. Dans *The Paranormal : Beyond Sensory Science* (1992), le physicien Percy Seymour assure que le fœtus nouvellement formé est affecté par le « réseau magnétique » du système solaire, qui s'étire comme une toile d'araignée entre le soleil, la lune et les planètes. Cotterell ignorait simplement les influences de la lune et des planètes qu'il jugeait négligeables.

Quand il fut nommé à l'Institut de technologie de Cranfield, Cotterell s'empressa d'introduire ces données dans le puissant ordinateur qu'on avait mis à sa disposition. Il voulait dresser la carte des interactions entre les deux champs magnétiques du soleil (causés par les différentes vitesses de rotation aux pôles et à l'équateur) et le mouvement de la terre autour du soleil.

L'ordinateur produisit un graphique qui présentait un cycle rythmique bien précis de onze ans et demi. Les astronomes ont calculé que le « cycle » de l'activité solaire s'étend sur une période de 11,1 années. Les résultats de Cotterell semblaient donc s'en approcher.

Les deux champs magnétiques du soleil se retrouvent pour ainsi dire à leur point de départ tous les 87,45 jours, période à laquelle Cotterell donna le nom de « bit ». En examinant son graphique, il constata que le cycle de l'activité solaire se répète et repart à zéro tous les 187 ans. À cela s'ajoute encore une complication qu'on appelle la « couche neutre » du soleil : la zone entourant l'équateur où le nord et le sud s'équilibrent parfaitement. Cette couche est faussée par le champ magnétique du soleil et se décale d'un « bit » tous les 187 ans, ce qui donne un cycle total – avant qu'elle revienne à sa position de départ – de 18 139 ans. Et tous les 18 139 ans, le champ magnétique du soleil s'inverse.

Cette période se divisait en 97 périodes de 187 ans, composées de cinq cycles majeurs, trois de 19 fois 187 et deux de 20 fois 187.

Quand il s'aperçut que 20 fois 187 ans équivalait à 1 366 040 jours Cotterell sentit son esprit s'emballer. Il s'était intéressé au *Codex de Dresde*, l'un des textes astronomiques que les Mayas utilisaient pour calculer les éclipses ainsi que les cycles de la planète Vénus à laquelle ils attachaient une énorme importance. Les Mayas déclaraient que Vénus était « née » en 3114 avant J.-C., le 12 août. (On peut rappeler ici qu'Immanuel Velikovsky, dont il a été question dans le chapitre 5, pensait que Vénus était « née » de Jupiter et s'était rapprochée de la terre jusqu'à occuper sa position actuelle.) Pour leurs calculs, les Mayas se servaient d'une période compliquée qu'ils appelaient *tzolkin* – 260 jours – et, selon eux, un cycle complet de la planète Vénus durait 1 366 560 jours. Ce cycle, constata Cotterell, équivalait à ses 1 366 040 jours *plus* deux *tzolkins*.

Était-il possible que les Mayas aient, comme lui, mesuré les cycles d'activité solaire sur lesquels ils auraient basé leur calendrier si complexe ?

Il y avait autre chose qui lui donnait le sentiment d'être sur la bonne piste. Il avait noté un fait assez curieux : le bombardement magnétique du soleil s'intensifie durant les périodes de faible activité dans les cycles des taches solaires. Cela paraissait contradictoire. On aurait pu s'attendre à ce qu'il soit plus faible. L'explication de ce phénomène était liée aux ceintures de rayonnement qui entourent la terre et qu'on appelle ceintures de Van Allen, du nom du chercheur qui les a découvertes en 1958. Elles sont causées par le champ magnétique terrestre et piègent le rayonnement solaire qui, sans elles, détruirait la terre.

Cotterell s'est dit que les ceintures de Van Allen devaient être saturées de particules magnétiques durant la période d'intense activité solaire, réduisant ainsi la quantité du rayonnement qui atteint la surface de la terre. Au cours des périodes de faible activité, elles laissent passer les particules qui, selon lui, sont cause d'infertilité et d'autres problèmes.

Cotterell inclinait à situer le déclin des Mayas en l'an 627 de notre ère, quand la terre était soumise à un bombardement maximal de rayonnement solaire. Il s'aperçut alors que l'an 627 marquait aussi la *fin* du cycle maya (de 1 366 560 jours), commencé avec la « naissance de Vénus » en 3114 avant J.-C. C'était également le moment où le cycle magnétique du soleil s'était inversé. La naissance de Vénus correspondait à la date de l'inversion précédente. Il ne pouvait s'agir d'une coïncidence.

Ce qui est un peu plus préoccupant, c'est que le nouveau cycle maya s'achèvera le 22 décembre 2012, quand le champ magnétique du soleil s'inversera à nouveau. Cotterell remarque que l'on constate actuellement une baisse de la fertilité dans les pays développés et que ce pourrait être dû à ce changement du cycle d'activité solaire.

Graham Hancock, rappelons-le, cite l'année 2030 comme l'époque où les pôles magnétiques de la terre sont censés s'inverser, entraînant des cataclysmes. Si Cotterell a raison, la terre pourrait connaître des problèmes dix-huit ans plus tôt.

Mais après tout, ils pourraient bien se tromper l'un comme l'autre. La terre a survécu à l'inversion précédente du champ

magnétique solaire – en 627 après J.-C. – sans subir de catastrophe apparente. Cette année-là l'empereur byzantin Héraclius envahissait l'Assyrie et la Mésopotamie, et défaisait les Perses près de Ninive ; de Médine où il avait trouvé refuge, le prophète Mahomet harcelait les Mecquois ; et les Japonais envoyaient des émissaires en Chine. Nul ne sembla remarquer l'inversion du champ magnétique solaire.

Quant au champ magnétique de la terre, les scientifiques n'ont pour l'heure aucune idée de sa cause, et ne parlons pas de la raison pour laquelle il s'inverse de temps en temps. Donc il est clair qu'aucun argument scientifique ne permet d'annoncer son inversion en 2030 plutôt que dans mille ans.

La contribution de Cotterell à l'étude des anciennes civilisations a néanmoins été très importante. Il semble avoir démontré de façon fort convaincante que le calendrier maya s'appuie sur de solides fondements scientifiques et, une fois de plus, que les anciens paraissaient en savoir bien davantage sur le ciel que ne le pensent les astronomes modernes.

En outre, si les Mayas basaient leur calendrier sur le cycle de l'activité solaire, il nous faut supposer que cette connaissance reposait sur l'intuition plutôt que sur un intérêt purement scientifique. Schwaller de Lubicz dit que chaque être vivant est en contact avec les énergies de l'univers et que chaque heure du jour a son propre *Neter*, sa vibration. Si Alexander Marshack ne se trompe pas, l'homme de Cro-Magnon étudiait le ciel parce qu'il avait conscience de ces énergies ou vibrations, et il en allait sans doute de même pour les Incas et les Mayas.

Le moment est peut-être venu de parler d'un ouvrage que j'ai délibérément laissé de côté jusqu'à présent. C'est l'un des livres les plus déconcertants et les plus frustrants qui aient jamais été écrits sur la question de l'astronomie et des anciens : *Hamlet's Mill* (1960) de Giorgio de Santillana et Hertha von Dachend. À côté de *Hamlet's Mill, Les Mythes celtiques* de Graves ont l'air d'un modèle de clarté.

Santillana était un éminent professeur d'histoire des sciences, mais les presses universitaires ne voulaient pas de son *Hamlet's Mill.* Aussi a-t-il été contraint de le faire paraître chez un éditeur commercial assez peu connu. Ses doctes confrères avaient donc deux bonnes raisons de l'ignorer : non seulement il était incroyablement

obscur, mais sa publication par une maison d'édition étrangère au monde universitaire était comme un aveu de son insuffisance par rapport aux critères de la littérature savante. En fait, l'opinion générale était que Santillana avait rejoint les rangs des illuminés.

Pourtant, malgré son obscurité, le livre a conquis peu à peu les faveurs du public, car il est impossible au bout de quelques pages de ne pas reconnaître que son propos est d'une formidable importance et que Santillana sait parfaitement de quoi il parle.

Depuis longtemps déjà, il était convaincu qu'il y a un certain point où l'histoire de la science se confond avec la mythologie. Dans *Hamlet's Mill* il ne cache pas d'ailleurs qu'à un moment donné, il a eu une révélation sur la mythologie qui l'a laissé submergé par le sentiment d'être devenu le dépositaire de quelque étonnant secret du passé.

Sa collaboratrice, Hertha von Dachend, était anthropologue, ancienne élève de ce même Frobenius qui avait vu les Pygmées africains tirer une flèche dans le dessin d'une antilope. Elle aussi sentait qu'on ne pouvait réduire les mythes à de simples inepties primitives. Elle avait pour sa part « découvert un filon » (selon l'expression de Santillana) quand elle s'était aperçue que deux minuscules îles du Pacifique, sans rien de remarquable hormis un nombre extraordinaire de sites sacrés, étaient situées précisément sur les tropiques du Cancer et du Capricorne – où le soleil « s'immobilise » avant de rebrousser chemin au solstice. Ses observations confirmaient que l'« l'homme primitif » s'intéressait profondément à l'astronomie et était donc moins primitif qu'on ne le supposait.

Santillana était déjà parvenu à la même conclusion. Plusieurs années auparavant, il s'était rendu compte que l'une des caractéristiques fondamentales des anciens était « une attention immense, constante et minutieuse prêtée aux saisons. Qu'est-ce qu'un solstice ou un équinoxe ? La question exige une capacité de cohérence, de déduction, d'imagination et de reconstitution dont nous hésiterions à créditer nos ancêtres. Et pourtant ils l'avaient. Je l'ai *vue.* »

Bien avant l'invention de l'écriture, assure Santillana, l'homme était obsédé par les mesures, le calcul, les nombres... et par l'astronomie. Dans un style qui rappelle assez Alexander Thom, il n'hésite pas à parler de ces « Newton et Einstein oubliés depuis longtemps ».

D'après Santillana, l'ancienne connaissance se basait sur le *temps*, « le temps de la musique » (dont il sera plus amplement question par la suite).

L'argument fondamental du livre peut s'exprimer très simplement : non seulement les anciens connaissaient la précession des équinoxes (censée avoir été découverte par le Grec Hipparque en 134 avant J.-C.), mais ils avaient inscrit ce savoir dans des dizaines de mythes. C'est une théorie intéressante qui toutefois ne paraît pas appelée à révolutionner l'histoire des idées. Mais ce n'est que la moitié de l'histoire.

Santillana écrit :

> Ce livre est très particulier... Pour commencer, il n'y a pas de système qui puisse être présenté en termes analytiques modernes. Il n'y a aucune clé, aucun principe dont on pourrait tirer un exposé. Sa structure vient d'un temps où il n'existait rien qui ressemble à un système au sens où nous l'entendons, et il serait malhonnête d'en chercher un. Il pouvait difficilement y en avoir parmi des peuples qui confiaient toutes leurs idées à leur mémoire.

Autrement dit, le lecteur attendrait normalement de lui qu'il présente des anciens mythes et les « explique » ensuite en termes de précession des équinoxes. Il essaie de dire que ce n'est pas aussi simple que ça. « Le sujet de ce livre a la nature d'un hologramme, quelque chose qui doit être présent à l'esprit comme un tout. »

Il y a une manière plus simple d'exprimer ce que Santillana tente d'expliquer. Partout dans le monde, dans les mythes de dizaines de cultures différentes, on retrouve des légendes qui véhiculent manifestement la même histoire. Sir James Frazer en a fait le point de départ de son célèbre *Rameau d'or*. Frazer conclut que la clé du mystère était la notion de fertilité, le besoin d'une bonne récolte. Le roi était un magicien dont les pouvoirs faisaient tomber la pluie. Si son don commençait à faiblir, il était offert en sacrifice aux dieux. Finalement, le sacrifice devenait symbolique et se transformait en un rituel au cours duquel le dieu était enterré et sortait à nouveau du sol au printemps, comme John Barleycorn*.

---

* « Personnage » (incarnation de l'alcool) du roman du même nom, de Jack London, publié en français sous le titre *Le Cabaret de la dernière chance* (N.d.T.).

Le problème dans ce cas est que l'on présume, bien entendu, que les mythes se sont développés après que l'homme fut devenu un fermier. *Hamlet's Mill* traduit la conviction de Santillana qu'ils sont beaucoup plus anciens. Par moments même, on a le sentiment qu'il insinue qu'ils pourraient remonter à des milliers d'années.

Dans son livre, Santillana tisse une riche tapisserie de légendes héritées des Esquimaux, des Islandais, des Scandinaves, des Amérindiens, des Finlandais, des Hawaiiens, des Japonais, des Chinois, des Hindous, des Persans, des Romains, de Grèce, d'Égypte, de l'Inde ancienne et de dizaines d'autres cultures, et il demande : comment ces étranges similitudes pourraient-elles exister si les mythes n'avaient pas quelque origine commune ? Et à son avis, cette origine se trouve dans l'astronomie.

Son point de départ est un moulin à farine qui appartenait au héros islandais Amlodhi (dont le nom est parvenu jusqu'à nous sous la forme Hamlet). À l'origine, ce moulin produisait la paix et l'abondance ; il existait au temps de l'« Âge d'Or ». Au terme de cette période, le moulin se mit à moudre du sel. Finalement, il se retrouva au fond de la mer, broyant le sable et créant le tourbillon qu'on appelle Maelström – dont Edgar Allen Poe a tiré des effets si saisissants (« Mala » signifie moudre).

Pourquoi un moulin ? Sans doute à cause de cette gigantesque meule, le soleil, qui traverse les constellations dans un sens – Bélier, Taureau, Gémeaux, etc. – tandis que les équinoxes progressent dans la direction opposée – Gémeaux, Taureau, Bélier.

Le moulin traduisait l'idée « des catastrophes et des reconstructions périodiques du monde ». Ainsi les anciens mythes parlent-ils de cataclysmes comme le Déluge. Mais les « âges » qui s'achèvent dans la destruction sont dus à la précession des équinoxes. Nous évoluons d'âge en âge : de l'âge du Lion en 10000 avant J.-C. jusqu'à notre âge actuel des Poissons et l'âge du Verseau à venir.

Si les anciens pensaient que la précession était associée à de grandes catastrophes périodiques qui détruisaient une large part de l'humanité, ils n'allaient évidemment pas manquer d'y attacher beaucoup d'importance et de l'étudier avec la plus grande minutie. Selon Santillana, le moulin d'Amlodhi est une image de la précession des équinoxes.

Les tenants de la théorie des « antiques astronautes » comme von Daniken ont accumulé les témoignages d'un savoir élaboré que possédaient les anciens en y voyant la preuve que cette connaissance fut apportée sur terre par des visiteurs venus de l'espace. En fait, la théorie de la précession avancée par Santillana plaide de manière assez concluante en faveur de l'inexistence de ces visiteurs. S'il y en avait eu, ils auraient expliqué à ces astronomes primitifs que la précession était simplement due à l'inclinaison de l'axe de la terre, qui la fait osciller comme une toupie ou un gyroscope, et qu'il n'y a pas là de grande signification universelle – auquel cas le riche patrimoine de mythes explorés dans *Hamlet's Mill* n'aurait jamais vu le jour.

J'aimerais donner ici un exemple de la méthode d'argumentation complexe de Santillana. Le chapitre 21, « Le Grand Pan est mort », commence par l'histoire, rapportée par Plutarque, du pilote d'une galère, un Égyptien nommé Thamos, qui avait entendu au large d'une île grecque une voix l'interpeller : « Quand vous arriverez en Épire, annoncez-y cette nouvelle : le Grand Pan est mort. » Comme la mer était calme, Thamos fit ce qui lui avait été ordonné et aussitôt de grands cris et des lamentations montèrent du rivage. L'empereur Tibère, qui s'intéressait à la mythologie, fit venir Thamos pour entendre ce récit de sa propre bouche.

Les chrétiens avaient tendance à interpréter cette histoire comme une allusion à la mort du Christ (puisque Jésus fut crucifié sous le règne de Tibère). Mais Santillana poursuit en citant beaucoup d'autres mythes étrangement similaires. Au Tyrol, on trouve les légendes des *Fanggen*, trois esprits qui, parfois, s'introduisaient chez les humains comme domestiques. Une histoire recueillie par Grimm raconte qu'un homme, en rentrant chez lui, entendit une voix qui l'appelait : « Porteur du joug, porteur du joug, dis-leur à la maison que Giki-Gaki est mort. » Quand il eut répété ces mots chez lui, la servante fondit en larmes et disparut. Le « joug » dont il est question ici représente, d'après Santillana, l'axe du moulin d'Amlodhi.

Il y a bien des variantes. Un homme assiste à une assemblée de chats quand l'un des animaux grimpe sur un mur et lance : « Dis à

Dildrum que Doldrum est mort. » De retour à la maison, il raconte à sa femme ce dont il a été le témoin et le chat du foyer s'écrie : « Alors, je suis le roi des chats », avant de disparaître par la cheminée.

Serait-il possible, s'interroge Santillana, que le navire de Plutarque fût la constellation Argo et qu'elle eut à son bord la dépouille d'Osiris ? Est-ce un hasard si le pilote s'appelait Thamos, comme le roi de Platon qui critiquait Thot (le dieu Mercure) pour avoir inventé l'écriture qui rendit l'homme paresseux et mit fin à l'âge de la « connaissance intégrale » de l'univers ?

Il continue avec une autre histoire de femme pleurant la mort d'un dieu, Tammuz cette fois, présenté chez Frazer comme un dieu des moissons qui meurt avec la saison. Mais ici, le dieu mineur Tammuz est mentionné parmi nombre de dieux importants. Que fait-il en si bonne compagnie ?

La réponse, dit Santillana, nous apparaît quand nous nous intéressons à la date de la fête de Tammuz. Elle a lieu dans la nuit du 19 au 20 juin, qui marque le début de l'année égyptienne. Ce jour-là, Sirius, l'étoile du Chien, se lève juste avant le soleil (c'est son « lever héliaque »). Les Égyptiens vénéraient Sirius parce que, depuis trois mille ans, l'étoile continuait à se lever à cette date *au mépris de la précession des équinoxes.*

Cela paraît impossible, puisque toutes les étoiles sont affectées par la précession. Mais Sirius se trouve relativement près de la terre – c'est la deuxième étoile la plus proche – et a un « mouvement propre » considérable qui lui permet (en apparence) de défier la précession.

Il y avait une autre raison relative au calendrier utilisé par les anciens Égyptiens qui, à l'instar du calendrier julien des Romains, ne comptait que 365 jours dans l'année, au lieu de 365,25, et cette légère inexactitude permettait également à Sirius de braver apparemment la précession.

Aussi, quand Sirius finit inévitablement par succomber à la précession, le Grand Dieu Pan était mort.

On conçoit ce que les arguments de Santillana pouvaient avoir de déconcertant pour les milieux universitaires, car il saute allégrement du Grand Pan aux servantes et des chats à Platon, en passant par une dizaine d'autres exemples que j'ai omis, pour terminer avec la précession et Sirius.

Mais il faut insister encore sur le fait qu'il est impossible de comprendre *Hamlet's Mill* si nous n'y voyons qu'une simple tentative pour démontrer que les anciens mythes reflètent une connaissance de la précession des équinoxes. Si ces travaux se résumaient à cela, Santillana aurait pu se contenter d'un court essai. Il avait besoin d'un gros volume extrêmement dense pour exprimer ce qu'il voulait porter à notre attention : l'incroyable richesse des mythologies du monde et le fait qu'elles semblent traduire une façon d'appréhender l'univers que notre époque de communication écrite et d'informatisation a oubliée depuis longtemps. Il s'autorise même une digression pour attaquer l'un des plus grands spécialistes des mythes, Ernst Cassirer, qu'il trouve trop « réducteur ». Il a de toute évidence le sentiment de parler de choses trop *grandes* pour s'accommoder d'une formulation logique. Il remarque souvent que pour explorer telle ou telle connexion il faudrait un livre entier. Peut-être que s'il avait vécu assez longtemps pour lire *L'Empreinte des dieux* de Hancock et *Le Mystère d'Orion* de Bauval, il aurait eu l'impression que quelques personnes commençaient à comprendre ce dont il parlait.

Nous n'avons pas parlé jusqu'ici d'une autre culture qui peut revendiquer le titre de « berceau de la civilisation » : celle de l'Inde ancienne.

On considère généralement que l'Inde était occupée à l'origine par un peuple primitif, les Dravidiens, et qu'entre 1500 et 1200 avant J.-C. des Aryens aux yeux bleus sont descendus d'Afghanistan et ont chassé les Dravidiens vers le sud pour établir leur propre culture « védique », une culture dont les grands monuments littéraires sont les Vedas.

Il y avait à Harappa, dans ce qui est aujourd'hui l'État du Pakistan, de grandes collines dont on savait qu'elles dissimulaient les ruines d'une ancienne cité. En 1921, un archéologue indien, Daya ram Sahni, avait émis l'hypothèse qu'elles pourraient remonter à une période antérieure à l'empire Maurya, fondé par Chandragupta à peu près à l'époque d'Alexandre le Grand (né en 356 avant J.-C.). En fait, les fouilles ont révélé que la culture de Harappa existait déjà deux mille cinq cents ans avant Chandragupta.

En 1922, des fouilles entreprises sur le site de Mohenjo-Daro (ce qui veut dire « colline des morts ») dans la vallée de l'Indus, à

650 kilomètres au sud-ouest de Harappa, révélèrent une riche civilisation que nul n'avait soupçonnée. Aussi incroyable qu'il y parût, Mohenjo-Daro présentait un raffinement comparable à celui de cités grecques ou romaines plus tardives. La ville était construite sur des plates-formes de brique crue pour la protéger des inondations, selon un plan quadrillé préfigurant celui de New York, et dotée de systèmes d'égouts impressionnants, sans parler des toilettes avec siège. La taille de la cité indiquait une population d'environ 40 000 habitants. On découvrit un grand nombre de statuettes qui donnaient à penser qu'une divinité féminine, probablement la déesse de la lune, y était vénérée. Les sceaux témoignaient de l'existence d'une forme d'écriture.

Dans les années qui suivirent, de nouvelles fouilles le long des trois mille kilomètres de la vallée de l'Indus révélèrent plus de cent cinquante sites, dont une demi-douzaine de cités. La région tout entière, de la mer d'Oman aux contreforts de l'Himalaya, avait jadis accueilli une grande civilisation qui rivalisait avec celle d'Égypte ou de Grèce. Cette civilisation perdue reçut le nom de Culture de la vallée de l'Indus.

À l'est de l'Indus s'étend un vaste désert, le désert de Thar. Les vestiges de villes qu'on y découvrit suscitèrent quelque étonnement : comment des hommes avaient-ils pu survivre dans des conditions aussi arides ? Des photographies prises par satellite donnèrent la réponse : le désert de Thar était autrefois une plaine fertile traversée par un grand fleuve ; il y avait même des traces d'anciens canaux. Il ne subsiste aujourd'hui qu'une petite partie de ce grand cours d'eau, la Ghaggar. Si l'on en croit les conclusions des savants, le fleuve aujourd'hui disparu était la Sarasvati, célébrée dans les hymnes védiques.

Il semble qu'à l'apogée des civilisations de Mohenjo-Daro et de Harappa, la plaine tout entière était l'un des lieux les plus riches au monde. À l'époque où les anciens Bretons n'étaient que des paysans de l'âge de bronze et les Grecs quelques tribus de guerriers mycéniens, l'une des plus grandes civilisations au monde prospérait sur les rives de l'Indus et de la Sarasvati.

Selon toute apparence, cette civilisation fut détruite par une grande catastrophe peu de temps après 1900 avant J.-C. D'après les

observations géologiques, la terre s'est déformée sous la pression de la plaque tectonique qui avait engendré l'Himalaya, et le résultat fut une série de séismes et d'éruptions volcaniques qui engloutirent littéralement les fleuves. Les pertes en vies humaines doivent avoir été terrifiantes.

Les Vedas sont écrits en sanskrit, une langue complexe dont Sir William Jones démontra en 1786 les liens avec le grec, le latin, l'allemand et le gaélique (d'où l'expression « langues indo-européennes »). Si les Vedas parlent du fleuve Sarasvati, il paraît clair qu'ils sont antérieurs à 2000 avant J.-C. environ et non postérieurs à 1500 avant J.-C., ainsi que les savants l'ont d'abord cru. Et si – comme il semble probable – le sanskrit était la langue des Aryens, alors il est clair également que leur présence dans la vallée ne remonte pas seulement à 1500 avant J.-C.

On distingue quatre grands ensembles d'hymnes védiques : le *Rig-Veda*, le *Sama-Veda*, le *Yajur-Veda* et le *Atharva-Veda*. Le *Rig-Veda* est considéré comme le plus ancien et le plus important.

Dans les années 1980, David Frawley, un spécialiste des Vedas, s'est aperçu que les hymnes du *Rig-Veda* abondent en un symbolisme océanique qui semble indiquer qu'ils sont issus d'une culture maritime – c'est évidemment en contradiction avec l'origine supposée de Aryens que l'on situe généralement en Europe centrale. Il remarqua aussi des hymnes qui parlaient des « ancêtres » venus de la mer, rescapés d'un grand déluge.

En étudiant les données astronomiques des hymnes védiques, Frawley parvint à la conclusion qu'une allusion à un solstice d'été dans la Vierge indiquait une date d'environ 4000 avant J.-C., tandis qu'une autre référence à un solstice d'été dans la Balance se rapportait à 6000 avant J.-C. Il en conclut également que les auteurs connaissaient parfaitement la précession des équinoxes. Il rassembla ces théories révolutionnaires dans un ouvrage intitulé *Gods, Sages and Kings* (1991).

Dans la section consacrée à l'astronomie védique, par exemple, il parle d'un mythe qui raconte comment le dieu de l'année, Prajapati, tomba amoureux de sa propre fille Rohini et fut puni, le corps transpercé d'une flèche à trois pointes tirée par un dieu nommé Rudra. Frawley observe que Rudra est le nom donné à Sirius dans l'astrono-

mie védique, tandis que la flèche à trois pointes correspond à Orion et Rohini à l'étoile Aldebaran. Le mythe désigne une époque où l'équinoxe de printemps passait des Gémeaux en Taureau, vers 4000 avant J.-C. (C'est B.G. Tilak qui fut l'un des premiers à étudier l'astronomie des Vedas. Il consacra tout un livre à Orion.) Quiconque a lu *Hamlet's Mill* ne trouvera sans doute rien à redire à cette interprétation.

Il faut aussi noter que les Hindous semblaient s'intéresser aux mêmes étoiles et constellations que les anciens Égyptiens. Frawley souligne que l'Hindou Varuna, comme l'Égyptien Osiris et le Grec Ouranos, a pour symbole Orion et que les mythes associés aux trois divinités paraissent se rapporter à l'époque où l'équinoxe vernal se trouvait dans Orion, vers 6000 avant J.-C.

Frawley n'ignorait pas que l'idée d'une culture *maritime* remontant à 6000 avant J.-C. prêterait à controverse et risquait fort d'être rejetée d'emblée. Pourtant, comme on l'a vu, Charles Hapgood l'aurait trouvée parfaitement crédible. Ainsi bien sûr qu'Augustus Le Plongeon qui, rappelons-le, pensait que des colons mayas avaient navigué jusqu'en Europe et en Inde des milliers d'années avant notre ère et citait le *Ramayana* pour démontrer que l'Inde et la Chine avaient été envahies et conquises par des guerriers fameux pour leur connaissance en navigation et en architecture. John West et Graham Hancock seraient sans doute tentés de reformuler la thèse de Le Plongeon et d'estimer que l'Amérique du Sud, l'Égypte et l'Inde avaient accueilli les survivants de quelque grande catastrophe bien antérieure à 6000 avant J.-C.

Les questions soulevées par Frawley dans *Gods, Sages and Kings* ont été développées dans un livre intitulé *In Search of the Cradle of Civilisation* (1995) coécrit par Georg Feuerstein, Subhash Kak et David Frawley. Comme le titre le laisse deviner, les auteurs affirment que l'Inde est le « berceau de la civilisation » et que la culture védique remonte au moins à 7000 avant J.-C. Ils remarquent que le mythe de la création par le barattage d'un océan de lait semble faire allusion à la Voie lactée, tandis que le barattage lui-même – comme chez Santillana – peut être rapproché du moulin de Hamlet ou de la précession, et que les anciens Hindous considéraient le passage du point équinoxial d'une constellation à une autre (la fin d'un âge) comme un événement inquiétant.

Les thèses avancées dans *In Search of the Cradle of Civilisation* rappellent inévitablement celles de John Anthony West, de Robert Bauval et de Graham Hancock – les auteurs mentionnent d'ailleurs l'opinion de Robert Schoch qui fait remonter le Sphinx à 7000 avant J.-C. Mais ils semblent ignorer les arguments astronomiques qui ont depuis incité West, Hancock et Bauval à situer la construction du Sphinx en 10500 avant J.-C. Si ces arguments sont fondés, le raisonnement qui fait de l'Inde le berceau de la civilisation parce que les Vedas paraissent se référer à une époque aussi lointaine que 6000 avant J.-C. perdrait beaucoup de sa force.

D'un autre côté, on pourrait objecter que les données astronomiques présentées par Feuerstein, Kak et Frawley montrent bien que les anciens Hindous partageaient l'intérêt des Égyptiens pour l'observation des étoiles et la précession des équinoxes. Dans ce cas, les arguments valables pour l'Égypte ancienne s'appliqueraient aussi à l'Inde. En Égypte, nous dit-on, la civilisation dynastique du troisième millénaire pourrait avoir été précédée d'une civilisation bien plus ancienne fondée par les rescapés d'un grand déluge qui aurait dressé le plan des pyramides et construit le Sphinx en 10500 avant J.-C. En Inde, il apparaît que la grande culture de l'Indus et de la Sarasvati aurait eu des précurseurs, auteurs du *Rig-Veda*. Frawley estime que la civilisation de ces « précurseurs » pourrait remonter à 7000 avant J.-C. – qui se trouve être la date proposée par Schoch pour la construction du Sphinx. Il ne semble pas y avoir de bonne raison qui nous empêcherait de faire également remonter la culture védique trois mille ans plus tôt.

Efforçons-nous maintenant d'exprimer certaines de ces idées en fonction des concepts développés dans les deux chapitres précédents.

Le « savoir » des anciens n'était pas un savoir au sens moderne du terme : une connaissance qui pourrait être archivée dans une encyclopédie. C'était le sentiment croissant d'une participation intuitive à l'univers. Santillana écrit : « La pensée archaïque est avant tout cosmologique ; elle sonde les implications les plus graves d'un cosmos par des voies qu'on retrouvera plus tard dans la philosophie classique… Elle ne peut être réduite au concret. »

L'animal se perçoit comme une *créature* dont le rôle est de s'adapter – d'une manière essentiellement passive – à l'univers qui l'entoure. En cessant d'être un simple animal, l'homme a cessé d'être passif. Il s'est mis à pressentir qu'il y avait quelque chose qu'il pouvait faire pour contrôler le monde dans lequel il se trouvait. Ces tentatives de contrôle passaient d'abord par diverses formes de rituels... dont le cannibalisme. L'« homme véritable » a commencé par être un animal religieux.

Quelques centaines de milliers d'années plus tard, le Néandertalien avait à ce point évolué que le volume de son cerveau dépassait d'un tiers celui de l'homme moderne. Le zoologiste Nicholas Humphrey, intrigué par le cerveau du gorille qui lui paraissait bien plus grand que nécessaire, a découvert que cette capacité cérébrale répondait en fait aux besoins de la vie sociale extraordinairement riche du gorille. Le bébé gorille fréquente une sorte d'université où il apprend à développer un comportement social d'une grande complexité. Il en allait presque certainement de même pour l'homme de Neandertal.

Pourtant, c'est l'homme de Cro-Magnon qui a fait un nouveau grand pas en avant en créant la chasse magique, dont il retirait un sentiment de contrôle sur l'univers. Il étudia aussi les mouvements de la lune. On suppose aujourd'hui qu'il avait simplement besoin d'une sorte de calendrier pour connaître les migrations des animaux, mais il n'est pas douteux que Graves comme Schwaller regarderaient cet intérêt sous un tout autre éclairage. Ils diraient qu'il s'inscrivait dans un système de connaissance riche et complexe, un système « lunaire » radicalement différent de notre savoir « solaire ». C'est manifestement ce que Santillana essaie aussi d'exprimer.

À un certain point de son histoire – peut-être seulement vers 1250 avant J.-C. comme le pense Jaynes – l'homme s'est mis à développer une forme de savoir « solaire », le genre de connaissance qui se laisse enfermer dans les encyclopédies, les dictionnaires et les tables de logarithmes. La différence entre les deux types de connaissance est très facile à résumer : c'est la différence entre l'intuition et la simple information. Quand Archimède jaillit hors de son bain en criant « Eureka ! » il a eu une soudaine intuition à propos des corps plongés dans un liquide. Cette intuition, il l'a exprimée sous la forme d'un « principe » que n'importe quel écolier peut apprendre

par cœur : le poids d'un corps flottant est égal au poids du volume d'eau déplacé. En apparence c'est assez simple. Mais comment ferions-nous si, comme Archimède, nous devions inventer une méthode pour confondre un orfèvre indélicat qui aurait altéré l'or d'une couronne avec quelque métal de base ? Pour résoudre ce problème, il nous faut avoir l'intuition du principe des corps flottants[1].

C'est pourquoi, dans le *Phèdre* de Platon, le roi Thamos se montre sceptique lorsque le dieu Thot lui dit que son invention de l'écriture est un grand pas en avant pour l'humanité. Le roi rétorque qu'elle ne fera que rendre l'homme paresseux et *diminuera ses pouvoirs mentaux.*

La connaissance solaire, qui peut être conservée dans les encyclopédies, est extrêmement utile ; mais elle ne peut se substituer à cette perception *intime* de l'univers – et du lien qui nous unit à lui – que nos lointains ancêtres ont développée en contemplant les étoiles.

Et nous en arrivons ainsi à l'une des hypothèses les plus récentes et les plus passionnantes à propos de nos ancêtres.

Au chapitre 3, j'ai mentionné l'avancée importante que l'on doit à Robert Bauval et Graham Hancock dans leurs efforts pour expliquer pourquoi les anciens Égyptiens auraient construit le Sphinx vers 10500 avant J.-C. et la Grande Pyramide huit mille ans plus tard. L'ouvrage *Le Mystère du Grand Sphinx* présente les résultats d'un remarquable travail de recherche basé sur des simulations sur ordinateur du ciel de l'Égypte ancienne. L'essence même de cet ouvrage tient dans cette phrase : «… notre hypothèse est que les monuments de Gizeh, le ciel passé, présent et futur qui s'étend au-dessus d'eux et les anciens textes funéraires qui les unissent portent en eux un message. Pour tenter de déchiffrer ce message, nous n'avons rien fait de plus que suivre le "voyage" initiatique des rois Horus d'Égypte… »

Nous avons déjà vu comment Bauval a reconstitué l'état du ciel en 2500 avant J.-C. et découvert que la « cheminée de ventila-

1. La solution consiste à plonger la couronne dans un récipient rempli d'eau à ras bord et à mesurer précisément le volume d'eau qui déborde. On prend ensuite exactement le même volume d'or pur et on le pèse. Si la couronne est moins lourde, ce n'est pas de l'or pur.

tion » de la chambre du roi était dirigée vers le baudrier d'Orion, tandis qu'une cheminée comparable partant de la chambre de la reine, plus bas, était pointée vers l'étoile Sirius, identifiée par les Égyptiens avec Isis, tout comme la constellation d'Orion était associée à Osiris. Ces alignements convainquirent Bauval que la pyramide avait bien été construite à l'époque supposée par les égyptologues.

On se souvient aussi que le seul moment où la disposition des trois pyramides *reflète* la position des trois étoiles du baudrier d'Orion se situe vers 10500 avant J.-C., quand Orion se trouvait au plus près de l'horizon austral dans son cycle de précession qui dure 25 920 ans. Ensuite, Orion semble s'élever très lentement dans le ciel et, en l'an 2500 de notre ère, il aura atteint son point le plus élevé avant de se mettre à redescendre.

Les Égyptiens appelaient cette époque *Zep Tepi*, le « premier temps », et ils l'identifiaient à une sorte d'Âge d'Or, le commencement d'une nouvelle ère. Selon la formule de Santillana, c'était un temps où le « moulin » produisait la paix et l'abondance.

Si les alignements des conduits d'aération indiquaient que la Grande Pyramide avait été construite en 10500 avant J.-C., c'eût été bien pratique, car cette découverte serait venue confirmer la conviction de Schwaller que le Sphinx et les pyramides avaient été édifiés par les survivants d'une grande civilisation détruite au cours de quelque catastrophe : l'Atlantide.

Bauval et Hancock relèvent un argument fort convaincant qui incite en effet à penser que le Sphinx fut construit en 10500 avant J.-C. Imaginez que vous vous tenez entre les pattes du Sphinx à l'aube de l'équinoxe de printemps en 10500 avant J.-C. Le Sphinx fait face à l'est et quelques instants avant le lever du jour vous voyez monter la constellation du Lion au-dessus de l'horizon. Si maintenant vous vous tournez vers le sud, vous voyez dans le ciel la constellation d'Orion dont le baudrier reflète exactement la disposition future des pyramides. C'est un peu comme si les bâtisseurs des pyramides nous avaient laissé un message pour nous dire non seulement quand ils ont érigé la Grande Pyramide, mais aussi, implicitement, quand leurs ancêtres ont construit le Sphinx. Le conduit d'aération de la Grande Pyramide nous renseigne sur la date de son édification et

l'alignement des pyramides, à l'image du baudrier d'Orion, attire notre attention sur 10500 avant J.-C., à l'âge du Lion.

Toutefois, la question la plus intrigante n'est pas résolue pour autant : dans ce cas, pourquoi les Égyptiens ont-ils construit le Sphinx en 10500 avant J.-C. et les pyramides huit mille ans plus tard ?

La réponse, selon *Le Mystère du Grand Sphinx*, est d'ordre astronomique. Il fallait attendre huit mille ans pour qu'un événement important se produise dans le ciel. Nous y reviendrons dans un moment.

Mais avant, il faut bien admettre que la thèse de Bauval et Hancock prête à controverse. Ils affirment que les « premiers prêtres » sont venus en Égypte à une époque antérieure à 10500 avant J.-C., qu'ils savaient tout ce qu'il y a à savoir à propos de la précession et qu'ils savaient qu'Orion atteindrait son point le plus bas dans le ciel en 10500. Le Sphinx, tourné vers l'est, fut érigé comme un témoignage du début de ce nouvel âge.

On se heurte ici à l'objection que j'ai déjà évoquée au chapitre 3. Sommes-nous vraiment censés croire que les anciens prêtres ont tracé des plans huit mille ans à l'avance et les ont ensuite menés à exécution avec une telle persévérance ? L'hypothèse paraît très improbable.

Pour tenter de le démontrer, Bauval et Hancock commencent par rappeler l'un des traits fondamentaux de la mentalité égyptienne : les anciens considéraient le sol d'Égypte comme la *contrepartie terrestre* du ciel, avec le Nil comme pendant de la Voie lactée. L'Égypte était une image du ciel.

Quant à l'objectif principal de ces prêtres et initiés qui construisirent le Sphinx, il nous permet de comprendre pourquoi Schwaller de Lubicz se sentait si à l'aise dans la mentalité de l'ancienne Égypte. C'était la quête de l'immortalité, cette même quête dans laquelle s'engageaient les alchimistes qui cherchaient à créer la pierre philosophale.

Le propos du *Mystère du Grand Sphinx* repose en grande partie sur des textes égyptiens comme Le livre des morts, les Textes des Pyramides et *Le livre de ce qui est dans la Douat*. Ces écrits nous apprennent souvent avec beaucoup de précisions ce que nous pou-

vons déduire de l'astronomie. On traduit d'ordinaire « Douat » par « ciel », mais Bauval et Hancock assurent que le mot désigne une région du ciel bien précise : celle où l'on pouvait voir Orion et Sirius sur la « rive droite » de la Voie lactée en 2500 avant J.-C. Cette zone céleste prenait toute son importance au solstice d'été, quand Sirius se levait à l'aube et annonçait la crue du Nil.

Une autre étape importante de cette argumentation concerne *Zep Tepi*, le premier temps, ou plutôt le *lieu* supposé de ce commencement – on pourrait l'appeler le Jardin d'Éden égyptien. Comme en témoignent de nombreux textes, il se situe clairement dans la région des grandes pyramides et des anciennes cités de Memphis et d'Héliopolis, juste au sud du delta du Nil. C'est là qu'Osiris et Isis régnaient ensemble, avant que le frère d'Osiris, Seth – le dieu des ténèbres –, ne l'assassine, dépeçant son corps en plusieurs morceaux qu'il dispersa. Isis parvint à les rassembler et à ramener son époux à la vie suffisamment longtemps pour qu'il puisse la féconder. Leur fils, Horus, vengerait plus tard son père (comme Hamlet).

Geb, le père d'Isis et d'Osiris, commença par partager le royaume d'Égypte entre Seth et Horus ; puis il changea d'avis et donna tout à Horus, unissant la terre d'Égypte. Cette unification de la haute et de la basse Égypte s'est produite selon les historiens à l'époque du roi Ménès, vers 3000 avant J.-C. Mais les mythes égyptiens la situent de toute évidence à une autre époque.

Le corps d'Osiris, qui se trouvait en Égypte du Sud, fut transporté sur le Nil de sa tombe d'Abydos dans le sud à la « terre de Sokar » – la région de Rosetaou (ancien nom de Gizeh) et d'Héliopolis dans le nord. Dès lors, Osiris pouvait enfin partir pour sa demeure au royaume des cieux, dans la constellation d'Orion. Et il partirait *de Gizeh.*

Quand ? Les auteurs affirment que les indications astronomiques donnent comme date 2500 avant J.-C.

Et où ? Selon Hancock, il existe une fresque dans une pyramide représentant la terre de Sokar avec des couloirs et des passages qui rappellent fortement ceux de la Grande Pyramide. Et bien sûr, Bauval, dans *Le Mystère d'Orion*, explique que le pharaon – identifié avec Osiris – prenait son départ de la chambre du roi dans la Grande Pyramide quand la « cheminée de ventilation » était pointée vers Orion.

Réfléchissons un peu. Le cycle a commencé, d'après Bauval et Hancock, en 10500 avant J.-C. quand Orion (Osiris) se trouvait au nadir de son cycle de précession. Et si Hancock a vu juste, les survivants du grand déluge dont il parle avaient le sentiment que cette catastrophe marquait la fin d'un âge… et le commencement d'un autre, bien entendu. Ce nouveau cycle durerait 25 920 ans, le demi-cycle (quand Orion commence à redescendre) se situant en 2460 après J.-C.

Prenons l'hypothèse sans doute un peu tirée par les cheveux que les prêtres-astronomes qui construisirent le Sphinx en 10500 avant J.-C. avaient aussi *prévu* d'édifier les pyramides de telle façon que leur disposition refléterait exactement le baudrier d'Orion pour transmettre un message important à une époque future. La première question qui vient à l'esprit est : *quand* eut lieu la construction ?

Supposons – c'est désormais presque une certitude – que ces prêtres savaient tout de la précession des équinoxes ; c'est-à-dire qu'ils savaient que les équinoxes ne se produisent pas toujours dans la même constellation : comme l'aiguille d'une horloge, elles parcourent lentement le cadran du zodiaque, passant d'un signe à l'autre en 2 200 ans. (Pour compliquer les choses, bien sûr, l'aiguille de cette horloge progresse à reculons – c'est pourquoi le phénomène est appelé précession.) L'équinoxe le plus important est traditionnellement celui qui a lieu au printemps, au commencement de l'année : l'équinoxe vernal. Et le « point vernal » est l'endroit précis du zodiaque indiqué par l'aiguille à ce moment-là. En 10500 avant J.-C., ce point se trouvait dans la constellation du Lion.

Ces prêtres, excellents astronomes, savaient ce qu'il adviendrait dans le courant des milliers d'années à venir. Tout d'abord le point vernal reculerait du Lion en Cancer, puis dans les Gémeaux et ensuite en Taureau, jusqu'à notre époque où il se trouverait dans les Poissons, sur le point d'entrer dans l'âge du Verseau.

Pendant ce temps, le corps d'Osiris – la constellation d'Orion – s'élèverait dans le ciel, paraissant dériver vers le nord sur la « rive » droite de la Voie lactée.

Il viendrait un moment, de toute évidence, où Osiris atteindrait dans le ciel « la terre de Sokar » : cette terre où, sur le sol, le Sphinx avait été construit. Alors, une fois les cérémonies nécessaires

accomplies, il pourrait finalement occuper la place de seigneur du ciel qui lui revient.

Le temps était enfin venu d'édifier le grand temple des Étoiles où ces cérémonies parviendraient à leur point culminant. Où se trouvait le point vernal à ce moment. ? Où exactement était l'aiguille sur l'horloge de la précession ?

Entre 3000 et 2500 avant J.-C. le point vernal était situé sur la « rive ouest » de la Voie lactée, dépassant lentement la tête du Taureau. Cette tête est formée par un amas d'étoiles qu'on appelle les Hyades, dont se détachent deux étoiles plus brillantes.

Si nous baissons alors les yeux pour contempler le reflet du ciel sur le sol d'Égypte, nous voyons le Nil et la « terre de Sokar », qui comprend Memphis, Héliopolis et Rosetaou (Gizeh). Et si nous regardons où « se reflètent » ces deux étoiles brillantes des Hyades, nous voyons aussi deux pyramides : la « pyramide rhomboïdale » et la « pyramide rouge » de Dahchour, érigées par le pharaon Snéfrou, le père de Khéops.

Bauval et Hancock estiment très raisonnablement que Snéfrou les a construites à cet endroit dans une intention précise : pour marquer le commencement du grand projet.

Où se trouve à cette époque Osiris (Orion) ? Lui aussi est presque arrivé chez Sokar. Le point vernal et la constellation d'Orion – ainsi que l'étoile Sirius (Isis) – se trouvent à présent dans la même région du ciel.

Ce n'était pas le cas en 10500 avant J.-C. Lorsque vous regardiez vers l'ouest en direction du Lion – là où se trouvait le point vernal – il vous fallait tourner la tête à 90 degrés pour voir Orion. Et voilà que huit mille ans plus tard ils sont réunis.

Telle est la raison pour laquelle la Grande Pyramide a été construite huit mille ans après le Sphinx, disent Bauval et Hancock. Le ciel était enfin prêt. Et leur raisonnement paraît presque irréfutable. Pourvu que vous admettiez que les anciens Égyptiens connaissaient parfaitement la précession des équinoxes – et nul n'en doute sérieusement aujourd'hui – et qu'Orion était à leurs yeux la constellation la plus importante, il est impossible de nier que le moment où le point vernal entrait dans la même région céleste qu'Orion devait marquer une date cruciale dans l'histoire égyptienne.

La construction des pyramides commença à Rosetaou, selon un agencement qui désignait clairement le « premier temps », en 10500 avant J.-C.

Puis vint la cérémonie accomplie par le pharaon pour renvoyer Osiris à sa vraie demeure, où il accéderait à l'immortalité pour lui et pour son peuple.

Cette cérémonie se déroula au moment du lever héliaque de Sirius. Mais elle avait commencé dix semaines auparavant. Sirius resta absent pendant soixante-dix jours sous l'horizon (en raison du fait que la terre est inclinée sur son axe, bien sûr) ; de même que son proche voisin Orion-Osiris.

Il semble fort probable qu'une cérémonie destinée à « sauver » Osiris avait lieu chaque année. Mais celle célébrée lors du solstice d'été – événement annonçant la crue du Nil – qui suivit l'achèvement de la Grande Pyramide dut revêtir un éclat tout particulier.

Le pharaon-Horus – sans doute Khéops – devait entreprendre un voyage pour ramener son père Osiris à la vie. Sous sa forme solaire, il lui fallait traverser le grand fleuve – la Voie lactée – dans sa barque céleste et atteindre l'horizon oriental où Osiris était prisonnier. Sous sa forme humaine, il devait naviguer sur le Nil pour se rendre à Gizeh où il se présentait devant le Sphinx.

Bauval et Hancock écrivent :

> « Fils d'Osiris », il émergeait de la matrice d'Isis, c'est-à-dire l'étoile Sirius, à l'aube du solstice d'été... C'était alors – et là – à l'horizon céleste comme à l'« horizon » terrestre, que le roi-Horus était censé se présenter au seuil de Rosetaou. Sur l'horizon terrestre, il rencontrait, gardant le seuil, la représentation géante d'un lion – le Grand Sphinx. Et gardant l'horizon céleste, son pendant cosmique rencontrait... quoi ?

La réponse est bien sûr la constellation du Lion.

Les Textes des Pyramides expliquent que le voyage d'Horus dans l'au-delà commence soixante-dix jours avant la grande cérémonie. Vingt-cinq jours plus tard, le soleil a traversé le fleuve – la Voie lactée – et progresse vers l'est en direction de la constellation du Lion. Et quarante-cinq jours plus tard – à la fin des soixante-dix jours – le soleil est entre les pattes du lion.

Sur terre, le pharaon part de la rive est du Nil, traverse le fleuve dans la barque solaire – peut-être celle qui fut exhumée près de la pyramide en 1954 – et s'avance en passant près des deux pyramides de Dahchour, face au Sphinx.

Là, selon les textes, il doit subir une épreuve rituelle un peu comparable à celle des francs-maçons décrite dans *La flûte enchantée* de Mozart. On lui donne à choisir entre deux voies, celle de la terre et celle des eaux, pour se rendre dans l'autre monde et libérer son père. La route terrestre, disent les auteurs, était une immense chaussée (dont il subsiste une partie) reliant le temple de la Vallée et la Grande Pyramide. Elle était jadis couverte de dalles de calcaire sur lesquelles étaient peintes des étoiles.

La « voie des eaux » n'a pas été retrouvée à ce jour, mais les auteurs pensent qu'il s'agissait d'un couloir souterrain à demi rempli d'eau (ou peut-être davantage) remontant du Nil par capillarité. (Ils citent un ingénieur français, le Dr Jean Kerisel, qui croit que le Sphinx pourrait se trouver au-dessus d'un tunnel long de 700 mètres menant à la Grande Pyramide.)

La suite relève de la pure conjecture – si ce n'est qu'à la fin Orion et Sirius devaient réapparaître à l'horizon. Bauval et Hancock considèrent que cette cérémonie exprimait l'union symbolique de la Haute et de la Basse Égypte... c'est-à-dire l'union du ciel et de la terre. Il est clair que les prêtres qui l'ont conçue devaient voir en elle l'événement central de l'histoire égyptienne depuis le « premier temps ».

Mais qui étaient ces prêtres ? Voici ce qu'écrivent Bauval et Hancock :

> Nous voulons montrer que « des hommes sérieux et intelligents » – et des femmes aussi – s'affairaient en coulisse dans l'Égypte préhistorique et nous pensons que l'un des nombreux noms sous lesquels on les désignait était les « suivants d'Horus ». Nous pensons aussi que leur vocation, qu'ils perpétuèrent de génération en génération durant des milliers d'années avec la rigueur d'un culte messianique, pourrait avoir été de mener à son terme un grand plan cosmique.

Ils évoquent ensuite le temple d'Edfou, dont certaines parties datent de l'époque des pyramides, bien qu'il ait été construit sous sa

forme actuelle entre 237 et 57 avant J.-C. Ses « Textes de construction » parlent d'un âge ancien remontant au « Premier Temps » où les paroles des sages furent recopiées par le dieu Thot dans un livre au titre curieusement moderne : *Spécifications des monts de l'ancien âge primitif*, dont le Grand Mont primitif lui-même où fut créé le monde. Si l'on en croit le professeur Iodden Edwards, ce mont n'est autre que l'énorme rocher sur lequel la Grande Pyramide fut érigée.

Selon les Textes de construction, sept sages ont dessiné les plans des divers temples et monts, notamment la « maison de dieu » (sans doute la Grande Pyramide) – ce qui semblerait corroborer l'argument de Bauval selon lequel les pyramides ont été conçues (et peut-être en partie construites) à la même époque que le Sphinx. Les sept sages étaient les survivants d'un déluge cataclysmique et ils venaient d'une île. Il semblerait que l'on puisse identifier ces sept sages avec les « dieux bâtisseurs », les « aînés » et les « suivants d'Horus » (*Shemsu hor*) dont il est question dans d'autres écrits comme les Textes des Pyramides. Les suivants d'Horus n'étaient pas des dieux, mais des êtres humains qui reconstruisirent le monde après la grande catastrophe qui avait suivi l'Âge des Dieux.

Telle est donc la thèse fondamentale du *Mystère du Grand Sphinx* : un groupe de prêtres, rescapés de quelque catastrophe, ont pour ainsi dire créé l'Égypte ancienne telle que nous la connaissons. On pourrait y voir un prolongement de *Hamlet's Mill* ou du livre de Jane B. Sellers *Death of the Gods in Ancient Egypt*, qui entend également démontrer que les Égyptiens connaissaient la précession des équinoxes. Mais l'ouvrage de Bauval et Hancock va plus loin dans son argumentation mathématique et astronomique (dont, faute de place, je n'ai présenté ici qu'un rapide survol). La démonstration concernant les alignements astronomiques du Sphinx et des pyramides est un véritable tour de force. Jane Sellers avait déjà évoqué un « code précessionnel » des nombres et Graham Hancock avait résumé ses travaux dans *L'Empreinte des dieux*. Mais les simulations informatiques de Bauval apportent à ces calculs un niveau de précision inégalé. Même ceux qui ont des doutes à propos d'une lignée de prêtres qui s'étendrait sur plusieurs milliers d'années devront admettre que les arguments mathématiques paraissent irréfutables.

Les auteurs parviennent par ailleurs à une autre conclusion intéressante. Où exactement, ont-ils demandé à l'ordinateur, se trouvait le point vernal en 10500 avant J.-C. ? La réponse est « qu'il se situait précisément à 111,111 degrés à l'est de l'endroit qu'il occupait en 2500 avant J.-C. Il était alors dans la tête du Taureau, parmi les Hyades, près de la rive droite de la Voie lactée ; huit mille ans plus tôt, il se trouvait donc *juste sous les pattes arrière de la constellation du Lion* ».

Si ce point avait un « double terrestre », il pourrait être un indice désignant quelque secret encore enfoui sous les pattes postérieures du Sphinx. Les Textes du sarcophage parlent d'un « objet scellé qui se trouve dans les ténèbres entourés de feu renfermant les efflux d'Osiris à Rosetaou ». Se pourrait-il qu'il y ait « une chose cachée » dans une chambre souterraine sous les pattes arrière du Sphinx, un trésor qui transformera notre connaissance de l'ancienne Égypte ? Edgar Cayce avait prédit la découverte d'une « salle des inscriptions » sous le Sphinx vers la fin du XXe siècle. Hancock et Bauval se demandent si ce n'est pas là l'objet des recherches menées en ce moment même par l'équipe d'« égyptologues officiels » – les seules fouilles autorisées à proximité du Sphinx.

Ainsi, inévitablement peut-être, *Le Mystère du Grand Sphinx* s'achève sur un point d'interrogation. Car la véritable question qui sous-tend toute recherche sur ce lointain passé est : quel est le sens de tout cela ? Il nous faut bien admettre que même la connaissance la plus précise du code précessionnel des Égyptiens et de leur religion de la résurrection ne nous apporte aucun élément de réponse aux questions les plus évidentes sur leurs réalisations… ne serait-ce que comment ils soulevaient des blocs de deux cents tonnes.

10
La troisième force

Nous avons vu dans le premier chapitre que Schwaller et Gurdjieff regardaient l'un et l'autre l'humanité moderne comme le résultat d'une dégénérescence par rapport à son niveau antérieur. Schwaller parlait manifestement de l'ancienne Égypte et de la civilisation précédente qui lui avait transmis son savoir. Mais qu'est-ce donc qui – selon Schwaller – faisait de ces hommes des temps anciens des « géants » ?

Il ressort clairement de ses livres que l'homme a oublié quelque chose d'une importance cruciale. On peut se faire une idée de ce à quoi il pensait grâce aux recherches de l'anthropologue américain Edward T. Hall, qui a passé la plus grande partie de sa vie parmi les Indiens d'Amérique – Hopis, Navajos, Pueblos et Quichés (les descendants des Mayas) – dont il étudiait les coutumes. Son livre *La danse de la vie : temps culturel, temps vécu* (1983, traduction 1992) traite du temps et du système temporel des Indiens, si différent de celui des Américano-Européens (qu'il désigne par la forme abrégée AE) qu'on peut presque parler d'un *genre* de temps différent. Il observe que les Hopis n'ont même pas de mot pour désigner le temps et que leurs verbes n'ont pas de temps. Ils vivent dans un

« présent éternel », indifférents à l'Occident, sa science, sa technologie et sa philosophie. Hall a forgé le terme « temps polychronique » pour distinguer ce « présent éternel » amérindien du temps « monochronique » de notre civilisation occidentale, avec son tic-tac incessant.

> La religion est le noyau central de la vie des Hopis. Les cérémonies religieuses remplissent nombre de fonctions qui, dans les cultures AE, sont traitées comme des entités distinctes et séparées sans aucun rapport avec le sacré : inculquer la discipline aux enfants, par exemple ; favoriser la pluie et la fertilité ; rester en accord avec la nature ; stimuler la croissance des cultures, sources de vie ; entretenir des relations avec les autres ; et initier les jeunes à la transition vers l'âge adulte. En fait, la religion est au centre non seulement de l'organisation sociale, mais aussi de l'exercice du pouvoir, qui fait partie intégrante de la vie cérémonielle hopi.

Et c'est bien sûr la danse qui forme l'axe de ce cérémonial. Quand une danse hopi est réussie, « toute conscience de la réalité extérieure, toute perception de l'univers au-dehors est oblitérée. Le monde se replie et se concentre dans ce seul événement... »

Bien sûr, la danse n'est pas toujours réussie ; s'il y entre un élément discordant, elle peut échouer. C'est bien la preuve qu'une danse hopi n'est pas une simple formalité, comme le chant des cantiques à l'église ; elle exige un engagement total, et le succès peut être *senti* comme celui d'une œuvre d'art. Dans un autre passage de son livre, Hall souligne que « pour les Quichés, vivre sa vie s'apparente un peu à composer de la musique, peindre ou écrire un poème. Chaque jour peut être une œuvre d'art ou un désastre, selon la façon dont on l'aborde... Les Quichés se sentent vraiment *obligés* de réfléchir profondément et sérieusement à la manière dont chaque jour doit être vécu ». Aussi, la « loi de la productivité » qui régit les actes des Occidentaux et qui est la mesure de leur succès semble étrangère aux Indiens d'Amérique, pour qui un jour bien vécu est une réussite, même s'il n'a débouché sur aucun « travail productif ».

Nous avons là, je pense, un début d'explication sur ce que Schwaller et Gurdjieff voulaient dire en affirmant que l'homme

moderne civilisé est un « dégénéré ». C'est un peu comme s'il s'était enfoncé des bouchons dans les oreilles pour se protéger des bruits de la cité, et avait ensuite oublié de les enlever.

Nous pourrions, bien sûr, exprimer cette différence en disant que le citadin civilisé est un gaucher cérébral et que les Hopis et les Quichés sont des droitiers. C'est évidemment vrai. Mais ce n'est pas ainsi que nous nous rapprocherons de notre objectif : définir le monde mental des anciens Égyptiens.

Prenons comme première étape le récit par Hall d'un voyage accompli avec un compagnon de route pour mener des chevaux du Nouveau-Mexique en Arizona.

> Notre moyenne journalière était de vingt à vingt-cinq kilomètres, sinon les mustangs que nous montions se seraient fatigués et auraient fini par perdre des forces. En dévalant la pente boisée des Jemez Mountains jusqu'aux plaines brûlées de l'ouest, j'ai vu la même montagne sous des angles différents durant trois jours. Elle paraissait tourner lentement sur elle-même tandis que nous la dépassions. Les expériences de cette sorte nous laissent une impression très différente de ce qu'on ressent en passant à côté sur une autoroute en une heure ou deux. Le cheval, le paysage et le temps donnent l'allure ; nous étions entre les mains de la nature, sans guère de contrôle sur le rythme auquel nous progressions.
>
> Plus tard, lors d'une excursion à cheval de cinq à six cents kilomètres, j'ai découvert qu'il me fallait au moins trois jour pour m'adapter au rythme nonchalant du pas du cheval...

Il ne parle pas simplement ici de relaxation, mais d'une forme de *perception* différente.

Assez curieusement, le « magicien » Aleister Crowley, qui était à certains égards un personnage fort peu recommandable, le savait. En 1920, une actrice du nom de Jane Wolff lui rendit visite dans la villa qu'il louait à Cefalu. Elle se montrait assez arrogante et Crowley décida de lui donner une leçon. Il lui déclara qu'elle devrait commencer son apprentissage de la magie par un mois de méditation dans une tente au sommet de la falaise. Comme elle s'y refusait, il lui dit qu'elle pouvait s'en aller par le prochain bateau. Finalement, malgré sa colère et sa répugnance, elle accepta.

Durant le mois qui suivit, elle vécut sous une tente, vêtue seulement d'une robe de laine, se nourrissant de pain, de raisin et d'eau. Les premiers jours, elle fut tendue, pleine de rancœur et mal à l'aise. Puis elle commença à s'ennuyer. Mais après le dix-neuvième jour, elle plongea soudain dans une humeur de « calme parfait, de joie profonde, de force et de courage renouvelés ». Elle avait compris alors ce que Crowley avait voulu dire en affirmant qu'elle aurait le soleil, la lune, les étoiles, le ciel, la mer et l'univers comme livre de chevet et comme compagnons de jeu. Quand le mois fut écoulé, elle quitta sa tente à regret.

Tout comme Hall, elle avait glissé d'un mode temporel à un autre. Ce n'est pas simplement une affaire de relaxation : après tout, quand nous sommes relaxés, le monde peut avoir plus ou moins la même apparence que quand nous sommes tendus. L'expérience vécue par Hall et par Jane Wolff se rapprochait plutôt d'une *perception*, une certitude que le monde est plus riche et plus étrange que nous ne le pensons.

C'est aussi ce qui ressort d'une histoire rapportée par Hall à propos des Indiens pueblos (auxquels D. H. Lawrence a consacré ses *Matinées mexicaines*). Un nouvel agronome avait passé l'été, l'automne et l'hiver à travailler avec les Indiens et paraissait assez apprécié. Puis un jour, il appela le surintendant du service de vulgarisation agricole pour lui avouer que les Indiens semblaient l'avoir pris en aversion sans qu'il sût pourquoi. Le surintendant alla trouver un chef religieux des Pueblos et lui demanda ce qui s'était passé. L'Indien se contenta de lui répondre : « Il y a certaines choses qu'il ne sait pas. »

Au bout d'un moment de réflexion, le surintendant comprit soudain où était le problème.

> Au printemps, la Terre Mère est gravide et doit être traitée avec douceur. Les Indiens déferrent leurs chevaux ; ils n'utilisent pas leurs chariots ni même ne portent des chaussures d'homme blanc parce qu'ils ne veulent pas blesser la surface de la terre. L'agronome, qui l'ignorait ou qui n'y accordait pas d'importance, s'il le savait, ne ménageait pas ses efforts pour inciter les Indiens à commencer les « labours de printemps ».

Comme la plupart des Occidentaux « civilisés » l'agronome voyait sans doute dans cette conception de la terre comme une mère

féconde une sorte de superstition pittoresque sans comprendre que pour les Indiens, il ne s'agit pas d'une idée ou d'une croyance, mais de quelque chose qu'ils *sentent* dans leurs os, la relation d'un Indien avec la terre est aussi intime que sa relation avec son cheval – ou avec sa femme, d'ailleurs. N'y voir qu'une croyance, c'est manquer toute une dimension de la réalité.

C'est précisément ce que devaient ressentir les anciens Égyptiens dans leurs rapports avec la terre et avec le Nil qui assurait leur subsistance en l'inondant chaque fois que Sothis réapparaissait dans le ciel matinal. Ce n'était pas de la superstition, mais une relation intimement vécue avec la terre et le ciel, une relation qui pouvait être sentie aussi distinctement que le soleil de midi ou qu'un vent frais. L'Égypte, comme Schwaller se plaît à le répéter, était une société *sacrée*.

Dans les travaux de Hall, cette relation se précise encore quand il parle des Indiens quichés et de leur perception du temps. Héritiers du calendrier maya, ils vivent simultanément avec deux calendriers, l'un séculier et l'autre religieux. Leur calendrier ordinaire est le même calendrier julien que les anciens Égyptiens utilisaient, long de trois cent soixante jours, avec un « supplément » de cinq jours. Leur calendrier sacré compte deux cent soixante jours, qui composent diverses périodes. Les deux calendriers s'engrènent et se retrouvent au « point de départ » tous les cinquante-deux ans, quand le calendrier sacré s'est répété soixante-treize fois. Quand une année normale est terminée, le calendrier sacré a déjà bien entamé sa deuxième année. On pourrait dire qu'il tourne ainsi sans jamais s'arrêter, comme une roue.

Chaque jour, explique Hall, a ses caractéristiques propres – tout comme, dans l'ancienne Égypte (selon Schwaller), chaque heure avait son *neter* – et ...

> il faut un shaman-devin spécial pour bien interpréter la journée. C'est particulièrement important lorsque des décisions cruciales doivent être prises. Chacun des vingt jours possède en propre non seulement un nom et une essence divine, mais aussi un nombre. La « nature » des jours dépend de leur complément numérique et il en va de même pour les actions envisagées durant cette journée particulière. Un « bon » jour dans un certain

> contexte peut être mauvais dans un autre. Il y a des combinaisons favorables et défavorables, et c'est la combinaison qui détermine comment la journée doit être interprétée.

Encore une fois, il faut bien comprendre que tout cela n'a rien à voir avec une « croyance ». L'activation du cerveau droit permet une meilleure perception. Par exemple, « une caractéristique importante de la divination quiché est l'utilisation du corps pour envoyer, recevoir et analyser des messages ». Ainsi un shaman quiché palpe le pouls d'un patient en différents endroits du corps pour établir un diagnostic et trouver un remède. De l'aveu même de Hall, on croit entendre des foutaises, pourtant ça marche. Et dans la foulée, il raconte l'histoire d'un psychanalyste qui avait lui-même appris à se servir de son corps pour recevoir et analyser des messages. Il traitait alors une patiente séduisante mais très violente qui risquait à tout moment de l'assommer avec un objet contondant sans le moindre avertissement. Les attaques survenaient dans les moments où le psychanalyste était le plus détendu et le plus confiant. Puis il remarqua que son propre rythme cardiaque l'avertissait de l'imminence d'une crise : il s'accélérait quelques secondes à l'avance. Tout ce qu'il avait à faire c'était de bien y prendre garde et il était prêt à parer le coup. Il captait une sorte de signal, télépathique ou autre, et son pouls fonctionnait comme une alarme.

C'est parce qu'il y a dans la vie des Indiens d'Amérique un élément « télépathique » (ou une forme d'« inconscient collectif ») qu'ils sont conscients de l'importance de la pensée. Hall explique notamment que, lorsque les Indiens pueblos du Nouveau-Mexique prévoient de construire une maison, ils attendent que les « bonnes pensées » soient présentes. « Les Pueblos croient que les pensées ont une vie propre et que ces pensées vivantes font partie intégrante de toute construction humaine dont elles ne pourront jamais être séparées. Les pensées sont un matériau aussi essentiel que le mortier et les briques. Mieux vaut ne rien faire que de faire quelque chose sans les bonnes pensées. »

C'est manifestement pour les mêmes raisons que les Hopis consacrent autant d'efforts à la danse sacrée pour s'assurer qu'elle

sera « réussie ». Selon eux, les pensées, les attitudes humaines, *imprègnent* d'une manière subtile tout ce que nous faisons. Dans la magie traditionnelle – tibétaine par exemple – il est possible, dit-on, de donner naissance à des « formes-pensées » grâce à un long effort de concentration. (Au Tibet on les appelle *tulpas*.) Selon les cas, ces formes-pensées peuvent être bien ou malveillantes.

Mais Hall remarque également que les « bonnes pensées » nécessaires pour bâtir une maison ne sont pas simplement celles de son futur propriétaire, mais de toutes les personnes concernées par la construction. C'est essentiellement une entreprise commune. « Quand un Indien pueblo construit une maison, il réaffirme le groupe. » On sent à nouveau que les Indiens pueblos partagent un « inconscient collectif » comme celui des Amahuacas de Cordova au Brésil, à cent lieues de l'esprit compartimenté des Occidentaux AE. Notre conscience dominée par le cerveau gauche nous enferme dans un univers bien plus terne et ennuyeux que celui des Indiens.

Si nous pouvons le comprendre, nous nous rendons compte que ce n'est pas une affaire de crédulité de la part des Indiens, mais plutôt que nous souffrons de ce que William James appelait « une certaine cécité des êtres humains ». Il manque à l'Occidental AE un *sens* que l'Indien possède, tout comme il manque à l'aveugle un sens que possède celui qui peut voir.

Ce sens, estime Hall, naît du ralentissement du temps pour les Indiens. Nous pouvons tous nous en faire une idée : c'est par exemple la façon dont un verre de vin ou de whisky, dans certains cas, nous détend et rend ce qui nous entoure plus réel et plus intéressant. Cette constatation nous permet de comprendre comment le temps de notre cerveau gauche a pour effet de rendre les choses légèrement irréelles. Ce que nous avons beaucoup plus de mal à admettre c'est qu'une longue période de temps de notre cerveau droit peut nous rendre conscients d'une *autre réalité*. Hall aime à rappeler « que cette réalité... existe indépendamment de ce que, moi ou n'importe qui d'autre, nous pouvons dire ou penser ».

L'apport essentiel de *La Danse de la vie* est de nous faire prendre conscience que cette autre façon de percevoir le monde n'est nullement un concept vague et occulte, mais une réalité qui peut être étu-

diée scientifiquement. William Condon, un collègue de Hall, était parvenu à cette conclusion grâce à la philosophie – plus exactement la phénoménologie husserlienne. Le propos de Husserl était de contester une conception qui était devenue la pierre angulaire de la philosophie occidentale, à savoir que le sens est « dans l'esprit ». Condon écrit : « Il y a une cohérence véritable parmi les choses que nous percevons et auxquelles nous pensons, et cette cohérence n'est pas quelque chose que nous créons, mais quelque chose que nous découvrons. »

Condon s'était procuré un court extrait de quatre secondes et demie tourné par Gregory Bateson et montrant une famille en train de dîner. Il s'aperçut qu'en l'étudiant soigneusement, il pouvait découvrir toutes sortes de choses sur cette famille et ses relations. Il était tellement fasciné qu'il consacra un an et demi à se repasser le film jusqu'à ce qu'il en eût usé cent trente copies.

Hall utilisa la même méthode. Il filma quelques images du marché indien sur la plaza de Santa Fe et les étudia ensuite plan par plan, stupéfait par tout ce qu'elles révélaient sur les différentes attitudes des Indiens, des Hispano-Américains et des Anglo-Américains. Une séquence de trente secondes montrant une Américaine de la classe moyenne en train de parler à une Indienne pueblo était en soi un mini-drame : l'Américaine levait le bras, le doigt pointé comme une rapière en direction de l'Indienne jusqu'à ce que celle-ci détourne la tête, le visage empreint d'une expression de dégoût manifeste. Plus tard, Hall demanda à des étudiants de regarder la séquence sans rien leur dire sur ce qu'ils devaient y chercher. Pendant des jours, les étudiants décontenancés et excédés visionnèrent le film dans un état de frustration terrible jusqu'à ce que, soudain, le voile se déchire. Alors ils purent discerner dans le film une profusion de sens inépuisable. Comme Jane Wolff, l'« étudiante de Crowley », ils avaient accédé à un autre niveau de perception.

Hall remarque que ce mode de perception est naturel pour la culture japonaise et qu'on le retrouve dans la tradition zen, qui cherche à créer l'inspiration par la même méthode de « frustration ». Ce n'est pas simplement un autre niveau de perception qui émerge, mais une nouvelle manière d'être et d'agir. Dans *Zen in the Art of Archery*, Eugen Herrigel raconte comment son maître lui a appris à

laisser son « autre moi » tirer la flèche. Le maître de Herrigel tirait à l'arc dans une longue salle obscure et fendait toujours en deux la flèche qui lui servait de cible, éclairée par une simple bougie.

Saint Augustin disait : « Qu'est-ce que le temps ? Quand je ne pense pas à la question, je connais la réponse. » C'est fondamentalement le principe du Zen, et le principe qui sous-tend l'existence des Hopis, des Navajos, des Pueblos et des Quichés décrits par Hall.

Dans la dernière partie de son livre, Hall parle de l'homme de Cro-Magnon, des « marques de lune » découvertes par Alexander Marshack sur un os vieux de trente-cinq mille ans et des cercles de pierre étudiés par Thom et Gerald Hawkins. À le lire, on s'aperçoit, quand il parle de la *continuité* essentielle entre cette culture et celle des Indiens d'Amérique, qu'il se fait une idée de l'évolution très différente de la thèse darwinienne sur la survie du plus apte.

Dans un des passages les plus intéressants de *La Danse de la vie*, Hall explique qu'un de ses étudiants avait décidé de filmer des enfants dans une cour de récréation. Pour éviter de les mettre mal à l'aise, il se cachait avec sa caméra dans une voiture abandonnée. Dans un premier temps, le résultat lui parut décevant : des enfants qui jouent et rien de plus. Mais après avoir visionné plusieurs fois son film à des vitesses différentes – ce qui faisait partie de la technique enseignée par Hall – il remarqua qu'une petite fille pleine d'entrain semblait exercer une influence sur tous les autres enfants. Tandis qu'elle bondissait, dansait et tourbillonnait, ses rythmes paraissaient se communiquer à chaque groupe qu'elle approchait.

Après plusieurs dizaines de séances, l'étudiant commença à percevoir une pulsation sous-jacente, comme s'il regardait une sorte de ballet. D'ailleurs, le rythme lui paraissait familier. Il alla trouver un ami passionné de rock et lui demanda de regarder le film. Au bout d'un moment, son ami prit une cassette sur une étagère. Il la passa en même temps que le film. Les enfants semblaient danser sur la musique rock comme si elle avait été écrite spécialement pour eux. « Il n'y avait pas un battement, pas une image mal synchronisés. »

Ce qui s'était passé, pense Hall, c'est que les enfants dansaient et jouaient sur quelque rythme fondamental de la vie, que le compositeur avait aussi « capté dans l'air du temps ». C'est pourquoi Hall

avait tiré de ce chapitre le titre de son livre : *La Danse de la vie.* Il existe selon lui un rythme vital de base – un rythme bien précis qui pourrait être défini en termes musicaux – auquel nos consciences modernes dominées par le cerveau gauche restent sourdes.

Schwaller ne dit pas autre chose dans un chapitre intitulé « Magie, sorcellerie, médecine » de son livre *Le Roi de la théocratie pharaonique* : « Les animaux supérieurs, ainsi que les animaux humains, sont entièrement baignés dans une atmosphère psychique qui établit le lien entre les individus, un lien aussi explicite que l'air respiré par tout être vivant… chaque être vivant est en contact avec tous les rythmes et harmonies de l'ensemble des énergies de son univers. »

Mais ne pourrait-on transformer cette affirmation assez vague et abstraite en quelque chose de plus concret, de plus terre-à-terre ? Après tout, les rythmes et les harmonies peuvent être mesurés dans les laboratoires de physique et décrits en termes d'amplitude ou de longueur d'onde. Ne pourrions-nous être plus précis ?

C'est la question que s'est posée, presque par hasard, un certain Michael Hayes, ancien agent publicitaire.

Depuis l'adolescence – vécue à Penzance, en Cornouailles, où sa mère tenait un hôtel – Hayes s'interrogeait sur le sens de la vie, sur ce que nous sommes censés faire dans ce monde.

En 1971, à l'âge de 22 ans, il partit vivre à Mashad, en Iran, où son frère travaillait comme cadre supérieur dans une multinationale. C'était avant la chute du Shah, quand l'Iran grouillait encore de hippies. Durant les sept années qu'il y passa, Mike Hayes – ainsi qu'il préférait être appelé – eut l'occasion de voyager en Inde, au Pakistan, à Kathmandou et en Afghanistan. Au cours de cette période, un ami hippie lui fit découvrir les idées de Gurdjieff – dans le livre d'Ouspensky, *In Search of the Miraculous* – et se mit à réfléchir plus sérieusement aux problèmes fondamentaux de la nature humaine.

À Mashad, il avait été fort impressionné par la grande mosquée de l'imam Reza. À en juger simplement par le nombre des fidèles et par leur dévotion, il était évident que la religion était pour eux une réalité vivante, comme elle l'avait été pour les bâtisseurs de cathédrales au Moyen Âge. Et lors de ses voyages en Inde et au Pakistan,

où il avait eu l'occasion de mieux connaître l'hindouisme et le bouddhisme, il avait à nouveau eu ce sentiment de formidable vitalité de la tradition religieuse. C'était une surprise pour lui, car en dehors des cantiques qu'on lui avait appris à l'école et d'un ou deux sermons entendus à l'église, son enfance n'avait pas été particulièrement religieuse. La seule *superficie* de ces territoires religieux suffisait à l'impressionner, de même que l'empreinte laissée par les fondateurs des religions. « (...) Je me disais qu'il devait certainement y avoir quelque chose de *surnaturel* dans tout ça. Ces "sauveurs" de l'humanité, quels qu'ils soient, savaient incontestablement comment faire sentir leur présence. »

De retour en Angleterre, il décida qu'il était temps de parfaire son éducation, qu'il jugeait à présent incomplète. Il s'inscrivit comme élève libre à l'Université de Leicester. C'est ainsi qu'il suivit quelques cours sur l'ADN et le code génétique.

L'ADN est bien sûr un matériau filiforme présent dans les cellules vivantes, qui porte une information génétique, comme la couleur des cheveux, des yeux... Il transmet cette information au moyen d'un code qui a fini par être décrypté au début des années cinquante par James Watson et Francis Crick. Ils ont montré que la molécule d'ADN a une structure en spirale qui ressemble à une double hélice en forme d'échelle dont les barreaux sont constitués de quatre bases chimiques appelées adénine, guanine, cytosine et thymine. Ces bases sont assemblées dans un ordre qui paraît aléatoire – par exemple AGTTCGGAA – mais c'est pourtant cet ordre qui fait la différence entre les cheveux blonds et bruns, etc. Quand une cellule se divise en deux – c'est ainsi qu'elle se reproduit – l'« échelle » se scinde en deux moitiés qui attirent chacune diverses molécules des bases libres pour reconstituer deux échelles identiques.

Quand il apprit que ces quatre bases peuvent former des triplets appelés codons d'ARN, dont le nombre s'élève à 64, Mike Hayes eut comme un sentiment de déjà-vu. Ce nombre 64 éveillait en lui de vagues souvenirs. Il eut la même impression en découvrant que ces codons correspondent aux vingt acides aminés nécessaires à la fabrication des protéines – mais comme il y en a encore deux qui portent l'instruction codée de « départ » et d'« arrêt », le nombre de base est 22. C'était aussi un chiffre qui lui semblait familier.

Puis il se rappela où il avait rencontré le nombre 64 : dans le *Yi King*, le livre des mutations chinois qui sert à la divination. Et l'unité de base du *Yi King* est, bien sûr, un « triplet » de lignes, brisées ou non, correspondant au principe du Yin et du Yang, qu'on pourrait identifier à l'obscurité et à la lumière, ou aux principes mâle et femelle, ou encore à la lune et au soleil.



Hayes se souvenait que, dans sa période hippie, quand il avait étudié le *Yi King*, il s'était vaguement demandé pourquoi le nombre de ces hexagrammes (composés de deux trigrammes) devait être de 64 : huit fois huit, plutôt que sept fois sept ou neuf fois neuf. Et voilà qu'il apprenait que chaque triplet d'ARN s'unit à un autre dans la molécule d'ADN. Ainsi, la double hélice d'information au cœur de toute cellule se compose de 64 hexagrammes, comme dans le *Yi King*. N'était-ce vraiment qu'une coïncidence ?

Comme son programme d'études en élève libre lui laissait pas mal de loisirs, il se mit pour tuer le temps à s'intéresser de plus près à cette « coïncidence ». Bien sûr, il paraissait peu probable que Fu Hsi, le légendaire créateur du *Yi King*, ait eu connaissance par quelque intuition mystique du « code de la vie ». Mais la question méritait d'être étudiée.

S'il ne s'agissait pas d'une coïncidence, il devrait y avoir huit trigrammes cachés dans l'ADN. Quand il découvrit que c'était bien le cas, Mike Hayes commença à se dire qu'il pourrait bien avoir mis le doigt sur quelque chose d'important en effet.

C'est alors qu'il se rappela où il avait vu le nombre 22. Cela n'avait rien à voir avec le *Yi King*, mais plutôt avec Pythagore, le « père des mathématiques ». Les pythagoriciens accordaient au nombre 22 une valeur sacrée parce qu'il représentait trois octaves musicales et que la musique était à leurs yeux l'un des secrets fondamentaux de l'univers. Une gamme ordinaire compte bien sûr sept notes – do, ré, mi, fa, sol, la, si – complétées par un do final qui commence l'octave suivante. Mais trois octaves – et les pythagoriciens attachaient aussi une valeur mystique au nombre trois – commencent par un do et s'achèvent sur un autre do vingt-deux notes plus tard.

Mike Hayes avait joué de la guitare dans son adolescence et il avait certaines notions de solfège. Dans la quête qui s'ensuivit, ses connaissances allaient s'avérer d'une importance cruciale.

Mais à ce stade, vers la fin des années soixante-dix, une idée commençait à germer dans son esprit : ces nombres associés au code ADN pourraient exprimer quelque loi élémentaire de l'univers. Il se trouvait dans la situation de l'étudiant d'Edward T. Hall quand il avait compris que les enfants dans la cour de récréation dansaient sur un rythme fondamental de la vie, un rythme totalement insoupçonné du commun des mortels. Mike Hayes en vint à se persuader qu'un tel rythme est, par nature, essentiellement musical, conviction qui faisait de lui une sorte de pythagoricien.

Le pythagorisme est parfois appelé « mysticisme des nombres » : Pythagore en effet attachait beaucoup d'importance aux chiffres trois et sept, de même qu'aux lois qui régissent la notation musicale. Gurdjieff aussi parlait de la « Loi de Trois » et de la « Loi de Sept ». La Loi de Trois affirme que toute création suppose une « troisième force ». Nous avons tendance à raisonner en termes de dualité : positif et négatif, mâle et femelle, bien et mal. Gurdijieff – qui avait emprunté l'idée à la philosophie indienne du Sankhya – assurait que nous devrions plutôt penser par trois. Le positif et le négatif ne font que s'équilibrer, mais si quelque chose doit en sortir, il faut l'intervention d'une troisième force. Le catalyseur d'une réaction chimique est un exemple évident de cette troisième force. L'oxygène et l'anhydride sulfureux ne se combinent pas naturellement ; mais au contact d'amiante platinée, ils forment de l'anhydride sulfurique à partir duquel on produit l'acide sulfurique. L'amiante platinée reste inchangée.

Un autre exemple simple pourrait être celui d'une fermeture Éclair. Les côtés gauche et droit ont besoin de la glissière au milieu pour s'assembler.

Mais peut-être l'illustration la plus intéressante de la thèse de Gurdjieff est-elle celle d'une personne qui souhaite changer, accéder à une meilleure connaissance de soi, mais chez qui les forces de la paresse font contrepoids. Dans ce cas, la percée peut s'opérer grâce au *savoir* : la perception du moyen d'y parvenir, qui apporte une motivation nouvelle et un regain d'optimisme. Autrement dit, la troi-

sième force est une sorte de coup de pouce, une intervention extérieure qui modifie l'équilibre d'une situation, qui rompt le statu quo.

La Loi de Sept est illustrée par les sept notes de la gamme. Ici, le do final les réunit en quelque sorte pour qu'elles puissent passer à l'octave supérieure. De même, les sept couleurs du spectre sont « réunies » dans la lumière blanche.

Quand Mike Hayes se plongea dans l'étude des principales religions du monde, il fut frappé d'y voir réapparaître si souvent les nombres trois, sept et vingt-deux. Le fondateur légendaire de la philosophie hermétique – identifié au dieu égyptien Thot – est appelé Hermès Trismégiste, Hermès trois fois grand. Le nombre pi – le rapport du diamètre d'un cercle à sa circonférence –, qui était réputé avoir été découvert par Pythagore, correspond à 22 divisé par 7.

Dans l'épisode biblique de l'arche de Noé, Dieu dit à Noé de construire une arche et de prendre à bord un couple de chaque animal. après sept jours, il se met à pleuvoir. Quand les eaux commencent à se retirer, Noé envoie un corbeau pour voir ce qu'il en est. Comme il ne revient pas, au bout de sept jours, Noé envoie une colombe, qui revient sans avoir trouvé la terre. Après sept jours encore, il envoie à nouveau la colombe, qui revient avec un rameau d'olivier dans son bec (le rameau d'olivier qui est devenu symbole de la plus importante des troisièmes forces, la réconciliation). Au terme d'une nouvelle période de sept jours, il lâche la colombe qui, cette fois, ne revient plus, ayant trouvé la terre.

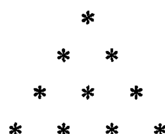
Ceux qui connaissent bien la Bible se rappelleront qu'il semble y avoir une contradiction sur le nombre des animaux. Au verset 6 h 19, Dieu dit à Noé de prendre à bord deux de chaque créature. En 7 h 2, c'est devenu sept paires d'animaux « purs » et seulement deux animaux impurs. Mais au verset 8, Noé monte à bord avec seulement un couple de chaque espèce. En fait, il ne paraît pas très sensé de prendre à bord sept paires d'animaux. Ce qui donne à penser que le nombre sept a été ajouté par quelque scribe dans le seul but d'introduire le « sept magique » dans le texte. On pourrait en dire autant de l'âge de Noé : 600 ans, le commencement de son septième siècle.

Hayes remarque que l'histoire comporte trois périodes de sept jours, à quoi il faut ajouter le jour où la colombe est revenue, inca-

pable de trouver la terre, ce qui porte le total à 22. L'arc-en-ciel, le symbole de la réconciliation avec Dieu, a bien sûr sept couleurs.

On retrouve le même mysticisme des nombres dans le chandelier sacré des juifs qu'on appelle la menorah, dont les six branches latérales sont surmontées de trois coupes chacune, ce qui fait dix-huit. On s'attendrait à trouver trois autres coupes sur la branche centrale (la septième) pour arriver à vingt et une. En fait, il y en a quatre, ce qui donne un total de vingt-deux. Vingt-deux coupes divisées par sept branches... le nombre pi.

Pythagore attachait également une importance particulière à une figure qu'il appelait la tétrade : dix galets disposés en forme de triangle.



Cette figure était à ses yeux un symbole du surnaturel, et Hayes y voit un symbole de transcendance évolutive où le galet supérieur – comme le deuxième do de la gamme – représente le mouvement ascensionnel vers un niveau plus élevé (Platon appelle la tétrade « la musique des sphères »). De la tétrade, Pythagore tire deux autres nombres sacrés : le dix (pour le nombre de galets) et le quatre (pour le nombre de rangées).

Hayes s'emploie ensuite à démontrer que le symbole de la tétrade revient lui aussi régulièrement dans la religion et l'hermétisme. Par exemple, un commentaire sur le Coran, le *Tafsir*, décrit le voyage du prophète aux sept cieux, au cours duquel Mahomet commence par monter un quadrupède qui n'est ni un âne ni une mule, puis entre dans une mosquée et incline trois fois la tête en signe de prière ; après quoi, l'ange Gabriel lui tend deux récipients, l'un rempli de vin, l'autre de lait et, lorsqu'il a choisi le lait, le mène au premier ciel. Nous avons donc le quadrupède – le chiffre quatre – suivi par l'inclinaison de la tête à trois reprises, suivie par les deux récipients, suivis par le premier ciel : les nombres formant une tétrade. Le quadrupède a également une valeur symbolique ; n'étant ni âne ni mule,

il représente la troisième force ou manifestation, qui mène à la rangée suivante de la tétrade, le trois. Les deux récipients de vin et de lait sont eux aussi des symboles, le lait exprimant la douceur et la gentillesse (le principe chinois du yin) par opposition au vin, plus affirmé et péremptoire.

Mike Hayes finit par consigner les résultats de dix années d'étude des religions dans un ouvrage intitulé *The Infinite Harmony*, divisé en plusieurs sections qui traitent de l'ancienne Égypte, du judaïsme, du zoroastrisme, du jaïnisme, du bouddhisme (avec son sentier octuple), du confucianisme, du christianisme et de l'islam, à côté d'un chapitre consacré à l'alchimie et au code hermétique, un autre au *Yi King* et un dernier au code génétique. Son argument fondamental est que l'octave, la Loi de Trois et la Loi de Sept, exprime un code essentiel de la vie et du principe qui gouverne l'évolution. Hayes y démontre que ces nombres reviennent avec une fréquence étourdissante dans les grandes religions du monde (dans l'Apocalypse notamment, le symbolisme numérique et musical semble particulièrement abondant).

Au début, le lecteur soupçonne inévitablement l'auteur de vouloir à tout prix faire correspondre les nombres et les faits. Je me suis moi-même demandé, par exemple, pourquoi Dieu avait fait pleuvoir pendant quarante jours et quarante nuits au lieu des sept ou huit ou vingt-deux qu'on attendrait (encore que la réponse puisse se trouver dans la multiplication des deux nombres de la tétrade, quatre et dix). Pourtant, même en réduisant l'argument de Hayes à sa plus simple expression, il ne peut y avoir aucun doute sur l'étrange récurrence des nombres trois, sept et huit dans les grandes religions du monde, comme si elles intégraient toutes quelque principe musical.

Mais ce n'est là, bien sûr, que le fondement de la thèse de Hayes. Son essence est l'idée que le « code hermétique » est aussi un code *évolutif* : il est lié à la façon dont la vie se manifeste et tente continuellement de s'élever vers un niveau supérieur. Hayes pense avoir entrevu quelque chose de très semblable au « rythme de la vie » découvert par l'étudiant de Hall dans son film sur les écoliers : le même rythme caché qui règle la vie des Hopis, des Navajos et des Quichés, et que les prêtres de l'ancienne Égypte considéraient comme la force créatrice d'Osiris.

En fait, le chapitre consacré à l'Égypte et à la Grande Pyramide est particulièrement convaincant parce que, comme nous l'avons vu, il ne fait guère de doute que les Égyptiens s'appliquaient délibérément à coder leurs connaissances – comme celle de la taille de la terre. Dans certains cas, il est difficile de savoir précisément ce qu'ils essayaient de nous dire. On apprend, par exemple, qu'il y a dans l'antichambre de la chambre du roi un relief de granit carré dont la superficie est égale à celle d'un cercle qui aurait pour diamètre la longueur exacte du sol de l'antichambre. En outre, quand cette longueur est multipliée par pi, le résultat correspond très précisément à la durée de l'année solaire : 365,2412 pouces pyramidaux. On comprend mal pourquoi l'architecte de la pyramide souhaitait transmettre cette information et à qui. D'un autre côté, la niche décentrée dans la chambre de la reine, qui a d'ailleurs intrigué la plupart des auteurs d'ouvrages sur la pyramide, est décalée par rapport au centre d'une coudée sacrée, comme si l'architecte avait essayé de nous dire quelle unité de mesure il utilisait. L'autre information codée pourrait donc avoir le même caractère pratique.

Hayes avance aussi des arguments convaincants pour affirmer que les Égyptiens connaissaient le nombre pi (censé avoir été découvert par Pythagore deux mille ans plus tard, on peut le rappeler). Il cite, par exemple, un décret qui place un certain grand prêtre à la tête des 22 *nomes* (districts) de Haute Égypte. Plus tard, lorsque le fils est nommé, il n'est administrateur que de sept nomes. Le symbolisme semble évident : le père sur le fils, vingt-deux sur sept.

Il souligne aussi l'association de la Grande Pyramide avec le « Carré magique d'Hermès », 2080, qui se trouve être la somme de tous les chiffres de 1 à 64 : le nombre du *Yi King* et du code génétique.

Les années que Schwaller de Lubicz avait consacrées à l'étude du temple de Louxor ne lui laissaient aucun doute sur l'incroyable précision de son symbolisme. Sa grande œuvre, *Le Temple de l'homme* (à ne pas confondre avec *Le Temple dans l'homme*, plus court et consacré aussi à Louxor), démontre sans aucun doute possible que le temple de Louxor symbolise un être humain avec diverses chambres correspondant précisément aux organes. À nouveau, l'architecte s'était plu à jouer avec des codes numériques dont beaucoup

ont pu être déchiffrés par Schwaller dans son ouvrage en trois volumes. Un ancien mystique égyptien aurait sans doute trouvé dans le temple, comme dans la Grande Pyramide, une source stupéfiante et intarissable de révélations. Mais malgré les efforts de Schwaller pour en décoder le sens, l'essentiel est aujourd'hui perdu pour nous.

Comme nous l'avons vu, le point de départ de Mike Hayes était l'étrange similitude entre le code génétique et le *Yi King*.

Le *Yi King* est bien sûr un livre d'« oracles », que l'on consulte avant de prendre une décision. On pense, évidemment, à de la superstition pure et simple. Mais le psychanalyste Carl Gustav Jung, qui fit connaître le livre dans le monde occidental en préfaçant la traduction de Richard Wilhelm en 1951, croyait que c'était bien plus que cela. Selon lui, il y a dans le *Yi King* une vérité cachée qu'il appelait synchronicité (c'est le titre qu'il donna à un petit ouvrage), un « principe de connexion acausale ».

Le *Yi King* se consulte en lançant trois pièces six fois de suite et en notant la prépondérance de face ou de pile (pile pour yin – une ligne brisée – et face pour yang – une ligne continue). On peut aussi recourir à une méthode qui emploie cinquante tiges d'achillée, dont l'une est mise de côté, ce qui en laisse quarante-neuf, c'est-à-dire sept fois sept, notons-le. Il semblerait donc qu'une méthode se fonde sur la Loi de Trois et l'autre sur la Loi de Sept.

Il faut savoir que, quand le Livre des mutations est apparu pour la première fois, ce n'était pas un « livre », mais simplement *deux lignes*, une ligne brisée et une autre continue, qui voulaient dire respectivement non et oui. La personne qui posait les questions lançait les pièces (ou divisait les tiges d'achillée) une seule fois. Il semble que le légendaire inventeur du *Yi King*, le sage Fu Hsi (qui aurait vécu au troisième millénaire avant J.-C.) ait eu tout à coup la révélation que les deux lignes pouvaient changer de nature, devenir leur opposé. Fu Hsi disposa les lignes en trigrammes, puis en hexagrammes. Il commença par *Ken*, « immobile, la montagne », puis il contempla ces hexagrammes en les concevant comme des réseaux de force, et il tenta d'appréhender le sens des changements en eux. À ce stade, c'était un exercice de *pure intuition*. La plupart des hexagrammes n'avaient probablement même pas de nom. Une version

légèrement postérieure des hexagrammes commence par *K'un*, « le réceptif ».

Vers 1000 avant J.-C., le roi Wen avait été jeté en prison par le tyran Chou Hsin, et c'est là, après avoir eu une vision au cours de laquelle les hexagrammes lui étaient apparus disposés en cercle, qu'il leur donna leur forme actuelle, en commençant par l'hexagramme masculin *Ch'ien*, « le créateur », et en y ajoutant des commentaires. Wen fut libéré par son fils, qui renversa le tyran, et il fonda sa dynastie. Confucius ajouta d'autres commentaires quelque cinq cents ans plus tard.

Ainsi le *Yi King* était à l'origine un ensemble de purs symboles que l'on contemplait pour percer leur signification intérieure. C'est de toute évidence ainsi que Jung les voyait.

Le philosophe suisse Jean Gebser remarque que « la transition de l'ancien livre d'oracles au livre de sagesse... trahit le fait décisif que vers 1000 avant J.-C. l'homme commença à s'éveiller à une conscience diurne, vigile ». Ce qui donne à penser qu'en Chine, comme dans la région méditerranéenne, quelque changement fondamental est apparu dans la nature de la conscience humaine.

Ce n'est que vers la fin de *La Danse de la vie* qu'Edward T. Hall mentionne le nom de Jung, dont l'idée d'inconscient collectif semble parcourir tout le livre comme un courant souterrain. Hall parle aussi de la synchronicité, qu'il considère comme une forme d'« embarquement » (un terme employé par William Condon pour désigner ce qui arrive quand une personne capte le rythme d'une autre – autrement dit, une vibration sympathique). Par synchronicité, Hall entend le fait que des événements sont vécus simultanément par deux personnes en des endroits différents. Il cite une anecdote à propos de Jung qui, lors d'un voyage en train, se sentait étrangement déprimé en songeant à l'un de ses patients qui avait de graves problèmes conjugaux. À un certain point de ces sombres réflexions, Jung consulta sa montre... et il apprit plus tard que son patient s'était suicidé à ce moment précis.

Mais, bien sûr, ce n'est pas là tout ce que recouvre le terme de synchronicité chez Jung, non plus d'ailleurs que les exemples personnels rapportés par Hall à propos d'un collègue qui lui téléphone pour lui communiquer une information dont il avait justement un

besoin urgent ou à propos du sentiment d'éprouver « dans mon propre corps des sensations qui étaient présentes dans le corps de quelqu'un d'autre ». Cela pourrait s'expliquer par une forme de télépathie. De nombreux exemples de synchronicité donnés par Jung traitent de coïncidences si invraisemblables qu'elles ont l'air de relever de la fiction. Un cas typique est celui du poète français Émile Deschamps, à qui un certain Fortgibu avait offert une part de gâteau quand il était enfant. Dix ans plus tard, voyant le même gâteau dans la vitrine d'une pâtisserie parisienne, il voulut l'acheter... et s'entendit répondre que le gâteau avait été commandé par monsieur Fortgibu. Bien des années après, il fut convié à un dîner où on lui servit de ce même gâteau et il remarqua qu'il ne manquait plus que monsieur Fortgibu. Alors même qu'il prononçait ces paroles, monsieur Fortgibu fit son entrée... il s'était trompé d'adresse.

Comme le dit Jung, « ou bien ce sont des processus physiques qui causent des phénomènes psychiques, ou bien il existe une psyché préexistante qui organise la matière ». Cela suppose que de telles coïncidences se produisent quand l'esprit est dans un état d'harmonie et d'équilibre. On en trouve un exemple parfait dans une histoire racontée à Jung par son ami Richard Wilhelm, le traducteur du *Yi King*. Wilhelm se trouvait alors dans un village chinois perdu au bout du monde frappé par la sécheresse quand un faiseur de pluie arriva d'une région éloignée. L'homme demanda à être logé aux abords du village et il s'enferma dans sa maison pendant trois jours. Au bout de ce temps, il y eut une formidable averse, après quoi la neige se mit à tomber. Wilhelm demanda au vieil homme comment il avait fait et l'autre lui répondit qu'il n'avait rien fait. « Je viens d'une région où tout est en ordre. Il pleut quand il doit pleuvoir et il fait beau quand c'est nécessaire. Mais les gens de ce village sont tous hors du Tao et hors d'eux-mêmes. Je me suis senti infecté dès que je suis arrivé et j'ai demandé un logement à l'écart du village pour pouvoir être seul. Quand je suis rentré dans le Tao, il a plu. »

L'histoire semble illustrer parfaitement ce que Hall veut dire quand il parle de l'harmonie des Indiens avec la nature. C'est aussi un exemple de l'harmonie évoquée dans le titre de Hayes, *The Infi-*

nite Harmony : l'harmonie que Confucius et Lao tseu, le fondateur du taoïsme, considéraient comme l'essence de la « vie juste ».

Pourtant, le *Yi King* nous laisse face à l'idée déconcertante et totalement illogique qu'un livre – fait de papier et d'encre d'imprimerie – peut répondre aux questions qu'on lui pose. Une solution évidente serait de considérer que ce sont des « esprits » qui répondent aux questions, un peu comme avec une planche de oui-ja. Mais, apparemment, les Chinois n'acceptent pas cette interprétation. Jung explique leur point de vue en disant que « tout ce qui se produit à un moment donné possède inévitablement la qualité particulière de ce moment ». Et il cite un œnophile averti qui peut, au goût du vin, deviner la situation exacte du vignoble, ou les antiquaires qui peuvent dire où et quand un certain objet d'art a été fabriqué ; il ajoute même une analogie audacieuse avec un astrologue qui, en vous regardant simplement, peut donner votre signe de naissance et votre ascendant.

Le *Yi King* peut donc être considéré soit comme une forme d'entité vivante, soit comme une sorte de barème qui informe celui qui le questionne sur la signification exacte de l'hexagramme qu'il a obtenu. Il se fonde en tout cas sur l'idée que le hasard n'existe pas.

Cette notion paraît absurde, mais elle semble néanmoins confortée par la physique quantique où la présence de l'observateur influence en quelque sorte l'événement qu'il observe. Par exemple, un faisceau de lumière passant par un trou d'aiguille fera apparaître sur un écran (ou une plaque sensible) placé derrière un petit rond de lumière. Si l'on perce deux trous côte à côte, il y a deux cercles de lumière imbriqués, mais à l'endroit où ils se recouvrent on voit plusieurs lignes sombres dues à l'« interférence » des deux faisceaux qui s'annulent mutuellement. Supposons maintenant que l'on réduise le faisceau au point de ne plus laisser passer qu'un seul photon à la fois. On s'attendrait à ce que les lignes d'interférence aient disparu une fois la plaque développée car, s'il n'y a qu'un seul photon, il ne peut interférer avec un autre. Or les lignes d'interférence sont toujours là. Mais si nous « observons » les photons avec un détecteur pour découvrir ce qui se passe au niveau des orifices que l'on a percés, le motif d'interférence disparaît...

Jung semble dire que, de la même façon, nos esprits affectent les motifs du monde réel, « fixant » inconsciemment les résultats.

J'ai rapporté dans un autre livre[1] comment, alors que je m'étais attelé à la rédaction d'un article sur la synchronicité, les synchronicités les plus absurdes ont commencé à se produire. Voici la plus incroyable de toutes. Je racontais dans cet article qu'un de mes amis, Jacques Vallée, cherchait des informations sur le prophète biblique Melchisédech parce qu'il s'intéressait à un mouvement religieux de Los Angeles appelé Ordre de Melchisédech. Il ne put cependant trouver grand-chose. Mais quand il demanda un reçu à la conductrice du taxi qui l'avait ramené à l'aéroport de Los Angeles, elle lui donna un papier signé « M. Melchisédech ». Pensant qu'il y avait peut-être des centaines de Melchisédech à Los Angeles, il consulta le gros annuaire qui comptait plusieurs volumes et n'y trouva qu'une seule Melchisédech : la conductrice de son taxi.

Quand j'eus fini d'écrire cette histoire, je fis une pause pour aller promener mes chiens. Sur un lit de camp dans la cave, j'aperçus un livre que je ne reconnus pas ; il était intitulé *You Are Sentenced to Life* et avait été écrit par un médecin de Los Angeles, W.D. Chesney. Je savais pourtant que ce livre m'appartenait car je l'avais fait relier. (Il faut dire qu'il y a plus de vingt mille volumes chez moi et qu'il est facile d'en égarer un.) Quand je revins de ma promenade, j'ouvris le livre... et tombai sur une page arborant l'en-tête de l'Ordre de Melchisédech : c'était la reproduction d'une lettre adressée à l'auteur par le fondateur de l'ordre. Je sentis les cheveux se dresser sur ma tête. C'était comme si le destin m'avait chuchoté à l'oreille : « Si tu crois que l'histoire de Jacques Vallée est le cas de synchronicité le plus étrange qui soit, que dis-tu de ça ? » C'était comme si la synchronicité s'efforçait de me convaincre de sa réalité.

Comment expliquer les synchronicités ? À moins d'y voir un « pur hasard », nous sommes forcés de conclure avec Jung que l'esprit a une part plus active qu'on ne le pense dans la construction du réel. Ou, ainsi que l'écrit Jung, qu'« il y a une psyché préexistante qui organise la matière ».

1. Colin Wilson, *An Encyclopedia of Unsolved Mysteries*, 1987.

Nous ne sommes pas loin des conceptions des Indiens hopis et navajos telles que les décrit Hall : le sentiment que nos attitudes mentales influencent la nature et le monde matériel, à tel point, par exemple, qu'une maison ne peut être construite tant que les hommes n'ont pas formé les « bonnes pensées ». Les Indiens croient que leurs esprits peuvent influencer l'avenir de la maison, tout comme, selon Jung, nos esprits influencent le lancer des pièces quand nous consultons le *Yi King*.

Mike Hayes présenterait les choses un peu différemment. Il dirait que les énergies fondamentales dont l'univers est fait sont constituées de vibrations qui obéissent aux lois de la musique et que les événements sont régis par ces « lois cachées ».

Prenons un exemple simple pour y voir plus clair. Faites l'expérience de demander à quelqu'un de noter son numéro de téléphone et puis d'écrire le même numéro en mélangeant les chiffres. Ensuite, dites-lui de soustraire le nombre le plus petit du plus grand et d'additionner les chiffres qui composent le résultat obtenu jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un (783 deviendra 18, puis 9, par exemple). Vous pouvez déjà lui dire que la réponse est neuf. Parce que c'est toujours neuf : ça marche avec les nombres les plus grands comme les plus petits.

Je ne m'y connais pas assez en mathématiques pour savoir pourquoi il en va ainsi, mais je sais que ce n'est pas « magique » – c'est un simple effet des lois de l'arithmétique. Jung dirait que les synchronicités sont la manifestation de lois similaires dans la réalité. Mike Hayes ajouterait que ces lois sont par nature musicales.

Ainsi, ce qui peut apparaître comme de la « magie » primitive n'est peut-être que la compréhension de ces lois du « hasard ».

Le journaliste de télévision Ross Salmon a été le témoin, vers la fin des années soixante-dix, d'un fait qui peut nous tenir lieu d'exemple. Alors qu'il se trouvait chez les Indiens calawayas du lac Titicaca, il apprit que l'on soupçonnait la femme de l'homme-médecine, Wakchu, d'avoir été infidèle pendant que son mari était en ville. Une assemblée de femmes et d'anciens réunis pour en juger ne parvenait pas à se prononcer et il fut décidé d'« appeler le condor » pour trancher la question. Les Calawayas croient que les êtres

humains se réincarnent sous la forme de condors et que « Grand Condor » est la réincarnation d'un prestigieux chef inca.

Salmon fut autorisé à filmer la cérémonie au sommet d'une falaise abrupte, tandis que les prêtres accomplissaient leur rituel en jetant des feuilles de coco en l'air et en chantant. Le lendemain, Wakchu fut amenée et liée à un poteau, vêtue d'un simple pagne. Salmon était à peu près sûr que rien ne se passerait. Mais au bout d'une demi-heure, un condor apparut, tournoyant dans les airs, et se posa sur un rocher devant Wakchu. Il resta un moment immobile, puis s'avança vers la jeune femme et pointa le bec dans sa direction. Les anciens s'écrièrent : « Coupable ! Elle doit prendre sa vie. » Si Salmon avait nourri le moindre doute sur l'authenticité de la scène, ils disparurent dix jours plus tard quand la jeune femme se jeta du haut d'une falaise.

Les images furent diffusées sur Westward Television, avec des commentaires de Salmon. Lorsqu'il fit paraître un livre consacré à ses voyages, *In Search of Eldorado*, je me suis empressé de l'acheter pour pouvoir rapporter cette histoire. À ma grande surprise, il en avait gommé la moitié et se montrait beaucoup plus ambigu dans ses propos. Plus tard, quand j'ai eu l'occasion de le rencontrer, je lui ai demandé pourquoi et il m'a expliqué que des scientifiques lui avaient conseillé de « se modérer », car il avait de toute évidence été abusé. Pourtant, rien dans le film ne permettait de soupçonner une supercherie.

Il semble ici que le condor ait été « appelé », un peu comme les marsouins de Sir Arthur Grimble, et il avait ensuite joué le rôle d'oracle, indiquant la culpabilité de la jeune femme. Aucune explication « rationnelle » ne permet de rendre compte des faits (à moins d'imaginer une mise en scène par des prêtres) ; mais les Indiens hopis ou les indigènes des îles Gilbert n'y verraient sans doute rien d'incroyable.

Ross Salmon rapporte par ailleurs qu'il a discuté avec les membres de deux tribus de la région de Bolivie-Colombie. Ces Indiens illettrés, mais dont la mémoire est riche d'infinis souvenirs, lui ont tous dit que l'homme est sur terre depuis bien plus longtemps qu'on ne le pense.

Dans son livre *Egyptian Magic* (1899), Sir Wallis Budge commence par expliquer que la religion égyptienne a deux faces. « D'un

côté, elle ressemble beaucoup à bien des égards à la religion chrétienne d'aujourd'hui et, de l'autre, elle est proche de nombre des sectes qui prospéraient dans les trois ou quatre premiers siècles de notre ère... » Ce dernier aspect, explique-t-il, « représente un ensemble d'idées et de superstitions qui appartiennent à un état d'existence sauvage ou semi-sauvage... On peut penser que ces conceptions sont puériles et stupides, mais nous n'avons aucune raison de douter qu'il s'agissait de choses bien réelles pour ceux qui y croyaient ».

Budge était bien sûr imprégné de la mentalité victorienne, ce qui explique son ton condescendant et l'étrange rapprochement (destiné sans doute à rassurer ses lecteurs) entre la religion égyptienne et le christianisme. Il considère les Égyptiens d'un point de vue purement occidental et parle souvent de leur foi en « Dieu ». Les histoires magiques qu'il raconte sont toutes ridicules – à propos de magiciens capables de couper des têtes et de les remettre en place ensuite sans que le sujet de l'expérience ait subi quelque dommage. (Il reprend même un récit tiré de *L'Âne d'or* d'Apulée – qui bien sûr n'avait rien à voir avec l'Égypte – au sujet d'un homme dont le nez et les oreilles sont mangés par des sorcières.)

Un demi-siècle plus tard, dans un ouvrage intitulé *Before Philosophy* (1949), le professeur Henry Frankfort fait montre d'une compréhension beaucoup plus pénétrante à l'égard des anciens Égyptiens. Dans son introduction, il observe : « La pensée mythopoïétique ne connaît pas le temps comme une durée uniforme ou une succession de moments qualitativement indifférents. La notion de temps telle qu'elle est utilisée dans nos mathématiques et en physique est aussi inconnue des premiers hommes que celle qui forme le cadre de notre histoire. » Ce que Frankfort entend par temps mythopoïétique s'apparente à la notion de « temps polychronique » associée aux Indiens d'Amérique par Edward T. Hall : le sentiment d'un présent éternel.

Comment un peuple qui vivait dans un présent éternel a-t-il pu créer des monuments comme les pyramides ?

Pour comprendre cela, il nous faut d'abord comprendre le Nil et la terre qu'il fait vivre. Le professeur John A. Wilson écrit :

> La partie essentielle de l'Égypte est une entaille verte grouillante de vie à travers des étendues brunes et désertiques. La ligne de démarcation entre la vie et la non-vie est étonnamment nette : on pourrait se tenir en lisière des cultures avec un pied sur le sol noir irrigué et l'autre sur les sables du désert. C'est un pays sans pluie, seules les eaux du Nil rendent la vie possible...

Les Égyptiens étaient un peuple heureux. Leur pays était une sorte de tube, avec la mer à une extrémité, les montagnes d'Afrique à l'autre, et des collines de chaque côté du Nil pour les protéger des ennemis et des vents brûlants. En août la moisson est engrangée ; les champs sont secs et craquelés. Alors le Nil monte et envahit les terres, laissant derrière lui de riches alluvions dans lesquelles les paysans s'empressent de semer de nouvelles cultures. La Mésopotamie, au contraire, avait le Tigre et l'Euphrate, peu fiables, qui risquaient de déborder à tout moment, noyant les cultures, et les terribles vents du désert qui souvent soulevaient des tempêtes de sable. Il n'est pas étonnant que les Égyptiens aient été connus des auteurs de l'Antiquité comme un peuple serein et satisfait.

Ce qui en revanche semble surprendre John A. Wilson – coauteur de *Before Philosophy* – c'est la brève période qui a suffi pour que la civilisation égyptienne atteigne de tels sommets. Il l'explique en ces termes : « Durant des siècles, les Égyptiens ont lentement accumulé des forces dans la vallée du Nil, jusqu'à ce que leur jour arrive, et ils se sont ensuite élevés avec une soudaineté qui est pour nous miraculeuse. »

L'auteur ajoute : « Nous distinguerons deux grandes périodes dans la pensée égyptienne, les premiers temps agressifs et optimistes et l'époque tardive soumise et pleine d'espoirs. » Et il cite Breasted, qui remarque : « Imaginez (...) le courage intrépide d'un homme qui dit à ses contremaîtres de construire une base carrée de 230 mètres de côté ! [Il savait qu'il faudrait] près de deux millions cinq cent mille blocs pesant chacun deux tonnes et demie pour couvrir ce carré de plus de cinq hectares avec une montagne de maçonnerie haute de 146 mètres (...). La Grande Pyramide de Gizeh est donc un document de l'histoire de l'esprit humain. »

West, Hancock et Bauval acquiesceraient, non sans objecter que la « soudaineté » est une illusion et que les Égyptiens étaient les héritiers d'une civilisation plus ancienne. Bauval et Hancock laisseraient d'ailleurs entendre que ce n'est pas une lente accumulation de forces qui a amené les Égyptiens à exploser dans leurs réalisations de l'âge des pyramides, mais un dessein religieux à long terme. L'achèvement de la Grande Pyramide, point culminant de siècles de préparation, devait marquer le commencement d'un nouvel âge, l'Âge d'Osiris, qui ne pourrait qu'apporter la prospérité à tous sur le sol d'Égypte. Avec leur roi divin, sur leur terre bien protégée, sous l'œil bienveillant des dieux qui les regardaient du ciel, ils pouvaient se permettre d'être joyeux et optimistes.

Qui plus est, leur civilisation était presque certainement la première dans toute l'histoire humaine à se trouver dans cette heureuse position. En un sens, on peut considérer les Égyptiens comme le point culminant de l'évolution humaine à ce stade. Wilson écrit : « Nous voulons souligner avec toute l'insistance dont nous sommes capable que les Égyptiens étaient un peuple joyeux et vigoureux. Ils savouraient pleinement les plaisirs de ce monde et aimaient trop la vie pour renoncer à sa saveur. » Pendant des milliers d'années, l'homme avait toujours eu à souffrir des ères glaciaires, des sécheresses, des tremblements de terre et des inondations. Et soudain, un peuple, un seul, qui se croyait protégé par les dieux, avait trouvé son Âge d'Or.

Mais ce que nous sommes en mesure de comprendre – à la différence du professeur Wilson – c'est que la force de l'Égypte dynastique était née de son *unité d'esprit*. Comme les Hopis ou les Navajos, les anciens Égyptiens étaient proches de la terre, de cette boue noire qui leur avait donné la vie. Et nous pourrions dire d'eux ce que Hall dit des Hopis : que la religion est le noyau central de leur vie (voir p. 304).

Tout montre que cette formule s'applique très exactement à l'Égypte ancienne. C'était fondamentalement une civilisation *religieuse*, concentrée dans une unité absolue.

Pour bien comprendre, nous devons nous resituer dans le contexte de l'évolution sociale humaine jusqu'à ce stade.

J'ai déjà évoqué les éléments – présentés, par exemple, par Alexander Marshack – qui montrent que l'homme de Cro-Magnon a marqué dans l'évolution un étonnant pas en avant. Il s'était produit, voici près d'un demi-million d'années, pour des raisons qui ne sont pas pleinement comprises.

Comme nous l'avons vu, Gurdjieff a emprunté à la philosophie du Sankhya l'idée de la « Loi de Trois », la troisième force. Deux forces – comme celles qui sont en jeu quand l'homme lutte contre son environnement – peuvent rester à jamais en suspens si rien ne vient rompre l'équilibre. En un sens, peu importe que des êtres humains aient existé dès le Miocène (comme semble l'indiquer *Forbidden Archaeology*) – même si les éléments qui en attestent méritent certainement d'être étudiés – parce que si tel est le cas, ils ont marqué le pas pendant des millions d'années. Et puis, voici environ cinq cent mille ans, une « troisième force » a brisé l'équilibre et a donné à l'homme une *raison* – ou un ensemble de raisons – pour devenir plus intelligent. La parole et le développement de la sexualité humaine ont presque certainement joué un rôle. Une créature qui apprend à s'exprimer verbalement devient plus intelligente, par définition. Et une créature dont l'attrait pour la sexualité a cessé d'être fruste et saisonnier et qui trouve en permanence le sexe opposé intéressant et excitant – peut-être même sacré – a aussi progressé d'un grand pas sur le chemin qui doit en faire un être véritablement humain.

Le Néandertalien était sans conteste un « animal religieux », et Stan Gooch ne manque pas d'arguments (qu'il expose dans *The Neanderthal Question* et *Cities of Dreams*) pour affirmer qu'il était parvenu à un degré de civilisation plus élevé que nous ne sommes disposés à le reconnaître. Mais comme il a disparu de la scène de l'histoire, c'est à peu près sans intérêt pour la question qui nous occupe. Et comme il n'a laissé aucun témoignage artistique, nous n'avons rien qui nous donne à penser qu'il avait atteint le stade de développement suprêmement important de la chasse magique.

Mais nous savons que l'homme de Cro-Magnon y était parvenu. Et nous sommes aussi en mesure de comprendre l'importance de ce pas en avant. Un homme qui croit qu'il peut influencer la nature et capturer sa proie grâce à un rituel magique possède un sentiment de

contrôle sans précédent. Il sent qu'il a en quelque sorte trouvé la clé pour devenir le maître de la nature plutôt que son esclave. La vie cesse d'être un combat de tous les instants pour survivre, où la victoire, bien souvent, n'est acquise que de justesse. Il a entrepris une révolution psychologique qu'on pourrait appeler la révolution du sens.

Si Marshack ne se trompe pas, l'étude attentive des cieux a aussi eu sa part dans la révolution. Au départ, ce n'était sans doute qu'une façon de créer une sorte de calendrier pour mieux anticiper les changements de saison. Mais comme cette étude jouait un rôle central dans son attitude plus active et plus concernée à l'égard de sa propre existence, elle a dû devenir une occupation à laquelle il s'adonnait de plus en plus pour elle-même.

Mais nous parlons ici de l'homme de Cro-Magnon comme s'il s'agissait d'un individu qui se plaisait à jouer les astronomes amateurs. Ce qu'il faut bien comprendre c'est que l'homme primitif n'était jamais un « individu » au sens moderne où nous l'entendons. Il était membre d'un groupe d'hommes et de femmes qui partageaient la conscience de ce groupe. Les animaux fonctionnent avec un instinct collectif, comme un troupeau de rennes, un vol d'oiseaux ou un banc de poissons. Et c'est ainsi qu'il nous faut penser à nos lointains ancêtres humains.

Mais la chasse magique apportait une autre différence fondamentale, comme on le voit dans les peintures rupestres. Ceux qui les réalisaient étaient des shamans, des « magiciens », et il était inévitable que le shaman devienne aussi le chef. Dans les sociétés primitives, le prêtre acquiert bientôt le statut de prêtre-roi, la prêtresse, celui de prêtresse-reine. Et cette situation a pour effet de créer une nouvelle forme d'unité, un nouveau degré de sens.

C'est un facteur qui fut sans doute l'un des plus importants dans l'évolution de l'homme de Cro-Magnon en *Homo sapiens* moderne. Il avait un chef qu'il regardait avec une admiration sans borne. Dès lors, il pouvait contempler le monde avec une totale unité d'intention. Et avec cette unité d'intention, il était prêt à créer la civilisation.

Combien de temps lui a-t-il fallu ? Nous n'en avons aucune idée. D'après l'histoire conventionnelle, les hommes de Cro-Magnon

astronomes de Marshack ont mis près de vingt-cinq mille ans pour devenir cultivateurs et puis bâtisseurs. Les éléments que nous avons examinés dans ce livre donnent à croire que le laps de temps fut beaucoup moins long et que dès 20000 avant J.-C., peut-être, l'« unité collective » avec son shaman-roi ou sa prêtresse-reine avait évolué en une forme de civilisation primitive.

Selon Hapgood, il existait à l'époque où l'Antarctique était libre de glace, vers 7000 avant J.-C., une civilisation maritime mondiale. Mais si Schwaller de Lubicz ne se trompe pas quand il assure que le Sphinx porte des traces d'érosion par la pluie, alors quelque civilisation assez évoluée doit l'avoir précédé de trois ou quatre mille ans. Dans *Earth's Shifting Crust*, Hapgood avance que l'Antarctique se trouvait plus près de l'équateur de quatre mille kilomètres, en 15000 avant J.-C. Dans cette hypothèse, on imagine sans peine que son déplacement fut une catastrophe majeure pour ceux qui vivaient là et qu'il provoqua sans doute un gigantesque raz-de-marée.

Nous nous sommes penchés de près sur les témoignages qui laissent penser que des rescapés de ce continent à la dérive ont trouvé refuge en Amérique du Sud et en Égypte et que les populations indigènes d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud leur avaient donné le nom de Viracochas.

Si Schwaller a raison, quelques-uns de ces Viracochas étaient arrivés en Égypte où ils avaient trouvé un séjour idéal dans ce pays protégé, avec son grand fleuve aux crues annuelles, et ils avaient entrepris de bâtir une nouvelle civilisation. Ils connaissaient la précession des équinoxes qui jouait un rôle central dans leur croyance religieuse. Aussi en avaient-ils tenu compte pour disposer les fondations de leur temple sur le plateau de Gizeh, où une énorme masse de granit fut identifiée au « mont primitif ». Ils construisirent le Sphinx, tourné vers la constellation du Lion, et tracèrent le plan d'implantation des pyramides, qui reflétait précisément la position des trois étoiles du baudrier d'Orion en 10500 avant J.-C. Ils avaient prévu d'achever l'édification de leur temple des Étoiles quand Orion s'approcherait du pendant céleste du plateau de Gizeh. Alors, le pharaon-dieu célébrerait la cérémonie qui renverrait Osiris à sa demeure dans les cieux et inaugurerait un nouvel Âge d'Or.

Les égyptologues situent en effet cet Âge d'Or vers 2600 avant J.-C. Il y eut une explosion d'énergie créatrice, une vague d'optimisme. Portés par leur foi religieuse qui agissait comme une « troisième force », les anciens Égyptiens se hissèrent au plus haut degré de l'évolution humaine jamais atteint jusque-là.

Les anciens Égyptiens acceptaient la magie de la même façon que l'homme moderne accepte la technologie – non pas la magie au sens d'une contradiction des lois de la causalité, mais, ainsi que l'explique Schwaller, comme le sentiment de baigner « dans une atmosphère psychique qui établit un lien entre les individus, un lien aussi explicite que l'air respiré par tout être vivant ». Autrement dit, la magie égyptienne était indubitablement plus proche de la magie de l'appeleur de marsouins des îles Gilbert ou du chef amahuaca célébrant un rituel de chasse que des absurdités décrites par Budge. Une telle magie se fonde sur une compréhension des lois oubliées de la nature.

Pour tenter de comprendre comment les Égyptiens soulevaient des blocs de pierre géants, j'ai demandé à Christopher Dunn, l'ingénieur qui avait étudié le sarcophage de la Chambre du Roi dans la Grande Pyramide, s'il avait l'une ou l'autre suggestion pratique... ou non. En guise de réponse, il m'a envoyé un curieux petit livre intitulé *A Book in Every Home*, écrit par un certain Edward Leedskalnin et publié à compte d'auteur à Homestead, en Floride. Leedskalnin était, semble-t-il, un excentrique qui vivait dans un endroit appelé le Château de Corail près de Miami, en Floride, qu'il avait lui-même construit au moyen de blocs de corail géants dont certains pesaient jusqu'à trente tonnes. C'était un petit homme frêle qui ne mesurait pas beaucoup plus d'un mètre cinquante. Il mourut en 1952, sans avoir divulgué le secret du procédé employé pour construire son château et manipuler ces énormes poids. En vingt-huit ans, il avait extrait et transporté un total de 1 100 tonnes.

A Book in Every Home nous apprend la raison pour laquelle Ed Leedskalnin menait une vie de reclus. « J'ai toujours eu envie d'avoir une petite amie, mais je n'en ai jamais eu. » Quand il était jeune, il était tombé amoureux d'une fille de 16 ans, mais sa cour se solda apparemment par un échec. Peut-être est-ce parce qu'elle

repoussa ses avances, quoique l'opuscule laisse entendre que la véritable raison de ce fiasco est qu'il avait appris qu'elle n'était plus vierge et qu'il trouvait humiliant d'avoir à consommer des « produits gâtés ». Il semble avoir été obsédé par l'idée que la plupart des filles dans leurs « tendres seize ans » (une de ses expressions favorites) étaient « gâtées » (il faut dire qu'il considérait un simple baiser comme une preuve de dépravation), et « c'est pourquoi j'ai si bien réussi à résister à la tentation naturelle de faire l'amour ». Son petit livre recommande à toutes les mères de ne pas laisser leurs filles fréquenter des « garçons pleins de fougue » et va même jusqu'à leur conseiller de s'offrir à leur place.

La déception amoureuse de Leedskalnin l'avait conduit à se retirer à Homestead, en Floride, où il avait mis au point quelque procédé secret pour transporter et soulever des blocs géants d'un poids moyen de six tonnes et demie – plus que le poids moyen des blocs de la Grande Pyramide.

Christopher Dunn s'était rendu pour la première fois au Château de Corail en 1982 ; à la suite de ma lettre, il avait eu la gentillesse de bien vouloir y faire une seconde visite qui acheva de le convaincre que Leedskalnin disait peut-être tout simplement la vérité quand il affirmait : « Je connais le secret de la construction des pyramides. » Mais il refusait de le divulguer, même aux autorités américaines, qui envoyèrent des enquêteurs sur place. Le seul indice qu'il consentirait à donner c'est que « toute matière se compose d'aimants individuels et c'est le mouvement de ces aimants dans l'espace à l'intérieur de la matière qui produit des phénomènes mesurables, c'est-à-dire le magnétisme et l'électricité ».

Christopher Dunn en discuta avec un collègue, Stefen Defenbaugh, et ils parvinrent à la conclusion que Leedskalnin avait dû inventer une sorte de système antigravitationnel. Mais il leur fallait bien admettre que le simple fait de se lever le matin est aussi un système antigravitationnel et que cette notion ne rendait pas la solution plus évidente.

D'un autre côté, il existe aujourd'hui des trains à lévitation magnétique qui sont fondamentalement des systèmes antigravitationnels. Si un aimant est suspendu au-dessus d'un autre, leurs pôles opposés ont naturellement tendance à s'aligner pour s'attirer

mutuellement. Si on empêche cet alignement des pôles, ils se repoussent. Se pourrait-il que Leedskalnin ait eu recours à ce principe pour soulever ses gros blocs ? Une photographie du jardin d'Ed Leedskalnin montre un appareil formé de trois poteaux de téléphone disposés en tripode et surmontés d'une boîte carrée. Des câbles en sortent et pendent entre les poteaux. Aucun dispositif de ce genre n'a été découvert dans l'atelier de Leedskalnin après sa mort. Sans doute l'avait-il démonté pour empêcher qu'on l'examine.

Ce que Christopher Dunn a trouvé dans l'atelier en revanche, c'est un grand volant magnétique que Leedskalnin utilisait, pense-t-on, pour produire de l'électricité. Les aimants qui y étaient montés étaient noyés dans du béton. Dunn alla s'acheter un aimant dans une quincaillerie du coin et revint à l'atelier pour faire tourner le volant en tendant l'aimant dans sa direction. Il le sentait tressauter dans sa main comme un train au passage d'un aiguillage. C'était un indice suffisant pour penser que le secret de Leedskalnin avait un rapport avec le magnétisme.

Dunn remarque que la terre elle-même est un aimant géant – bien que nous n'ayons encore aucune idée de ce qui cause le magnétisme. Et, bien sûr, la matière elle-même est par nature électrique. Leedskalnin avait-il découvert quelque nouveau principe qui utilisait le magnétisme terrestre ? Ou, si cela paraît trop absurde pour qu'on puisse l'envisager sérieusement, avait-il trouvé un moyen de transformer son gros bloc de corail en un aimant gigantesque en l'enveloppant de feuilles de métal parcourues par un courant électrique ? S'était-il ensuite servi de son système pour le faire bouger ? Aurait-il pu soulever son bloc enveloppé de métal comme un train à lévitation magnétique ?

L'objection évidente à toutes ces supputations – pour ce qui concerne la construction des pyramides – c'est que les Égyptiens ignoraient tout de l'électricité et n'avaient pas de fer. En fait, tout le monde n'en est pas convaincu. Quand Howard-Vyse fouillait la Grande Pyramide en juin 1837, il ordonna à l'un de ses assistants, J.R. Hill, d'utiliser de la poudre à canon pour dégager l'extrémité du « conduit d'aération » de la Chambre du Roi (celle dont Bauval a découvert qu'elle était pointée dans la direction du baudrier d'Orion en 2500 avant J.-C.). Hill ouvrit une brèche dans la face sud de la

pyramide et, après avoir dégagé les nombreux débris, il découvrit une plaque de fer près de l'orifice du conduit de ventilation. Elle était longue de trente centimètres, large de dix centimètres, épaisse de trois millimètres, et ne ressemblait pas à du fer météorique. En fait, comme on aurait plutôt dit du fer forgé ordinaire, les « experts » étaient enclins à douter de son authenticité. Mais quand Flinders Petrie examina l'objet en 1881, il trouva dans la rouille des protozoaires fossilisés qui indiquaient que la plaque était restée longtemps enfouie près d'un bloc de calcaire contenant des fossiles. En 1989, elle fut réexaminée par le Dr M.P. Jones du Département des ressources minières de l'Imperial College de Londres. Il démontra, avec l'aide d'un confrère spécialiste de la métallurgie, le Dr Sayed El Gayer, qu'il ne s'agissait pas de fer météorique, car sa teneur en nickel était trop faible. Leurs tests prouvaient que la plaque avait été fondue à une température de plus de mille degrés centigrades et qu'il y avait sur une face des traces d'or qui donnaient à penser qu'elle avait jadis été plaquée d'or. La conclusion semblerait être que les Égyptiens savaient comment faire fondre du minerai de fer... près de deux mille ans avant l'âge du fer.

Les traces d'or suscitent une autre hypothèse : le placage par un procédé électrique. En juin 1936, l'archéologue allemand Wilhelm König, du musée de Bagdad, en Irak, découvrit un vase d'argile renfermant un cylindre de cuivre à l'intérieur duquel – maintenue par de l'asphalte et du plomb – se trouvait une tige de fer. Il s'agissait selon lui d'une sorte de batterie primitive. Comme l'objet avait été découvert dans une tombe parthe datant d'environ 250 avant J.-C., les milieux archéologiques rejetèrent cette conclusion. Mais un autre égyptologue allemand, le Dr Arne Eggebrecht, convaincu par les arguments de König, construisit une reproduction qui, une fois remplie de jus de fruit, produisit un courant électrique d'un demi-volt pendant dix-huit jours. Il put l'utiliser pour recouvrir d'or une figurine d'argent en une demi-heure. Eggebrecht avait remarqué certaines statues égyptiennes plaquées d'or dont le revêtement paraissait trop mince et trop délicat pour avoir été collé ou martelé et il en avait conclu que, selon toute probabilité, les Égyptiens connaissaient la dorure par galvanoplastie. Il semble certain que c'était aussi le cas des Parthes, car on voit mal à quoi la batterie pouvait servir d'autre.

Certains auteurs ont évoqué une possibilité encore plus intrigante. L'une des énigmes posées par les peintures trouvées dans les tombes égyptiennes est de savoir comment les artistes s'éclairaient pour travailler – il n'y a nulle trace de suie sur les plafonds. Mais sur les murs du temple de Dendera, on trouve des gravures qui pourraient évoquer des lampes électriques et des isolateurs. Sans doute cela supposerait-il aussi l'invention d'une ampoule électrique dans laquelle on aurait fait le vide, ce qui semble un peu tiré par les cheveux... Il paraît beaucoup plus probable que les artistes utilisaient des lampes à huile aux mèches bien coupées ou qu'ils ont soigneusement nettoyé la suie qui tachait les plafonds. Mais ces hypothèses ont le mérite de nous rappeler que nous n'avons encore aucune idée du procédé utilisé par les Égyptiens pour évider le sarcophage de la Chambre du Roi, ou l'intérieur de vases au col trop fin pour qu'un enfant puisse y passer le doigt. La seule chose certaine, c'est qu'ils en savaient beaucoup plus que nous ne voulons bien l'admettre.

Le problème essentiel pourrait bien être celui que nous avons tenté de mettre en évidence dans ces derniers chapitres : en tant que produits d'une culture technologique, il nous est presque impossible de pénétrer les esprits d'une culture plus simple, plus primitive. Schwaller de Lubicz ne se lasse pas de répéter que, si les anciens Égyptiens s'exprimaient par des symboles, ce n'était pas parce que leurs hiéroglyphes « symbolisaient » quelque chose au sens où l'entend Freud quand il affirme qu'un obélisque symbolise un phallus. Le symbole était la *seule* façon d'exprimer ce qu'ils voulaient dire. Y chercher un sens caché, c'est un peu comme aller se planter devant un paysage de Constable en disant : « Je me demande ce qu'il a voulu dire par là ? »

Nous devons essayer de comprendre ce que c'est que d'appartenir à une civilisation qui est totalement *unifiée* par la religion. Comme le dit Schwaller : « L'Égypte ancienne n'avait pas une "religion" à proprement parler ; *elle était religion dans sa totalité*, au sens le plus large et le plus pur du terme. »

Nous pouvons peut-être nous en faire une idée si nous pensons aux membres de l'une de ces sectes messianiques modernes qui prennent leur chef pour Dieu, ou pour une réincarnation du Christ,

et qui seraient heureux de mourir pour lui. Leur foi absolue dans leur messie rend la vie merveilleusement simple ; ils se sentent complètement à l'abri des problèmes et des contingences qui tourmentent le reste de l'humanité. Ils ont découvert qu'une foi sans réserve crée une sorte de paradis sur terre, et même devant la preuve la plus concluante que leur chef n'est pas ce qu'il prétend être, ils refusent de se laisser convaincre. En fait, ils refusent d'échanger leur paix et leur certitude intérieure contre les misères et les aléas habituels de l'existence humaine.

Dans un des Textes hermétiques, le dieu Thot dit : « Sais-tu, Asclepius, que l'Égypte est une image du ciel ? Ou, pour parler plus précisément, qu'en Égypte, toutes les actions des puissances qui règnent et gouvernent au ciel ont été transférées sur terre. »

Un million d'anciens Égyptiens en étaient convaincus sans se poser la moindre question. C'étaient des paysans illettrés, mais ils croyaient que leurs prêtres connaissaient tous les secrets de l'univers et que leur pharaon était un dieu. L'Égypte ancienne était une civilisation collective, non pas au sens collectiviste que l'on associe à l'Union soviétique ou à la Chine communiste, mais au sens plus profond d'une société unie par un « inconscient collectif ». Les Égyptiens étaient unis sous l'autorité de leur pharaon-dieu comme les Indiens amahuacas sous celle de leur shaman. Il est même probable que lorsqu'ils célébraient leurs mystères religieux, ils avaient des « visions » collectives comme celles des Amahuacas, qui voyaient tous la même procession d'animaux fantômes.

L'image de milliers d'esclaves contraints de bâtir la Grande Pyramide par un pharaon cruel appartient à un âge plus tardif qui a laissé derrière lui l'absolue simplicité des anciens Égyptiens. Kurt Mendelssohn est plus proche de la vérité quand il suppose que le pharaon a imaginé de faire construire la pyramide pour unifier son peuple. Mais il ne se rend pas compte que les Égyptiens *étaient* unis... bien plus unis qu'un homme moderne ne peut le concevoir.

En fait, la science informatique moderne peut nous aider à mieux comprendre cette notion paradoxale d'inconscient collectif. Dans *Out of Control* (1994), Kevin Kelly décrit une conférence à Las Vegas qui réunissait dans une même salle cinq mille passionnés d'ordinateur. Sur l'estrade face au public, il y a une sorte de grand

écran de télévision où l'assistance peut se voir elle-même. Chaque participant a en main une petite pancarte rouge d'un côté et verte de l'autre. Quand le public agite les pancartes, les couleurs dansent à l'écran. Les membres de l'assistance peuvent se situer en passant avec leur pancarte du rouge au vert ou au noir.

À présent le maître de cérémonies passe à l'écran un jeu vidéo qu'on appelle Pong – une sorte de ping-pong avec un point blanc qui rebondit à l'intérieur d'un carré, tandis que deux rectangles mobiles de chaque côté tiennent lieu de palettes. Le MC annonce : « Le côté gauche de la salle contrôle la palette gauche et le côté droit, la palette droite. »

L'assistance tout entière se met alors à jouer au ping-pong électronique. Chaque palette est contrôlée simultanément par 2 500 personnes. C'est l'inconscient collectif qui joue. Qui plus est, il fait un excellent match, comme s'il n'y avait qu'un joueur de chaque côté. Quand on passe à la vitesse supérieure, le public s'adapte et accélère son jeu.

Ensuite, le MC fait apparaître un cercle blanc au milieu de l'écran et demande à ceux qui pensent être assis dans la zone correspondante d'essayer de former un chiffre 5 vert. Lentement, un 5 aux contours flous se matérialise à l'écran, puis se précise jusqu'à devenir parfaitement net. Quand le MC demande un 4, puis un 3, un 2, un 1 et un 0, les chiffres émergent presque instantanément.

Et voilà que le MC passe à l'écran un simulateur de vol, de telle sorte que le public voit avec les yeux du pilote une minuscule piste d'atterrissage qui se dessine au loin au cœur d'une vallée rose. Cette fois, le côté gauche de la salle contrôle le palonnier et le côté droit tient le manche. Mais au moment où cinq mille âmes s'apprêtent à poser l'appareil, il devient évident qu'il va casser du bois. Alors le public tout entier renonce à atterrir et fait remonter l'avion pour essayer à nouveau.

Comme le remarque Kelly : « Personne n'a décidé de tourner à gauche ou à droite... Personne n'était aux commandes. Mais comme s'il obéissait à une volonté unique, l'avion amorce un virage sur l'aile. »

Une deuxième tentative d'atterrissage prend une mauvaise approche et avorte encore. « La foule décide, sans communication

latérale, comme un groupe d'oiseaux qui prend son envol... » Et, ensemble, tous les participants décident de voir s'ils sont capables de réussir un looping. L'horizon bascule de façon vertigineuse, mais ils y arrivent et se lèvent pour s'applaudir.

Ainsi, l'homme moderne peut accéder à une conscience de groupe et il y parvient même presque instantanément. Il est clair que nous n'avons pas perdu la main. En fait, comme l'observe Kelly, le public se transforme en un vol d'oiseaux. Sans doute le phénomène pourrait-il s'expliquer en termes de réponse individuelle, mais d'un point de vue pratique, c'est de la télépathie de groupe.

Prenons maintenant un autre phénomène non moins curieux. Nous sommes en 1979, le Dr Larissa Vilenskaya, spécialiste en psychologie expérimentale, se trouve dans l'appartement moscovite du Dr Veniamin Pushkin, où le réalisateur soviétique Boris Yermolayev a l'intention de faire une démonstration de ses pouvoirs particuliers devant un petit comité d'observateurs scientifiques. Yermolayev commence par boire un peu de vodka pour se détendre. Puis, en guise d'échauffement, il s'exerce à deviner des cartes sur un rythme si rapide que le Dr Vilenskaya est incapable de le suivre. Ensuite, Yermolayev demande à l'un des observateurs de lui donner un objet quelconque, pas trop lourd ; il reçoit un paquet de cigarettes. Il lève les mains devant lui et fixe ses doigts écartés avec une telle tension que la sueur perle sur son front. Alors il prend le paquet de cigarettes entre les doigts de ses deux mains et concentre son regard sur lui. Il ouvre les mains et le paquet tombe. Il le ramasse et le tient à nouveau devant ses yeux en lui parlant dans un murmure inaudible. Puis il ouvre les mains et le paquet de cigarettes reste suspendu en l'air pendant trente à quarante secondes, avant de retomber à terre.

Yermolayev explique qu'il essaie d'établir un rapport avec l'objet. Il le « persuade » et s'efforce d'y projeter une part de lui-même.

Dans l'article qu'elle a consacré à cette expérience[1], le Dr Vilenskaya raconte aussi comment Elvira Shevchuk, une femme de Kaliningrad âgée de 40 ans, est capable de suspendre divers objets dans

1. « Physical Mediumship in Russia », publié dans *Incredible Tales of the Paranormal*, Dr Alexander Imich éd., 1995.

les airs de la même façon, notamment un gobelet rempli de liquide. À un moment, elle a pris une baguette que lui avait fournie le Dr Pushkin et l'a maintenue de façon à former un angle de 45 degrés avec le sol, avant de retirer lentement ses mains. La baguette est restée inclinée à 45 degrés pendant plus d'une minute.

La réalité de ce genre de prodiges, accomplis dans des conditions d'expérimentation rigoureuses, est indéniable. Un Indien amahuaca ou hopi n'en serait pas surpris : il hausserait les épaules et dirait que Yermolayev et Mme Shevchuk sont simplement des shamans naturels et font des choses que les shamans ont toujours faites.

Suis-je en train de dire que les anciens Égyptiens soulevaient des blocs de pierre de deux cents tonnes par l'action de leur « esprit de groupe » ? Pas tout à fait. Ce n'est pas aussi simple que ça. Il est probable qu'ils n'étaient même pas conscients de faire quoi que ce soit d'inhabituel. Ils s'apprêtaient à déplacer un énorme bloc, sans doute avec des leviers, des cordes et des rondins, le prêtre prononçait les « mots de pouvoir », puis ils se mettaient tous à l'œuvre, et le bloc bougeait sans difficulté, comme ils s'y attendaient.

Permettez-moi d'être plus explicite. J'ai souvent pris part à une expérience au cours de laquelle quatre personnes soulèvent un adulte en plaçant simplement un doigt sous ses aisselles et ses genoux. Le « jeu » se déroule généralement comme ceci : le sujet s'assied et les quatre volontaires placent un doigt sous chaque aisselle et chaque genou – quatre doigts en tout – pour essayer de le soulever. Naturellement, ils n'y arrivent pas. Alors ils placent tous les mains sur sa tête pour former une sorte de pile, d'abord la main droite de chaque personne, puis la gauche. Ils se concentrent intensément et poussent vers le bas pendant peut-être une demi-minute. Puis, ensemble, ils retirent leurs mains, glissent chacun un index sous les aisselles et les genoux du sujet et, cette fois, le soulèvent sans problème. Dans l'émission « Brains Trust » à la BBC, le « professeur » Joad a un jour raconté qu'il avait vu un patron de café obèse arraché au sol par quatre personnes, dont sa propre fille, toute fluette.

Ceux qui ont une tournure d'esprit scientifique assurent qu'ils peuvent expliquer ça très simplement. Quand quatre personnes sont totalement concentrées et agissent simultanément, elles peuvent exercer une force bien plus considérable que si elles tentent l'expé-

rience sans préparation : dans ce cas, leurs propres doutes suffisent à les faire échouer.

Cette explication est peut-être la bonne. D'un point de vue pratique, qu'il s'agisse d'un pouvoir normal ou paranormal ne change rien à l'affaire. Selon toute probabilité, la demi-minute de concentration crée le même genre d'unité que celle atteinte par les participants à la conférence d'informatique. C'est leur totale unanimité qui augmente leur force.

Mon hypothèse est que les ouvriers qui ont construit la Grande Pyramide recouraient à quelque « truc » similaire et que des équipes se relayaient pour déplacer, étape par étape, leurs blocs de six tonnes au prix d'un effort de concentration soudain, sous la direction d'un contremaître ou d'un prêtre. Ils croyaient probablement que les dieux rendaient les blocs plus légers et qu'aucun effort particulier n'était requis hormis l'obéissance. Pour édifier le temple du Sphinx, ils utilisaient probablement des rampes et des leviers et ne voyaient absolument rien d'anormal à déplacer un bloc de deux cents tonnes. Dans une civilisation où la cohésion faisait partie intégrante du comportement des hommes appelés à travailler ensemble, ils l'acceptaient probablement comme une technique parfaitement normale. Une équipe d'ouvriers modernes risqueraient d'être écrasés si un bloc venait à glisser et à retomber en arrière, mais un groupe totalement uni agirait de concert, comme l'assistance occupée à poser son avion.

L'explication d'autres mystères – comme le sarcophage de granit – devra sans doute attendre que nous soyons en mesure de savoir si les Égyptiens possédaient des ressources techniques insoupçonnées, par exemple la faculté d'utiliser les vibrations musicales. Ce qui est sûr, c'est que notre ignorance perdurera jusqu'à ce que nous ayons mieux compris les pouvoirs de « l'esprit de groupe ». Mais si le public d'une conférence d'informatique peut faire spontanément la démonstration de ces pouvoirs, il ne semble y avoir aucune raison pour que des expériences bien conçues avec des groupes n'apportent pas quelques éléments de réponse.

Tout donne à penser que l'Égypte de l'Ancien Empire fut une expérience unique dans l'évolution humaine, la démonstration la plus remarquable de ce qu'un « esprit de groupe » permet d'accomplir.

Mais bien sûr, ça ne pouvait pas durer. Selon le professeur Wilson : « L'Ancien Empire d'Égypte s'est effondré dans la tourmente. Les vieilles valeurs... furent balayées dans un déferlement anarchique de violence et d'invasions. » Cette civilisation si florissante tourna à la foire d'empoigne. Deux siècles après Khéops, la construction des pyramides donnait déjà des signes lamentables de négligence et d'incompétence – bien que les anciens textes des pyramides d'Ounas demeurent l'une des grandes réalisations de l'Ancien Empire.

Wilson décrit la déliquescence progressive de la confiance égyptienne. Sous l'Ancien Empire, les hommes se voyaient presque comme les égaux des dieux. Cinq cents ans plus tard, ils se sentaient vulnérables et malchanceux. Ils développèrent en conséquence une forme de moralité plus élevée où la responsabilité de l'homme envers ses semblables prenait davantage d'importance. Mais les anciennes certitudes s'étaient évaporées. « La nouvelle philosophie déterministe, écrit Wilson, était affirmée assez catégoriquement en termes de volonté divine, placée bien au-dessus de l'impuissance humaine. »

Ensuite, à peu près à l'époque de la chute de Troie – vers 1250 avant J.-C. –, de nouveaux problèmes survinrent. Le monde méditerranéen était en proie à la violence : les Hittites, les peuples de la mer, les Libyens, les Assyriens. L'Égypte survécut, mais ne fut plus jamais la même.

La date de 1250 avant J.-C. coïncide bien sûr avec la naissance de la « conscience moderne » selon Julian Jaynes. À l'en croire, l'« ancienne conscience » était « bicamérale », dépourvue de toute forme de perception de soi. Les hommes « entendaient des voix » qu'ils prenaient pour les voix des dieux – autrement dit, l'homme était un genre de robot conscient. Les éléments présentés dans ce livre nous amènent à douter de cette théorie. Elle donne à penser que la principale différence entre l'homme primitif et l'homme moderne est que l'homme primitif avait naturellement accès à l'« inconscient collectif » et qu'il était donc bien plus proche de la nature et de ses semblables. Mais on a peine à imaginer un être humain, même le plus primitif, manquant complètement de conscience de soi.

Schwaller, comme nous l'avons vu, estimait que l'homme avait dégénéré depuis l'époque des anciens Égyptiens. En un sens, il a rai-

son. Mais en un sens aussi, la « chute » était inévitable. La « conscience de groupe » avait atteint une sorte de limite.

Cela dit, du point de vue de l'évolution, la conscience de groupe présente des avantages considérables. Dans *African Genesis*, Robert Ardrey décrit une fleur particulièrement admirable qu'il lui avait été donné de contempler en compagnie de Raymond Dart. Au moment où Dart tendit la main vers elle, la fleur se dispersa en un nuage d'insectes qui s'envolaient d'une brindille nue. Au bout d'un moment, les insectes – on les appelle *Flatidae* – sont revenus se poser sur la brindille en se grimpant les uns sur les autres pendant un moment, avant de reformer la « fleur » dont les teintes offraient un dégradé délicat du vert au corail.

La sélection naturelle ne permet pas d'expliquer les *Flatidae* car, dans la sélection naturelle, des *individus* meurent parce qu'ils sont incapables de surmonter les épreuves qu'ils rencontrent et les survivants « les plus aptes » s'accouplent pour perpétuer l'espèce. Mais si nous voulons expliquer les *Flatidae* en termes darwiniens, il nous faut présumer qu'en se posant sur une branche une colonie entière d'insectes a pris par hasard la forme d'une fleur, tandis qu'un autre groupe, qui ressemblait davantage à une assemblée de *Flatidae*, était dévoré par les oiseaux. Les rescapés en auraient pris bonne note et se seraient exercés à former des fleurs toujours plus convaincantes. En fait, comme on le voit, il n'y pas d'explication darwinienne. Seule l'hypothèse de l'« esprit de groupe » peut expliquer comment les insectes ont appris à former une fleur qui n'existe même pas dans la nature.

Mais la conscience de groupe est limitée. Elle n'engendre pas de Léonard de Vinci, de Beethoven et d'Einstein. Même l'ancienne Égypte avait besoin d'hommes de génie, comme Imhotep, qui édifia la Pyramide à Degrés. La conscience de groupe a par nature tendance à être statique. Il n'a peut-être fallu que cinquante mille ans environ pour que la conscience de groupe évolue du niveau des artistes de la grotte de Cro-Magnon à celui des Égyptiens de l'Ancien Empire. Mais il n'a fallu qu'un peu plus de trois mille ans à l'« homme déchu », piégé dans la conscience du cerveau gauche, pour créer la civilisation moderne. C'est tout simplement que la conscience du cerveau gauche constitue une méthode d'évolution

beaucoup plus efficace. Un gaucher cérébral talentueux, comme Thalès, Pythagore ou Platon, produit des idées importantes qui sont disséminées par l'écriture et influencent un nombre de gens beaucoup plus considérable que le plus charismatique des shamans. C'est grâce au Nouveau Testament et au Coran que Jésus et Mahomet ont conquis le monde.

Le problème avec la conscience du cerveau gauche, c'est qu'elle engendre la frustration ; laquelle produit à son tour des criminels qui se vengent sur le reste de la société. Pourtant, un seul livre comme la *Morte d'Arthur* – écrit en prison par un homme qui était à la fois un brigand et un violeur – peut changer la sensibilité de tout un continent. Avec l'invention de l'imprimerie, des individus de talent allaient pouvoir s'adresser à des millions de personnes. À partir des années 1440 et de l'invention de la presse par Gutenberg, il serait possible de retracer l'histoire de la civilisation occidentale en énumérant les livres importants, à commencer par les quatre-vingt-quinze thèses de Luther et sa traduction de la Bible.

De tels livres illustrent bien ce que Gurdjieff appelle « la troisième force ». À l'époque de Luther, deux forces s'opposaient : le pouvoir de l'Église romaine et l'insatisfaction des princes d'Europe du Nord comme Frédéric le Sage de Saxe. Elles auraient pu continuer à rester en équilibre jusqu'à la fin du siècle, puisque l'empereur d'Allemagne n'était autre que l'homme le plus puissant d'Europe, Charles Quint. Mais Luther cloua sur la porte de l'église de Wittenberg le texte de ses quatre-vingt-quinze thèses, puis les fit publier. Tout le monde en Allemagne put les lire ou se les faire lire, et avant que le pape ait eu le temps de réagir, la Réforme était en route. La troisième force était intervenue comme un coup qui fait mouche.

J'affirme que l'évolution ne peut être comprise sans cette notion de troisième force. Comme nous l'avons vu, l'une des meilleures illustrations données par Gurdjieff est celle d'une personne qui souhaite accéder à une connaissance plus approfondie de soi, mais qui, par indolence, ne change pas. C'est le savoir, la perception du moyen d'y parvenir qui peut lui apporter la motivation nécessaire.

De la même façon, la conception néo-darwinienne est que l'homme a évolué grâce à son combat contre la nature – deux forces

en opposition. Je pense plutôt que le vrai stimulus fut la connaissance, la découverte par l'homme de sa capacité à résoudre les problèmes en utilisant son cerveau. L'explosion cérébrale dont nous avons parlé peut s'expliquer par l'intervention d'une « troisième force » – peut-être la chute d'une météorite, mais plus probablement le développement du langage, de la religion et du comportement sexuel. Enfin, je crois que c'est la découverte par l'homme de Cro-Magnon de la chasse magique qui a servi de troisième force et rendu son attitude envers la vie et son environnement plus agressive et plus déterminée.

Dans un ouvrage très original intitulé *Le Calice et l'Épée*, Riane Eisler expose ses propres vues sur les maux de la civilisation. Dans sa théorie de la « transformation culturelle », elle distingue deux modèles de société : le « modèle du partenariat » et le « modèle dominateur ». Les Indiens amahuacas et hopis seraient des exemples de ce qu'elle entend par modèle du partenariat. Tandis qu'une entreprise commerciale moderne illustrerait le modèle dominateur, avec son climat de concurrence impitoyable.

À l'en croire, le Paléolithique et le Néolithique étaient des cultures de partenariat, mais « à la suite d'une période de chaos et de rupture culturelle presque totale, il s'est produit un changement de société fondamental ». À cet égard, sa théorie ressemble évidemment à celle de Julian Jaynes. La principale différence est qu'elle situe la « rupture » dès 5000 avant J.-C., quand des nomades, qu'elle appelle le peuple Kurgan, venus des « territoires plus rudes, plus froids, plus arides, aux confins de la terre » commencèrent à envahir les territoires des civilisations agricoles qui s'étendaient autour des lacs et des vallées fertiles.

Elle appelle ces civilisations des cultures de « partenariat » parce qu'elle croit que les hommes et les femmes y vivaient sur un pied d'égalité et que la culture de la Terre Mère était la forme de religion la plus répandue : elle cite une quantité impressionnante de témoignages archéologiques qui donnent à penser que les cultures primitives étaient tout entières vouées à la Déesse Mère – la Déesse blanche de Graves. De telles cultures ont survécu pendant des milliers d'années, mais elles ont finalement succombé à l'invasion des

nomades (qu'elle identifie aux Aryens). La Crète fut l'un des derniers bastions à tomber et sa destruction vers 3000 avant J.-C. marque la fin d'une ère. Ici encore, l'argumentation est très proche de celle de Jaynes.

Les Kurgans apportaient une culture « dominatrice », « un système social où la domination masculine, la violence masculine et une structure généralement hiérarchique et autoritaire étaient la norme ». C'est cette forme de civilisation, assure-t-elle, qui a perduré jusqu'à notre époque. Aujourd'hui, l'humanité se trouve à un carrefour de l'évolution. Si nous voulons survivre, il nous faut revenir à l'ancienne culture de partenariat.

Un éminent spécialiste de l'évolution, Ashley Montague, a décrit *Le Calice* et *l'Épée* comme « l'ouvrage le plus important depuis *L'origine des espèces* de Darwin ». Les autres, comme on pouvait s'y attendre, n'y ont vu que l'expression d'une propagande féministe. Pourtant, on voit bien que son argument de base n'est pas très éloigné de celui qui a été ébauché dans les trois derniers chapitres de ce livre. Elle semble aussi admettre que l'un des facteurs qui a fait de l'homme un être véritablement humain fut une sorte de révolution sexuelle au cours de laquelle la femme a pris une importance nouvelle – elle cite André Leroi-Gourhan, directeur du Centre de recherche préhistorique et protohistorique de la Sorbonne, qui atteste que « l'art préhistorique reflète l'importance que nos ancêtres primitifs attachaient à leur observation de l'existence de deux sexes », une conclusion « fondée sur l'analyse de milliers de peintures et d'objets trouvés dans quelque soixante grottes paléolithiques ». Autrement dit, l'homme du Paléolithique avait commencé à regarder la femme comme une sorte de déesse.

Les arguments de Riane Eisler ne manquent pas de poids. Mais son dernier chapitre, « Une percée dans l'évolution : vers un avenir de partenariat », qui devrait être le plus important du livre est en fait le moins convaincant. Elle y brosse un tableau séduisant d'un « monde de partenariat » à venir où il n'y aura plus de guerre, plus de domination masculine et où l'on verrait disparaître progressivement des problèmes comme la maladie mentale, le suicide, le divorce, les femmes battues, le vandalisme, le meurtre et le terro-

risme international. Mais elle semble estimer que la bonne volonté et la compréhension suffiront à apporter tous ces changements. Gurdjieff aurait rétorqué qu'il n'y a rien à attendre de la bonne volonté et de la compréhension. Dans un monde où les forces sont en équilibre – en l'occurrence la culture dominatrice contre la culture de partenariat – le changement ne peut venir que d'une « troisième force ».

Mais *quelle* force ?

Dans *Une tentative d'autobiographie*, H. G. Wells remarque que depuis le commencement de la vie, la plupart des créatures ont toujours été « en lutte ». Leur vie est un combat de tous les jours contre les forces de la nature. Pourtant, vous pouvez dire aujourd'hui à un homme : « Oui, vous gagnez votre vie, vous subvenez aux besoins de votre famille, vous aimez et vous détestez, mais… *qu'est-ce que vous faites ?* » Son intérêt véritable est peut-être ailleurs – dans l'art, la science, la littérature, la philosophie. L'oiseau est une créature de l'air, le poisson est une créature de l'eau, et l'homme est une créature de l'esprit.

Wells enchaîne sur une comparaison entre l'humanité et les premiers amphibiens, qui sont sortis des mers préhistoriques parce qu'ils voulaient devenir des animaux terrestres. Mais ils avaient des nageoires au lieu de jambes, et la vie sur terre leur paraissait si épuisante qu'ils regrettèrent le confort du milieu marin. L'homme n'est pas encore vraiment une créature de l'esprit : il a des nageoires à la place des jambes. Il lui suffit d'une brève incursion dans le monde de l'esprit pour être éreinté. En un sens, *nous ne sommes pas encore humains*.

Gurdjieff aurait été plus brutal. Il aurait dit que nous pensons avoir notre libre arbitre, mais que nous n'en avons presque aucun. Au début de la Première Guerre mondiale, alors qu'il se trouvait en compagnie d'Ouspensky, ils virent un jour passer un camion rempli de béquilles qui partait vers le front… des béquilles pour des hommes qui n'avaient pas encore perdu de jambe. Et pourtant, il n'y avait aucun moyen d'empêcher ces hommes d'êtres estropiés. Voilà l'objection que Gurdjieff opposerait à Riane Eisler et à sa vision d'une « société de partenariat ». La bonne volonté ne suffit pas à changer la nature humaine.

D'un autre côté, si nous examinons ce problème dans la perspective de l'évolution humaine, on peut en retirer certains enseignements intéressants.

La plupart des animaux ne semblent pas posséder de conscience de soi au sens d'une aptitude à réfléchir sur soi-même. Nous n'imaginons pas un chien qui se demande : « Qui suis-je ? » Mais à partir du moment où l'homme a commencé à accomplir un quelconque rite religieux – la sculpture de disques solaires, le cannibalisme rituel, l'inhumation des morts accompagnée de cérémonies funèbres –, il a atteint un nouveau degré de conscience de soi ; il était désormais vraiment humain.

Il y a quarante mille ans, la société de Cro-Magnon était peut-être plus riche et plus complexe qu'on ne l'imagine : observation du ciel, vénération de la déesse lune, chasse magique (éventuellement avec une prêtresse pour shaman) et une vie dont les rythmes étaient ceux de la nature. Cette « société de partenariat » atteignit son apogée dans l'Égypte ancienne où Isis et Osiris régnaient ensemble sur les dieux, et finit par disparaître au cours des 3 500 ans écoulés.

Mais cette « chute », comme nous l'avons vu, n'était pas sans avantages. L'homme, en tant qu'individu, isolé dans la conscience du cerveau gauche, se mit à utiliser son esprit d'une manière nouvelle. C'est Pythagore qui inventa le mot « philosophie » : l'amour de la sagesse – c'est-à-dire l'amour de la connaissance pour elle-même et non pour un quelconque usage pratique que l'on pourrait en faire. Et Platon raconte comment Socrate, préoccupé par quelque problème philosophique, pouvait rester au même endroit pendant un jour et une nuit. Cette anecdote est sans doute exagérée. Comme le remarque Wells, l'homme n'est pas à ce point une créature de l'esprit.

Pourtant, il a continué à développer cette curieuse faculté de vivre à l'intérieur de sa propre tête. Les anciens Grecs étaient parfaitement heureux de rester assis sur la pierre froide pour regarder un acteur qui faisait semblant d'être Œdipe, le visage dissimulé par un masque. Et un peu plus de deux mille ans plus tard, le public du Mermaid Theatre n'était pas moins ravi de voir un acteur sur une estrade nue prétendre être Tamerlan le Grand.

Un peu plus tard est apparu un genre nouveau : le roman, une sorte de tapis magique capable d'emporter les lecteurs hors de leur

propre vie – et de leurs problèmes quotidiens – pour les faire entrer dans la vie d'autres personnes.

La principale évolution chez l'homme au cours des quelques siècles passés a été le développement de *l'imagination*.

Mais ici, nous prenons conscience d'un nouveau problème. Cette échappée du monde réel était si grisante que beaucoup ont perdu tout sens de la réalité. Les poètes romantiques – ainsi que les peintres et les musiciens – trouvaient l'univers de la fantaisie à ce point préférable aux dures contingences de la vie qu'ils en sont souvent arrivés à se suicider ou à se tuer par la drogue et l'alcool. L'artiste typique du XIXe siècle est un « étranger » qui se sent misérable et aliéné. L'Axel de Villiers de l'Isle-Adam le résume par ces mots : « Pour ce qui est de vivre, nos domestiques peuvent s'en charger à notre place. »

Deux guerres mondiales et le sentiment d'une crise planétaire ont contribué à rétablir un certain réalisme. Mais il est toujours évident que Wells avait raison ; notre véritable problème est que nous ne sommes pas encore des créatures de l'esprit. Ce n'est pas notre méchanceté qui nous entrave, ni la domination masculine, ni le matérialisme scientifique, c'est l'ennui. Devant un défi, nous sommes magnifiques. Mais quand les problèmes sont résolus, quand nous avons restauré la paix et l'oisiveté, nous nous sentons inertes et désorientés.

Or c'est la là l'une des observations les plus intéressantes sur la nature humaine. Quand nous nous trouvons face à un problème épouvantable, nous *voyons* de manière parfaitement claire combien ce serait agréable si le problème disparaissait et si la vie redevenait normale. Et si quelqu'un vient alors nous demander : « Mais ça ne vous paraîtrait pas ennuyeux ? », nous répondons avec indignation : « Bien sûr que non ! » Ce n'est pas de l'aveuglement. Nous savons qu'il nous serait facile alors d'utiliser notre imagination – cet outil désormais si précieux – pour recréer notre état actuel d'anxiété et de misère et nous détendre ensuite en nous félicitant de sa disparition.

De fait, quand nous sommes débarrassés d'un sérieux problème, nous ressentons une immense gratitude… pendant quelques heures. Puis nous replongeons dans notre propension habituelle à tout trouver « normal ».

La vérité, c'est que malgré l'extraordinaire développement de l'imagination humaine au cours des trois derniers siècles, sa puissance ne suffit pas encore à nous faire éprouver de la gratitude pour toutes les misères et les difficultés que nous ne vivons pas.

Pourtant, si l'on y regarde de plus près, il est clair que ce développement de l'imagination *est* la troisième force qui peut influencer le cours de l'évolution humaine. Notre civilisation technologique a créé plus de liberté que l'homme n'en a connu dans toute son histoire. Cependant, il n'a pas *conscience* d'être libre. Il se sent pris au piège, se morfond et ne tient pas en place.

Prenons quelques exemples du sentiment de liberté engendré par la troisième force.

Dans *Du côté de chez Swann*, Marcel Proust raconte comment, alors qu'il se sentait fatigué et déprimé, il éprouva soudain une sensation délicieuse en goûtant un morceau de madeleine trempé dans du thé. « J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. » Il s'aperçut ensuite que ce goût lui avait rappelé son enfance quand une tante lui donnait un morceau de sa madeleine après l'avoir trempé dans une infusion. Le goût *restituait à son enfance sa réalité*, et faisait naître une sensation soudaine d'extase et de liberté.

Graham Greene, quand il était un adolescent blasé et déprimé, prit un jour un revolver et joua à la roulette russe. Lorsque le chien retomba avec un clic sur une chambre vide, il fut envahi par un formidable sentiment de joie et de soulagement et se dit que la vie est infiniment riche et excitante.

Le psychologue Abraham Maslow a créé l'expression « expérience paroxystique » (*peak experience*) pour décrire de tels moments. Il rapporte notamment le récit que lui avait fait une jeune femme. Elle regardait son mari et ses enfants prendre le petit déjeuner et se sentait gaie et détendue, mais la pensée des autres tâches qui l'attendaient la préoccupait. Soudain un rayon de soleil jaillit par la fenêtre, et elle se dit « Quelle chance j'ai ! », en plongeant dans l'expérience paroxystique.

Dans un livre intitulé *Seeing the Invisible*, qui rassemble diverses expériences « transcendantes », une jeune fille raconte comment, aux abords d'un bois par un soir d'été, le temps s'arrêta un moment. « Partout autour de moi je voyais cette lumière blanche, brillante,

étincelante comme le soleil sur une neige gelée, comme un million de diamants, et il n'y avait plus ni champ de maïs, ni arbre, ni ciel ; cette *lumière* était partout... » Et elle ajoute : « Je ne l'ai vue qu'une seule fois, mais je sais dans mon cœur qu'elle est encore là. »

Dans les trois premiers cas – Proust, Greene et la jeune mère – nous savons ce qui a « déclenché » l'expérience ; dans le quatrième, nous n'en avons aucune idée. Il arrive manifestement que l'expérience paroxystique survienne « juste comme ça ».

Mais Maslow avait remarqué une chose extrêmement intéressante. Quand il parlait des expériences paroxystiques à ses étudiants, ils se mettaient à se souvenir d'expériences qu'ils avaient eues dans le passé, puis oubliées. Par exemple, un jeune qui passait ses soirées à jouer de la batterie dans un groupe de jazz se rappelait comment, une nuit vers deux heures du matin, il s'était mis à jouer si parfaitement que « tout lui réussissait », et il avait connu cette expérience paroxystique.

Qui plus est, à mesure que les étudiants discutaient entre eux de leurs expériences, ils *commençaient à en vivre à tout moment*. Ils savaient, comme la jeune fille à l'approche du bois, que cette sensation était « encore là », et le seul fait de le savoir les mettait dans un état d'attente optimiste qui tend à engendrer les expériences paroxystiques. Ces expériences produisent toujours un sentiment très fort d'authenticité, de liberté *réelle*. Dans de tels moments, notre impression habituelle de manque de liberté nous apparaît comme une illusion.

Qu'était-il arrivé aux étudiants de Maslow ? Pourquoi pouvaient-ils vivre des expériences paroxystiques à tout moment ? Parce qu'ils avaient en quelque sorte « trouvé le truc ». Ils savaient que la liberté était vraiment là et ils ont simplement appris à la *voir*. C'est comme ces images composées d'un entrelacs de lignes d'où émerge soudain un visage quand vous les contemplez fixement. Une fois que vous l'avez vu, vous pouvez toujours le revoir.

Nous pouvons être certains qu'il y a quatre mille ans, nos ancêtres arrivaient beaucoup plus facilement à susciter des expériences paroxystiques car ils étaient disponibles et proches de la nature. Puis est venue la « chute » dans la conscience du cerveau gauche, qui nous a en quelque sorte placé des œillères. Pourtant,

comme l'ont montré les travaux de Maslow, il n'est pas difficile pour des êtres humains en bonne santé d'élargir leur champ de vision et de reprendre conscience de leur liberté. Ses étudiants l'ont fait sans peine, tout comme les participants qui, à la conférence d'informatique dont parlait Kelly, ont accédé sans peine à une conscience de groupe.

Quelle est la *leçon* de l'expérience paroxystique ? C'est facile à comprendre. Elle apporte un sentiment de plaisir et de courage – le courage, en fait, a une grande importance, comme on peut le concevoir. On conçoit aussi que l'expérience paroxystique a besoin d'une forte pression intérieure, qui est le contraire de la « dépression ». Et si nous voulons vivre de façon à éprouver régulièrement des expériences paroxystiques, il nous faut conserver un dynamisme, une intention, un optimisme... C'est *nous* qui provoquons la « dépression » en nous laissant sombrer. C'est comme un pneu qui se dégonfle. Et quand nous nous sentons joyeux et optimistes – disons par un matin de printemps ou au départ d'un voyage – nous créons une pression intérieure élevée, en faisant le plein de confiance, de sens et d'intention. *Tout dépend de nous*. Nous imaginons que le monde extérieur est la cause de nos problèmes, et parfois, en effet, il nous pose de réelles difficultés. Mais *la plupart* de nos problèmes viennent de nous-mêmes ; nous nous *laissons* devenir négatifs, ou simplement neutres.

Je pense qu'il était nécessaire pour l'évolution humaine que nous sortions de cette agréable conscience collective qui caractérisait nos ancêtres. Elle avait d'énormes avantages, mais elle était essentiellement *limitée*. Elle était trop plaisante, trop insouciante, et ses réalisations avaient tendance à être communautaires. La nouvelle conscience du cerveau gauche était beaucoup plus dure, beaucoup plus douloureuse et épuisante. Dans *Les possédés* de Dostoïevski, Svidrigaïlov dit qu'il a rêvé la nuit de l'éternité et qu'elle était comme une pièce étroite remplie de toiles d'araignée. C'est une parfaite image de la conscience du cerveau gauche. Et pourtant, galvanisée par le courage et l'optimisme, elle est capable d'une bien plus grande intensité – et d'un sentiment de *contrôle* – que la conscience du cerveau droit.

En outre, comme Maslow l'a constaté, les personnes saines peuvent toujours faire l'expérience de la conscience du cerveau droit...

car l'expérience paroxystique *est* la conscience du cerveau droit. Bien que prisonniers de leur cerveau gauche, les êtres humains pleins de santé et d'optimisme peuvent facilement regagner un accès à la conscience du cerveau droit.

Autrement dit, les gauchers cérébraux ont le choix. Ils peuvent faire appel à la conscience du cerveau droit. À l'inverse, les droitiers cérébraux typiques éprouvent les plus grandes difficultés à mobiliser la conscience du cerveau gauche – cette forme de concentration réfléchie dont nous avons besoin, par exemple, pour résoudre un problème mathématique ou philosophique difficile. On peut donc en conclure qu'à ce stade de l'évolution, les gauchers cérébraux sont avantagés.

C'est pourquoi la compréhension des civilisations passées, auxquelles cet ouvrage est consacré, est si importante. Nous avons souvent été tentés de considérer nos lointains ancêtres comme des ébauches de nous-mêmes, en moins efficaces : superstitieux, technologiquement attardés, dépourvus de raison et de logique. Il est clair que c'était une erreur. À certains égards, ils en savaient plus que nous. La conscience moderne comparée à leur riche conscience collective paraît stérile et étroite. Ils en savaient aussi plus que nous sur les pouvoirs cachés de l'esprit. Sous divers aspects, ils étaient nettement *plus* efficaces que nous. La prise de conscience de cette vérité est un peu comme une révélation qui nous apprend beaucoup sur ce que c'est que d'être humain.

C'est d'abord la découverte que l'évolution nous a grandement favorisés par rapport à nos ancêtres. La conscience du cerveau droit a tendance à être passive ; la conscience du cerveau gauche est active. La conscience du cerveau droit est comme un grand fleuve tranquille ; la conscience du cerveau gauche est comme un puissant jet d'eau. Et surtout, la conscience du cerveau gauche a la faculté de se regarder elle-même dans un miroir. Comprendre les hommes de ce lointain passé, c'est comprendre des choses très importantes pour nous, notamment que nous avons toutes les raisons de nous féliciter d'en être arrivés là où les trois mille cinq cents dernières années nous ont conduits. Car nous n'avons pas perdu ce que nos ancêtres avaient ; nous l'avons encore, mais nous avons aussi beaucoup plus. Notre principal handicap est que jusqu'ici nous n'avons pas su que

nous l'avions... ou, dans la mesure où nous ne le savions pas, nous n'avons pas compris ce qu'on pouvait en faire.

Il est difficile de donner une conclusion à un livre comme celui-ci, car il s'agit de faire comprendre au lecteur pourquoi l'homme en est arrivé au point le plus intéressant de son évolution. Les anciens Égyptiens auraient parfaitement compris le problème : ils savaient que certaines choses doivent être *montrées*. Il en va de même pour les maîtres du Zen, qui savaient que l'illumination ne peut provenir d'une explication ; elle doit surgir spontanément.

Peut-être pourrions-nous repenser à la jeune mère dont nous parlait Maslow, au moment où elle regardait son mari et ses enfants prendre leur petit déjeuner. Elle avait de la « chance » avant que le rayon de soleil ne passe par sa fenêtre. Mais le rayon de soleil lui a fait prendre *conscience* de sa chance, et l'a plongée dans une expérience paroxystique. L'expérience elle-même dépendait de son aptitude à découvrir ce qu'elle possédait déjà.

Cela vaut aussi pour la prochaine étape de l'évolution humaine. Elle est déjà là. Elle est là depuis 3 500 ans. Il ne nous reste plus qu'à la découvrir.

BIBLIOGRAPHIE

ARDREY, Robert, *African Genesis*, Atheneum, 1961.
BAUVAL, Robert & GILBERT Adrian, *The Orion Mystery*, Heinemann, 1994. Traduction : *Le Mystère d'Orion*, Pygmalion, 1994.
BIRD, Christopher, *The Divining Hand*, Dutton, 1979. Traduction : *La Main divinatoire*, Laffont, 1981.
CALDER, Nigel, *Tmescale*, Chatto and Windus, 1984.
EDWARDS, Iorwerth & EIDDON Stephen, *The Pyramids of Egypt*, Penguin, 1947. Traduction : *Les Pyramides d'Égypte*, Le Livre de poche, 1992.
EISLER, Riane, *The Chalice and the Blade*, Harper & Row, 1987. Traduction : *Le Calice et l'Épée*, Laffont, 1989.
FEUERSTEIN, Georg, KAK, Subhash & FRAWLEY, Dawid, *In Search of the Cradle of Civilisation*, Quest Books, 1995.
FLEM-ATH, Rand et Rode, *When the Sky Fell*, Weidenfeld, 1995.
FRAWLEY, David, *Gods, Sages and Kings*, Passage Press, 1991.
GEBSER, Jean, *The Ever Present Origin*, Ohio University Press, 1985.
GILBERT, Adrian & COTTERELL, Maurice, *The Mayan Prophecies*, Element, 1995.
GOOCH, Stan, *The Neanderthal Question*, Wildwood House, 1994.
GOOCH, Stan, *Cities of Dreams*, Aulis Books, 1995.
GRAVES, Robert, *The White Goddess*. Traduction : *Les Mythes celtes : la déesse blanche*, éditions du Rocher, 1998.
GRIMBLE, Sir Arthur, *Pattern of Islands*, John Murray, 1952.
GURDJIEFF, George Ivanovitch. Traduction : *Récits de Belzébuth à son petit-fils*, éditions du Rocher, 1989.
GURDJIEFF, George Ivanovitch. Traduction : *Rencontres avec des hommes remarquables*, éditions du Rocher, 1984.
GURDJIEFF, George Ivanovitch. Traduction : *La Vie n'est réelle que lorsque « je suis »*, éditions du Rocher, 1987.
HADDINGHAM, Evan, *Secret of the Ice Age*, Heinemann, 1979.
HALL, Edward T., *The Dance of Life*, Doubleday, 1983. Traduction : *La Danse de la vie : temps culturel, temps vécu*, éditions du Seuil, 1992.

HANCOCK, Graham, *The Sign and the Seal*, Heinemann, 1992. Traduction : *Le Mystère de l'arche perdue : à la recherche de l'arche d'alliance*, Pygmalion, 1993.
HANCOCK, Graham, *Fingerprints of the Gods*, Heinemann, 1995. Traduction : *L'Empreinte des dieux*, Pygmalion, 1996.
HAPGOOD, Charles H., *Maps of the Ancient Sea Kings*, Turnstone, 1979. Traduction : *Les Cartes des anciens rois des mers : preuves de l'existence d'une civilisation avancée à l'époque glaciaire*, éditions du Rocher, 1981.
HAYES, Michael, *The Infinite Harmony*, Weidenfield, 1994.
JAYNES, Julian, *The Origin of Consciousness in the Breakdown of the Bicameral Mind*, Houghton Mifflin, 1976. Traduction : *La Naissance de la conscience et l'effondrement de l'esprit*, PUF, 1994.
KELLY, Kevin, *Out of Control*, Fourth Estate, 1994.
LISSNER, Ivar, Man, *God and Magic*, Cape, 1961.
LAMB, Bruce, *Wizard of the Upper Amazon*, Houghton Mifflin, 1971. Traduction : *Un sorcier dans la forêt d'Amazonie*, éditions du Rocher, 1996.
MARSHACK, Alexander, *Roots of Civilisation*, McGraw-Hill, 1972.
MAVROMATIS, *Hypnagogia*, Routledge, 1987.
OUSPENSKY, Petr Demianovitch, *In Search of the Miraculous*, 1950. Traduction : *Fragments d'un enseignement inconnu*, Stock, 1974.
OUSPENSKY, Petr Demianovitch, *A New Model of Universe*. Traduction : *Un nouveau modèle de l'univers*, Stock, 1996.
PETRIE, W.N. Flinders, *The Pyramids and Temples of Gizeh : History and Mysteries of Man Ltd*, Londres, 1990.
SALMON, Ross, *In Search of Eldorado*, Hodder, 1966.
SANTILLANA, Giorgio & VON DACHEND, Herta, *Hamlet's Mill*, Godine, 1977.
SCHWALLER DE LUBICZ, René-Aor, *Le Roi de la théocratie pharaonique*, Flammarion, 1982.
SCHWALLER DE LUBICZ, René-Aor, *Le Temple de l'homme*, Dervy, 1977.
SCHWALLER DE LUBICZ, René-Aor, *Le Temple dans l'homme*, Dervy, 1979.
SELLERS, Jane B., *The Death of the Gods in Ancients Egypt*, Penguin, 1992.

SITCHIN, Zechariah, *The Earth Chronicles*, 6 volumes, Avon Books, 1978-1993.

SOLECKI, Ralph R., Shanidar, *The Humanity of Neanderthal Man*, Allen Lane, 1972.

TEMPLE, Robert, *The Sirius Mystery*, Sidgwick and Jackson, 1976.

THOM, Alexander, *Megalithic Sites in Britain*, Oxford, 1967.

THOM, Archibald, *Walking in all of the Squares : A Biography of Alexander Thom*, Argyll Publishing, 1995.

TOMPKINS, Peter, *Secrets of the Great Pyramid*, Harper and Row, 1971.

TOMPKINS, Peter, *Secrets of the Mexixcan Pyramids*, Harper and Row, 1976.

VANDENBROECK, André, *Al Kemi*, Lindisfarne Press, 1987.

VON DÄNIKEN, Erich, *Présence des extraterrestres*, Laffont, 1969.

WELLS, H. G., *Experiment in Autobiography*, Gollancz, 1934. Traduction : *Une tentative d'autobiographie*, Gallimard, 1936.

WENDT, Herbert, *In Search of Adam*, Houghton Mifflin, 1966. Traduction (de l'allemand) : *À la recherche d'Adam*, La Table Ronde, 1954.

WENDT, Herbert, *Before the Deluge*, Gollancz, 1978.

WEST, John Anthony, *Serpent in the Sky*, Wildwood House, 1979.

WILSON, Colin, *New Pathways in Psychology : Maslow and the Post-Freudian Revolution*, Gollancz, 1972.

TABLE

Impression réalisée par
CPI BRODARD ET TAUPIN
La Flèche
en novembre 2008

Imprimé en France
Dépôt légal : janvier 2006
N° d'impression : 49923

Éditions Alphée
28, rue Comte-Félix-Gastaldi
Monaco

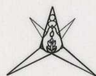
COLIN WILSON
L'ARCHÉOLOGIE INTERDITE

Traduit de l'anglais par Emmanuel Scavée.

Des découvertes récentes laissent penser que le Grand Sphinx de Gizeh, en Égypte, daterait de plus de dix mille ans avant notre ère, soit plusieurs milliers d'années avant la plus ancienne civilisation connue de l'histoire humaine. Mais comment a-t-on pu réaliser ce tour de force architectural à une époque aussi reculée ? En Amérique du Sud, les inscriptions laissées par la civilisation toltèque révèlent d'incroyables connaissances astronomiques et mathématiques. Comment un tel savoir est-il apparu chez un peuple qui ignorait l'usage de la roue ? Utilisées par les marins du XVe siècle, les antiques cartes de Piri Re'is comportent des tracés d'une précision inconnue en ces temps. D'après quelles sources ont-elles été établies ?

Passant en revue de nombreux faits troublants et toujours inexpliqués par l'archéologie officielle, Colin Wilson démontre que l'humanité et la culture pourraient être bien plus anciennes qu'on ne l'imagine... Une hypothèse doit être avancée : avant même l'éclosion de Sumer, de l'Égypte et de la Grèce antiques, il existait une civilisation dont les navires sillonnaient les mers. Plus encore : à partir des traces qui nous en sont parvenues, c'est le système de connaissances de ces mystérieux «Anciens» qui pourrait être reconstitué.

En marge de l'archéologie conventionnelle, *L'Archéologie interdite* nous convie à une passionnante exploration des grandes énigmes de la civilisation.



Colin Wilson est l'auteur de nombreuses enquêtes sur les phénomènes mystérieux et paranormaux, parmi lesquels L'Occulte, Mystères *et* Les Pouvoirs surnaturels.

Couverture Aurélia Lombard. D.R.

714 331 3 21,90 €
EAN 978 27538 0158 5

